ÉTUDES SYRIAQUES

15

Les auteurs syriaques et leur langue

GEUTHNER

Les auteurs syriaques et leur langue

Collection Études Syriaques

Direction

Françoise Briquel Chatonnet
Muriel Debié
Alain Desreumaux

Comité scientifique

André Binggeli
Pier Giorgio Borbone
Margherita Farina
Dominique Gonnet
Jean-Claude Haelewyck
Henri Hugonnard-Roche
Charles Naffah
Flavia Ruani
David Taylor
Émilie Villey

ÉTUDES SYRIAQUES

15

Les auteurs syriaques et leur langue

Volume édité par
Margherita FARINA

GEUTHNER

Couverture

Staatsbibliothek zu Berlin - Preußischer Kulturbesitz, ms. Sachau 168, f. 12v-13r
(Grammaire syriaque de Timothée-Isaac)

Dépôt légal : novembre 2018 - Imprimé en France - Imprimeur n° 20882
Imprimé en novembre 2018 à l'imprimerie *La Source d'Or* - 63039 Clermont-Ferrand

© 2018, S.N. LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER S.A.
16, RUE DE LA GRANDE CHAUMIÈRE - 75006 PARIS

ISBN : 978-2-7053-4009-4
Tous droits réservés

Composition de la couverture
Vincent Castevert

Dédié à Jean-Pierre-Paulin Martin,
pionnier de l'histoire de la linguistique syriaque

Remerciements

La quinzième table ronde de la Société d'études syriaques à l'origine de ce volume, organisée par Margherita Farina le 17 novembre 2017, a été conçue dans le cadre du projet « Comparative Study of Ancient Syriac Grammars » (CSASG), financé par le programme de recherche et innovation de l'Union Européenne « Horizon 2020 », à travers la bourse Marie Sklodovska-Curie g.a. n. 701797. Elle a également disposé de crédits par le Laboratoire Orient et Méditerranée (UMR 8167, CNRS / Université Paris-Sorbonne / Université Paris 1 / EPHE, PSL / Collège de France) et l'Institut de recherche et d'histoire des textes (UPR 841 du CNRS).

Elle a bénéficié, comme les tables rondes précédentes, de la généreuse mise à disposition par l'Institut protestant de théologie de Paris (IPT) de ses locaux dans le centre de Paris.

La publication de l'ouvrage a été financée à travers la bourse Marie Sklodovska-Curie g.a. n. 701797.

Nos remerciements vont à Françoise Briquel-Chatonnet, à Muriel Debié, à Alain Desreumaux, à Émilie Villey, à Henri Hugonnard-Roche et à Robert Hawley, qui ont prêté main-forte pour la relecture de certains textes et pour la traduction des résumés des articles en langue anglaise. Un remerciement particulier à Emmanuelle Capet pour son travail minutieux et attentif de relecture de tous les textes.

La mise en pages a été réalisée par Emmanuelle Capet (UMR 8167).

Les textes syriaques ont été composés avec les polices de caractères *meltho* élaborées par Beth Mardutho, The Syriac Institute [www.bethmardutho.org].

Introduction

Margherita Farina
CNRS UMR 7597

La table ronde qui a inspiré le présent volume était dédiée au thème de la langue chez les auteurs syriaques. L'importance de ce thème dans la culture syriaque dépasse les études de linguistique et de grammaire et touche à plusieurs domaines scientifiques et littéraires (logique, rhétorique, lexicographie, mais aussi philosophie et théologie), dont nous avons estimé utile de présenter un panorama et une synthèse dans ce volume.

Le colloque et le livre qui en est issu s'inscrivent au sein d'un projet que j'ai conduit, grâce à une bourse Marie Sklodovska-Curie, de la Commission européenne, dédié aux textes grammaticaux syriaques et ayant pour titre « Comparative Study of Ancient Syriac Grammars ». Le but du projet était de renouveler l'approche des textes grammaticaux syriaques anciens, en reconsidérant leur relation avec les traditions linguistiques grecque et arabe.

La langue et l'écriture syriaques constituent les marques identitaires les plus fortes pour les communautés chrétiennes que l'on qualifie de « syriaques ». C'est dans cette langue que le christianisme et le texte des Évangiles ont rejoint pour la première fois le Moyen-Orient, l'Asie centrale, l'Inde et la Chine – comme nous le rappelle Françoise Briquel Chatonnet dans sa contribution. C'est à travers des traductions syriaques des grandes œuvres du savoir grec et persan qu'une continuité culturelle a été assurée au Proche-Orient entre l'Antiquité tardive et le Moyen Âge.

Par ailleurs, en vertu de sa grande diffusion, la langue syriaque est perçue et qualifiée de manières diverses au fil du temps et chez des auteurs de provenance géographique et culturelle variée et des réflexions s'imposent à l'historien de la culture. Par exemple, voici comment Barhebraeus (m. 1286), l'un des plus importants auteurs syriaques, conclut le prélude à sa *Grammaire métrique*, une grammaire syriaque en vers :

Les auteurs syriaques et leur langue, M. Farina (éd.), Paris, 2018 (Études syriaques 15), p. 1-8.

ܒܝܕܟ ܡܪܝ ܐܣܘܦ ܠܫܢ̈ܢ ܕܝ̈ܠܝ ܡܪܝ
ܕܐܡܪ ܒܦܪܗܣܝܐ ܒܠܫܢ ܐܪܡܝܐ
ܒܡܫܟܠ ܐܦܪܝܡ ܩܕܝܫܐ
ܕܠܫܢܐ ܣܘܪܝܝܐ ܗܝ ܕܠܗ
ܘܠܐ ܫܪܟ ܒܗ ܡܕܡ ܕܒܪ ܡܢ ܐܚܪܢ

« Avec ton hysope, Seigneur, purifie ma langue,
pour que je parle avec *parrhesia*
de la *leksis* araméenne
dans le mètre d'Éphrem
car elle est la langue syriaque
et rien d'étranger n'y a pris part. »

Dans ces quelques lignes, nous retrouvons une grande partie des ingrédients qui constituent l'identité complexe et composite de la langue syriaque. D'un côté, le terme *ʾaramāyā* « araméen » met le syriaque en rapport avec l'un des principaux groupes linguistiques mésopotamiens et syro-palestiniens et le relie à son substrat culturel sémitique multimillénaire. De l'autre côté, l'appel à la purification de la langue et le rejet de l'étranger *(ʿūdyāyā)* se heurtent à deux emprunts du grec, *parrhesia* (cf. grec παρρησία), ici dans le sens d'« éloquence » et, surtout, le mot-clé *leksis* (cf. grec λέξις), « langue ».

La langue et la culture syriaques entretiennent dès leurs débuts une relation très étroite avec le monde grec. Comme le montre Aaron Butts dans sa contribution à ce volume, la présence du grec dans les parlers araméens est antérieure à la constitution du syriaque en langue littéraire. En outre, elle se renouvelle sans cesse au fil des siècles, sous forme d'emprunts lexicaux, de calques et d'autres phénomènes de contact interlinguistique. L'intégration entre grec et syriaque est si forte que parfois la nature hexogène de certains éléments d'origine grecque est oubliée ou passe inaperçue.

L'identité du syriaque *(sūryāyā)*, dialecte araméen oriental de la région d'Édesse (aujourd'hui Urfa, dans la Turquie du sud-est), par rapport aux autres variétés d'araméen, a donné lieu à un débat terminologique, dès le début des réflexions linguistiques autour du syriaque. Syriaque et araméen sont d'abord identifiés, comme c'est le cas dans *la Caverne des trésors*, un texte syriaque datant du Ve-VIe siècle (voir le texte de Françoise Briquel Chatonnet). Jacques d'Édesse (m. 708), auteur de la plus ancienne grammaire syriaque qui nous soit parvenue, qualifie la langue *sūryāyā* de *naḥrāyā* « mésopotamienne » et de *ʾurhāyā* « édessénienne » (voir ma contribution dans ce volume), tout en l'identifiant ailleurs comme *ʾaramāyā*.

Six siècles plus tard, Barhebraeus se sert de la même terminologie, dans la grammaire en vers évoquée plus haut, et parle de *sūryāyā ʾurhāyā*, langue qui peut être appelée « tantôt syriaque, tantôt mésopotamienne *(naḥrāyā)*, selon l'usage ». En même temps, Barhebraeus pose la question de la pluralité des parlers araméens dans ces termes :

> « Il faut savoir que la langue syriaque, étant dispersée et diffusée dans des contrées lointaines, plus que toute autre langue a subi une grande confusion et a reçu en son sein toutes sortes de transformations. De sorte que ceux qui conversent dans la même langue ne se comprennent pas entre eux, mais qu'est nécessaire un interprète, comme pour ceux qui conversent dans des langues étrangères. Je veux dire les Syriaques, les Palestiniens et les Orientaux. »[1]

Quand, à la Renaissance, les premiers savants européens commencent à s'intéresser au syriaque, le problème du nom persiste. La préface à la *Grammatica Syriaca sive Chaldaica* (1596) du maronite Georges ʿAmīra est presque entièrement dédiée à la relation entre « syriaque », « chaldéen » et « araméen ».

Comme le montre Wilkinson dans ce volume, l'identification du syriaque en Occident et sa distinction des autres variétés d'araméen, comme l'araméen biblique et targumique, est un long processus, qui se déroule entre le XVI^e^ et le XVII^e^ siècle.

Pour en revenir à la composante grecque de l'identité linguistique syriaque, son importance est liée premièrement à l'héritage classique et hellénistique, passé en syriaque à travers plusieurs vagues de traductions des œuvres philosophiques et scientifiques entre les V^e^ et IX^e^ siècles. Ce sont à la fois les modèles textuels, les contenus et le vocabulaire qui sont intégrés dans la langue et dans la culture syriaques. Ainsi, les premiers textes syriaques à caractère linguistique dans les domaines de la grammaire et de la logique, sont produits à partir du VI^e^ siècle de notre ère, sous la forme de traductions des textes grecs : entre les VI^e^ et VIII^e^ siècles sont réalisées trois traductions syriaques des *Catégories* et deux traductions du *Peri hermeneias* d'Aristote et de l'*Isagoge* de Porphyre. Ces trois textes ont une importance fondatrice, en établissant une terminologie et des hiérarchies conceptuelles qui seront reprises par la linguistique syriaque, et notamment par la grammaire, pendant des siècles. Jacques d'Édesse (m. 708), qui réalisa une importante révision de la traduction des

1. Toutes les citations de la *Grammaire métrique* se trouvent dans Jean-Pierre-Paulin MARTIN, *Œuvres grammaticales d'Abou'lfaradj' dit Bar Hebreus*, Paris, 1872, p. 3-6.

Catégories, est aussi l'auteur d'importants ouvrages grammaticaux. Aussi Henri Hugonnard-Roche dresse-t-il un tableau de la tradition syriaque qui montre aussi l'imbrication entre logique de la tradition logique syriaque, et grammaire dans le développement du vocabulaire et des catégories linguistiques en syriaque.

Du VI^e^ siècle date aussi la traduction syriaque de la *Technè grammatikè* du Pseudo-Denys le Thrace, qu'une partie de la tradition manuscrite attribue à Joseph Huzāyā. Sara Eco Conti dresse un tableau de la structure et des principaux contenus linguistiques de ce texte, dont la genèse est très complexe et objet d'un intense débat scientifique. En vertu de sa nature de petit manuel de grammaire, loin des subtilités atteintes par la spéculation linguistique grecque plus avancée, ce texte aura une grande diffusion pendant l'Antiquité tardive, et sera traduit en plusieurs langues (à côté du syriaque, en arménien, vieux slave...).

Dans la version syriaque, nous trouvons un mélange d'emprunts de termes techniques, qui constitueront le fondement du métalangage syriaque, et de traductions-adaptations qui connaîtront par la suite des fortunes diverses.

Un exemple de la modalité selon laquelle une telle adaptation s'est poursuivie est le mot *mappeltā* « chute », qui traduit littéralement le grec πτῶσις « cas ». Étant donné que le syriaque n'a pas de déclinaison nominale, les « cas » dans la *Technè* syriaque sont associés aux différentes prépositions, comme cela arrive aussi dans les premières grammaires vulgaires en Occident. Le terme *mappeltā* et sa contrepartie conceptuelle seront retenus par toute la tradition métalinguistique syriaque suivante. Un sort différent touche le mot ἄρτρον, que la *Technè* syriaque a traduit littéralement, avec un mot autochtone, comme *šārītā*, « articulation », mais qui, chez d'autres auteurs comme Bar Šakko (m. 1251), donne lieu aussi à l'emprunt *artrōn*. Dans les deux cas, en l'absence de l'article déterminatif en syriaque, le mot est employé pour désigner les prépositions et a donc le même sens que *mappeltā* évoqué plus haut. Comme le précise le traducteur syriaque de la *Technè* : « il est placé au début du mot dans la langue syriaque, à la fin dans la langue grecque. » C'est-à-dire qu'en syriaque les prépositions proclitiques ont la même fonction que les déclinaisons grecques. Il est très intéressant d'observer que la *Technè* syriaque a fini par associer les mots *mappeltā* et *artrōn* avec le même groupe de prépositions. Il ne s'agit pourtant pas d'un doublon, car dans le premier cas il s'agit de décrire les fonctions associées aux *mappeltā*, tandis que dans le deuxième on ne parle que de leur position par rapport au nom.

À travers la traduction de la *Technè*, se fixent aussi, dans le domaine de la grammaire, le nombre et les noms des parties du discours, qui demeureront stables en tant qu'éléments fondamentaux de la théorie grammaticale syriaque, jusqu'à la rencontre avec la linguistique arabe (voir l'article de Sara Eco Conti pour une liste des parties en grec et en syriaque ; voir aussi l'article d'Henri Hugonnard-Roche pour un bref aperçu du problème en milieu gréco-syriaque). Dans la linguistique grecque, les parties du discours sont trois (nom, verbe et conjonction), selon la tradition logique et philosophique, ou huit (nom, verbe, participe, article, pronom, préposition, adverbe et conjonction), selon la tradition grammaticale qui se rattache à la *Technè grammatikè*. Au Proche-Orient, dans l'Antiquité tardive, les deux théories ont été transmises aux auteurs syriaques, qui ont suivi l'une ou l'autre, selon que leurs intérêts étaient principalement logiques ou grammaticaux. Dans les grammaires syriaques les parties du discours sont sept, étant donné que le syriaque n'a pas d'article déterminatif.

La linguistique arabe, par contre, tant dans son approche logique que dans la grammaire plus technique, connaît uniquement trois parties du discours (nom, verbe et particule). Ce modèle tripartite, que le syriaque connaissait déjà par la tradition logique liée au *Peri hermeneias*, sera ensuite assimilé aussi par une partie de la tradition syriaque plus tardive.

Dans sa *Grammaire métrique*, Barhebraeus reconnaît trois parties du discours et divise donc son poème grammatical en quatre livres (le dernier dédié à la syntaxe). Cependant, la tradition de la *Technè* survit dans les sous-divisions du premier livre sur le nom, avec des chapitres consacrés au pronom, à l'adverbe, au participe et aux prépositions.

La *Grammatica Syriaca* de ʿAmīra, évoquée plus haut, nous offre une image inversée à celle du texte de Barhebraeus. Dans la Rome du XVI^e^ siècle, la référence est constituée par la théorie grammaticale latine, qui compte sept parties du discours, tirées de la tradition grecque, plus une huitième : l'interjection. ʿAmīra divise donc son traité en sept livres, mais, dans la distribution des parties du discours, il semble suivre plutôt un modèle tripartite. Au-delà de l'orthographe, de la métrique et de la syntaxe, la matière grammaticale est divisée en trois livres, un sur le nom, un sur le verbe et un sur les « autres parties du discours ».

Comme l'a démontré John Watt, dans sa célèbre étude sur l'*enkyklios paideia*[2], le Proche-Orient hellénisé hérite de tout un parcours pédagogique où l'enseignement de la grammaire était étroitement lié à celui de la rhétorique. Les deux sciences propédeutiques se partageaient les premières

2. John W. Watt, « Grammar, Rhetoric and Enkyklios Paideia in Syriac », *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft* 143, 1993, p. 45-71.

étapes de l'éducation littéraire, aussi bien que des niveaux plus avancés de l'étude linguistique. Dans sa contribution à ce volume, Watt nous montre les liens que la rhétorique syriaque entretenait avec la tradition grecque, en analysant le genre des gnomologies, utilisées par les grammairiens autant que dans l'enseignement de la rhétorique. Ces gnomologies, ou collections d'anecdotes, documentées dans des recueils syriaques dès le VII^e^ siècle, sont la trace d'une tradition pédagogique ancienne, qui précède largement le premier texte rhétorique syriaque qui nous reste, par Antoine de Tagrit, situé au IX^e^ siècle.

Grammaire, rhétorique et logique étaient des éléments fondamentaux d'un parcours scolaire et pédagogique au sens plus large, qui façonnait la manière dont la langue était perçue et utilisée par les auteurs syriaques. Ces enseignements se déroulaient dans des milieux ecclésiastiques et surtout monastiques. Paolo Bettiolo nous renseigne sur la perception de la lecture savante et de l'érudition linguistique qui émerge des préceptes des maîtres de l'école syro-orientale. On est frappé par la censure que certains moines, comme mar Išoʿzka, recommandent à l'égard des textes érudits et même, comme l'observe Bettiolo, des livres d'école.

D'ailleurs, l'article montre que l'activité d'étude lexicographique de certains savants, en milieu monastique, était plus largement connectée à la compréhension de la relation entre structure du savoir et structure du cosmos.

Issue de la relation étroite avec le monde grec que nous avons évoquée, la tradition grammaticale syriaque évolue et se poursuit à travers les siècles, avec des caractères propres : des thèmes canoniques et une hiérarchie thématique s'établissent.

Dans le même temps, le contact et la cohabitation avec des populations de langue arabe qui se produisent avec la conquête islamique influent sur le cadre linguistique syriaque. Non seulement les populations syriaques s'arabisent progressivement (pas partout ni à la même vitesse), mais ils participent aussi de l'enseignement de la nouvelle linguistique arabe.

Cela se répercute sur l'approche syriaque de la grammaire de plusieurs manières.

Certains auteurs, tels qu'Élie de Nisibe ou Élie de Tirhan (XI^e^ siècle), produisent des œuvres didactiques qui visent, par des stratégies diverses, à combiner les deux modèles d'analyse du langage. D'autres, surtout pendant la Renaissance syriaque, tels que Bar Zoʿbi et Bar Shakko (XIII^e^ siècle), résistent à la linguistique arabe et s'opposent à l'idée de l'adapter à l'analyse du syriaque.

Si, dans le domaine de la syntaxe, l'arabe propose une approche et des catégories qui seront finalement, et au moins partiellement, assimilées par le syriaque (je me réfère surtout à l'individuation des rôles syntaxiques et à leur interférence avec la sémantique), sur d'autres questions fondamentales le syriaque gardera plus solidement son identité. Il suffit de rappeler qu'aucun des plus grands grammairiens syriaques du Moyen Âge n'utilise la notion de racine trilitère dans la description de la conjugaison verbale, ni de la dérivation nominale ou verbale. Même un auteur tel que Barhebraeus, qui connaît et utilise largement la théorie linguistique arabe dans ses œuvres grammaticales, garde néanmoins son indépendance, en développant des solutions originales pour décrire le fonctionnement de la langue syriaque. Georges Bohas nous montre ici le cas du traitement des verbes « faibles » ou défectueux, où Barhebraeus ne suit pas de manière aveugle le modèle analytique de la racine arabe, mais crée une stratégie descriptive efficace en partant des formes syriaques attestées et, fait très important, fondée sur la structure graphique des mots et non pas sur leur prononciation.

À partir de la moitié du XVI^e^ siècle, le syriaque fait l'objet de l'intérêt des savants européens, qui le considèrent soit comme un véhicule vers une forme plus primitive et pure du message évangélique, soit comme la trace de la première langue parlée par l'humanité (voir aussi le texte de Françoise Briquel Chatonnet). La portée de ce phénomène n'est pas limitée à l'Occident, mais concerne aussi les chrétiens syriaques, surtout les maronites, qui connaissent une nouvelle floraison d'études grammaticales. Le syriaque connaît ainsi une nouvelle vitalité, dans le contexte plus large de l'orientalisme européen, grâce aussi au développement de l'imprimerie. Les premières grammaires de syriaque produites en Occident sont largement modelées sur la tradition syriaque médiévale, dûment adaptée aux stratégies descriptives de la grammaire latine généralisées en Occident. En outre, les auteurs et les lecteurs de ces grammaires intervenaient dans un vaste débat culturel sur les relations entre les langues du monde et sur leurs structures, qui aboutira dans les premiers essais de comparaison linguistique. Le texte de Robert Wilkinson – avec sa riche bibliographie de grammaires et lexiques syriaques et hébraïques imprimés aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles – reconstruit le chemin des savants européens qui se sont progressivement rapprochés du syriaque et leur effort d'en établir l'identité et les frontières linguistiques.

Riccardo Contini a accepté de tirer les conclusions de la journée et de clore ce volume, en indiquant aussi les nombreux *desiderata* dans les études

d'histoire des sciences du langage en syriaque, et en premier lieu, celui d'une étude du vaste domaine de la lexicographie, qu'il n'a pas été possible d'aborder au cours de cette table ronde.

L'un des buts du projet « Comparative Study of Ancient Syriac Grammars » était de promouvoir l'étude des textes grammaticaux et lexicographiques syriaques, en établissant une base de données des textes et des manuscrits qui les conservent. Les premiers résultats de ce travail, qui ne peuvent être considérés que comme préliminaires, sont présentés en appendice dans ce volume. Nous espérons qu'ils pourront servir de point de départ pour des recherches ou des éditions des textes à caractère linguistique, qui restent un *desideratum* des études syriaques.

Abréviations bibliographiques utilisées dans cet ouvrage

CSCO, Syr. : Corpus scriptorum christianorum Orientalium, Scriptores Syri.

PO : Patrologia Orientalis.

GEDSH 2011 : Sebastian P. Brock, Aaron M. Butts, Georges A. Kiraz & Lukas Van Rompay (éds), *The Gorgias Encyclopedic Dictionary of Syriac Heritage*, Piscataway NJ.

SC : Sources chrétiennes.

La langue du Paradis, la langue comme patrie[1]

Françoise Briquel Chatonnet
CNRS UMR 8167 Orient et Méditerranée, Paris

La langue que l'on parle n'est jamais neutre, les revendications actuelles, notamment en France mais dans tous les pays, pour faire renaître et enseigner des langues locales tombées ou non en désuétude (breton, occitan, catalan), pour imposer l'apprentissage et l'usage d'une langue à des gens qui en parlent une autre (le hindi à travers toute l'Inde alors que, à côté des langues locales, c'est plutôt l'anglais qui est de fait la langue de communication à travers le pays), montrent l'importance des enjeux symboliques attachés à la langue. Enjeux visibles de façon évidente dans la notion de langue maternelle, celle que l'on a apprise en premier de l'interaction avec les plus proches, mais enjeux aussi autour de la langue dans laquelle un groupe se retrouve ou se constitue.

L'enjeu symbolique que représente l'usage du syriaque durant les presque vingt siècles qui se sont écoulés depuis que l'on a commencé à l'écrire (langue du royaume d'Osrhoène, langue de la population juive de la ville d'Édesse, et très vite, au moins à partir du IIe siècle des chrétiens), est particulièrement fort et présente des aspects très intéressants. La langue est en effet le point commun qui regroupe des gens se revendiquant comme « syriaques » : ils ont vécu dans des régions fort diverses, et pour s'en tenir à la période actuelle, sont présents du Liban jusqu'à l'Inde du Sud, le Kérala, sans compter une présence diasporique à travers le monde entier[2]. Ce qui signifie qu'ils ne relèvent pas des mêmes États, ni des mêmes Églises, ni d'une même ethnie.

Unité par la langue donc, mais par une langue qui n'est parlée par personne actuellement ou à peu près et qui ne l'a été qu'il y a longtemps

1. Je remercie vivement Muriel Debié et Margherita Farina, pour leur relecture attentive et leurs suggestions pertinentes.

2. Briquel Chatonnet & Debié 2017.

Les auteurs syriaques et leur langue, M. Farina (éd.), Paris, 2018 (Études syriaques 15), p. 9-25.

dans le petit royaume d'Osrhoène et dans les siècles suivants à Édesse et dans son territoire[3]. La langue syriaque est la langue de référence de gens qui ont parlé diverses formes d'araméen, non-syriaque, en Syrie[4] et en Mésopotamie[5], mais aussi le persan, le sogdien, diverses formes de vieux-turc, l'arabe, d'anciennes langues indiennes, le chinois, le mongol, et qui parlent maintenant des dialectes néo-araméens (soureth, turoyo), l'arabe, le persan, le malayalam ou le suédois et l'anglais... Par rapport à son importance, à la richesse de sa littérature et de son apport culturel, le syriaque a été la langue maternelle de bien peu de personnes. Et depuis la fin de la principauté édessénienne au début du IIIe siècle[6] lorsqu'elle a été rattachée à l'empire romain, elle n'a jamais été la langue officielle d'un État. Ce n'est ni la langue d'un peuple ni la langue d'un pays.

La langue syriaque a essentiellement été une langue apprise de façon scolaire : son usage et son développement sont intimement liés au phénomène des écoles qui a joué un grand rôle dans la culture syriaque, particulièrement en monde syriaque oriental[7]. L'Église a dû créer tout un réseau d'écoles, depuis les écoles de village, où se faisait l'enseignement de base, jusqu'aux écoles supérieures de type universitaire dont la plus connue est celle de Nisibe[8]. À tous les niveaux, la maîtrise de la langue était un apprentissage essentiel. Et le prestige de l'enseignement de la langue et de l'écriture est particulièrement mis en scène dans la *Cause de*

3. L'extension de l'usage de la langue n'est pas évidente à déterminer, hors de l'Osrhoène. Il est probable qu'elle était aussi parlée à Nisibe et dans sa région, puisqu'Éphrem de Nisibe écrivait en syriaque, avant même de se réfugier à Édesse.
4. Pensons à Jacques d'Édesse, né près d'Antioche, qui parlait sans doute une forme d'araméen occidental et qui a dû apprendre le syriaque, probablement en même temps que le grec, dans le couvent de Qenneshre (Salvesen s.d.).
5. Où sont attestés dans l'Antiquité des inscriptions ou textes dans diverses formes d'araméen, depuis le Haut-Tigre en passant par Hatra et Assur (Beyer 1998) jusqu'à la Characène où des monnaies témoignent de l'usage d'un araméen local (Schuol 2000, p. 234-237, pour la présentation des monnaies à inscription araméenne), l'Élymaïde (inscriptions de Tang-i Sarvak, Tang-i Butan et monnaie) et jusqu'à la rive arabique du golfe Persique (par exemple Teixidor 1992). Voir Naveh 1982, p. 133-138 pour la branche sud-mésopotamienne et p. 139-143 pour la branche septentrionale, avec tableaux des signes. Au Moyen Âge, on peut penser au judéo-araméen de Babylone, au mandéen. Pour toutes ces inscriptions de la vallée du Tigre et de ses abords, l'écriture est clairement d'une branche différente de celle du syriaque mais il est difficile de dire dans quelle mesure la langue se distinguait du syriaque et jusqu'à quel point elle était ressentie comme différente.
6. Ross 2001.
7. Becker 2006 ; Briquel Chatonnet 2008.
8. Dont on a conservé les *Statuts* (éd. Vööbus).

la fondation des écoles, probablement un discours de rentrée académique de l'école de Nisibe, qui met en scène toute l'histoire du monde depuis la Création sous forme d'un apprentissage donné par Dieu puis par les grandes figures de la Bible. L'auteur est connu comme Bar Ḥadbešabba[9]. Dès avant le développement de l'école d'Édesse, des écoles à Édesse ont joué un rôle dans l'enseignement du syriaque et en syriaque, aux côtés du grec, notamment celle des Perses et celle des Syriens[10].

Unité par la langue avons-nous dit, mais unité toute relative puisque dans le syriaque se sont développées deux grandes traditions d'élocution, de mise en sons de la langue, la tradition occidentale et la tradition orientale. C'est bien la même langue, mais elle est prononcée de manière différente.

Et pourtant, bien qu'elle soit employée essentiellement par des locuteurs d'autres langues, dans toute l'histoire de la culture syriaque, la langue syriaque a tenu une place importante et a suscité une intense réflexion. Cet ouvrage montre bien comment des savants syriaques ont essayé de réfléchir sur leur langue, de la décrire, de la classer, de la situer parmi les autres langues qu'ils connaissaient, de la placer dans leur vision philosophique et théologique. Ils lui ont accordé une place essentielle dans leur identité collective, qui n'est ni ethnique, ni politique ni ecclésiale. Ils ont aussi posé la question de son origine et de son statut dans l'histoire du monde.

La langue du Paradis

Le signe le plus évident du prestige acquis par la langue syriaque, auprès de ses locuteurs, de ceux qui l'utilisaient comme langue de culture mais aussi de bien d'autres, est de l'avoir identifiée comme la langue du Paradis. Le texte des premiers chapitres de la Genèse montre la Création émanant de la parole de Dieu, puis Dieu s'adressant au premier couple humain. Les chrétiens syriaques, comme les juifs, se sont interrogés sur la langue parlée alors par Dieu, la première langue de l'histoire du monde, qui tirait de cette antériorité absolue et de son usage à l'origine divin un prestige particulier.

Cette question a été récurrente chez les auteurs de l'Antiquité tardive et la réponse n'a pas automatiquement suivi l'appartenance confessionnelle.

9. Pour la *Cause de la fondation des écoles*, voir éd. et trad. française par A. Scher et trad. anglaise par A. Becker.

10. Trois écoles sont mentionnées à Édesse dans les Actes du 2e concile d'Éphèse (449). Becker 2006, p. 62-70. La troisième est celle des Arméniens, dont on ne sait si elle faisait aussi l'usage du syriaque.

Si le plus souvent les auteurs ont tranché en faveur de l'hébreu, langue de la Bible, Jonathan Moss a montré que certaines traditions rabbiniques affirmaient qu'il s'agissait de l'araméen, tandis que les écrits chrétiens, et particulièrement en grec et latin, ont en général attribué ce privilège à l'hébreu[11].

C'est en Syrie, au Ve siècle, que l'hypothèse a été avancée que la première langue, celle dans laquelle les premiers épisodes de l'histoire du monde ont été vécus, est le syriaque, dans les écrits de Théodore de Mopsueste et de son disciple Théodoret de Cyr, qui tous deux d'ailleurs écrivaient en grec. L'opinion de Théodore de Mopsueste, dont les écrits sur ce point ont été perdus, est transmise par un commentaire anonyme de la Genèse. L'auteur mentionne qu'il n'y a pas de consensus sur le sujet mais tranche :

> « Nous, de notre côté, nous acceptons cependant ce que l'Interprète [Théodore de Mopsueste] et le reste des docteurs ont transmis à ce propos : La langue primordiale, disent-ils, celle que Dieu parlait aux Adamites, est le syriaque, pur et non contaminé. La langue hébraïque, d'autre part, n'appartient pas à ces soixante-dix langues qui furent divisées à Babel, car elle fut introduite par Abraham lors de ses voyages. En effet, lorsque toutes les langues furent confondues et dispersées en divers pays, le syriaque demeura seul avec celui qui habitait Babel, dont Abraham fut le descendant. Les autres langues partirent et furent dispersées… Quant à Abraham, parce qu'il partit à la fin et s'établit parmi les Cananéens, sa langue fut emmêlée et confondue par ses contacts avec eux. C'est pourquoi nous disons que la langue hébraïque s'est constituée à partir de plusieurs langues, tout en ayant une grande ressemblance avec le syriaque.
>
> Certains demandent quelle fut la langue que Dieu parlait quand il créait la création. Nous, de notre côté, disons : jusqu'à la création de l'homme, il s'exprimait en un langage par lequel les anges saints pouvaient comprendre l'énoncé divin, mais avec Adam, il s'exprimait en langue syriaque, selon la tradition de tous les docteurs. »[12]

11. Moss 2010. Voir déjà Rubin 1998.

12. Dans le manuscrit *(olim)* Diyarbakir 22, (éd. Van Rompay, p. 88-89). C'est un commentaire anonyme de l'Ancien Testament de la tradition syro-orientale, dont sont préservés le commentaire de la Genèse et le début de celui de l'Exode et qui a influencé aussi bien Théodore bar Koni que Išoʿdad de Merw (voir l'introduction de L. Van Rompay). Selon Moss 2010, on a bien ici un texte très proche de celui de Théodore de Mopsueste.

Cette tradition a été largement reprise dans la *Caverne des Trésors*[13], un texte de littérature parabiblique qui remonte probablement au VI^e^ ou VII^e^ siècle[14].

> « [Aux jours de Peleg], toutes les tribus et les générations de Noé se rassemblèrent. Ils montèrent de l'Orient et trouvèrent une plaine sur la terre de Shinéar, et ils s'y établirent. Et tous étaient d'une seule parole et d'une seule langue. Depuis Adam jusque-là, (il y eut) une (seule) langue. Tous parlèrent cette langue ample et vaste, la langue syriaque, qui est l'araméenne. Car cette langue est la reine de toutes les langues. Or les écrivains anciens commirent une erreur en ce qu'ils écrivirent que la (langue) hébraïque est antérieure, et ils mêlèrent là l'erreur à leurs ouvrages. En effet, toutes les langues qui sont sur la terre prirent origine de la langue syriaque et s'y mêlèrent. »[15]

Ce point de vue n'a pas été partagé par tous les auteurs syriaques et une tradition bien ancrée a affirmé au contraire que la langue du Paradis était l'hébreu. C'est notamment, dans la ligne du livre des Jubilées, ce qu'affirment Jacques d'Édesse[16], ou encore l'auteur de la chronique de 1234. Alison Salvesen[17] souligne que la tradition selon laquelle le syriaque est la langue du Paradis est plutôt développée chez les Syro-orientaux, dans le commentaire anonyme déjà cité, chez Išoʿdad de Merw[18] ou chez Théodore bar Koni :

> « Il en est qui disent que la première langue était l'hébreu, parce que, allèguent-ils, c'est par elle que furent livrées les Écritures. Mais cela n'est pas vrai, l'hébreu n'étant pas parmi les septante-deux langues ; il est en

13. Éditée et traduite par Ri. Voir aussi RI 2000.
14. Sur la date et l'attribution à un auteur d'un milieu miaphysite vivant dans la Haute-Mésopotamie sassanide, voir MINOV 2013 et 2016.
15. *Caverne des trésors* XXIV, 9-11 (recension orientale, trad. Ri p. 70-72). La recension occidentale est en accord. Le développement suivant sur le sens de l'écriture est très curieux : « Selon le texte de tous les livres des écrits des Syriens, la gauche tend vers la droite et nous approchons de la droite de Dieu pour n'être pas fils de la gauche. Quant aux Grecs, aux Hébreux et aux Romains, la droite tend vers la gauche. » L'auteur pense donc que l'hébreu s'écrit de gauche à droite.
16. Dans sa lettre à Jean de Litarba (éd. Wright, trad. F. Nau).
17. SALVESEN s.d.
18. « Mais à Adam il a parlé dans la langue syriaque, qui est la plus ancienne de toutes et qui fut parlée universellement jusqu'à la confusion des langues. » Išoʿdad de Merw, *Commentaire sur la Genèse*, trad. Van den Eynde, p. 21. Voir aussi p. 146-148 sur la primauté de la langue syriaque.

> effet composite. Le mot lui-même d'hébreu enseigne clairement d'où il provient. Abram en effet fut appelé hébreu parce qu'il passa (ʿBR) le fleuve Euphrate. Si donc Arouk, le village d'Abraham, est en Babylonie, et que les Babyloniens sont des Araméens, comme l'atteste leur langue, comment Abraham aurait-il usé d'une langue autre que celle de ses parents, celle dans laquelle il avait été élevé ? Mais il est certain que c'était le syriaque ; alors que celui-ci seul resta la seule langue d'une seule maison, laquelle n'avait pas quitté son pays, les autres, eux, avec leurs langues s'enfuirent et se déplacèrent vers leurs régions… Si les Écritures ont été livrées en hébreu, ce n'est pas en raison de sa dignité ou de son extension – il est en effet très restreint – mais parce qu'il n'était pas opportun qu'elles leur fussent données dans une autre, à l'usage des termes de laquelle ils n'étaient pas exercés et que forcément ils auraient été empêchés d'étudier ; on n'ignore pas en effet combien la difficulté de mots, de langue à langue, fait surgir de travail pour ceux qui désirent apprendre une autre langue. »[19]

Cette langue du Paradis aurait été utilisée ensuite par l'humanité entière jusqu'à l'épisode de la confusion des langues lors de la construction de la tour de Babel. Théodore bar Koni ajoute : « c'est à Édesse que le syriaque se maintient pur de nos jours. »[20]

L'idée que le syriaque est la langue originelle n'est pas propre aux Syro-orientaux. On la trouve également développée dans la chronique de Michel le Syrien[21] qui ajoute :

> « Héber, ce grand vieillard, n'était pas d'accord avec eux pour le partage [...] ; il ne consentit pas non plus à bâtir la Tour avec eux. À cause de cela, la langue primitive et paternelle lui fut conservée. Il appela cette terre Babel. Dans notre langue araméenne le nom de Babel s'explique convenablement comme désignant la confusion. [...] Pour nous nous disons que [...] la langue primitive est la langue araméenne, de laquelle provient *ʿebraya*. »[22]

Plus loin, il avance même la théorie selon laquelle l'hébreu est même une langue beaucoup plus récente :

19. Théodore bar Koni, *Livre des scolies* II. 113 (trad. Hespel & Draguet).
20. Abdisho Bar Brikha, au XIII^e^ siècle, pense encore que le syriaque est « la langue la plus ancienne ». Cité par KATSUMATA 2002. Son but est de montrer la supériorité du syriaque sur l'arabe et non plus sur l'hébreu.
21. La même idée est notamment présente chez Moïse bar Kepha (voir MOSS 2010, p. 128 et n. 49, traduisant un manuscrit de la British Library) et Barhebraeus.
22. Michel le Syrien : Livre II, Chapitre III (p. 20).

> « Le Juif Apollonios écrit que Moïse apprit aux Juifs à écrire ; d'après cela, on pense que leur écriture et leur langue sont moins vieilles que l'araméen. »[23]

Pourtant, pour Išoʿdad de Merw, si la langue syriaque a une priorité absolue, son écriture pourrait être plus récente que l'écriture hébraïque :

> « Les gens disent que, de même que (Moise) a, le premier, créé les lettres hébraïques avec lesquelles il a écrit la Loi, ainsi Salomon a créé les lettres des autres écritures et les a communiquées aux peuples, afin d'en être glorifié. Il créa d'abord (les lettres) de l'écriture syriaque, qu'il donna à Ḥiram, (roi) de Tyr. »[24]

Il faut aussi noter que cette affirmation de nombreux auteurs syriaques concernant la langue du Paradis a fait son chemin aussi en milieu musulman, où l'on trouve une tradition certainement d'origine chrétienne : Masʿudi soutient que le syriaque est la langue d'Adam, d'où dérivent l'hébreu et l'arabe[25] et Ibn al-Nadim, le lexicographe du xᵉ siècle, dit que Dieu parla à Adam en *nabaṭī*, la plus pure forme de syriaque, et accorde la même origine à l'écriture[26] : « Il est dit dans l'un des Évangiles ou dans un autre livre des chrétiens qu'un ange enseigna à Adam l'écriture syriaque, telle qu'elle se trouve chez les chrétiens à notre époque. »

On s'arrêtera peut-être ici pour cette question qui pourrait être bien plus largement développée et qui a largement été traitée ailleurs[27]. Retenons cependant que la langue du Paradis est celle qui a été parlée par Dieu à Adam avant la chute, mais aussi celle que l'on parlera dans le Paradis eschatologique. C'est la langue des origines, mais aussi celle de l'aboutissement du monde[28].

23. Michel le Syrien : Livre III, Chapitre VIII (p. 44).

24. Išoʿdad de Merw, *Commentaire sur la Genèse*, trad. Van den Eynde, p. 7.

25. Al-Masʿūdī, *Murūj*, vol. 1, p. 220, vol. 2, p. 71 (cité par Patrizi 2014, p. 89, n. 4).

26. Ibn Al-Nadīm, *Kitāb al-fihrist*, p. 14 (cité par Patrizi 2014, p. 89, n. 5). Pour d'autres exemples dans le monde musulman sur le caractère primordial et sacré du syriaque, son usage par Dieu et par les anges, son utilisation dans le Paradis et par les premiers hommes voir plus largement Patrizi 2014.

27. Notons que ce sont les auteurs qui se sont intéressés au Paradis comme Moïse bar Kepha qui ont aussi écrit sur la langue du Paradis.

28. Je remercie Alice Croq d'avoir attiré mon attention sur le fait que dans l'Apocalypse syro-arabe inédite de Grégoire d'Édesse (peut-être datable du xiᵉ siècle), dont elle prépare l'édition, la traduction et l'étude, il est dit que sur la muraille de la Jérusalem céleste on trouve des inscriptions en syriaque.

Langue et identité

Le deuxième aspect que je voudrais souligner tout aussi rapidement est l'importance du syriaque pour l'identité des communautés chrétiennes, qui ne se reconnaissent pas dans un État ou dans une patrie au sens politique du terme. C'est donc la langue qui est leur ciment, qui fait leur unité, qui marque leur identité[29].

Pour les chrétiens de l'Empire romain qui ont rejeté le concile de Chalcédoine, la question linguistique ne s'est pas posée à l'origine, tant que l'orthodoxie a été l'objet de discussions. Grec et syriaque ont été utilisés parallèlement sans que l'on puisse réellement définir comment se faisait la frontière entre les deux communautés[30]. Si Sévère d'Antioche écrivait que le paysan était enfermé dans son idiome (araméen)[31], laissant entendre à Antioche à une distinction sociale mais aussi ville/campagne, la langue syriaque avait pourtant déjà acquis ses lettres de noblesse et développé une culture écrite et théologique importante. Sévère d'Antioche écrivait en grec au début du VI^e^ siècle[32], tandis que Philoxène de Mabboug qui fut à peu près son contemporain écrivait en syriaque. La frontière linguistique n'a pas à l'origine recouvert la division théologique[33]. Ce n'est que lorsque les autorités de l'Empire se sont définitivement rangées dans le camp de la défense du concile que les opposants ont adopté le syriaque comme la langue de l'Église miaphysite qui se constituait en opposition à l'Église officielle. Muriel Debié a bien montré comment Jean d'Éphèse qui aurait été sans doute parfaitement capable d'écrire en grec a choisi de composer ses Vies des saints orientaux en syriaque, en adoptant la langue des saints dont il écrivait l'histoire[34]. Peu à peu, les textes d'auteurs miaphysites écrits en grec ont été perdus, ou transmis uniquement dans une traduction syriaque

29. Sur la question d'une identité « syriaque » et de la progressive prise de conscience d'une « nation » syro-orthodoxe, voir les résultats du programme animé par Bas ter Haar Romeny qui ont fait l'objet d'une publication de synthèse dans *Church History and Religious Culture* 89, 1-3, 2009. Voir notamment pour la question de la langue Romeny *et al.* 2009 ; Romeny 2009 ; Debié 2009 ; voir aussi Romeny 2012.

30. Pour la région du Moyen-Euphrate, voir les réflexions de Millar 2008.

31. *Homélie cathédrale* 19, l. 34-35 (édition M. Brière, F. Graffin, p. 38). Voir Alpi 2009, p. 175.

32. Alpi 2009.

33. Et la porosité s'est maintenue longtemps entre les communautés linguistiques. C'est en syriaque qu'une inscription sur un montant de porte de Tell Ade (Borj es-Saba), datée de 1170 de l'ère séleucide, soit 858-9 de l'ère chrétienne, porte la mention du « couvent des Grecs » (Pognon 1907, n° 18, p. 54 ; Littmann 1905, n° 5, p. 308 ; Littmann 1934, n° 19).

34. Debié 2015, p. 440-441.

lorsque celle-ci avait été élaborée[35]. Ce mouvement de traduction a été conscient et les auteurs et circonstances de nombre de traductions sont connus[36]. Au Proche-Orient et à l'intérieur de l'Empire byzantin, le syriaque s'est progressivement imposé comme la langue du monde miaphysite, en réaction au grec de l'Église chalcédonienne, et en partie à cause de la progressive extinction des milieux miaphysites grecs. Si des chalcédoniens ont continué à utiliser le syriaque jusqu'au XVII^e^ siècle et jusqu'au XVIII^e^ siècle au moins en garshuni, date des derniers manuscrits, le syriaque est devenu en Syrie la langue du courant miaphysite. Celui-ci a développé sa propre écriture de l'histoire en syriaque à partir du VI^e^ siècle, selon une forme littéraire propre, pour fournir une histoire à cette communauté et à cette identité naissante[37]. La copie de manuscrits en langue syriaque s'est largement développée et le nombre des manuscrits datés ou datables par leurs caractéristiques d'écriture ou de codicologie des VI^e^ et VII^e^ siècles est relativement important[38]. Le repli sur les monastères, lieux par excellence de copie des manuscrits, par les tenants du miaphysisme qui devaient adopter un profil bas dans l'Église et la société, a pu favoriser ce travail de copie[39].

Le courant miaphysite n'avait pas d'unité ni géographique, ni politique, ni d'autre unité que son appartenance ecclésiale. Avec son expansion dans l'Empire sassanide, il appartenait à des mondes politiques différents. La langue a alors joué un rôle de ciment et d'unité, devenant en quelque sorte la patrie des chrétiens du Proche-Orient antichalcédoniens, qui ont développé autour de la langue, dans le Nord de la Syrie et en Mésopotamie, comme au même moment en Égypte et en Arménie, un sentiment d'unité dans la langue[40].

Le phénomène a été accompagné et même renforcé par la conquête arabo-musulmane[41]. Le VII^e^ siècle a été un grand siècle de traduction du grec en syriaque, particulièrement illustré par Jacques d'Édesse[42].

35. Pour les textes historiographiques, voir Debié 2015 p. 442-450. Plus largement sur le mouvement de traduction du grec vers le syriaque qui s'est largement développé aux VI^e^-VII^e^ siècles, voir Brock 1977.

36. Brock 1977, p. 9-10.

37. Debié 2009.

38. Menze 2008, p. 136-138.

39. Mango 1982, p. 6.

40. Hoyland 2004. Voir aussi Hoyland 1997, p. 20-21.

41. Sur la construction d'une identité syro-orthodoxe, particulièrement juste après la conquête arabo-islamique, voir Morony 2005.

42. Salvesen s.d.

Composer des œuvres littéraires en syriaque, traduire la Bible et des œuvres philosophiques ou théologiques, contribuer à la formalisation de la langue syriaque elle-même[43] participaient pour lui du même mouvement destiné à fonder une identité syro-orthodoxe[44], qu'il souhaitait enraciner dans la langue syriaque en y rassemblant tout l'héritage multiculturel de son temps.

C'est la même équivalence entre identité et langue syriaque qui fonde la préoccupation de certains auteurs des XII^e^ et XIII^e^ siècles, confrontés au recul de l'usage du syriaque au profit de l'arabe[45].

Dans le monde syriaque de l'Empire sassanide, on trouve la même configuration : la langue syriaque n'est pas celle de l'État, de l'administration, de la culture officielle. C'est une langue communautaire, celle des chrétiens, même si ceux-ci pouvaient être à l'origine de langue araméenne locale, grecque, arabe ou moyen-perse[46]. Même s'il n'y a pas eu le même investissement symbolique et affectif que dans l'Église syro-orthodoxe, le syriaque est bien l'élément commun de l'identité chrétienne.

Le lien qui a été fait entre la langue syriaque d'une part et les peuples de l'Antiquité, Araméens pour les syro-orthodoxes, Assyriens pour les Syro-orientaux, a contribué à fonder de chaque côté l'idée d'une nation syriaque qui s'incarne dans la langue et dans l'histoire biblique[47].

On peut également souligner le rôle qu'a joué le syriaque dans la mission, particulièrement pour l'Église de l'Orient. Si l'Église grecque a eu avant tout le souci, chaque fois, d'évangéliser dans la langue du lieu, la diffusion du message chrétien par les chrétiens syriaques s'est accompagnée de l'usage de la langue syriaque. Un des symboles les plus frappants est bien sûr la présence de la langue syriaque sur la stèle de Xi'an en Chine au VIII^e^ siècle[48], ou les centaines de pierres tombales inscrites en syriaque dans les nécropoles de Kirghizie[49], les graffiti tracés sur la paroi rocheuse près d'Urgut en Ouzbekistan[50] ou encore les manuscrits copiés en syriaque sur la côte du Malabar avant l'arrivée des Portugais et dont au moins un

43. Farina, dans ce même volume.

44. Van Ginkel 2005.

45. Voir par exemple Teule 2009, à propos de Denys bar Salibi, Jacob bar Shakko et Barhebraeus.

46. Pour une analyse des diverses communautés linguistiques, voir la thèse de doctorat Brelaud 2018, p. 302-393.

47. Becker 2008.

48. Pelliot & Forte 1996.

49. Klein 2000 ; Borbone & Marsone 2015.

50. Dickens 2017.

exemplaire est conservé à la bibliothèque Vaticane[51]. Il y a eu aussi, certes, des traductions ou adaptations de textes dans les différentes langues locales, de type persan, turc, mongol ou chinois[52]. Mais le syriaque était aussi bien présent, et des manuscrits ont pu être copiés en Mésopotamie, selon un modèle asiatique, et à l'usage des populations chrétiennes d'Asie comme l'évangéliaire copié pour la reine des Öngüt[53].

En Inde, l'inventaire épigraphique n'a pas confirmé de façon indiscutable la présence d'un écrit d'affichage en syriaque avant le XVI^e^ siècle, mais il s'est largement développé depuis, notamment dans les communautés rattachées à la tradition antiochienne[54]. Le plus curieux est d'ailleurs même la présence de cette tradition antiochienne. Après un siècle marqué par une forte pression en faveur de l'influence romaine et latine sur l'Église locale, selon un processus qui a culminé lors du synode de Diamper en 1599, la volonté d'une partie de la communauté chrétienne du Malabar de rejeter cette influence à la fois catholique/portugaise et latine a passé par l'adoption d'une autre tradition de langue syriaque. Les initiateurs du « schisme de Mattanchery »[55] ont cherché à retourner aux origines de la tradition chrétienne indienne et de renouer avec l'Église de l'Orient, mais ils n'ont pu entrer en contact avec les responsables d'une Église alors divisée entre deux prétendants au patriarcat, tous deux réfugiés dans les zones montagneuses. Dans ce contexte, ils se sont alors rapprochés de l'Église syro-orthodoxe et ont introduit au Malabar à la fois la liturgie et la tradition antiochienne, la forme occidentale du syriaque et l'écriture serto. Ainsi, les Indiens qui l'avaient souhaité se sont rattachés à une Église qui n'avait ni leur histoire, ni leur définition de foi, mais qui partageait la langue qui avait été celle de leur tradition, la même traduction de la Bible, et une part de la littérature, au moins l'œuvre d'Éphrem. Ce retour aux sources s'est incarné essentiellement dans la langue.

Langue et écriture

Le troisième aspect ici brièvement évoqué, bien connu, est le rôle de l'écriture et la manière dont celle-ci a pu être la dernière manifestation conservée de la tradition linguistique. Il s'agit du phénomène du garshuni. La naissance même du système est difficile à situer dans le temps :

51. Briquel Chatonnet 2012.

52. Borbone & Marsone 2015.

53. Borbone 2003.

54. Briquel Chatonnet, Desreumaux & Thekeparampil 2008.

55. Thekkedath 1988, p. 92-100.

il remonte au moins, ponctuellement, au IXe ou au Xe siècle, comme en témoigne un simple colophon[56]. Mais même si les études systématiques manquent encore[57], il reste clair que le phénomène se développe plus tard, et donc bien après le développement de la copie de manuscrits arabes chrétiens en écriture arabe. L'intérêt pratique est nul, au moins pour ceux qui les ont copiés, même si les catalogueurs apprécient le fait que l'écriture syriaque est bien mieux écrite et donc plus lisible que l'arabe. Si le garshuni, en arabe, correspond au moins à une langue qui a la même phonologie, ce n'est pas le cas pour le turc, le kurde, le ouïghour ou le malayalam. Le fondement de ce système est donc symbolique. L'hypothèse d'une écriture cryptique, destinée à cacher le texte aux musulmans, peut-être avancée pour la première fois par ʿAmīra[58], n'est pas à retenir. À une époque où on ne maîtrisait plus l'usage de la langue syriaque, l'écriture est apparue comme le dernier rempart de l'identité, symbolisant en quelques signes une langue qu'on ne savait plus écrire. L'écriture est alors le dernier élément restant de l'identité linguistique.

Conclusion

Le phénomène qui lie l'identité des chrétiens syriaques à la langue s'est poursuivi à l'époque récente et jusqu'à nos jours. Le syriaque a peu à peu, à des dates différentes selon les communautés, été abandonné surtout au profit de l'arabe. Mais on soulignera cependant qu'il a été imprimé très tôt puisque dès le milieu du XVIe siècle le patriarche syro-orthodoxe a envoyé le moine Moïse de Mardin en Europe avec mission de faire imprimer le Nouveau Testament. C'est l'origine de l'évangéliaire dit de Widmanstetter, publié en 1555 avec l'aide du chancelier de l'Empire[59]. En ceci, le syriaque a largement précédé l'arabe et il est frappant de souligner que le patriarche de cette Église que l'on dit, non sans raison, sur le déclin et repliée dans la montagne du Tur ʿAbdin, a voulu faire entrer très vite le syriaque dans cette nouvelle technologie, alors révolutionnaire.

56. Binggeli, Briquel Chatonnet & Desreumaux 2006.

57. Voir par exemple Moukarzel 2014 pour le garshuni « arabe en caractères syriaques » et l'ensemble du volume Den Heijer, Schmidt & Pataridze 2014 pour les autres traditions. Pour certains cas très particuliers de garshuni arabe, voir Makhoul 2018.

58. ʿAmīra 1596, Liber I, caput VII.

59. Pour la description et l'histoire de cette édition, voir Strothmann 1971, p. 6-16 et pl. XVIII à XXII et le catalogue de l'exposition *Le livre et le Liban*, Paris, UNESCO, 1982, p. 122-134 et 189.

Le syriaque s'est de fait maintenu de façon plus tangible dans l'Église syro-orthodoxe. Dans cette tradition il est resté la langue des séminaires et des monastères. On y parlait syriaque et on l'a donc encore écrit : on pourra citer par exemple la traduction par Mor Philoxenos Yuhannon Dolabani de l'histoire de la littérature syriaque du patriarche Aphrem Barsaum. Mais ce qui est frappant ce sont les développements les plus récents qui montrent combien, en diaspora, le syriaque classique aussi appelé *kthobonoyo* (littéralement le syriaque « des livres ») devient le pivot de la survie d'une identité syriaque. C'est parmi les communautés émigrées en Europe, en Amérique du Nord et en Océanie que s'est développé le souci non seulement de conserver mais d'enrichir et de faire revivre le syriaque comme une langue pertinente pour notre temps : d'où des manuels de syriaque vivant, y compris pour les enfants, des recueils de néologismes[60], ou les traductions d'œuvres diverses en syriaque : je citerai simplement parmi de nombreux exemples le *Prince* de Machiavel, le *Petit Prince* d'Antoine de Saint Exupéry et *Tintin en Amérique (Toutoun b'amerika)* traduit par Behnam Keryo. Il s'agit bien là de faire revivre le syriaque comme un instrument d'échange (on pense à son usage dans les ordinateurs et les téléphones portables pour les courriels et autres tweets) et de culture encore pertinent dans le monde d'aujourd'hui, capable de s'adapter à un autre monde que celui de l'Antiquité et du Moyen-Âge. Il s'agit pour le moment plus d'un souhait, d'un programme, les membres des communautés en diaspora sont loin de tous souhaiter maîtriser le syriaque. Ce n'est pas forcément une revendication partagée. Mais c'est sans doute quand même dans la langue syriaque que se trouve comme pour le passé l'avenir d'une identité syriaque.

Bibliographie

Al-Masʿūdī, ʿAlī ibn al-Ḥusayn, *Murūj al-dhahab wa-maʿādin al-jawhar*, Beyrouth, Dār al-Fikr, 1973.

Barḥadbšabba, *Cause de la fondation des écoles* :
- Mgr Addaï Scher (éd. & trad. franç.), Mar Barḥadbšabba ʻArbaya, évêque de Ḥalwan (VI^e siècle), *Cause de la fondation des écoles*, Paris, Firmin-Didot, 1908 (Patrologia Orientalis 4) ;
- Adam H. Becker (trad. angl.), *Sources for the Study of the School of Nisibis*, Liverpool, Liverpool University Press, 2008 (Translated Texts for Historians 50), p. 94-160.

Caverne des trésors : Su-Min Ri (éd. & trad. franç.), *La Caverne des trésors : les deux recensions syriaques*, Leuven, Peeters, 1987 (CSCO 486-487, Syr. 207-208).

Commentaire anonyme sur la Genèse : Lucas Van Rompay, *Le Commentaire sur Genèse-Exode 9, 32 du manuscrit (olim) Diyarbakir 22*, Leuven, 1986 (CSCO 483-484, Syr. 205-206).

60. NURO 1996.

Ibn Al-Nadīm, *Kitāb al-fihrist*, Téhéran, Maktabat al-Asadī wa Maktabat al-Jaʿfarī al-Tabrīzī. 1971.

Išoʿdad de Merw, *Commentaire sur la Genèse* : Ceslas Van Den Eynde (trad.), *Commentaire d'Išoʿdad de Merv sur l'Ancien Testament. 1, Genèse*, Louvain, Durbecq, 1955 (CSCO 156 ; Syr. 75).

Jacques d'Édesse, *Lettre à Jean de Litarba* :
- William Wright (éd.), « Two Epistles of Mar Jacob, Bishop of Edessa », *Journal of Sacred Literature and Biblical Record*, ns 10, 1867, p. 430-460 [p. k-k'] ;
- François Nau (trad. franç.), « Traduction des lettres XII et XIII de Jacques d'Édesse (exégèse biblique) », *Revue de l'Orient chrétien* 10, 1905, p. 197-208 ; 258-282 [273-274].

Michel le Syrien, *Chronique* : Jean-Baptiste Chabot, *Chronique de Michel le Syrien patriarche Jacobite d'Antioche (1166-1199)*, Paris, 1899-1924 ; réimpr., 1963 ; réimpr. Gorgias Press, 2009.

Sévère d'Antioche, *Homélies cathédrales XVIII-XXV* : Maurice Brière & François Graffin (éd. & trad.), *Les Homiliae cathedrales de Sévère d'Antioche. Homélies XVIII à XXV*, Turnhout, Brepols, 1975 (Patrologia orientalis 37, 1).

Statuts de l'école de Nisibe : Arthur Vööbus (éd. & trad. angl.) : *The Statutes of the School of Nisibis*, Stockholm, 1962 (Papers of the Estonian Theological Society in Exile 12).

Théodore Bar Koni, *Livres des scolies* :
- Addaï Scher (éd.), Theodorus bar Kōnī, *Liber Scholiorum*, Paris, Typographeo Republicae, 1910, 1912 (CSCO, Syr. 2, 65-66) ;
- Robert Hespel & René Draguet (trad. franç.), Théodore Bar Koni, *Livres des scolies (recension de Séert). Mimre I-V*, Leuven, Peeters 1972 (CSCO 431, syr. 187).

Études modernes

Alpi 2009 : Frédéric Alpi, *La route royale : Sévère d'Antioche et les Églises d'Orient (512-518)*, Beyrouth (Bibliothèque archéologique et historique 188).

ʿAmīra 1596 : Georgius Michael ʿAmīra, *Grammatica Syriaca, sive Chaldaica*, Rome, Typographia Linguarum externarum, apud Jacobum Lunam.

Becker 2006 : Adam. H. Becker, *Fear of God and the Beginning of Wisdom: The School of Nisibis and the Development of Scholastic Culture in Late Antique Mesopotamia*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press (Divinations: Rereading Late Ancient Religion).

Becker 2008 : Adam. H. Becker, « The Ancient Near East in the Late Antique Near East. Syriac Christian Appropriation of the Biblical East », dans G. Gardner & K. L. Osterloh (éds), *Antiquity in Antiquity: Jewish and Christian Pasts in the Greco-Roman World*, Tübingen, Mohr Siebeck (Texts and Studies in Ancient Judaism 123), p. 394-415.

Beyer 1998 : Klaus Beyer, *Die aramäischen Inschriften aus Assur, Hatra und dem übrigen Ostmesopotamien (datiert 44 v. Chr. bis 238 n. Chr.)*, Göttingen.

Binggeli, Briquel Chatonnet & Desreumaux 2006 : André Binggeli, Françoise Briquel Chatonnet & Alain Desreumaux, « Un cas très ancien de garshouni ? Quelques réflexions sur le manuscrit British Library Add 14644 », dans P. G. Borbone, A. Mengozzi & M. Tosco (éds), *Loquentes linguis: studi linguistici e orientali in onore di Fabrizio A. Pennacchietti*, Wiesbaden, Harrassowitz, p. 141-148.

Borbone 2003 : Pier-Giorgio Borbone, « I vangeli per la principessa Sara: un manoscritto siriaco crisografato, gli Öngüt cristiani e il principe Giorgio », *Egitto e Vicino Oriente* 26, p. 63-82.

Borbone & Marsone 2015 : Pier-Giorgio Borbone & Pierre Marsone (éds), *Le christianisme syriaque en Asie centrale et en Chine*, Paris, Geuthner (Études syriaques 12).

Brelaud 2018 : Simon Brelaud, *Présences chrétiennes en Mésopotamie durant l'époque sassanide (IIIe-VIIe siècles) : géographie et société*, thèse de doctorat de Sorbonne Université, Paris.

Briquel Chatonnet 2008 : Françoise Briquel Chatonnet, « La religion comme enseignement : les écoles dans la tradition historique et culturelle de l'Église syro-orientale », *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, p. 59-76.

Briquel Chatonnet 2012 : Françoise Briquel Chatonnet, « Syriac Manuscripts in India, Syriac Manuscripts from India », *Hugoye : Journal of Syriac Studies* 15, 2, p. 281-291.

Briquel Chatonnet, Desreumaux & Thekeparampil 2008 : Françoise Briquel Chatonnet, Alain Desreumaux & Jacob Thekeparampil, *Recueil des inscriptions syriaques. 1, Kérala*, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres.

Briquel Chatonnet & Debié 2017 : Françoise Briquel Chatonnet & Muriel Debié, *Le monde syriaque : sur les routes d'un christianisme ignoré*, Paris, Les Belles Lettres.

Brock 1977 : Sebastian Brock, « Greek into Syriac and Syriac into Greek », *Journal of the Syriac Academy, Bagdad* 3, p. 406-422 (réimpr. dans *Syriac Perspectives on Late Antiquity*, Ashgate, 1984, p. 1-17).

Debié 2009 : Muriel Debié, « Syriac Historiography and Identity Formation », *Church History and Religious Culture* 89, p. 93-114.

Debié 2015 : Muriel Debié, *L'écriture de l'histoire en syriaque : transmissions interculturelles et constructions identitaires entre hellénisme et islam*, Leuven – Paris – Bristol CT, Peeters (Late Antique History and Religion 12).

Den Heijer, Schmidt & Pataridze 2014 : Johannes Den Heijer, Andrea Schmidt & Tamara Pataridze (éds), *Scripts Beyond Borders: A Survey of Allographic Tradition in the Euro-Mediterranean World*, Louvain, Peeters (Publications de l'Institut orientaliste de Louvain).

Dickens 2017 : Mark Dickens, « Syriac Inscriptions near Urgut, Uzbekistan », *Studia Iranica* 46, p. 205-260.

Hoyland 1997 : Robert Hoyland, *Seeing Islam as Others Saw It: a Survey and Evaluations of Christian, Jewish and Zoroastrian Writings on Early Islam*, Princeton, Darwin Press (Studies in Late Antiquity and Early Islam 13).

Hoyland 2004 : Robert Hoyland « Language and Identity: The Twin Histories of Arabic and Aramaic (and: Why did Aramaic Succeed where Greek Failed?) », *Scripta classica Israelica* 23, p. 183-189.

Katsumata 2002 : Naoya Katsumata, « The Style of the Maqāma: Arabic, Persian, Hebrew, Syriac », *Arabic and Middle Eastern Literatures* 5, 2, p. 117-137.

Klein 2000 : Wassilios Klein, *Das nestorianische Christentum an den Handelswegen durch Kyrgyzstan bis zum 14. Jh*, Turnhout, Brepols (Silk Road Studies 3).

Littmann 1905 : Enno Littmann, *Publications of an American archaeological expedition to Syria in 1899-1900. 4, Semitic Inscriptions. 1, Syriac Inscriptions*, New York - London, p. 3-56.

Littmann 1934 : Enno Littmann, *Syria. Publications of the Princeton University Archaeological Expeditions to Syria in 1904-5 and 190. 4, Semitic Inscriptions. B, Syriac Inscriptions*, Leyden, Brill.

Makhoul 2018 : Manhal Makhoul, *La branche syrienne de l'historiographie d'Égypte : échanges textuels et culturels*, thèse de doctorat de l'Université catholique de Louvain.

Mango 1982 : Marlia C. Mundell Mango, « Patrons and Scribes Indicated in Syriac Manuscripts, 411 to 800 AD », *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik* 32, 4, p. 3-12.

Menze 2008 : Volker L. Menze, *Justinian and the Making of the Syrian Orthodox Church*, Oxford, Oxford University Press (Oxford Early Christian Studies).

Millar 2008 : Fergus G. Millar, « Community, Religion and Language in the Middle-Euphrates Zone in Late Antiquity », *Scripta Classica Israelica* 27, p. 67-93.

Minov 2013 : Sergey Minov, « The Cave of Treasures and Formation of Syriac Christian Identity in Late Antique Mesopotamia: Between Tradition and Innovation », dans B. Bitton-Ashkelony & L. Perrone (éds), *Between Personal and Institutional Religion*, Turnhout, Brepols (Cultural Encounters in Late Antiquity and the Middle Ages 15), p. 155-194.

Minov 2016 : Sergey Minov, « Date and Provenance of the Syriac Cave of Treasures: A Reappraisal », *Hugoye* 20, p. 129-229.

Morony 2005 : Michael G. Morony, « History and Identity in the Syrian Churches », dans J. J. Van Ginkel, H. Murre-Van der Berg & T. M. Van Lint, *Redefining Christian Identity: Cultural Interaction in the Middle East since the Rise of Islam*, Leuven – Paris – Dudley MA, Peeters (Orientalia Lovaniensia Analecta 134), p. 1-33.

Moss 2010 : Yonatan Moss, « The Language of Paradise: Hebrew or Syriac ? Linguistic Speculations and Linguistic Realities in Late Antiquity », dans M. Bockmuehl & G. G. Stroumsa (éds), *Paradise in Antiquity: Jewish and Christian Views*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 120-137.

Moukarzel 2014 : Joseph Moukarzel, « Le Garshuni : remarques sur son histoire et son évolution ». dans J. Den Heijer, A. Schmidt & T. Pataridze (éds), *Scripts Beyond Borders: A Survey of Allographic Tradition in the Euro-Mediterranean World*, Louvain, Peeters (Publications de l'Institut orientaliste de Louvain), p. 107-137.

Naveh 1982 : Joseph Naveh, *Early History of the Alphabet*, Jérusalem (rééd. 1987).

Nuro 1996 : Abrohom Nuro, *Tawldotho or Syriac Neologisms: Principles, Criteria and Examples*, Aleppo.

Patrizi 2014 : Luca Patrizi, « Parler la langue d'Adam : glossolalie et langue des saints en islam », *Historia Religionum: An International Journal* 6, p. 87-97.

Pelliot & Forte 1996 : Paul Pelliot & Antonino Forte, *L'inscription nestorienne de Si-Ngan-Fou. Edited with Supplements By A. Forte*, Paris, Collège de France, Institut des Hautes études chinoises.

Pognon 1907 : Henri Pognon, *Inscriptions sémitiques de la Syrie, de la Mésopotamie et de la région de Mossoul*, Paris.

Ri 2000 : Su-Min Ri, *Commentaire de la Caverne des trésors : étude sur l'histoire du texte et de ses sources*, Leuven, Peeters (CSCO 581, Subsidia 103).

Romeny 2009 : Bas ter Haar Romeny, « Epilogue: Religious Origin of Nations ? », *Church History and Religious Culture* 89, p. 327-341.

Romeny *et al.* 2009 : Bas ter Haar Romeny, avec Naures Atto, Jan J. van Ginkel, Mat Immerzeel & Bas Snelders, « The Formation of a Communal Identity among West Syrian Christians: Results and Conclusions of the Leiden Project », *Church History and Religious Culture* 89, p. 1-52.

Romeny 2012 : Bas ter Haar Romeny, « Ethnicity, ethnogenesis and the Identity of the Syro-Orthodox Christians », dans W. Pohl, C. Gantner & R. Payne (éds), *Visions of Community in the Post-Roman World: The West, Byzantium, and the Islamic* World, Aldershot, Ashgate, p. 183-204.

Ross 2001 : Steven K. Ross, *Roman Edessa: Politics and Culture on the Eastern Fringes of the Roman Empire, 114-242 ce*, London – New York, Routledge.

Rubin 1998 : Milka Rubin, « The Language of Creation or the Primordial Language: A Case of Cultural Polemics in Antiquity », *Journal of Jewish Studies* 49, p. 306-333.

Salvesen s.d. : Alison Salvesen, « "Hebrew, beloved of God": The Adamic Language in the Thought of Jacob, bishop of Edessa (c. 633-708 ce) », texte d'une conférence mise

en ligne sur Academia https://www.academia.edu/27860402/Salvesen_Adamic_Language_Jacob.pdf.

SCHUOL 2000 : Monika SCHUOL, *Die Charakene: ein mesopotamisches Königreich in hellenistisch-parthischer Zeit*, Stuttgart, F. Steiner.

STROTHMANN 1971 : W. STROTHMANN, *Die Anfänge der syrischen Studien in Europa*, *Göttinger Orientforschungen. 1, Syriaca. 1*, Wiesbaden.

TEIXIDOR 1992 : Javier TEIXIDOR, « Une inscription araméenne provenant de l'émirat de Sharjah (Émirats arabes unis) », *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, p. 695-707.

TEULE 2009 : Herman TEULE, « Reflections on Identity: The Suryoye of the Twelfth and Thirteenth Centuries: Bar Salibi, Bar Shakko, and Barhebraeus », *Church History and Religious Culture* 89, p. 179-189.

THEKKEDATH 1988 : Joseph THEKKEDATH, *History of Christianity in India. 2, From the Middle of the Sixteenth Century to the End of the Seventeenth Century (1542-1700)*, Bangalore, Church History Association of India.

VAN GINKEL 2005 : Jan J. VAN GINKEL, « History and Community: Jacob of Edessa and the West Syrian Identity », dans J. J. Van Ginkel, H. Murre-Van der Berg & T. M. Van Lint, *Redefining Christian Identity: Cultural Interaction in the Middle East since the Rise of Islam*, Leuven – Paris – Dudley MA, Peeters (Orientalia Lovaniensia Analecta 134), p. 67-75.

Les sources grecques des textes grammaticaux syriaques

Sara Eco Conti
Utah State University

La tradition grammaticale grecque a joué un rôle important pour le développement de la grammaire syriaque. C'est pourquoi, pour une meilleure compréhension de l'arrière-plan scientifique et textuel des communications recueillies dans ce volume, il a semblé utile de donner quelques renseignements à propos des sources et des caractères principaux de la tradition grammaticale et linguistique grecque[1].

L'influence de la tradition grammaticale grecque sur celle du syriaque passe surtout par la *Technè grammatikè* (Τέχνη γραμματική), c'est-à-dire « L'art grammatical »[2]. Elle avait été considérée depuis l'Antiquité comme l'œuvre du grammairien alexandrin Denys le Thrace, qui vécut au IIe siècle avant J.-C., mais elle est actuellement l'objet d'un grand débat dont on parlera plus bas.

La *Technè grammatikè* est un manuel de grammaire technique qui décrit la langue grecque et qui est le seul qui nous reste en sa totalité. En effet, aucun autre manuel de ce type ne survit, même si nous avons des fragments de textes similaires ainsi que des traités grammaticaux théoriques sur divers sujets. Elle a été traduite en arménien et en syriaque (de manière partielle) entre la fin du Ve et le début du VIe siècle[3].

Ces deux traductions sont très importantes pour les traditions grammaticales syriaque et arménienne correspondantes, mais aussi du

1. Il s'agit ici d'un texte destiné à donner une esquisse très générale et surtout à fournir les instruments pour d'éventuels approfondissements. Pour cette raison je donnerai le plus possible de références bibliographiques et textuelles.
2. Sur ces sujets je renvoie aux travaux de Contini 1998, 2000 et 2001, Talmon 2000, Butts 2014. L'autre source d'influence dérive des œuvres de logique d'Aristote. Sur Aristote voir Hugonnard-Roche 2004 et son article dans ce volume. Voir aussi Georr 1948.
3. Pour la traduction arménienne, voir Sgarbi 1990 et 1991 ; Clackson 1995 ; Adontz 1970. Pour le rapport entre grec et arménien voir aussi Clackson 2014.

Les auteurs syriaques et leur langue, M. Farina (éd.), Paris, 2018 (Études syriaques 15), p. 27-53.

point de vue de l'histoire de la grammaire grecque, car elles nous donnent un point de repère pour la datation de la *Technè*, qui, comme on le verra plus loin, est controversée. En outre, elles nous montrent qu'à cette époque la *Technè* était évidemment un texte de référence.

À l'époque des traductions syriaque et arménienne de la *Technè*, la grammaire grecque était le résultat très élaboré et avancé d'un développement qui a duré des siècles. À un moment donné, entre le IVe et le Ve siècle, la *Technè*, avec sa terminologie et ses notions, devient le manuel standard. Cela sera le cas surtout au Proche-Orient et, dans le milieu byzantin, elle sera largement commentée par les savants et elle constituera, avec les *Canons* de Théodose d'Alexandrie (IVe-Ve siècle), le modèle pour l'enseignement. Au Ve siècle la *Technè* avait pris une place importante, comme cela est indiqué aussi par les papyrus (voir *infra*) et par des citations de certains auteurs (Timothée de Gaza, Ammonius et Priscien, Ve et VIe siècle)[4].

À partir de cette époque, nous connaissons l'énorme (et d'une certaine manière définitive) influence que ce texte exercera sur la culture grammaticale postérieure, en devenant la base de la tradition occidentale pendant longtemps. Tracer par contre le développement historique qui a conduit à cet état de connaissances grammaticales et définir la datation et l'auteur de la *Technè* est très complexe. Avant de retracer les étapes principales de ce parcours, il faut rappeler la structure et le contenu de la *Technè* pour montrer le niveau d'élaboration théorique atteint.

La structure et le contenu de la *Technè grammatikè*

La *Technè grammatikè* nous a été transmise par une dizaine de manuscrits qui vont du Xe au XVIIIe siècle. Plusieurs éditions modernes du texte existent (à partir de l'édition de Fabricius de 1715), mais celle de Uhlig en 1883 reste toujours la référence[5]. Pour la traduction j'utiliserai l'ouvrage de Lallot

4. Timothée de Gaza était un savant qui vécut au Ve-VIe siècle à Gaza qui a écrit un traité grammatical *Περὶ ὀρθογραφίας*. Ammonius d'Alexandrie, qui vécut au Ve-VIe siècle, était un philosophe de l'école néoplatonicienne ; parmi ses œuvres, les commentaires sur le *De interpretatione* d'Aristote. Pour Priscien, voir *infra*.

5. Éd. I. Bekker (1816) ; *GG* I, 1 ; Pecorella (1962). Uhlig a utilisé huit manuscrits dans son édition de 1883. Pecorella, dans son édition, a utilisé en plus un autre manuscrit du XVe s., selon lui très important, le *Laurentianus Plut.* 46, 25. L'édition de Uhlig présente une introduction en latin et un riche apparat critique. Par ailleurs, Uhlig a aussi utilisé pour son commentaire les versions arménienne et syriaque de la *Technè* (ce qui concerne le syriaque est dans les *Addenda et corrigenda* p. LXXVII-C). Pour

(1989)[6]. La tradition manuscrite nous transmet ce texte avec des titres divers, mais tous contiennent le mot τέχνη « art », « technique »[7]. *Technè grammatikè* indiquait au début l'« art des lettres » et donc la lecture et l'écriture dans l'enseignement, puis graduellement l'expression a acquis la signification de grammaire comme discipline d'études. De son attribution à Denys le Thrace je parlerai plus bas.

La *Technè* est un manuel qui traite de la langue grecque et qui est composé de 20 chapitres. Le premier chapitre donne une définition de la grammaire et énumère les parties qui la composent. Dans le chapitre 2, on trouve la définition de la première de ces parties : la lecture. Le chapitre 3 concerne l'accentuation et le chapitre 4 la ponctuation. Le chapitre 5 définit la rhapsodie. Dans le bloc qui va du chapitre 6 au chapitre 10, on trouve les éléments (lettres, chap. 6) et les syllabes (chap. 7-10). Finalement, dans le chapitre 11, se trouve la définition du mot, de la phrase et des huit parties qui la composent. Ensuite, chaque chapitre décrit chacune de ces huit parties de la phrase (discours) : « nom » ὄνομα (chap. 12), « verbe » ῥῆμα (chap. 13 + chap. 14 sur la conjugaison), « participe » μετοχή (chap. 15), « article » ἄρθρον (chap. 16), « pronom » ἀντωνυμία (chap. 17), « préposition » πρόθεσις (chap. 18), « adverbe » ἐπίρρημα (chap. 19), « conjonction » σύνδεσμος (chap. 20).

Dans certains manuscrits on trouve des titres qui séparent l'œuvre en deux parties. Pour la première partie (chap. 1-10), le manuscrit G (du XI^e^-XII^e^ siècle) mentionne : *Prolégomènes à la Technè grammatikè de Denys le grammairien*, et pour la deuxième partie (chap. 11-20) : *Début des huit parties de la phrase.* Le manuscrit L (du XI^e^ s.) présente ce titre avant le chap. 12. La traduction arménienne n'a pas ces titres. La traduction syriaque, qui contient uniquement les chapitres 11 à 20, porte des titres divers dans les manuscrits : « Traité de grammaire sur les parties du discours », « Discours sur la philosophie », « Discours du saint et excellent en tout, le maître Joseph Huzāyā sur la règle de la grammaire »[8]. Le texte s'ouvre avec une définition du discours et de ses parties.

une introduction très approfondie à la *Technè* ainsi qu'aux principales questions d'histoire de la grammaire grecque, voir LALLOT 1989.

6. La *Techne* a été traduite en plusieurs langues : Pecorella (trad. en italien) ; Kürschner (1980 et 1996, trad. en allemand) ; Kemp (trad. en anglais) ; Lallot (trad. en français) ; Škiljan (trad. en serbo-croate) ; Swiggers & Wouters (trad. en néerlandais) ; Bécares Botas (trad. en espagnol).

7. Voir l'éd. Uhlig, p. 3 et suivantes ; TRAGLIA 1956, p. 42 n. 16.

8. Voir MERX 1889, p. 50*. Sur Huzāyā, voir *infra*.

Avec la *Technè* sont transmis des *supplementa* (annexes), classés par Uhlig comme suit : « Des signes diacritiques » Περὶ προσῳδιῶν ; « De l'art » Περὶ τέχνης ; « Des pieds » Περὶ ποδῶν ; puis le paradigme du verbe τύπτω « je frappe »[9]. Ces suppléments sont présents dans les manuscrits L et G (qui sont parmi les plus anciens), dans la version arménienne et dans le papyrus *P.S.I* 1.18[10]. Dans les manuscrits, ils ont parfois une position différente par rapport au texte de la *Technè*. Uhlig avait considéré ces suppléments comme des textes intégrés plus tardivement et cette opinion avait été généralement acceptée, mais dans le nouveau cadre chronologique proposé pour la *Technè,* dont on parlera plus avant, ils ont été considérés selon une nouvelle perspective.

Voici la définition de la grammaire donnée dans le chapitre 1 (traduction de Lallot 1989, p. 41) :

> « La grammaire est la connaissance empirique de ce qui se dit couramment chez les poètes et les prosateurs.[11]
> Elle a six parties : premièrement la lecture experte respectueuse des diacritiques ; deuxièmement, l'explication des tropes poétiques présents (dans le texte) ; troisièmement, la prompte élucidation des mots rares et des récits ; quatrièmement, la découverte de l'étymologie ; cinquièmement, l'établissement de l'analogie ; sixièmement, la critique des poèmes - qui est, de toutes les parties de l'art, la plus belle. »

Cette définition nous montre l'importance de la dimension philologique dans les études grammaticales[12]. Citons Lallot : « La grammaire selon Denys n'a, comme on voit, rien de spéculatif : c'est une discipline empirique *(empeiria)*, au mieux un art *(tekhnè)*, mis au service de l'étude philologique ; on voit bien là la marque de l'origine "alexandrine" de cette conception de la grammaire. »[13] Les six parties de la grammaire qui nous sont présentées, et qui culminent avec « la critique des poèmes », sont donc l'expression

9. Voir aussi Lallot 1989, p. 17.
10. Papyrus n° 5 dans Wouters 1979.
11. Le texte en grec est : Γραμματική ἐστιν ἐμπειρία τῶν παρὰ ποιηταῖς τε καὶ συγγραφεῦσιν ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ λεγομένων. Sur l'interprétation de l'expression ἐπὶ τὸ πολὺ (que Lallot traduit par « couramment ») et les problèmes liés au rapport avec la définition de la grammaire citée par Sextus Empiricus, voir Di Benedetto 2000, p. 398.
12. Voir Traglia 1956.
13. Lallot EU.

des activités des philologues. En outre le texte de la *Technè* est souvent accompagné d'exemples, qui sont presque tous tirés d'Homère. Le manuel commence donc avec la définition de la grammaire et la liste de ses six parties. Le problème est qu'il y a une incohérence entre cette définition de la grammaire et de ses six parties, et le fait que seulement une de ces parties - la lecture - soit traitée dans la suite (chap. 2)[14]. Les cinq autres parties (« explication des tropes poétiques », « élucidation des mots rares et des récits », etc.) ne seront en effet pas présentes dans la *Technè*. Par contre, la *Technè* parlera d'autres notions qui ne sont pas mentionnées dans le premier chapitre. Les chapitres 3 et 4 (sur l'accentuation et la ponctuation) sont liés au chapitre 2 sur la lecture. Par contre, le chapitre 5 sur la rhapsodie est isolé du reste. Avec le chapitre 6 commence une partie qui entreprend l'analyse qui va des phonèmes jusqu'à la phrase (selon un procédé qui va du plus petit élément au plus complexe). Le bloc des parties de la phrase (chap. 11-20) est bien délimité et ses chapitres sont construits de la même manière. Les titres présents dans les manuscrits G et L, déjà mentionnés, au début du chapitre 11 (ou 12), nous montrent aussi la séparation des deux blocs.

La *Technè* est un manuel très synthétique : en effet elle énumère des catégories pour lesquelles elle ne donne pas d'explications[15]. On peut remarquer qu'elle ne traite pas de la syntaxe, ni de règles morphologiques ou de phonétique articulatoire[16].

14. Ceci est un des arguments utilisés dans le débat sur la composition, la paternité et la datation de la *Technè*, comme on le verra plus bas. Il faut remarquer, en outre, qu'en réalité même la lecture mentionnée dans le chap. 1 n'est pas du même type que celle qui apparaît dans le chap. 2. Comme cela a été remarqué par Di Benedetto (2000, p. 397), en effet : « Whereas in § 1 the ἀνάγνωσις ἐντριβὴς κατὰ προσῳδίαν refers to the procedure of establishing the correct accentuation of the words in a text, the ἀνάγνωσις which is mentioned in § 2 is a radically different notion and a very elementary one. In § 2 the point at issue is the manner in which written texts are to be read by the use of one's own voice, with due attention to accents, interpunction and literary genre. » Cette différence serait confirmée par la description donnée par Sextus Empiricus dans *Adversus grammaticos* 49 et 59.

15. La *Technè* appartient au genre du *compendium* qui donne « sous forme sèche et systématique, le corps des définitions sur lesquelles repose une science. » Lallot 1989, p. 15.

16. Lallot 1989, p. 17-18 : « 1°) bien qu'elle recense systématiquement les "accidents" flexionnels et dérivationnels, elle n'enseigne pas les règles de la flexion et de la dérivation [...] 2°) elle ne contient pas la moindre esquisse de syntaxe : si la phrase *(logos)* est mentionnée, et définie, dans la *T*, c'est, de manière significative, au chap. 11, consacré au mot, et pour rendre intelligible la définition du mot comme "partie de la phrase" [...] Le but visé par le technographe était bien plutôt de mettre à la disposition de lecteurs sachant le grec le lexique technique indispensable pour décrire grammaticalement les mots d'un texte. L'art grammatical dont la *T* se veut

Cependant, certaines notions comme le mot *(lexis)*, cité ci-dessous, sont définies d'un point de vue syntaxique[17].

En outre elle s'occupe seulement de la langue grecque, il n'y a en effet aucune référence à d'autres langues. Le grec considéré est celui de la *koinè* littéraire[18].

Pour donner une idée du contenu et des formulations utilisées dans les chapitres sur les parties du discours, qui sont ceux qui ont été traduits en syriaque, je présenterai les chapitres 11 – sur le mot (Περὶ λέξεως) – et 12 – sur le nom (Περὶ ὀνόματος).

> Chap. 11 : « Le mot *(léxis)* est la plus petite partie de la phrase *(lógos)* construite. La phrase est une composition en prose qui manifeste une pensée complète. La phrase a huit parties : le nom, le verbe, le participe, l'article, le pronom, la préposition, l'adverbe, la conjonction. L'appellatif se range en effet sous le nom, comme une de ses espèces. » (trad. Lallot 1989, p. 49).

Selon le récit de Quintilien (*Inst. Or.* I, IV, 19)[19], les huit parties de la phrase avaient été définies progressivement au cours du temps. Mais pendant longtemps il y a eu des oscillations et, dans les sources, nous retrouvons différentes propositions et divers nombres de parties, qui varient entre cinq et onze. L'appellatif et l'infinitif, par exemple, étaient souvent traités séparément[20]. Par la suite, ces huit parties qui sont dans la *Technè* seront appliquées au latin avec la substitution de l'interjection à l'article, et elles

le compendium est, d'une part, un **art de lire**, d'autre part et principalement, un **art de parler du mot écrit**, c'est-à-dire de nommer les signes qui le composent – lettres et signes diacritiques –, d'en distinguer les syllabes et de donner la quantité de chacune, de classer le mot lui-même dans l'une des huit parties de la phrase en précisant éventuellement la sous-classe dont il relève et en énumérant les accidents dont il est affecté. » Mais, en fait, pour aucun de ces aspects, la *Technè* ne donne des informations suffisantes. La syntaxe a été traitée par Apollonius Dyscole et en ce qui concerne les règles morphologiques nous avons les œuvres d'Hérodien et de Théodose.

17. Robins 1957, p. 103.

18. Sur le caractère hellénocentrique de la *Technè* et de la tradition grammaticale grecque en général, et sur la *koinè* comme point de référence, voir Lallot 1989, p. 16.

19. « Peu à peu, le nombre [des parties du discours] fut augmenté par les philosophes, surtout stoïciens : les *articles* furent d'abord ajoutés aux conjonctions, puis ce furent les *prépositions* ; aux noms [propres] on ajouta l'*appellatif*, puis le *pronom*, puis un mixte du nom et du verbe – le *participe* – et aux verbes eux-mêmes on ajouta l'*adverbe*. » (traduction par Lallot EU).

20. Priscien II 15, p. 54 éd. Keil ; voir Lallot 1988, p. 17-18 ; *GG* II, 3, p. 36 13. Les papyrus aussi attestent cette oscillation. Par exemple un papyrus énumère neuf parties du discours et le nom appellatif est séparé du nom (papyrus n° 1 dans Wouters 1979).

seront donc employées dans les grammaires jusqu'à l'époque moderne. Dans la liste de la *Technè*, l'adjectif n'est pas une catégorie séparée, mais il est compris dans celle du nom ; il obtiendra un statut autonome au Moyen Âge. Par contre le participe est ici une partie du discours séparée et il est considéré, ainsi que l'indique son nom, comme « un mot qui participe de la propriété des verbes et de celle des noms. Il a les mêmes accidents que le nom et le verbe, à l'exception de la personne et du mode » (chap. 15 de la *Technè,* traduction de Lallot 1989, p. 59).

Voici la définition du nom :

> Chap. 12 : « Le nom est une partie de la phrase casuelle désignant un corps ou une action – un corps, par exemple "pierre", une action, par exemple "éducation" –, qui s'emploie avec (valeur) commune ou particulière – commune, par exemple "homme", "cheval", particulière par exemple "Socrate". Il y a cinq accidents du nom : le genre, l'espèce, la figure, le nombre, le cas » (Lallot 1989, p. 49).

Le chapitre 12 continue avec l'explication des accidents qui « sont les traits catégoriels affectant tous les individus de la classe "nom" » (Lallot 1989, p. 130). Le premier accident est le genre, qui peut être masculin, féminin ou neutre. Ensuite il y a l'espèce dont on a deux types : le primaire (Γῆ « Terre ») ou le dérivé (Γαιήϊος « né de la Terre »), et qui donc fait référence à un procédé de dérivation des mots. La figure, par contre, se rapporte à un procédé de composition, et les trois figures sont : simple, composée, dérivée de composée[21]. Ensuite il y a les trois nombres qui sont le singulier, le pluriel et le duel. Et finalement, à propos des cas nominaux, la *Technè* dit qu'il y en a cinq : droit, génitif, datif, causatif, vocatif. Comme pour les autres catégories, les accidents sont seulement énumérés et exemplifiés sans aucune explication. La nécessité d'expliquer ce texte si dépouillé est évidente et les très nombreuses explications contenues dans les scholies en sont le témoignage. Tous ces commentaires nous permettent de comprendre mieux le texte ainsi que de découvrir l'origine de certaines catégories et l'existence d'autres définitions possibles. L'accident « cas », par exemple, est très commenté par les scholiastes qui essayent d'expliquer son nom et de définir ses caractéristiques[22].

Cette pluralité est due aussi à l'origine des parties du discours, voir Pinborg 1975, p. 116-117. En ce qui concerne le traitement du verbe, voir aussi Conti 2013.

21. Les accidents de l'espèce et de la figure sont aussi caractéristiques d'autres parties du discours, par exemple le verbe. Sur ces accidents, voir le commentaire de Lallot 1989, p. 131 et suivantes.

22. Voir le commentaire de Lallot 1989, p. 139 et suivantes.

Le cœur de l'exposé touchant les parties du discours propose, pour chaque chapitre, plus ou moins le même schéma, que l'on vient de présenter : d'abord il y a la définition, qui énumère les accidents (s'ils sont pertinents) de la partie du discours concernée, suivie par la liste des accidents, avec les exemples des formes correspondantes.

La version syriaque de la *Technè*

Comme nous l'avons mentionné au début, il existe une traduction en syriaque de la *Technè*, qui a été éditée en 1889 par Merx[23]. Merx utilise trois manuscrits dont le plus ancien est du VII^e^ siècle[24]. Dans un de ceux-ci elle est attribuée à Joseph Huzāyā, un savant du VI^e^ siècle[25].

La traduction syriaque n'inclut pas les premiers chapitres, de 1 à 10, elle contient donc seulement la partie qui traite des parties du discours et un des *supplementa*, c'est-à-dire la traduction du paradigme du verbe τύπτω, sous forme fragmentaire. L'absence de la première partie mériterait une réflexion plus approfondie. En particulier c'est l'absence du premier chapitre qui est frappante car, comme l'a remarqué Contini 1998 (p. 100-101), les chapitres 2 à 10 concernent des questions phonétiques et prosodiques qui ne pouvaient pas être transposées en syriaque, mais la définition de la grammaire aurait pu être utilisée[26]. Contini se demande si cette absence ne pourrait pas être mise en relation avec la question de l'étude des auteurs littéraires païens[27].

Le chapitre 14, d'autre part, sur les conjugaisons verbales, n'est pas inclus dans la traduction syriaque, car il n'était pas pertinent pour le syriaque.

La version syriaque s'ouvre avec la définition du discours et la liste de ses huit parties : *ʾōnōmā*, *rēmā*, *metōkē*, *ʾartrā*, *ʾantōnīmīā*, *prōtasīs*, *ʾepīrēmā*, *sīndēsmōs*[28].

23. Merx 1889, p. 50-84. Voir aussi King s.d. et Köbert 1967.

24. Le manuscrit Sachau 226 de la Staatsbibliothek de Berlin.

25. Sur ce savant syriaque-oriental, voir Van Rompay 2011.

26. Contini 1998, p. 100, mentionne l'opinion de Teixidor 1996, selon lequel le premier chapitre manquerait car les linguistiques syriaques étaient intéressés seulement par le côté technique de la *Technè.*

27. En général, sur l'absence des premiers chapitres, je me demande si l'on ne pourrait pas imaginer que les grammairiens syriaques avaient à disposition seulement la partie de la *Technè* contenant les chapitres 11-20, ou bien les deux parties du manuel, mais sous forme de deux textes séparés, et que dans ce cas ils auraient donc choisi la partie touchant les parties du discours (en accord aussi avec ce que disent Swiggers & Wouters 1994 sur la forme et la transmission du texte de la *Technè*).

28. Merx 1889, p. 50. En ce qui concerne le verbe, voir Farina 2013.

Si, dans l'ordre des arguments et dans le choix de la terminologie, la version syriaque suit le grec de très près, néanmoins elle ne reproduit pas l'original sans réserve. Au contraire, Contini a parlé pour cette version d'une « adaptation »[29]. Par exemple, dans la section sur le genre, on lit que

> « les genres en grec sont trois : masculin, féminin et un autre en plus de ceux-ci, qui n'est ni masculin ni féminin, ce qui est une particularité de la langue grecque. Et dans la langue syriaque les genres sont deux : masculin et féminin. »[30]

Une grande partie de la terminologie employée pour traduire la *Technè* sera intégrée dans la tradition grammaticale postérieure et coexistera avec la terminologie plus proprement syriaque. Comme l'observe Contini :

> « La versione siriaca della T... svolse un ruolo cruciale nel dotare la tradizione grammaticale siriaca di un ampio lessico tecnico, in massima parte forgiato mediante calchi sul greco. »[31]

Contini remarque aussi que, dans la version syriaque de la *Technè*, l'adaptation implique parfois des intuitions touchant la morphosyntaxe du syriaque et que, par rapport à la version arménienne, la traduction syriaque suit de moins près le texte grec, quand il n'y a pas de correspondance avec la langue syriaque. Ce fait, que Contini attribue à la plus grande distance de la langue syriaque à la langue grecque, par rapport à l'arménien, limite la portée analytique et l'efficacité descriptive de la *Technè* syriaque :

> « È in ultima analisi la diversa adattabilità strutturale al modello greco che spiega perché la *TG* armena possa essere considerata a tutti gli effetti la prima grammatica dell'armeno, mentre la sua controparte siriaca non può aspirare ad analogo riconoscimento. »[32]

29. Contini 1998.

30. Cf. Contini 1998. Traduction du syriaque en français par Margherita Farina. Selon Van Rompay 2008, p. 202 une version de ce passage de la *Technè* est sous-jacente à une glose au mot grec οὐδέτερος que Jacques d'Édesse ajoute à sa version des *Homélies cathédrales* de Sévère d'Antioche (homélie 109).

31. « La version syriaque de la T... a joué un rôle crucial en dotant la tradition grammaticale syriaque d'un vaste vocabulaire technique, principalement forgé par des moulages sur le grec » (Contini 2001, p. 27).

32. Contini 1998, p. 110-111 « C'est finalement l'adaptabilité structurelle différente par rapport au modèle grec qui explique que la *TG* arménienne puisse être considérée à tous égards comme la première grammaire de l'arménien, alors que son homologue syriaque ne peut prétendre à une reconnaissance similaire. » Et les deux traditions manuscrites différentes montrent cette différence (voir Contini 1998, n. 82, p. 111) :

Le débat sur la *Technè* et le développement des études grammaticales

Jusqu'à maintenant on a considéré la *Technè* sans aborder la question de sa date de composition et de son auteur. La paternité et la datation de cette œuvre ne font pas l'unanimité, et comme ce débat implique aussi des conceptions différentes du développement de la grammaire grecque et de ses théories et accomplissements, il faut en mentionner au moins les points principaux. Considérons d'abord les données dont nous disposons.

On a déjà parlé des manuscrits par lesquels le manuel nous a été transmis. Le texte est en outre souvent cité par les scholiastes. En plus de cela, deux papyrus du Ve siècle contiennent des parties de la *Technè* (chapitres 1, 12 et 20) : *P. Hal. 55A* (n° 4 dans Wouters 1979), *P.S.I. 1.18* (n° 5 dans Wouters 1979).

En ce qui concerne la tradition indirecte, la seule citation ancienne est celle de Sextus Empiricus (dans *Adversus grammaticos* 57), qui mentionne la définition de la grammaire qu'on trouve dans la *Technè* en l'attribuant à Denys le Thrace[33]. Les autres citations sont du Ve-VIe siècle, chez Timothée de Gaza, Ammonius et Priscien[34].

La *Technè* est attribuée dans la plupart des manuscrits à Denys le Thrace, qui vécut au IIe siècle av. J.-C. (*ca* 170-190)[35]. Denys le Thrace était un élève d'Aristarque de Samothrace (*ca* 217-145)[36], le fameux savant alexandrin, et comme lui il s'occupait principalement de critique homérique. On ne connaît pas grand-chose de sa vie ni de ses œuvres : la *Technè* mise à part, il nous reste des fragments de commentaires sur les poèmes homériques (une cinquantaine de fragments dont la plupart sur l'*Iliade*) et des titres de traités[37] (*Sur l'orthographe*, *Sur les quantités, Contre Cratès*[38]). L'attribution de la *Technè* à

le texte syriaque est en fait peu documenté, tandis que la version arménienne est transmise par quinze manuscrits allant du XIVe au XVIIe siècle.

33. Le texte n'est pas identique, à ce propos voir Di Benedetto 2000, p. 395 et 398.

34. Di Benedetto 1958 p. 182-185 ; Di Benedetto 1973, p. 803.

35. Voir Pagani 2006 ; Gambarara 2009b ; Dickey 2007, p. 77-80 ; Taylor 1990.

36. Aristarque de Samothrace fut un philologue alexandrin et un des directeurs de la bibliothèque d'Alexandrie. Il établit l'édition de certains textes littéraires grecs parmi lesquels l'importante édition des poèmes homériques. Ses études et ses œuvres exerceront une influence fondamentale sur la grammaire grecque suivante. Voir Matthaios 1999 et 2009 ; Lambert 2000 ; Ax 1982.

37. Linke 1977.

38. Œuvre polémique contre le philosophe et grammairien Cratès de Mallos de l'école de Pergame (IIIe-IIe siècle av. J.-C.).

Denys avait été mise en question déjà dans l'Antiquité par des scholiastes[39]. Cependant, l'attribution à Denys a été généralement acceptée pendant des siècles et c'est seulement au XIX^e^ siècle que GOETTLING (1822) a mis en doute à nouveau l'authenticité de la *Technè* et a soutenu qu'il s'agissait d'une compilation byzantine. Sa proposition ne fut pas acceptée et la position de SCHMIDT (1852-1853), qui en défendit l'authenticité, restera dominante jusqu'en 1958, quand Di Benedetto a rouvert le débat général sur le sujet[40]. Ce débat a une importance qui dépasse la seule datation de la *Technè*, car il concerne le développement général des études grammaticales grecques. En effet, refuser l'attribution à Denys veut dire redéfinir les périodes de fixation de certaines notions, l'existence de manuels de ce type, etc.

Le premier paragraphe, qui contient la définition de la grammaire, selon la majorité des spécialistes, pourrait effectivement être attribué à Denys le Thrace, car il est cité par Sextus Empiricus. Mais, comme on l'a vu précédemment, le premier chapitre ne se relie pas du tout au reste de l'œuvre. Selon Di Benedetto, la définition de Denys aurait été placée en ouverture de ce manuel car elle était fameuse, malgré le contenu différent des chapitres suivants, et il accepte donc seulement le premier chapitre comme authentique[41]. En gros, les conclusions de Di Benedetto sont que la *Technè* est un manuel tardif, composé entre le III^e^ et le V^e^ siècle.

Pour soutenir sa proposition, il s'appuie surtout sur les papyrus et sur les témoignages d'Apollonius Dyscole (et sur le silence dans les autres sources). Apollonius, dans ses œuvres, mentionne très rarement Denys le Thrace, mais beaucoup plus souvent Tryphon, Aristarque, Zénodote, etc.[42]. En outre, ses citations de Denys concernent des sujets qui ne correspondent pas à ce qu'on trouve dans la *Technè*[43]. Di Benedetto soutient que, sur la base de la définition par Denys de la grammaire et des parties qui la composent,

39. Dans les *Prolegomena* aux *Scholia Vaticana GG* I, 3 160.24. Voir DI BENEDETTO 2000, p. 397; LALLOT 1989, p. 20.

40. DI BENEDETTO 1958 et 1959. Pour une description du débat, voir KEMP 1991 ; GAMBARARA 2009b ; DI BENEDETTO 2000, p. 397 ; LALLOT 1989, p. 21.

41. Voir DI BENEDETTO 2000, p. 395 et 396.

42. Grammairiens alexandrins. Zénodote, vécut au IV^e^-III^e^ siècle av. J.-C. et fut le premier directeur de la bibliothèque d'Alexandrie. Tryphon était un grammairien ayant probablement vécu au I^er^ siècle av. J.-C. qui doit avoir eu un rôle important, comme on peut le déduire des citations d'Apollonius Dyscole, mais il reste très peu de ses œuvres. Sur Tryphon, voir *LGGA ;* DICKEY 2007 p. 84. Pour Aristarque, voir n. 36.

43. DI BENEDETTO 2000, p. 397-398.

« a technical treatement of linguistic material (letters, syllabes, parts of speech) is foreign to the Dionysian conception of grammar »[44].

Les *supplementa* de la *Technè*, d'autre part, étaient considérés par Uhlig comme des ajouts successifs du IVe siècle[45]. Par contre, dans le nouveau cadre chronologique proposé, Di Benedetto les considère comme contemporains de la *Technè*.

Depuis la publication des articles de Di Benedetto, les savants ont pris position pour ou contre sa thèse, et ils ont souvent réélaboré ses argumentations en arrivant à des conclusions plus ou moins différentes[46]. Je cite, par exemple, une modification de la thèse de Di Benedetto, présentée par LALLOT 1989 (p. 25-26). Il propose que même les chapitres 6-10 puissent remonter à Aristarque (avec plus ou moins d'altérations), car l'élaboration sur le plan phonétique, selon lui, a été plus ancienne que l'élaboration morphologique, et il rappelle en effet les considérations qu'on trouve chez Platon et Aristote.

WOUTERS 1995 (p. 98) n'est pas d'accord avec les conclusions de Di Benedetto, relativement aux papyrus grammaticaux, pour dater leur composition du IIIe-IVe siècle. Selon Wouters, au premier siècle il y avait déjà un haut niveau de systématisation grammaticale et il est tout à fait possible qu'il ait existé un modèle de *technè*, même si pendant longtemps il n'avait pas été le modèle de référence unique pour l'enseignement. En outre, à son avis, on ne peut pas exclure que ce modèle fût déjà la *Technè* à cette époque, et en tout cas il faut considérer que la *Technè*, étant un manuel pour l'enseignement, a été sujette à beaucoup de changements, et donc que le texte transmis par la suite a subi de nombreuses altérations[47]. En fait, dans la reconstruction de la genèse et de la réception de la *Techné*, il est essentiel de prendre en compte aussi les dynamiques de la transmission matérielle

44. DI BENEDETTO 2000, p. 396.

45. Éd. Uhlig, p. 105-132.

46. Voici une liste des hypothèses proposées par les spécialistes (*T.* pour *Technè* et D. pour Denys) : « The *T.* is genuinely D.'s work, although suffering from minor textual adjustments; (2) the *T.* has nothing to do with D.'s work, being a 4th- or 5th-c. compilation borrowing both D.'s name and the first paragraph of one of his works. [...] (3) the *T.* is authentic in its overall framework and in many parts, but has suffered considerable reworking; (4) the *T.* is a late abridgment from an original work by D., of a wider, more sci. character ; (5) the *T.* is authentic in the first chapters. [...]; the rest is a falsification » : GAMBARARA 2009b, p. 247.

47. WOUTERS 1995, p. 99 : « Until now a rather rectilinear view of the textual transmission has predominated in the authenticity debate. Given the fact that the *Technē* is a school manual, the possibility of several parallel and divergent transmissions during the first centuries after its composition should be taken into account. » Sur la transmission du texte de la *Technè*, voir aussi SWIGGERS & WOUTERS 1994.

du texte. Il faut donc imaginer la circulation, pendant une longue période, de versions parallèles du manuel, liées aux exigences de l'usage scolaire.

En tout cas, avec le temps, le débat sur la *Technè* est devenu de plus en plus « ramifié », ne concernant plus seulement la question de l'authenticité du texte. Law et Sluiter, en conclusion d'une conférence sur la *Technè,* énumèrent les interrogations que les nouvelles approches de la recherche ont ouvertes sur le sujet :

> « Could a book like the *Technē* have existed in the time of Dionysius Thrax?
> At what point in the history of grammar in Antiquity can we expect the concepts and terminology of the *Technē* to have been available?
> How unified was grammar at any given point between the first century BC and the fifth century AD?
> Assuming that Dionysius's own grammar in fact existed in the first century BC, could it plausibly have got lost, in whole or in part? Who would have wanted to rewrite it, and why?
> What was the *Technē* meant for? Was it a textbook for students, or intended for colleagues? »[48]

Un point important touchant les conclusions de ce débat concerne l'élaboration des notions et catégories grammaticales, et l'existence de manuels de ce type. Le débat sur la datation est important pour établir la chronologie générale des études grammaticales[49].

En effet, les différentes positions des auteurs ne concernent pas seulement la datation de la *Technè*, mais aussi le moment de définition de la grammaire comme discipline autonome. Si l'on considère la *Technè* comme une compilation rédigée vers le IV^e^ siècle, on peut en effet dire avec les mots de Di Benedetto que la « *Tékhnē* does not mark the beginning, but the end of a long development »[50].

Le point ferme dans cette chronologie est représenté par les œuvres d'Apollonius Dyscole, qui vécut au II^e^ siècle après J.-C. Je mets l'accent sur ses œuvres, car effectivement elles sont les seules qui nous soient parvenues pendant ce vaste laps de temps[51]. Elles portent témoignage (irréfutablement) des résultats grammaticaux atteints à cette époque-là.

48. Law & Sluiter 1995, p. 11. Voir aussi Sgarbi 2004, p. 36-37.

49. Voir Pagani 2010 et 2011.

50. Di Benedetto 2000, p. 399.

51. Sur Apollonius voir Blank 1982 ; l'introduction et les notes de l'édition de Lallot (1998) ; Egger 1854 ; pour une bibliographie complete d'Apollonius, voir Schmidhauser 2001–2018.

Apollonius avait écrit plusieurs traités, dont en particulier huit consacrés respectivement aux huit parties du discours. Nous avons les traités suivants : *De la syntaxe*, *Du pronom*, *Des adverbes*, *Des conjonctions*[52]. Le degré d'élaboration théorique dans ces textes est très élevé et, si l'on compare les traités d'Apollonius avec la *Technè*, on peut aussi observer la nature différente des textes, la *Technè* étant un manuel général très synthétique. Apollonius nous permet aussi de voir les différents sujets et positions débattus à son époque, car il cite et discute souvent les opinions d'autres grammairiens. Les œuvres d'Apollonius représenteront un point de référence pour les grammairiens suivants.

Il faut ajouter l'œuvre d'Hérodien, fils d'Apollonius, qui a écrit sur l'accentuation[53]. Il nous reste un traité sur les mots anomaux et des fragments du *Περὶ καθολικῆς προσῳδίας*, et des fragments d'autres œuvres. Hérodien aura aussi une très grande influence sur la tradition postérieure.

Le long processus de formation et de définition de la grammaire, qui a mené à ce résultat, est très difficile à tracer avec certitude, car les sources qui nous restent sont maigres. Des origines jusqu'au V^e^ siècle, notre corpus en effet est composé des textes suivants : les œuvres d'Apollonius Dyscole et d'Hérodien, la *Technè*, les *Canons* de Théodose, des papyrus, et plusieurs fragments d'œuvres grammaticales transmis par tradition indirecte. On peut en outre recueillir des informations à partir d'autres auteurs qui parlent des questions grammaticales, plus ou moins incidemment, comme Sextus Empiricus et Diogène Laërce[54].

En ce qui concerne les papyrus, on dispose de 23 *technai*, ou manuels de grammaire, datables du I^er^ au V^e^-VI^e^ siècle après J.-C. Parmi celles du V^e^ siècle, deux contiennent des parties de la *Technè*[55]. Selon Wouters,

52. Les œuvres d'Apollonius sont dans l'édition *GG* (*GG* II, 1 et II, 2). Pour une présentation d'Apollonius, voir Blank 2006, l'introduction de l'édition de Lallot (1998). Voir Dickey 2007 p. 73-75. La *Syntaxe*, qui est la plus importante, a été traduite par Householder (en anglais), Bécares Botas (en espagnol), et Lallot (en français). Pour l'œuvre *Des conjonctions*, il y a la traduction française de Dalimier (2001) ; pour les *Pronoms* il y a la traduction allemande de Brandenburg 2005.

53. Voir Dickey 2007 p. 75-77, aussi pour les éditions des textes d'Hérodien et la bibliographie.

54. Diogène Laërce, *Vies des philosophes*.

55. Wouters 1995, p. 96-97 ; Wouters 1979. Sgarbi 2004, p. 36 : Les papyrus montrent comment « solo tra la fine del III e il corso del IV sec. d.C. compaiano testi greci di contenuto grammaticale paragonabili con certezza a quello a noi noto come "dionisiano", il quale proprio a tale quotazione cronologica comincia ad essere riprodotto entrando in circolazione nelle scuole » (« c'est seulement entre la fin

il existait plusieurs types différents de *technè*, qui dépendaient de la compétence et de la capacité du *grammatikos* qui les écrivait, et le genre des *technai grammatikai* n'était pas un « striclty constrained genre »[56]. Di Benedetto, en 1958, avait classé chronologiquement les papyrus disponibles à son époque en montrant que c'est seulement à partir de la fin du IIIe-IVe siècle que l'on retrouve des parallèles avec la *Technè*[57]. En effet, dans les papyrus du Ier siècle il y a des descriptions brèves, qui diffèrent de la *Technè* toutefois dans les notions grammaticales, la terminologie et les définitions[58]. Les papyrus du IIe et du IIIe siècle montrent des manuels plus élaborés qui peuvent être rapprochés d'Apollonius Dyscole et des grammairiens latins. Et finalement, à partir de la fin du IIIe siècle, les *technai* contenues dans les papyrus sont du type de notre *Technè,* et ce n'est qu'au Ve siècle qu'il y a des copies de celle-ci.

Les *Canons* de Théodose (dans *GG* IV, 1), qui vécut probablement entre le IVeet Ve siècle, présentaient les conjugaisons et les déclinaisons, et ils jouèrent un rôle fondamental pour l'enseignement[59]. Théodose donne par exemple le paradigme complet du verbe τύπτω qu'on retrouve aussi dans les *supplementa* de la *Technè.* Le paradigme du verbe τύπτω des *supplementa* était évidemment déjà inclus dans la *Technè* au Ve siècle, car il est repris aussi par les traductions syriaque et arménienne, en tant qu'instrument employé pour l'enseignement en combinaison avec la partie 6-10 de la *Technè*.

De manière sommaire, on peut dire qu'entre le IIe siècle av. J.-C. et le IIe apr. J.-C. la grammaire se développe en connexion avec les études de philologie alexandrines (menées par les savants alexandrins Aristophane de Byzance, Aristarque, Denys le Thrace, etc.). Pendant cette longue période, toujours si l'on n'attribue pas la *Technè* à Denys et si donc on rejette

du IIIe et le cours du IVe s. après J.-C. que des textes grecs de contenu grammatical apparaissent, comparables avec certitude à celui que nous connaissons sous le nom de "dionysien", qui, précisément à ce moment chronologique, commence à être reproduit en circulant dans les écoles »). Voir aussi Pagani 2014.

56. Wouters 1995, p. 98.

57. Di Benedetto 1958, p. 169-210 ; Pinborg 1975, p. 104-106.

58. Par exemple le papyrus n° 1 dans Wouters 1979 présente des différences par rapport à la terminologie de la *Technè* : « In this τέχνη more importance than in Dionysius is devoted to the mentioning of the παρεπόμενα ("consequential attributes") typical of each part of the speech. The grammarian even proceeds in a negative way and indicates the characteristics that each part lacks. On the other hand, the structure of the treatise is wholly identical with that of the *Téchnē* » (p. 60). Voir aussi Wouters 1995, p. 96.

59. Voir Gambarara 2009c ; Kaster 1988, p. 366-367 ; Robins 1993, p. 111-115 ; Wouters 1979, p. 271-272 ; Dickey 2007, p. 83-84.

une datation au IIe siècle av. J.-C., on peut identifier en gros deux moments importants : le Ier siècle avant et le IIe siècle après J.-C. Selon Di Benedetto (et Pinborg avec lui), en fait, le développement d'une science grammaticale est à fixer vers le premier siècle av. J.-C. (laquelle aurait supplanté la grammaire stoïcienne), et les premiers auteurs qui ont écrit des œuvres grammaticales techniques sont Tyrannion l'Ancien, Asclépiade de Myrlée, (Tauriskos), et surtout Tryphon[60]. Mais à cette époque il y avait encore une grande variété de positions et de définitions, et c'est seulement vers le IIe de notre ère que les travaux d'Apollonius Dyscole et d'Hérodien contribuèrent à une homogénéité générale de la doctrine grammaticale.

La *Technè* est un ouvrage tardif qui présuppose, dans ses contenus, les études d'Apollonius (ses définitions selon Di Benedetto sont souvent des abréviations de celles d'Apollonius)[61]. Di Benedetto soutient que l'on ne peut pas attribuer à Denys (comme on ne peut pas le faire pour Aristarque) un « specific technical-grammatical treatment of the language »[62], ce qui n'empêche pas que ces auteurs utilisaient des notions grammaticales techniques dans leurs activités d'étude, comme les analyses des textes

60. Grammairiens grecs ayant vécu entre le IIe et le Ier s. av. J.-C. Voir Di Benedetto 1958 et 2000 ; Pinborg 1975.

61. Di Benedetto 2000, p. 399 : « The origins of Greek grammar as far as its specifically technical-grammatical aspect is concerned are to be placed in the 1st century BC, after Dionysius Thrax. There is another grammarian in the 1st century BC, Tyrannion the Elder, who reportedly wrote a work with the title Περὶ μερισμοῦ τῶν τοῦ λόγου μερῶν, and likewise we know the titles of technical-grammatical works by Habron, a pupil of Tryphon. But not even for any of the grammarians of the 1st century BC is there any handbook attested of the type of the *Tékhnē*. [...] The new definition of grammar given by Asclepiades of Myrlea in explicit polemic with Dionysius Thrax, and the definitions given by Chares and Demetrius Chlorus reflect the turning-point in the 1st century BC. The information contained in the grammatical papyri is very useful, too: it is not until the 1st century AD that we find papyri containing (parts of) technical-grammatical treatises. Elsewhere [Di Benedetto 1958] I have examined the papyri that were known at that time and noted the divergences and convergences with the *Tékhnē*. The investigation can be usefully continued with the study of the papyri that have become available in the meantime, and with new insights (in 1979 an edition of the available grammatical papyri was published by Wouters). Another promising field of research is the comparison between the *Tékhnē* and the works of Apollonius Dyscolus and the Latin grammarians. The analysis of Di Benedetto 1959 shows that more than once a formulation in the *Tékhnē* presupposes a more exact and more articulated formulation, and this fact suggests a process of atrophy and trivialization, in accordance with the mediocre level of the *Tékhnē*. The *Tékhnē* does not mark the beginning, but the end of a long development. »

62. Di Benedetto 2000, p. 396-397.

littéraires, etc.[63]. Par contre, les autres auteurs qui considèrent que la *Technè* est de Denys placent dès le IIe siècle av. J.-C. ce que Di Benedetto et les autres fixent au Ier av. J.-C.

Il faut en tout cas souligner que les études grammaticales seront toujours liées à la philologie (voir la définition de la grammaire de la *Technè*, dont on a déjà parlé)[64]. Cela est visible même chez Apollonius ; en effet au début de la *Syntaxe* il écrit : « L'étude qui va suivre portera sur la construction [...] ; mon propos est d'exposer le sujet à fond, car c'est absolument nécessaire à l'explication des textes poétiques »[65] ; et comme toujours le premier de ces textes est Homère, de même que les exemples utilisés par Apollonius sont essentiellement homériques (plus de 90 %).

La complexité du développement de la grammaire grecque est aussi due à son lien avec les réflexions sur le langage menées par les philosophes, auxquelles s'ajoutèrent et se mêlèrent les résultats des études des savants alexandrins. Les philosophes avaient évidemment abordé depuis longtemps des questions linguistiques, en particulier Platon, Aristote et les philosophes stoïciens (surtout Zénon de Citium, Chrysippe, Diogène de Babylone, Cratès de Mallos)[66] Mais il n'est pas possible de traiter ici un sujet d'une telle ampleur et d'une telle complexité[67].

63. « To presuppose technical-grammatical notions do not mean that these were dealt with *ex professo* », Di Benedetto 2000, p. 396.

64. Même si la *Technè* était tardive, le fait que la définition de la grammaire de Denys ait été utilisée montre que ce lien était encore très fort.

65. Lallot 1989, p. 18. Cependant Lallot remarque aussi que : « Si, chez Apollonios, la dimension philologique de la grammaire reste présente – les textes littéraires, homériques notamment, fournissant de nombreux problèmes critiques que l'application de la doctrine doit permettre de résoudre –, elle n'est ni la seule, ni même la principale : "je m'appuie, écrit-il à propos des conditions d'emploi des pronoms au nominatif, non sur des exemples poétiques (la construction poétique faisant place à l'ellipse et au pléonasme), mais bien sur l'ensemble de l'usage courant, sur les emplois rigoureux des prosateurs et surtout sur la force de la théorie *(ek dunameôs tès tou logou)* qui ne doit pas laisser non plus de rendre compte des constructions qui ne font pas difficulté." (*Synt.*, p. 162 Uhlig). » Lallot EU.

66. Sur les stoïciens voir : pour les textes, édition de Hülser (1987-1988) ; Steinthal 1890-1891 ; Pohlenz 1939 ; Traglia 1956 ; Barwick 1957 ; Pinborg 1975 ; Frede 1987a, 1987b ; Schenkeveld 1990a et 1990b ; Baratin 1991 ; Ildefonse 1997 ; Sluiter 2000 ; Blank & Atherton 2003. Sur Aristote Arens 1984 et 2000.

67. Voir Ildefonse 1997 ; Swiggers 1997 ; Swiggers et Wouters 2002 ; Schmitter 2000 ; Kotzia & Christi 2014.

Après la *Technè*

Même si l'on acceptait l'idée que la *Technè* est authentique et l'œuvre de Denys le Thrace, on n'aurait pas d'indication évidente qu'elle ait été le manuel de référence pendant longtemps.

Ce que nous savons, c'est qu'au Ve siècle elle l'est devenue et qu'elle a été l'objet ensuite d'une énorme activité de commentaire dans le milieu byzantin. Il nous reste de grands recueils de *Scholia* qui nous attestent cette activité et qui nous donnent beaucoup d'informations sur la doctrine grammaticale (dérivant surtout d'Apollonius). Ces commentaires sont pour la plupart anonymes, mais parmi les savants byzantins qu'on peut identifier et qui ont une importance particulière, il y a Choeroboscus, dont la datation, très incertaine, se situe entre le VIe et le Xe siècle[68]. Ils nous restent de lui ses commentaires aux *Canons* de Théodose, avec des prolégomènes très utiles.

Le commentaire de la *Technè* attribué à Héliodore pourrait aussi dériver de Choeroboscus, même s'il y a des incertitudes ou des doutes à propos des datations de ces auteurs[69].

Priscien de Césarée, qui vécut à Constantinople entre le Ve et le VIe siècle après J.-C., est l'auteur des *Institutiones grammaticae*, dans lesquelles il a décrit la langue latine en utilisant les catégories et les notions grammaticales grecques[70]. Il fait explicitement référence à Apollonius Dyscole[71]. Les *Institutiones* ont une importance fondamentale car elles seront la base pour les grammaires du Moyen Âge.

Après son succès dans le monde byzantin (et son influence sur les traditions syriaque et arménienne), la *Technè* arrivera en Italie à la Renaissance et deviendra finalement le modèle pour la tradition grammaticale de l'Occident[72].

68. Pour les textes de Choeroboscos voir *GG* IV, 2 ; pour une description de Choeroboscos et de ses œuvres voir Gambarara 2009a ; Montanari 1997 ; Dickey 2007, p. 80 ; Lallot 1989, p. 33 ; Kaster 1988.

69. Le commentaire est en *GG* I, 3, p. 67-106. Pour les problèmes de datation et les rapports entre les textes de Choeroboscus et d'Héliodore, voir Dickey 2007, p. 80-81.

70. Voir l'édition de Keil, *GL* 2-3.

71. Priscien XII, 3, 13 ; XIV, 1, 1 ; XVI, 1, 1 ; XVII, 1, 1-2.

72. Sur son succès, voir Frede 1987b ; Funaioli 1951.

Pour approfondir

Il pourra être utile, pour s'orienter dans le domaine de la grammaire grecque ancienne, de fournir un petit rappel synthétique des textes principaux et les plus généraux sur les différents sujets, même si certaines de ces références bibliographiques ont été déjà citées.

En ce qui concerne les sources anciennes, nous rappelons que les textes des grammairiens grecs anciens sont recueillis dans les volumes de l'édition *Grammatici Graeci.* Pour la consultation en format électronique on peut utiliser le *TLG*. Pour les textes des grammairiens latins voir *Grammatici Latini* (éd. Keil, 1855-1880).

En ce qui concerne les papyrus qui contiennent des textes grammaticaux, voir Wouters 1979 et 1995, Swiggers & Wouters 2000, Swiggers & Wouters 2011[73].

Pour des esquisses générales et synthétiques sur la grammaire grecque ancienne, voir les entrées encyclopédiques de Ildefonse 1994, Matthaios 2014. Des articles qui donnent des descriptions plus ou moins amples du sujet sont : Pinborg 1975 ; Kemp 1991 ; Taylor 1987 ; Pagani 2011. Voir aussi les travaux de Swiggers & Wouters 1996a et 1990 ; Sluiter 1990 ; Siebenborn 1976 ; Ax 2000 ; Baratin 1989 ; Auroux *et al.* 1992.

Pour les grammairiens anciens on peut consulter le *Lexicon of Greek Grammarians of Antiquity (LGGA)*, dirigé par Montanari *et al*., consultable en ligne (en version anglaise et italienne) et le *Lexicon grammaticorum* dirigé par Stammerjohann (2009).

Sur la naissance de la grammaire et ses liens avec la philosophie, voir l'ouvrage de Ildefonse 1997. Voir aussi Schmidhauser 2010.

Un ouvrage collectif très important, car il contient beaucoup d'essais sur l'histoire du développement de la grammaire grecque ancienne, ainsi que sur celle de la grammaire syriaque, est le volume édité par Auroux *et al.* 2000. Pour la partie grecque, je mentionne en particulier les articles de Lambert (sur la linguistique chez les alexandrins), Di Benedetto (sur Denys le Thrace et la *Technè*), Blank (sur l'organisation de la grammaire en Grèce), et Robins (sur la linguistique byzantine). Pour le syriaque, il y a les articles de Contini, de Siebenborn et de Talmon.

Jean Lallot, en plus des éditions de la *Technè* et de la *Syntaxe* d'Apollonius Dyscole, a écrit de nombreux articles sur différents thèmes de la grammaire. Ses articles ont été recueillis dans un volume publié en 2013 (*Études sur la grammaire alexandrine*).

73. Pour les textes latins et greco-latins voir Scappaticcio 2016.

Sur l'érudition grecque ancienne et la grammaire voir les volumes de Matthaios, Montanari & Rengakos 2011 et Montanari, Matthaios & Rengakos 2015. Voir aussi Pfeiffer 1968, Schenkeveld 1994 et Montanari 1993. Le livre de Dickey 2007 est très utile pour une présentation détaillée de l'érudition grecque ancienne et pour sa riche bibliographie.

Sur le lien entre la grammaire et l'éducation, voir en particulier le texte de Morgan 1995, qui donne aussi de nombreuses références bibliographiques, et celui de Schenkeveld 2000. Voir aussi Wouters 1999[74].

En ce qui concerne plus spécifiquement la *Technè*, il faut partir de l'édition fondamentale de Uhlig (qui est en latin) ; ensuite, la traduction française de Lallot (1989, avec texte grec en vis-à-vis dont une deuxième édition est parue en 1998), est très utile pour son introduction approfondie et son apparat de notes très riche. Voir aussi l'édition de Swiggers & Wouters (1998).

Un point important sur les différents aspects de la *Technè* et sur le débat que la concerne a été fait lors d'une conférence qui a eu lieu en 1993 et a été publiée par Law & Sluiter 1995. Ce volume contient en particulier les articles de Collinge, Robins, Lallot, Schenkeveld, Morgan, Wouters.

Toujours sur la *Technè,* le développement de la grammaire grecque et d'autres aspects voir : Di Benedetto 1958, 1959, 1973, 1990 et 2000 ; l'édition et traduction de Pecorella (1962) ; Erbse 1980 ; Ax 1982 ; Robins 1986 et 1996 ; Law 1990 ; Kemp 1991 ; Ildefonse 1997 ; Matthaios 2009 ; Gambarara 2009b ; Pagani 2010 et 2014 ; Patillon 1990 ; Callipo 2011.

Pour la terminologie grammaticale voir Bécares Botas 1984 ; Basset *et al.* 2007. Pour la période byzantine, on mentionne les études de Robins : l'article dans Auroux *et al.* 2000 déjà mentionné et le livre de 1993. Voir aussi Ronconi 2012.

Sur les problématiques qui regardent la traduction des textes grammaticaux anciens, voir Swiggers & Wouters 1996b et 1999, Kürschner 1996.

Pour le rapport entre la tradition grammaticale grecque et la tradition syriaque, et en général pour le développement des études grammaticales syriaques, voir (avec les bibliographies correspondantes) : Merx 1889 ; Contini 1998, 2000, 2001 ; Talmon 2000 ; Butts 2014. Sur les œuvres d'Aristote et leur réception dans la tradition syriaque : Hugonnard-Roche 1987, 1991, 2004, 2012 ; Georr 1948.

74. Voir aussi Cribiore 1996 ; Guéraud & Jouguet 1938 ; Kenyon 1908.

Bibliographie

Apollonius Dyscole, *Syntaxe* :
- Vicente Bécares Botas (trad.), Apolonio Díscolo, *Sintaxis*, Madrid, 1987 ;
- Fred W. Householder (trad.), *The Syntax of Apollonius Dyscolus*, Amsterdam, 1981 (Studies in the history of linguistics) ;
- Jean Lallot (éd. & trad.), Apollonius Dyscole, *La syntaxe*, Paris, 1998.

Apollonius Dyscole, *Traité des conjonctions* : Catherine Dalimier (éd. & trad.), Apollonius Dyscole, *Traité des conjonctions*, Paris, 2001.

Apollonius Dyscole, *Sur les pronoms* : Philipp Brandenburg (éd. & trad.), Apollonios Dyskolos, *Über das Pronomen: Einführung, Text, Übersetzung und Erläuterungen*, Leipzig, 2005.

Denys le Thrace, *Technè grammatikè* :
- Immanuel Bekker (éd.), *Apollonii Alexandrini De coniunctionibus et de adverbiis libri. Dyonisii Thracis Grammatica. Choerobosci, Diomedis, Melampodis, Porphyrii, Stephani in eam scholia*, Berlin, 1816 ;
- Vicente Bécares Botas (trad.), Dionisio Tracio, *Grammatica. Comentarios antiguos,* Madrid, 2002 ;
- Johann Albert Fabricius, *Bibliotheca Graeca*, Hamburgi, 1705-1728 ;
- Alfred Hilgard (éd.), *Scholia in Dionysii Thracis artem grammaticam*, *GG* I, 3, Leipzig, 1901 ;
- Alan Kemp (trad.), « The *Tekhnê Grammatikê* of Dionysius Thrax Translated into English », *Historiographia Linguistica* 13, 2-3, 1986, p. 343-363. Réimprimé dans D. J. Taylor (éd.), *The History of Linguistics in the Classical Period,* Amsterdam – Philadelphia, 1987 (Studies in the History of Language Sciences 46), p. 169-189 ;
- Wilfried Kürschner (trad.), « Die Grammatik des Dionysius Thrax », dans H. Weber (éd.), *Texte zur Geschichte der Grammatik*, Tubingen 1980, p. 3-19. Version révisée « Die Lehre des Grammatikers Dionysios (Dionysios Thrax, *Tékhnē Grammatikē* – Deutsch) », dans Swiggers & Wouters 1996a, p. 177-215 ;
- Jean Lallot (trad.), *La Grammaire de Denys le Thrace : traduction annotée*, Paris, 1989 [1998^{2}] ;
- Giovan Battista Pecorella (éd. & trad.), Dionisio Trace, *Techne grammatike*, Bologna, 1962 ;
- Dubravko Škiljan (trad.), Dionizije Tračanin, *Gramatičko umjeće*, Zagreb (Biblioteka Latina et Graeca 38), 1995 ;
- Pierre Swiggers & Alfons Wouters (trad.), *De Tékhnē Grammatikē van Dionysius Thrax: De oudste spraakkunst in het Westen*, Leuven – Paris, 1998 ;
- Gustav Uhlig (éd.), *Dionysii Thracis ars grammatica,* dans *GG* I, 1, Leipzig, 1883 (rééd. Hildesheim, 1965).

Stoïciens : Karlheinz Hülser (éd.), *Die Fragmente zur Dialektik der Stoiker*, Stuttgart – Bad Cannstatt, 1987-1988.

Diogènes Laërce, *Vies des philosophes* : H. S. Long (éd.), *Diogenis Laertii Vitae Philosophorum,* Oxford, 1966, 2nd ed.

GG : Grammatici Graeci, Leipzig, 1878-1910 (rééd. 1965, Hildesheim) :
- *GG* I, 1 : Gustav Uhlig (éd.), *Dionysii Thracis ars grammatica,* Leipzig, 1883.
- *GG* I, 3 : Alfred Hilgard (éd.), *Scholia in Dionysii Thracis artem grammaticam*, Leipzig, 1901.
- *GG* II, 1 : Richard Schneider (éd.) *Apollonii Dyscoli quae supersunt. Apollonii scripta minora*, Leipzig, 1878.
- *GG* II, 2 : Gustav Uhlig (éd.), *Apollonii Dyscoli quae supersunt. Apollonii Dyscoli de constructione libri quattuor*, Leipzig, 1910.
- *GG* II, 3 : Richard Schneider (éd.), *Apollonii Dyscoli quae supersunt: Librorum Apollonii deperditorum fragmenta,* Leipzig, 1910.

- *GG* IV, 1 : Alfred Hilgard (éd.), *Theodosii Alexandrini canones isagogici de flexione nominum et verborum. Georgii Choerobosci diaconi et oeucumenici magistri prolegomena et scholia in Theodosii Alexandrini canones isagogicos de flexione nominum*, Leipzig, 1894.
- *GG* IV, 2 : Alfred Hilgard (éd.), *Georgii Choerobosci diaconi et oeucumenici magistri prolegomena et scholia in Theodosii Alexandrini canones isagogicos de flexione verborum. Sophronii patriarchae Alexandrini excerpta ex Ioannis Characis commentariis in Theodosii Alexandrini canones*, Leipzig, 1894.

GL : Grammatici Latini, Heinrich Keil (éd.), Leipzig, 1855-1880. (rééd. Hildesheim, 1961).

Priscien : Heinrich Keil (éd.), *Grammatici latini. 2, Prisciani Institutionum grammaticarum libri XVIII (ex recensione Martini Hertzii)*, Leipzig, Teubner, 1855.

Quintilien, *Institution oratoire* : Ludwig Radermacher (éd.), *M. Fabi Quintiliani Institutionis oratoriae libri XII*, Lipsiae, 1907-1959.

Sextus Empiricus, *Adversus grammaticos* : Jürgen Mau (éd.), Sextus Empiricus, *Adversos grammaticos,* Leipzig, 1961.

TLG : *Thesaurus Linguae Graecae*, directed by Maria C. Pantelia, 1999, 5. Upgrade (CD#E), Irvine.

Études modernes

Adontz 1970 : Nicolas Adontz, *Denys de Thrace et les commentateurs arméniens*, Louvain.

Arens 1984 : Hans Arens, *Aristotle's Theory of Language and its Tradition: Texts from 500 to 1750*, Amsterdam – Philadelphia (Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science. Series 3, Studies in The History of Linguistics 29).

Arens 2000 : Hans Arens, « Sprache und Denken bei Aristoteles », dans Auroux *et al.* 2000, p. 367-375.

Auroux *et al.* 1989 : Sylvain Auroux *et al.* (éd.), *Histoire des idées linguistiques. 1, La naissance des métalangages*, Bruxelles – Paris.

Auroux *et al.* 1992 : Sylvain Auroux *et al.* (éd.), *Histoire des idées linguistiques. 2, Le développement de la grammaire occidentale,* Liège.

Auroux *et al.* 2000 : Sylvain Auroux, E. F. K. Koerner, Hans-Josef Niederehe, Kees Versteegh (éds), *History of the Language Sciences: An International Handbook on the Evolution of the Study of Language from the Beginnings to the Present. 1*, Berlin – New York.

Ax 1982 : Wolfram Ax, « Aristarch und die "Grammatik" », *Glotta* 16, p. 96-109.

Ax 2000 : Wolfram Ax, *Lexis und Logos: Studien zur antiken Grammatik und Rhetorik,* Stuttgart.

Baratin 1989 : Marc Baratin, « La constitution de la grammaire et de la dialectique », dans Auroux *et al.* 1989, p. 186-206.

Baratin 1991 : Marc Baratin, « Aperçu de la linguistique stoïcienne », dans Schmitter 1991, p. 193-216.

Barwick 1957 : Karl Barwick, *Probleme der stoischen Sprachlehre und Rhetorik*, Berlin (Abhandlungen der sächsischen Akademie der Wissenschaften, Leipzig. Phil.- hist. Klasse 49, 3).

Basset *et al.* 2007 : Louis Basset, Frédérique Biville, Bernard Colombat, Pierre Swiggers & Alfons Wouters (éds), *Bilinguisme et terminologie grammaticale gréco-latine*, Louvain.

Bécares Botas 1984 : Vicente Bécares Botas, *Diccionario de terminología gramatical griega*, Salamanca.

Blank 1982 : David Blank, *Ancient Philosophy and Grammar: The syntax of Apollonius Dyscolus,* Chico.

BLANK 2000 : David BLANK, « The organization of Grammar in Ancient Greece », dans AUROUX *et al.* 2000, p. 400-417.

BLANK 2006 : David Blank, « Apollonius Dyscolus and Herodian », dans K. Brown (éd.), *Encyclopedia of Language and Linguistics*, Amsterdam, vol. 1, p. 327–329.

BLANK & ATHERTON 2003 : David BLANK & Catherine ATHERTON, « The Stoic Contribution to Traditional Grammar », dans B. Inwood (éd), *The Cambridge Companion to the Stoics*, Cambridge.

BUTTS 2014 : Aaron BUTTS, « Greek and Syriac », dans G. K. Giannakis (éd.), *Encyclopedia of Ancient Greek Language and Linguistics*, Leiden, p. 80-83.

CALLIPO 2011 : Manuela CALLIPO, *Dionisio Trace e la tradizione grammaticale,* Acireale – Roma.

CLACKSON 1995 : James P. CLACKSON, « The "Technē" in Armenian », dans LAW & SLUITER 1995, p. 121-133.

CLACKSON 2014 : James P. CLACKSON, « Greek and Armenian », dans G. K. Giannakis (éd.), *Encyclopedia of Ancient Greek Language and Linguistics*, Leiden.

COLLINGE 1995 : Neville Edgar COLLINGE, « "Dionusios Anomalos"? », dans LAW & SLUITER 1995, p. 53-71.

CONTI 2013 : Sara Eco CONTI, « The Definition of the Verb. The Theoretical Debate behind the *Téchnē Grammatikē* », dans CONTI & FARINA 2013, p. 97-130.

CONTI & FARINA 2013 : Sara Eco CONTI & Margherita FARINA (éds), *Comparing Ancient Grammars. The Greek, Syriac and Arabic Traditions*, Pisa.

CONTINI 1998 : Riccardo CONTINI, « Considerazioni interlinguistiche sull'adattamento siriaco della *Téchnē Grammatikē* di Dionisio Trace », dans R. B. Finazzi & A. Valvo (éds), *La diffusione dell'eredità classica nell'età tardoantica e medievale: il Romanzo di Alessandro e altri scritti*, Alessandria, p. 95-111.

CONTINI 2000 : Riccardo CONTINI, « The Role of Linguistics in Syrian Society », dans AUROUX *et al.* 2000, p. 341-4.

CONTINI 2001 : Riccardo CONTINI, « Storia della scienza siriaca. 3, Le scienze del linguaggio », dans *Storia della scienza. 4, Medioevo – Rinascimento*, Roma, p. 26-36, 68-69.

CRIBIORE 1996 : Raffaella CRIBIORE, *Writing, Teachers and Students in Graeco-Roman Egypt*, (American Studies in Papyrology 36), Atlanta.

DI BENEDETTO 1958 : Vincenzo DI BENEDETTO, « Dionisio Trace e la *Techne* a lui attribuita. 1 », *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa* II 27, p. 169-210.

DI BENEDETTO 1959 : Vincenzo DI BENEDETTO, « Dionisio Trace e la *Techne* a lui attribuita. 2 », *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa* II 28, p. 87-118.

DI BENEDETTO 1973 : Vincenzo DI BENEDETTO, « La *Techne* spuria », *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa* III 3, p. 797-814.

DI BENEDETTO 1990 : Vincenzo DI BENEDETTO, « At the Origins of Greek Grammar », *Glotta* 68, p. 19- 39.

DI BENEDETTO 1995 : Vincenzo DI BENEDETTO, « Afterword », dans LAW & SLUITER 1995, p. 151-152.

DI BENEDETTO 2000 : Vincenzo DI BENEDETTO, « Dionysius Thrax and the *Tékhnē Grammatikē* », dans AUROUX *et al.* 2000, p. 394-400.

DICKEY 2007 : Eleonor DICKEY, *Ancient Greek Scholarship: A Guide to Finding, Reading, and Understanding Scholia, Commentaries, Lexica, and Grammatical Treatises, from Their Beginnings to the Byzantine Period*, London – New York.

EGGER 1854 : Émile EGGER, *Apollonius Dyscole*, Paris.

ERBSE 1980 : Hartmut ERBSE, « Zur normativen Grammatik der Alexandriner », *Glotta* 58, p. 236-258.

FARINA 2013 : Margherita FARINA, « The Accidents of the Verb in some Medieval Syriac Grammars », dans CONTI & FARINA 2013, p. 131-153.

FREDE 1987a : Michael FREDE, « Principles of Stoic Grammar », dans *Essays in Ancient Philosophy*, Minneapolis, p. 301-337.

FREDE 1987b : Michael FREDE, « The Origins of Traditional Grammar », dans *Essays in Ancient Philosophy*, Minneapolis, p. 338-359.

FUNAIOLI 1951 : Gino FUNAIOLI, *Studi di letteratura antica*, Bologna.

GAMBARARA 2009a : Daniele GAMBARARA, « Choeroboscus, Georgius », dans STAMMERJOHANN 2009, vol. 1, p. 294 (dans l'éd. de 1996, p. 185-186).

GAMBARARA 2009b : Daniele GAMBARARA, « Dyonisius Thrax », dans STAMMERJOHANN 2009, vol. 1, p. 386-389 (dans l'éd. de 1996, p. 245-248).

GAMBARARA 2009c : Daniele GAMBARARA, « Theodosius Alexandrinus », dans STAMMERJOHANN 2009, vol. 2, p. 1479-1480 (dans l'éd. de 1996, p. 913).

GEORR 1948 : Khalil GEORR, *Les catégories d'Aristote dans leurs versions syro-arabes,* Beyrouth.

GOETTLING 1822 : Karl Wilhelm GOETTLING, *Theodosii Alexandrini Grammatica,* Lipsia.

GUÉRAUD & JOUGUET 1938 : Octave GUÉRAUD & Pierre JOUGUET, *Un livre d'écolier du III^e^ siècle avant J.-C.*, Cairo.

HUGONNARD-ROCHE 1987 : Henri HUGONNARD-ROCHE, « Sur les versions syriaques des *Catégories* d'Aristote », *Journal asiatique* 275, p. 205-222.

HUGONNARD-ROCHE 1991 : Henri HUGONNARD-ROCHE, « L'intermédiaire syriaque dans la transmission de la philosophie grecque à l'arabe: le cas de l'*Organon* d'Aristote », *Arabic Sciences and Philosophy* 1, 2, p. 187-209.

HUGONNARD-ROCHE 2004 : Henri HUGONNARD-ROCHE, *La Logique d'Aristote du grec au syriaque : études sur la transmission des textes de l'*Organon *et leur interprétation philosophique*, Paris.

HUGONNARD-ROCHE 2012 : Henri HUGONNARD-ROCHE, « Les traductions du grec au syriaque et du syriaque à l'arabe (à propos de l'*Organon* d'Aristote) », dans F. Jullien (éd.), *Eastern Christianity: A Crossroads of Cultures*, Leuven (Eastern Christian Studies 16), p. 305-327.

ILDEFONSE 1994 : Frédérique ILDEFONSE, « Denys dit le Thrace », dans R. Goulet (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques. 2*, Paris, p. 742-747.

ILDEFONSE 1997 : Frédérique ILDEFONSE, *La naissance de la grammaire dans l'Antiquité grecque,* Paris.

KASTER 1988 : Robert A. KASTER, *Guardians of Language: The Grammarian and Society in Late Antiquity*, Berkeley – Los Angeles.

KEMP 1991 : Alan KEMP, « The Emergence of Autonomous Greek Grammar », dans SCHMITTER 1991, p. 302-333.

KENYON 1908 : Frederic George KENYON, « Two Greek school-tablets », *Journal of Hellenic Studies* 29, p. 29-40.

KING s.d. : Daniel KING, *Merx, History of Syriac Grammatical Tradition*, Academia.edu. (http://www.academia.edu/18999813/Merx_History_of_the_Syriac_Grammatical_Tradition)

KÖBERT 1967 : Raimund KÖBERT, « VIII, Syriac. 7, From the Syriac Version of the *Ars Grammatica* of Dionysios Thrax », dans F. Rosenthal (éd.), *An Aramaic Handbook. 2, 1*, Wiesbaden, p. 37-41.

KOTZIA & CHRITI 2014 : Paraskevi KOTZIA & Maria CHRITI, « Ancient Philosophers on Language », dans G. K. Giannakis (éd.), *Encyclopedia of Ancient Greek Language and Linguistics*, Leiden.

KÜRSCHNER 1996 : Wilfried KÜRSCHNER, « Questions of Terminology in a German Translation of the *Tékhnē Grammatikē* of Dionysius Thrax », dans SWIGGERS & WOUTERS 1996a, p. 163-175.

LALLOT 1988 : Jean LALLOT, « Origines et développement de la théorie des parties du discours en Grèce », dans B. Colombat (éd), *Les parties du discours*, *Langages* n° 92, p. 11-23.

LALLOT 1989 : Jean LALLOT, *La Grammaire de Denys le Thrace : traduction annotée*, Paris, 2e éd. 1998.

LALLOT 1995 : Jean LALLOT, « "Grammatici certant" : vers une typologie de l'argumentation "pro et contra" dans la question de l'authenticité de la "Technē" », dans LAW & SLUITER 1995, p. 27-39.

LALLOT 2013 : Jean LALLOT, *Études sur la grammaire alexandrine,* Paris.

LALLOT EU : Jean LALLOT, « Grammaires (Histoire des) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 29 septembre 2018 URL : http://www.universalis.fr/encyclopedie/grammaires-histoire-des-les-grammairiens-grecs/

LAMBERT 2000 : Frédéric LAMBERT, « La linguistique grecque chez les Alexandrins : Aristophane de Byzance et Aristarque », dans AUROUX *et al.* 2000, p. 385-394.

LAW 1990 : Vivien LAW, « Roman Evidence on the Authenticity of the Grammar attributed to Dionysius Thrax », dans H.-J. Niederehe & K. Koemer (éds), *History and Historiography of Linguistics*, Amsterdam (Studies in the History of the Language Sciences 51), p. 89-96.

LAW 1995 : Vivien LAW, « The "Technē" and Grammar in the Roman World », dans LAW & SLUITER 1995, p. 111-120.

LAW & SLUITER 1995 : Vivien LAW & Ineke SLUITER (éds), *Dionysius Thrax and the Technē grammatikē*, Münster.

LGGA : Franco MONTANARI, Fausto MONTANA & Lara PAGANI (éds), *Lexicon of Greek Grammarians of Antiquity (LGGA),* BrillOnline 2015, url : https://referenceworks.brillonline.com/browse/lexicon-of-greek-grammarians-of-antiquity.

LINKE 1977 : Konstanze LINKE, *Die Fragmente des Grammatikers Dionysius Thrax*, Berlin – New York.

MATTHAIOS 1999 : Stephanos MATTHAIOS, *Untersuchungen zur Grammatik Aristarchs: Texte und Interpretation zur Wortartenlehre,* Göttingen.

MATTHAIOS 2009 : Stephanos MATTHAIOS, « Aristarch, Dionysios Thrax und die Τέχνη γραμματική: Zur Echtheitsdiskussion der ersten Lehrbuchs über die Grammatik », dans E. Karamalengou & E. D. Makrygianni (éds), *Ἀντιφίλησις: Studies on Classical, Byzantine and Modern Greek Literature and Culture in Honour of Professor John-Theophanes A. Papademetriou*, Stuttgart, p. 386-400.

MATTHAIOS 2014 : Stephanos MATTHAIOS, « Philological-Grammatical Tradition in Ancient Linguistics », dans G. K. Giannakis (éd.), *Encyclopedia of Ancient Greek Language and Linguistics*, Leiden, p. 63-76.

MATTHAIOS, MONTANARI & RENGAKOS 2011 : Stephanos MATTHAIOS, Franco MONTANARI & Antonios RENGAKOS (éds), *Ancient Scholarship and Grammar: Archetypes, Concepts and Contexts*, Berlin – New York.

MERX 1889 : Adalbert MERX, *Historia artis grammaticae apud Syros*, Leipzig.

MONTANARI 1993 : Franco MONTANARI, « L'erudizione, la fiologia e la grammatica », dans G. Cambiano, L. Canfora & D. Lanza (éds), *Lo spazio letterario della Grecia antic. 1, 2, L'ellenismo*, Roma, p. 235-281.

MONTANARI 1997 : Franco MONTANARI, « Choiroboskos Georgios », dans H. Cancik & H. Schneider (éds), *Der neue Pauly : Enzyklopädie der Antike. 2,* p. 614-615.

MONTANARI, MATTHAIOS & RENGAKOS 2015 : Franco MONTANARI, Stefanos MATTHAIOS & Antonios RENGAKOS, *Brill's Companion to Ancient Greek Scholarship*, Leiden.

MORGAN 1995 : Teresa MORGAN, « Dionysius Thrax and the Educational Uses of Grammar », dans LAW & SLUITER 1995, p. 73-94.

Pagani 2006 : Lara Pagani, « Dionysius Thrax », dans *LGGA*.

Pagani 2010 : Lara Pagani, « La *Techne grammatike* attribuita a Dionisio Trace e la nascita della grammatica nell'antichità greca », *Rivista di filologia e di istruzione classica* 138, p. 390-409.

Pagani 2011 : Lara Pagani, « Pioneers of Grammar: Hellenistic Scholarship and the Study of Language », dans F. Montanari & L. Pagani (éds), *From Scholars to Scholia: Chapters in the History of Ancient Greek Scholarship*, Berlin – New York, p. 17-64.

Pagani 2014 : Lara Pagani, « La *Techne grammatike* e la documentazione papiracea », *Rivista di filologia e di istruzione classica* 142, p. 205-217.

Patillon 1990 : Michel Patillon, « Contribution à la lecture de la *Technê* de Denys le Thrace », *Revue des études grecques* 103, p. 693-698.

Pfeiffer 1968 : Rudolf Pfeiffer, *History of Classical Scholarship from the Beginnings to the End of the Hellenistic Age*, Oxford.

Pinborg 1975 : Jan Pinborg, « Classical Antiquity : Greece », dans T. A. Sebeok (éd.), *Current Trends in Linguistics. 13, Historiography of Linguistics*, The Hague – Paris, p. 69-126.

Pohlenz 1939 : Max Pohlenz, « Die Begründung der abendländischen Sprachlehre durch die Stoa », *Nachrichten von der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Philologisch-historische Klasse, Fachgruppe* 1, N.F. 3, 6, p. 151-198.

Robins 1957 : Robert H. Robins, « Dionysius Thrax and the Western Grammatical Tradition », *Transactions of the Philological Society 1957*, p. 67-106.

Robins 1986 : Robert H. Robins, « The *Téchnē Grammatikē* of Dionysius Thrax in its Historical Perspective: The Evolution of the Traditional European Word Class System », dans P. Swiggers & W. Van Hoecke (éds), *Mots et parties du discours = Word and Word Classes = Wort und Wortaten*, Leuven – Paris, p. 9-37.

Robins 1993 : Robert H. Robins, *The Byzantine Grammarians: Their Place in History*, Berlin.

Robins 1995 : Robert H. Robins, « The Authenticity of the "Technē": the "status quaestionis" », dans Law & Sluiter 1995, p. 13-26.

Robins 1996 : Robert H. Robins, « The Initial Section of the Techne Grammatike », dans Swiggers & Wouters 1996a, p. 3-15.

Robins 2000 : Robert H. Robins, « Greek Linguistics in the Byzantine Period », dans Auroux *et al.* 2000, p. 417-423.

Ronconi 2012 : Filippo Ronconi, « Quelle grammaire à Byzance ? La circulation des textes grammaticaux et son reflet dans les manuscrits », dans G. De Gregorio & M. Galante (éds), *La produzione scritta tecnica e scientifica nel Medioevo: libro e documento tra scuole e professioni*, Spoleto, p. 63-110.

Scappaticcio 2016 : Maria Chiara Scappaticcio, *"Artes Grammaticae" in frammenti: I testi grammaticali latini e bilingui greco-latini su papiro. Edizione commentata*, Berlin.

Schenkeveld 1990a : Dirk M. Schenkeveld, « Studies in the History of Ancient Linguistics. 3, The Stoic TEKHNE PERI PHONES », *Mnemosyne* 43, p. 86-108.

Schenkeveld 1990b : Dirk M. Schenkeveld, « Studies in the History of Ancient Linguistics. 4, Developments in the Study of Ancient Linguistics », *Mnemosyne* 43, p. 290-306.

Schenkeveld 1994 : Dirk M. Schenkeveld, « Scholarship and Grammar », dans F. Montanari, *La philologie grecque à l'époque hellénistique et romaine* (Entretiens sur l'Antiquité classique 40), Genève, p. 263-306.

Schenkeveld 1995 : Dirk M. Schenkeveld, « The Linguistic Contents of Dionysius's "Paraggélmata" », dans Law & Sluiter 1995, p. 41-52.

Schenkeveld 2000 : Dirk M. Schenkeveld, « The Impact of Language Studies on Greek Society and Education », dans Auroux *et al.* 2000, p. 430-438.

SCHMIDHAUSER 2010 : Andreas U. SCHMIDHAUSER, « The Birth of Grammar in Greece », dans E. J. Bakker (éd.), *A Companion to the Ancient Greek Language*, Oxford, p. 499–511.

SCHMIDHAUSER 2001–2018 : Andreas U. SCHMIDHAUSER, *A Complete Bibliography on Apollonius Dyscolus*, <http://schmidhauser.us/apollonius>.

SCHMIDT 1852-1853 : Moriz SCHMIDT, « Dionys der Thraker », *Philogogus* 7, p. 360-382 ; 8, p. 231-253, 510-520.

SCHMITTER 1991 : Peter SCHMITTER (éd.), *Geschichte der Sprachtheorie. 2, Sprachtheorien der abendländischen Antike*, Tübingen.

SCHMITTER 2000 : Peter SCHMITTER, « Sprachbezogene Reflexionen im frühen Griechenland », dans AUROUX *et al.* 2000, p. 345-365.

SGARBI 1990 : Romano SGARBI, « Tecnica dei calchi nella versione armena della γραμματικὴ τέχνη attribuita a Dionisio Trace », *Memorie dell'Istituto Lombardo – Accademia di Scienze e Lettere. Classe di Lettere - Scienze Morali e Storiche* 39, 4, p. 233-369.

SGARBI 1991 : Romano SGARBI, « Studio constrastivo sull'adattamento strutturale armeno della *téchnē* dionisiana », *Memorie dell'Istituto Lombardo – Accademia di Scienze e Lettere. Classe di Lettere - Scienze Morali e Storiche* 39, 7, p. 535-632.

SGARBI 2004 : Romano SGARBI, « Problemi dell'*Ars Grammatica* "dionisiana" », dans C. Milani & R. B. Finazzi (éds), *Per una storia della grammatica in Europa*, Milano, p. 35-41.

SIEBENBORN 1976 : Elmar SIEBENBORN, *Die Lehre von der Sprachrichtigkeit und ihren Kriterien: Studien zur antiken normativen Grammatik,* Amsterdam.

SIEBENBORN 2000 : Elmar SIEBENBORN, « Die Beziehungen der griechischen Sprachforschung zu anderen Disziplinen », dans AUROUX *et al.* 2000, p. 424-429.

SLUITER 1990 : Ineke SLUITER, *Ancient Grammar in Context: Contributions to the Study of Ancient Linguistic Thought*, Amsterdam.

SLUITER 2000 : Ineke SLUITER, « Language and Thought in Stoic Philosophy », dans AUROUX *et al.* 2000, p. 375-384.

STAMMERJOHANN 2009 : Harro STAMMERJOHANN (éd.), *Lexicon Grammaticorum: A Bio-bibliographical Companion to the History of linguistics,* Tübingen, 2e éd.

STEINTHAL 1890-1891 : H. STEINTHAL *Geschichte der Sprachwissenschaft bei der Griechen und Römern*, 2e éd., Berlin (rééd. Hildesheim, 1971).

SWIGGERS 1997 : Pierre SWIGGERS, *Histoire de la pensée linguistique : analyse du langage et réflexion linguistique dans la culture occidentale, de l'Antiquité au XIXe siècle*, Paris.

SWIGGERS & WOUTERS 1990 : Pierre SWIGGERS & Alfons WOUTERS (éds), *Le langage dans l'Antiquité*, Louvain.

SWIGGERS & WOUTERS 1994 : Pierre SWIGGERS & Alfons WOUTERS, « La *Technê grammatikê* de Denys le Thrace : une perspective historiographique nouvelle », *Orbis* 37, p. 521-549.

SWIGGERS & WOUTERS 1996a : Pierre SWIGGERS & Alfons WOUTERS (éds), *Ancient Grammar: Content and Context* (Orbis supplementa 7), Leuven.

SWIGGERS & WOUTERS 1996b : Pierre SWIGGERS & Alfons WOUTERS, « Content and Context in (Translating) Ancient Grammar », dans SWIGGERS & WOUTERS 1996a, p. 123-161.

SWIGGERS & WOUTERS 1999 : Pierre SWIGGERS & Alfons WOUTERS, « Translating Ancient Grammatical Texts », dans D. Cram *et al.* (éds), *History of Linguistics 1996*, Amsterdam, vol. 1, p. 3-11.

SWIGGERS & WOUTERS 2000 : Pierre SWIGGERS & Alfons WOUTERS, « Grammaires grecques (et latines) sur papyrus », dans M. De Nonno, P. De Paolis & L. Holtz, *Manuscripts and Tradition of Grammatical Texts from Antiquity to the Renaissance: Proceedings of a Conference held at Erice, 16-23 October 1997,* Cassino, vol. 1, p. 59-88.

SWIGGERS & WOUTERS 2002 : Pierre SWIGGERS & Alfons WOUTERS (éds), *Grammatical Theory and Philosophy of Language in Antiquity*, Leuven.

SWIGGERS & WOUTERS 2011 : Pierre SWIGGERS & Alfons WOUTERS, « New Papyrus and the History of Ancient Grammar: The ἐπίρρημα Chapter in *P. Berol.* 9917 », dans MATTHAIOS, MONTANARI & RENGAKOS 2011, p. 313-330.

TALMON 2000 : Rafael TALMON, « Foreign Influence in the Syriac Grammatical Tradition », dans AUROUX *et al.* 2000, p. 337-341.

TAYLOR 1987 : Daniel J. TAYLOR, « Rethinking the History of Language Science in Classical Antiquity », dans D. J. Taylor (éd.), *The History of Linguistics in the Classical Period,* Amsterdam (Studies in the History of Language Sciences 46), p. 1-16.

TAYLOR 1990 : Daniel J. TAYLOR, « Dionysius Thrax vs Marcus Varro », *Historiographia Linguistica* 17, p. 15-27.

TEIXIDOR 1996 : Javier TEIXIDOR, *Leçon inaugurale de la Chaire d'Antiquités sémitiques faite le lundi 1er avril 1996*, Paris.

TRAGLIA 1956 : Antonio TRAGLIA, « La sistemazione grammaticale di Dionisio Trace », *Studi Classici e Orientali* 5, p. 38-78.

VAN ROMPAY 2008 : Lucas VAN ROMPAY, « Jacob of Edessa and the Sixth-Century Syriac Translator of Severus of Antioch's Cathedral Homilies », dans R. ter Haar Romeny (éd.), *Jacob of Edessa and the Syriac Culture of his Day*, Leiden, p. 189-204.

VAN ROMPAY 2011 : Lucas VAN ROMPAY, « Yawsep Huzaya », dans *GEDSH*, p. 437-438.

WOUTERS 1979 : Alfons WOUTERS, *The Grammatical Papyri from Graeco-Roman Egypt: Contributions to the Study of the "Ars Grammatica" in Antiquity*, Brussels (Verhandelingen van de Koninklijke Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België. Klasse der Letteren 41, 92).

WOUTERS 1995 : Alfons WOUTERS, « The Grammatical Papyri and the "Technē grammatikē" of Dionysius Thrax », dans LAW & SLUITER 1995, p. 95-109.

WOUTERS 1999 : Alfons WOUTERS, « La grammaire grecque dans l'école antique, d'après les papyrus », dans *Actes du XXXIe congrès International de l'APLAES*, Lyon, p. 51-68.

La tradition du *Peri hermeneias* d'Aristote en syriaque, entre logique et grammaire

Henri Hugonnard-Roche
CNRS

L'art de la logique était considéré, tant par les philosophes grecs de l'Antiquité tardive que par leurs successeurs de langue syriaque, comme un art du langage ou du discours raisonné, ainsi que le mot même de λογική (τέχνη) l'indique en grec, tout comme la désignation syriaque *ʾūmānūtā mlīltā*, qui était la traduction littérale de l'expression grecque. La logique et la grammaire, bien qu'à des titres différents, faisaient partie des disciplines introductives à des études plus poussées dans le cursus scolaire. L'une, la grammaire, appartenait, avec la rhétorique, au cursus préparatoire aux études supérieures, tandis que l'autre, la logique, considérée comme l'instrument de la philosophie, était la première étape menant à l'étude de la philosophie même. La première avait pour objet les règles à suivre pour un langage, telles que les phrases satisfaisant ces règles soient reconnues comme des phrases de ce langage[1]. La seconde, la logique, préconisait les règles à suivre pour que les phrases satisfaisant ces règles soient reconnues comme des phrases appartenant à la construction de la logique, dont le but était l'établissement d'une science démonstrative. La langue, objet commun des deux disciplines, était certes appréhendée de manière différente par chacune d'elles, mais leurs points de rencontre étaient nombreux, depuis la naissance même de la grammaire. À cette naissance avaient contribué, en effet, les travaux des philologues grecs alexandrins, tout particulièrement dans leurs travaux sur le texte homérique, et aussi les travaux des philosophes, stoïciens en particulier, dans leur étude de l'énoncé correct (ὀρθός λόγος)[2].

1. Cf. Frede 1987, p. 301.
2. Sur la naissance de la grammaire dans l'Antiquité grecque, on peut lire l'étude fondamentale de Ildefonse 1997.

Les auteurs syriaques et leur langue, M. Farina (éd.), Paris, 2018 (Études syriaques 15), p. 55-93.

Les premiers lettrés syriaques n'ont eu qu'une connaissance très limitée des travaux des grammairiens grecs, et ils n'ont rien connu, du moins directement, des travaux des philosophes stoïciens. Les textes essentiels dans ces deux disciplines pour la culture syriaque ont été les traités logiques d'Aristote d'une part, et, pour la grammaire, la *Technè* de Denys le Thrace. Ces traités, fondateurs pour le développement des concepts et pour l'institution d'une terminologie technique, ont été traduits du grec en syriaque à la même époque approximativement, au cours du VI^e^ siècle. Pour la grammaire, la *Technè* de Denys le Thrace, qui était devenue le texte canonique pour l'apprentissage de la discipline dans l'Antiquité grecque tardive à l'école de Constantinople[3], fut traduite, d'après nos sources, par un certain Joseph Huzaya qui était *maqryānā*, c'est-à-dire « maître de lecture », à l'école de Nisibe, au milieu du VI^e^ siècle, où il enseignait donc la récitation correcte des Écritures. Il est aujourd'hui admis que ce n'est pas l'œuvre originale de Denys (*ca* 170 – *ca* 90 av. notre ère), élève d'Aristarque de Samothrace à Alexandrie, mais un texte largement remanié, qui circulait en grec à l'époque de sa traduction, ou plutôt de son adaptation, en syriaque[4]. Nous ne nous attarderons pas sur ces sujets, qui font l'objet d'autres études dans le présent volume (S. E. Conti). Qu'il nous suffise de retenir ici que le traité que nous appellerons la *Technè* de Denys, pour faire court, était disponible en une adaptation syriaque à l'époque dite, et qu'elle a procuré aux lettrés de langue syriaque des éléments de base pour la mise en place d'une tradition grammaticale. Il faut toutefois préciser que tout le début du traité portant sur les questions orthographiques, phonologiques et prosodiques, a été omis par le traducteur, et que seule la seconde partie du texte, qui concerne les diverses parties du discours, avait été transposée en syriaque[5]. Cette question des parties du discours avait été considérée

3. Cf. Contini 2001, p. 26-27.

4. Sur la question de l'authenticité de la *Technè* grecque, les études fondatrices sont celles de Di Benedetto 1958, Di Benedetto 1959, ainsi que Di Benedetto 1973. Un état de la question (datant de 1995) peut se lire dans les diverses contributions réunies dans Law & Sluiter 1995. Voir aussi l'article synthétique de Di Benedetto 2000. Pour ce qui concerne l'adaptation syriaque, Contini 1998, qui a accepté son attribution à Joseph Huzaya, a examiné, sur quelques exemples précis, comment la description grecque a été adaptée au système morphologique et morphosyntaxique syriaque.

5. Édition dans Merx 1889, p. 50*-72* (du texte syriaque, que nous marquons avec des astérisques). Une traduction anglaise de l'ouvrage de Merx, avec réédition des textes syriaques, une introduction et de riches annotations complémentaires à celle de Merx, a été procurée en ligne par Daniel King, et se trouve accessible sur le site Academia.edu (https://www.academia.edu/18999813/Merx_History_of_the_Syriac_Grammatical_Tradition).

dès l'origine comme particulièrement importante par les philosophes, stoïciens notamment, occupés de grammaire[6]. L'individuation des parties du discours est une étape fondamentale dans la description d'une langue et elle sera au centre de la confrontation entre logique et grammaire dans les débuts de la tradition syriaque, du moins du point de vue des logiciens, qui est celui que nous adopterons principalement dans les remarques à suivre[7].

Quant à la logique, les premiers textes qui furent traduits sont les *Catégories* d'Aristote, ainsi que l'*Isagoge* de Porphyre, qui leur servait d'introduction (ainsi qu'à toute la logique) : les deux traductions datent des toutes premières décennies du VI^e^ siècle, et elles sont anonymes dans nos sources[8]. Les deux textes sont conservés dans un manuscrit du VII^e^ siècle (voire peut-être du VI^e^ siècle), qui contient un corpus important d'œuvres logiques, parmi lesquelles un commentaire sur les *Catégories*, composé par Sergius de Reš'aina, sur lequel nous reviendrons plus loin[9]. En outre, une traduction du *Peri hermeneias* fut faite, probablement par un certain Proba, médecin et philosophe, actif à Antioche, vraisemblablement dans la seconde moitié du VI^e^ siècle[10]. Ces deux traités, *Catégories* et *Peri hermeneias*, formaient, selon la conception alors reçue de la discipline logique, la base première sur laquelle se fondait la doctrine de la syllogistique aristotélicienne exposée dans les *Premiers analytiques* d'Aristote, elle-même point d'appui de la doctrine de la science exposée dans les

Nous renverrons éventuellement à la traduction de King, sous la forme KING s.d. (car le texte n'est pas daté).

6. Cf. FREDE 1987, p. 326-327.
7. On peut lire une brève confrontation des points de vue du grammairien et du logicien dans KING 2013.
8. Porphyre, *Traduction syriaque anonyme de l'Isagoge*, éd. Brock ; voir aussi les remarques touchant la comparaison de la traduction anonyme et de sa révision par Athanase, citée ci-après, dans BROCK 1989. Aristote, *Traduction syriaque anonyme des Catégories*, éd. King.
9. À propos de la dernière partie de ce manuscrit, qui contient des textes souvent dits de « philosophie populaire », on peut lire l'étude récente sur les « Sentences de Ménandre » de ARZHANOV 2015.
10. Sur la datation et l'identité de Proba, cf. BROCK 2011, et les remarques sur ces sujets dans notre étude, « La tradition syro-arabe du *Peri hermeneias* », publiée dans HUGONNARD-ROCHE 2004a, p. 57-77. La traduction, anonyme dans plusieurs manuscrits, est attribuée à Proba dans le manuscrit Mingana syr. 606. Pour l'attribution de la traduction à Proba, cf. HUGONNARD-ROCHE 2004a, p. 62-65. Édition partielle du texte (jusqu'à 25b15) dans Proba, *Commentaire sur le Peri hermeneias*, éd. Hoffmann, p. 23-55, sur la base du manuscrit de Berlin, Petermann 9 (syr. 88 du catalogue de SACHAU 1899). La fin est éditée dans Aristote, *Traduction syriaque anonyme du Peri hermeneias*, éd. Baumstark, à partir des manuscrits du Vatican, sir. 158 et de Paris, BnF, syr. 248.

Seconds analytiques. C'est ce que rappelle Sergius, au second livre de son commentaire sur les *Catégories* (adressé à Théodore), dans l'exposé sur le but (*nīšā* = σκοπός) de la logique :

> « Puisque la logique est une démonstration vraie, que la démonstration vraie provient d'un syllogisme correctement posé, qu'à ce syllogisme encore est antérieure une autre composition de deux ou trois noms, et qu'à celle-ci encore sont antérieures les dénominations simples, pour cette raison Aristote commence dans les écrits sur l'art de la logique par l'enseignement sur ces dénominations simples, et après celles-ci il enseigne sur leur composition première et simple, puis après il enseigne, selon l'ordre, sur le syllogisme d'où proviennent les démonstrations, et ensuite sur les démonstrations, et après sur les choses qui sont utiles de toutes les manières à l'établissement des démonstrations. »[11]

Les premières versions, anonymes pour nous, de l'*Isagoge* de Porphyre et des *Catégories* d'Aristote, firent l'objet de révisions au VII^e^ siècle, dans l'environnement des travaux conduits au monastère de Qennešre, fameux centre d'études gréco-syriaques à cette époque. La nouvelle version de l'*Isagoge* fut achevée en l'an 645 par Athanase de Balad, qui avait été élève à Qennešre, sous la direction de Sévère Sebokht[12]. La révision de la traduction des *Catégories* fut l'œuvre de Jacques d'Édesse, qui fut par ailleurs l'auteur de la première grande grammaire syriaque[13]. De nouvelles traductions, ou révisions des traductions antérieures, des *Catégories* et du *Peri hermeneias*, furent exécutées par Georges, évêque des Arabes († 724), accompagnées d'introductions et de commentaires[14].

11. Notre traduction du texte inédit, d'après le manuscrit de Londres, BL Add. 14 658, f. 2ra-2rb ; trad. anglaise dans WATT 2014, p. 34. On observe que Sergius ne mentionne pas l'*Isagoge*, mais son propos ne concerne que les éléments proprement aristotéliciens de la constitution de la logique.

12. Porphyre, *Traduction de l'Isagoge par Athanase de Balad*. L'édition partielle par Freimann n'utilise pas le plus ancien manuscrit, Vat. sir. 158.

13. Jacques d'Édesse, *Traduction des Catégories d'Aristote* : l'édition partielle (jusqu'à 3b32) de la traduction des *Catégories* par Schüler utilise les manuscrits de Berlin, Sachau 226 et de Paris, BnF syr. 248 ; l'édition complète par Georr, p. 253-316, utilise les manuscrits de Paris, BnF syr. 248 et syr. 354, mais pas le plus ancien Vat. syr. 158 (du IX^e^ ou X^e^ siècle).

14. Georges des Arabes, *Traduction syriaque des Catégories et du Peri hermeneias*, éd. Furlani. Nous passons sous silence les traductions des *Premiers analytiques*, et celles des autres traités de l'*Organon* aristotélicien, ainsi que les traductions plus tardives des *Catégories* et du *Peri hermeneias* faites à l'époque abbasside, qui n'entrent pas dans le présent propos. Sur toutes ces traductions, voir HUGONNARD-ROCHE 1989.

Ces traités, ainsi que les *Premiers analytiques*, sont fréquemment regroupés, en tout ou en partie, dans les manuscrits qui nous conservent leurs versions syriaques, pour former des sortes de corpus logiques qui reflètent sans aucun doute des états de l'étude de ces textes dans les communautés de langue syriaque. Or il est intéressant de noter qu'à un tel corpus logique peuvent être associés des textes portant sur la grammaire.

Un tel indice de la proximité disciplinaire entre logique et grammaire se rencontre, par exemple, dans le manuscrit de Berlin, Petermann 9 (= syr. 88 dans le catalogue Sachau), daté de 1260 à l'explicit de la traduction de l'*Isagoge* par Athanase de Balad, et écrit d'une seule main au long de ses 238 folios, selon la description de Sachau[15]. Il contient en son début un corpus d'œuvres logiques, comprenant la traduction syriaque de l'*Isagoge* par Athanase, une traduction arabe anonyme de l'*Isagoge*, un fragment de traduction arabe anonyme du *Peri hermeneias*, une épître de Sévère Sebokht sur la logique adressée au périodeute Yonan, deux scolies syriaques sur les *Catégories*, le commentaire de Sergius de Reš'aina sur les *Catégories* adressé à Philotheos, une traduction syriaque anonyme des *Premiers analytiques*, une traduction syriaque anonyme du *Peri hermeneias*, le commentaire de Proba sur le *Peri hermeneias*[16]. Le manuscrit contient aussi trois textes anonymes sur l'accentuation, insérés parmi les textes précédemment cités, dont l'un est attribué à Élias de Ṭirhan par Merx[17]. La plupart des traités de logique, on peut le remarquer, appartiennent à la première époque des traductions et des commentaires syriaques de logique, les VI^e^ et VII^e^ siècles. Tous ces textes sont écrits à longues lignes, à l'exception du premier, la traduction syriaque de l'*Isagoge* par Athanase : cette traduction occupe, en effet, la colonne de droite de la page divisée en deux colonnes, tandis que la colonne de gauche est occupée par la petite grammaire syriaque en vers de Bar Zo'bi, suivie de règles sur les accents et sur leur emploi, et d'un glossaire gréco-syriaque.

Comme nous avons eu déjà l'occasion de le signaler ailleurs, ce corpus représente un état assez tardif de la tradition, puisque des versions arabes sont juxtaposées à des versions syriaques de traités aristotéliciens, et qu'on y trouve la grammaire métrique de Bar Zo'bi, actif au tournant des

15. Cf. SACHAU 1899, p. 34.

16. Cf. SACHAU 1899, p. 321-335 ; sur les textes philosophiques contenus dans ce manuscrit, voir aussi FURLANI 1914. Les références aux éditions de ces textes se trouvent dans HUGONNARD-ROCHE 2004a, p. 92.

17. Présentation et édition de ces trois textes dans MERX 1889, p. 177-201 (trad. KING s.d., p. 211-219).

XII^e^ et XIII^e^ siècles[18]. La présentation matérielle de cette grammaire, avec les opuscules linguistiques qui lui sont attachés, et de l'*Isagoge*, sur deux colonnes parallèles, paraît refléter un intérêt conjoint pour la logique et pour la grammaire. Et l'on peut remarquer, en outre, que des traductions ou des commentaires en syriaque touchant la logique d'Aristote étaient encore en circulation et lus au XIII^e^ siècle[19].

Un autre exemple, non moins intéressant, des liens entre logique et grammaire, est offert par le manuscrit de Londres, BL Add. 14 658, mentionné plus haut, qui contient en son début un corpus logique, constitué des textes suivants : le commentaire de Sergius de Reš'aina, médecin et philosophe en cette ville († 536) , sur les *Catégories* d'Aristote, adressé à Théodore ; la traduction anonyme de l'*Isagoge*, que nous avons mentionnée plus haut ; un « arbre » de Porphyre[20] ; la traduction ancienne anonyme des *Catégories*, également mentionnée plus haut ; l'adaptation syriaque de la *Technè* de Denys le Thrace ; un traité anonyme sur la syllogistique[21]. Cet ensemble de textes présente un état « ancien » du corpus logique en syriaque, c'est-à-dire un état qui ne comporte pas les traductions révisées faites dans l'environnement du monastère de Qennešre, au milieu du VII^e^ siècle. Il est remarquable que, dans ce corpus, ne figure pas de traduction du *Peri hermeneias*, mais que la place du traité d'Aristote (entre *Catégories* et syllogistique) soit occupée par la version syriaque de la *Techn*è de Denys.

Une même observation peut se faire à propos du manuscrit de Berlin, Sachau 226 (= syr. 89 dans le catalogue Sachau), qui contient les textes suivants : le commentaire de Proba sur l'*Isagoge*, deux vies d'Aristote, la traduction révisée des *Catégories* par Jacques d'Édesse ; l'adaptation syriaque de la *Technè* de Denys ; le commentaire de Proba sur les *Premiers analytiques* ; le traité de Sévère Sebokht sur la syllogistique des *Premiers analytiques* ; le commentaire de Proba sur les *Premiers analytiques* ; une épître

18. Sur l'œuvre grammaticale de Bar Zo'bi, voir MERX, 1889, p. 158-177. Voir aussi, en particulier, les études de BOHAS 2003 et BOHAS 2015.

19. Cf. HUGONNARD-ROCHE 2004a, p. 94.

20. Il s'agit de la fameuse classification selon laquelle, dans chaque catégorie aristotélicienne, il y a des termes plus généraux, d'autres absolument spéciaux, et d'autres termes entre les uns et les autres. L'exemple canonique en est donné dans l'*Isagoge* de Porphyre (p. 4.21-25 éd. Busse) : « La substance est elle-même un genre ; sous elle vient le corps, sous le corps, le corps animé ; sous celui-ci, l'animal ; sous l'animal, l'animal capable de raison ; sous celui-ci l'homme ; sous l'homme, Socrate, Platon et les hommes particuliers. »

21. Sur les autres textes contenus dans ce manuscrit, voir HUGONNARD-ROCHE 2004b, en particulier p. 108-119. On peut lire aussi une description de ce manuscrit dans KING 2011 ; voir aussi l'article de J. WATT, dans le présent volume, p. 98-99.

de Sévère Sebokht à Aitilaha. Dans ce corpus, regroupant des textes qui datent du VII^e^ siècle au plus tard, la place du *Peri hermeneias* est à nouveau occupée par l'adaptation syriaque de la *Technè* [22].

D'autres textes, qui sont les témoins de l'entrecroisement des notions logiques et grammaticales, et qui se rapportent vraisemblablement d'une manière ou d'une autre à l'enseignement de la philosophie, se rencontrent dans les manuscrits : il s'agit de listes de termes techniques, ou parfois de lexiques bilingues grec-syriaque, qui concernent en particulier les divisions de la philosophie, ou les parties du discours, ou encore l'analyse des propositions et des arguments. Nous mentionnerons ici tout spécialement un lexique, qui porte l'intitulé « Explication de mots difficiles qui sont dans le *Peri hermeneias* d'Aristote » [23]. Ce lexique contient notamment des termes de logique et des termes grammaticaux, souvent mêlés. Nous citerons, en particulier, un passage du lexique, dans lequel les explications de mots tels que *sūnūlūgīsmūs*, *aksyōmā*, *metqatrag* (« prédiqué »), *apōpasīs d-meṭātāsīs* (« négation métathétique »), sont suivies d'un développement sur les cas en grec, et leur explication en syriaque. Eu égard à l'intérêt que ce texte offre en relation avec la *Technè*, notamment, et aux explications qu'il transmet, nous le donnons ci-après :

> « *Pṭōsīs* : cas *(mapeltā)* ; ils sont quatre qui tombent sur les noms, tandis que dans la langue grecque ils sont cinq, à savoir : cas droit, génitif, datif, causatif, vocatif ; le cas droit *(trīṣā᾽īt)* est le nominatif *(meštamhānā)*, comme lorsqu'on dit : "homme" ; le génitif *(gensānā᾽īt)* est le possessif *(metqanyānā w-mārānāyā)*, à savoir : "d'un homme" *(d-barnāšā)* ; le datif *(metyahbānā᾽īt)* est comme lorsqu'on dit "à un homme" *(l-barnāšā)* ; le causatif *(ʿeltānā)* est "par un homme" *(b-barnāšā)*, ce qui est nommé hypothétique *(syāmāyā)*,

22. Le manuscrit, daté de 1882 approximativement par SACHAU 1899, p. 338, est le produit d'une tradition d'école très stable, et il représente un état beaucoup plus ancien du corpus logique. On peut observer aussi que ce corpus ne contient pas de traduction syriaque de l'*Isagoge*, et que c'est le commentaire de Proba sur ce traité qui paraît en quelque manière tenir lieu d'introduction à la logique dans cet ensemble de textes. Sur les corpus logiques contenus dans les manuscrits syriaques, on peut lire nos remarques dans HUGONNARD-ROCHE 2004a, p. 91-97. Signalons que le manuscrit autrefois connu sous la cote Mossoul 35, et transféré par la suite dans la collection du patriarcat chaldéen à Bagdad, a été récemment retrouvé parmi les manuscrits sauvés et transportés à Erbil, où il a été numérisé : cf. KESSEL & BAMBALLI 2018 qui voient en ce manuscrit le modèle de plusieurs autres, parmi lesquels le manuscrit Sachau 226.

23. Il s'agit du manuscrit qui porte le numéro LIV dans le catalogue VOSTÉ 1928, p. 23, du fonds de manuscrits syriaques alors conservés au couvent de Notre-Dame-des-Semences en Iraq.

> en vérité ; le vocatif *(metqaryānā)* est comme lorsqu'on dit "ô homme" ou bien "homme" ; en syriaque cette cinquième sorte est confondue et n'est pas séparée, parce que parfois nous disons "homme" et parfois nous disons "ô homme". »[24]

De tels corpus attestent certainement la perception d'une affinité conceptuelle entre la *Technè* et la logique, plus précisément avec le *Peri hermeneias*, auquel la *Technè* est justement substituée dans les cas que nous venons de voir.

Selon la conception traditionnelle des exégètes, en effet, le traité des *Catégories* porte sur les mots ou expressions simples, puis celui du *Peri hermeneias* porte sur les phrases composées de mots, et les *Premiers analytiques* sur les syllogismes composés de phrases. Et à cet ordre logique correspond un cursus scolaire, clairement décrit par Sévère Sebokht, à la fin de son traité sur les syllogismes des *Premiers analytiques* (écrit en 638), comme suit :

> « L'étudiant doit d'abord savoir que ce livre des *Analytiques* n'est pas en vue de lui-même. Au contraire, de même que le livre des *Catégories*, qui nous enseigne les dénominations simples, <conduit> au livre du *Peri hermeneias*, qui <enseigne> la première combinaison simple des dénominations simples, <qui> conduit à ce livre des *Analytiques*, de même ce livre des *Analytiques*, qui nous enseigne la construction ainsi que la résolution des syllogismes catégoriques, nous conduit à l'usage du traité logique du livre des *Apodictiques*, qui est le but et l'accomplissement de tout l'art logique, qui est l'instrument de toute la philosophie, qui selon le fin mot ou la définition de Platon est assimilation à Dieu autant qu'il est possible à l'homme. »[25]

24. Nous avons repris ici le texte que nous avons déjà cité dans Hugonnard-Roche 2001, p. 9, et dans Hugonnard-Roche 2002, p. 227-228. Comparer avec la *Technè*, éd. Merx 1889, p. 55* (trad. King, s.d., p. 70), où l'on trouve les mêmes expressions pour désigner les cinq cas.

25. Le traité de Sévère est inédit, et nous traduisons à partir du manuscrit de Londres BL Add. 14 660, f. 53v. La définition de la philosophie comme « assimilation à Dieu autant qu'il est possible à l'homme », lieu commun de la tradition philosophique tardo-antique, a bien évidemment sa source dans le fameux passage du *Théétète* de Platon, 176b, où Socrate déclare que fuir les maux d'ici-bas, c'est « s'assimiler à un dieu dans la mesure du possible ». On peut comparer le texte de Sévère à celui de Sergius de Reš'aina, cité plus haut : la différence principale est que Sévère mentionne les traités aristotéliciens, qui correspondent aux différentes étapes du cursus, mais en un autre passage de son ouvrage, dans un autre contexte, Sergius mentionne lesdits traités aristotéliciens : cf. le texte traduit dans Watt 2014, p. 35.

Selon cette description, le *Peri hermeneias* enseigne la combinaison des dénominations simples, ou bien encore, pourrait-on dire en se reportant à la description de Sergius citée plus haut, il porte sur la combinaison de deux ou trois noms. De fait, selon le texte même d'Aristote, il porte sur un type particulier de phrase, l'énoncé déclaratif, dont le propre est de pouvoir être dit vrai ou faux. C'est donc sur une classe particulière de discours que porte le *Peri hermeneias*, selon cette vue, et l'objet du traité est notamment d'étudier les parties de la phrase déclarative, celle qui peut être dite vraie ou fausse. C'est le lieu de rappeler qu'Aristote lui-même a donné deux exposés différents sur les parties du discours. Outre celui que contient le *Peri hermeneias*, il a en effet donné, dans le chapitre 20 de la *Poétique*, un exposé qui est la description du matériau de base de la composition littéraire qu'est le langage. À une époque où n'existait pas encore de traité de grammaire, il a fait l'inventaire des parties du discours qui relèvent de toute l'expression dans son ensemble (λέξεως ἁπάσης), et il écrit : « Quant à l'expression dans son ensemble, voici quelles en sont les parties : l'élément (στοιχεῖον), la syllabe, la conjonction (σύνδεσμος), le nom, le verbe, l'articulation (ἄρθρον), le cas, l'énoncé (λόγος) »[26]. Dans le *Peri hermeneias*, au contraire, il limite son exposé au nom et au verbe, en tant que parties signifiantes, dont la composition forme l'énoncé susceptible de vérité ou de fausseté. Mais l'attention portée aux parties du discours recoupe, partiellement du moins, l'objet du traité de grammaire qu'est la *Technè*. Cette question des parties du discours est, en effet, avec celle des espèces du discours, au centre de la confrontation entre logique et grammaire, pour les auteurs syriaques qui œuvrent dans la tradition de la logique péripatéticienne, laquelle leur a été transmise par les commentateurs grecs d'Aristote, à l'époque tardo-antique. Il importe, en effet, aux grammairiens, comme aux logiciens, qu'à chaque partie du discours soit assignée sa place propre dans l'ensemble de la phrase, qu'elle soit entendue au sens de la *Poétique* ou au sens du *Peri hermeneias*, pour reprendre ici l'exemple des traités aristotéliciens.

La proximité thématique de la logique et de la grammaire, dont nous avons trouvé une illustration dans les corpus décrits plus haut, invite à examiner comment une telle proximité se trouve éventuellement manifestée dans le contenu même des textes de logique et quelle élaboration elle peut avoir eu pour résultat. Notre étude portera uniquement sur les premiers moments de la confrontation entre logique et grammaire dans le contexte que nous venons de mentionner, car la confrontation,

26. Aristote, *Poétique*. Nous citons la traduction de Dupont-Roc & Lallot, p. 103, à laquelle nous ajoutons les transcriptions de certains des termes techniques grecs.

dans les périodes ultérieures, devrait porter sur les rapports entre l'art grammatical syriaque et les travaux effectués en arabe, la grammaire grecque n'étant d'ailleurs pas tout à fait absente de certains des travaux grammaticaux plus tardifs en syriaque, comme le montre le cas de Bar Zoʿbi, par exemple[27].

Paul le Perse

Deux premiers textes remarquables à ce sujet sont deux œuvres qui nous sont conservées d'un auteur nommé Paul le Perse, actif sous le règne de Khosrau Anushirvan (regn. 531-578), le souverain sassanide qui reste fameux dans l'historiographie pour avoir accueilli, selon l'historien Agathias, les philosophes grecs chassés d'Athènes du fait de la fermeture, par Justinien en 539, de l'école alors dirigée par Damascius[28]. Paul a pu fréquenter, très vraisemblablement, un milieu cultivé dans la capitale Séleucie-Ctésiphon, où une école patriarcale avait connu un développement important, semble-t-il, sous l'influence du grand lettré Mar Aba, devenu *catholicos* de l'église d'Orient en 540[29]. On ne sait où Paul a reçu sa formation philosophique, mais son œuvre témoigne, en tout cas, qu'il a eu connaissance de la tradition du commentarisme alexandrin de l'école d'Ammonius[30]. L'une des deux œuvres qui retiendront notre attention est une brève « Élucidation du *Peri hermeneias* », qui aurait été traduite du persan en syriaque par Sévère Sebokht, selon la suscription du traité dans le manuscrit unique qui en

27. Voir notamment Bohas 2003 et Bohas 2015.

28. Sur Khosrau et la tradition savante attachée à son nom, voir l'article de synthèse de Tardieu 1994. À propos de la fermeture de l'« école » néoplatonicienne d'Athènes et de l'exil des philosophes grecs en Perse, dont parle l'historien byzantin Agathias, qui écrivait dans les années 570, lire les remarques critiques de Hoffmann 1994, aux p. 556-563.

29. C'est en effet probablement Mar Aba, catholicos syro-oriental entre 540 et 552, qui introduisit les nouveaux courants du savoir grec dans l'Église de l'Est, au cours de la première moitié du VI^e^ siècle, ainsi que l'a fait remarquer Brock 1982, p. 22, qui souligne en outre que Mar Aba étudia le grec à Édesse, puis voyagea à Alexandrie, en Grèce, à Constantinople, avant de revenir à Nisibe, puis à Séleucie-Ctésiphon. Sur Mar Aba, on peut lire Wolska 1962, p. 63-73 (« Cosmas et l'école de Nisibe »).

30. Voir, par exemple, notre commentaire au texte de Paul le Perse concernant le *Peri hermeneias*, dans Hugonnard-Roche 2013. Paul le Perse composa aussi une introduction à la philosophie d'Aristote sur le modèle des introductions grecques, dont on a montré qu'elle était proche de celle du philosophe néoplatonicien Élias ; sur les parties de cette introduction, qui nous sont conservées dans le *Tartīb al-saʿādāt* (« Hiérarchie des bonheurs ») de Miskawayh, voir Gutas 1983.

conserve le texte[31]. La seconde œuvre est un *Traité de logique*, dédié au souverain sassanide, et composé à l'époque du catholicossat d'Ézéchiel (567-580), selon le témoignage de Barhebraeus[32]. Il est possible que le texte syriaque que nous conservons de ce traité soit aussi une traduction faite à partir du persan, mais nous n'en avons pas le témoignage explicite. Avant d'examiner ces deux textes, il faut noter qu'ils relèvent de deux genres littéraires différents. L'*Élucidation* se présente comme un commentaire, ou plutôt comme une sorte d'épitomé d'une partie du traité aristotélicien : le début de l'opuscule tire des premiers chapitres du *Peri hermeneias* les éléments de langage nécessaires à l'exposé à suivre sur les oppositions des propositions interprétées en termes de modalités (selon le nécessaire, l'impossible et le possible). Le *Traité de logique* est un ouvrage de type plutôt systématique qui expose succinctement toutes les parties de la logique, empruntées aux *Catégories*, au *Peri hermeneias*, et aux *Premiers analytiques*, en vue de constituer un exposé de syllogistique aristotélicienne (interprétée selon les trois modalités susdites)[33]. Ces deux visées différentes des deux ouvrages expliquent sans doute en partie leurs divergences à propos des parties et des espèces du discours que nous allons décrire.

Au tout début de l'*Élucidation*, Paul affirme que « l'homme est supérieur par la logique *(mlīlūtā)* aux <êtres> qui sont sans *logos (d-lā meltā)* et tout ce qu'il ne sait pas et qu'il est possible de savoir, et qu'il veut savoir, il le sait par le moyen de la logique [...] »[34]. Cette logique, instrument de tout savoir selon Paul, est ainsi décrite dans le *Traité* : « [...] l'instrument *(ūrganūn)* de la philosophie est la logique *(mlīlūtā)* [...] la logique provient de la composition *(rūkābā)* du discours *(memrā).* »[35] Deux énumérations différentes des parties du discours sont alors énoncées dans les deux œuvres. Dans l'*Élucidation*, on lit : « Les parties du discours *(memrā)* sont six : le nom, le verbe *(meltā)*,

31. Paul le Perse, *Élucidation du Peri hermeneias*, édition du traité, avec introduction, traduction et commentaire par Hugonnard-Roche.

32. Paul le Perse, *Traité de logique*, édition du traité, avec traduction latine et notes par Land. Cf. aussi Barhebraeus, *Chronicon ecclesiasticum*, col. 97-98.

33. Sur l'usage des modalités dans les œuvres de Paul le Perse, un sujet qui n'entre pas dans notre présente étude, nous renvoyons à des études antérieures, notamment à Hugonnard-Roche 2013 et à l'étude sur « La constitution de la logique tardo-antique et l'élaboration d'une logique "matérielle" en syriaque » dans Hugonnard-Roche 2004a, p. 255-273.

34. *Élucidation*, p. 49 (syriaque p. 48). Nous avons volontairement traduit le mot syriaque *meltā* par le mot grec λόγος, afin de mettre en évidence l'équivalence entre les deux mots dans le passage cité de Paul le Perse.

35. Paul le Perse, *Traité de logique*, p. 5* (nous accolons une étoile aux numéros des pages de l'édition syriaque, afin de les distinguer des pages de la traduction latine).

le pronom, l'adverbe *(ʿal meltā)*, la préposition *(ʿal sīmā)*, la conjonction *(ʾesārā)* »[36], sans que cette énumération soit commentée, car aussitôt après viennent les définitions des parties ainsi distinguées. Dans le *Traité*, les parties principales sont dites être au nombre de deux : le nom et le verbe, auxquels sont ajoutées des conjonctions[37]. Le point de vue semble donc différent d'un traité à l'autre. Dans le *Traité*, c'est le point de vue logique qui prévaut : la visée ultime de l'ouvrage est le syllogisme, et la phrase qui sera donc l'objet de l'étude sera l'énoncé prédicatif, composé d'un nom et d'un verbe, conformément à la tradition péripatéticienne relue par les commentateurs. C'est au contraire le point de vue grammatical qui semble prévaloir dans l'*Élucidation*, dont le début se rapporterait alors aux quatre premiers chapitres du *Peri hermeneias*, que l'érudition moderne a parfois qualifiés de linguistiques[38]. Mais les choses, on va le voir, sont moins simples.

La liste de l'*Élucidation* est une liste des parties de la λέξις, au sens de la *Poétique* d'Aristote, et elle rappelle celle de la *Technè*, qui comprend, rappelons-le, huit parties : nom, verbe, participe, article, pronom, préposition, adverbe, conjonction[39]. La tradition grammaticale syriaque a, comme on sait, omis par la suite l'article, qui n'existe pas comme tel en syriaque, du point de vue morphologique[40]. Paul omet, en outre, le participe, pour une raison qui n'est pas dite[41]. Notons, au passage, que la liste de parties distinguées par Paul n'est pas sans rapport non plus avec celle des parties qu'Ammonius appelle les « tristement fameuses huit parties du discours », dans son commentaire au *Peri hermeneias* : celles-ci

36. *Élucidation*, p. 49. Nous analysons la description des parties du discours donnée dans l'*Élucidation*, dans Hugonnard-Roche 2013, p. 70-74.

37. Paul le Perse, *Traité de logique*, p. 5*.20-24 (les numéros des pages sont séparés par un point des numéros des lignes).

38. Cf. par exemple le travail approfondi sur ces chapitres par Montanari 1984.

39. Cf. Denys le Thrace, *Technè*, p. 48-49.

40. Le mot grec ἄρθρον est traduit par *šaritā*, « articulation » dans la *Technè*, cf. Merx 1889, p. 50*, 61* (trad. King s.d., p. 67, 73). Le texte de Paul, dont la datation semble assez proche de celle de l'adaptation de la *Technè*, suggère que l'omission de l'article s'est faite assez rapidement chez les lettrés syriaques. Sur l'omission de l'article dans la grande grammaire de Bar Zoʿbi, voir la liste de ses parties de la phrase, dans Bohas 2008, p. 146.

41. Nous avions fait remarquer, dans le commentaire de notre traduction, que Jacques d'Édesse considérera le participe comme un verbe au temps présent, cependant qu'il sera classé avec les noms eu égard à sa morphologie, cf. Hugonnard-Roche 2013, p. 71. Il est bon de rappeler aussi ce que nous disions *ibid.*, p. 71 n. 11 : nos remarques s'appliquent au texte syriaque que nous lisons, mais celui-ci est une traduction à partir du persan faite par Sévère Sebokht, et la question de savoir si le texte original a reçu des modifications de la part du traducteur est sans réponse.

sont les mêmes que celles de la *Technè*, mais regroupées selon un ordre fondé sur leurs significations (nom, pronom, verbe, participe), ou encore sur le fait d'exprimer la relation du sujet au prédicat (adverbe), et enfin sur leur absence de signification (article, préposition, conjonction)[42]. Ammonius conclut d'ailleurs son exposé en précisant que les parties, en tant qu'elles sont prises dans cette liste, ne sont pas des parties de l'énoncé (λόγος), mais des parties de l'expression (λέξις), « de laquelle l'énoncé est lui-même une partie, comme il est dit dans la *Poétique* »[43], ajoutant plus loin que « l'énoncé diffère de l'expression, en ce que l'un est essentiellement la somme des vocables qui signifient les choses, alors que l'autre l'est de la totalité sans restriction des vocables employés pour la communication »[44]. Les parties de l'*Élucidation* semblent donc proches de la tradition grammaticale, celle que représente la *Technè* de Denys, celle aussi dont témoigne le commentaire d'Ammonius : ce sont des parties de l'expression, au sens de la λέξις d'Ammonius, au sens du λόγος (« phrase ») du Denys grec, traduit par *memrā*[45].

La suite du texte de l'*Élucidation* montre toutefois que l'inspiration de Paul n'y est pas purement grammaticale. En effet, la définition du nom dans l'*Élucidation* ne reprend pas celle de la grammaire de la *Technè*, à savoir « le nom est une partie de discours *(meltā)*[46] signifiant un corps *(gūšmā)* ou une action *(sūʿrānā)* »[47]. Au contraire la définition qu'il donne est conforme au

42. Cf. Ammonius, *Commentaire sur le Peri hermeneias*, p. 11.8-12.15 éd. Busse ; trad. Blank, p. 20-21. Sur les analyses des parties du discours (ou de l'énoncé) dans l'Antiquité tardive, lire Hoffmann 1999.

43. *Ibid*., p. 12.30-13.1 éd. Busse.

44. *Ibid*., p. 13.7-9 éd. Busse ; nous citons la traduction de Ildefonse & Lallot, p. 16. On peut lire une analyse plus détaillée dans Hugonnard-Roche 2013, p. 71. Frede 1987, p. 329, fait remarquer que, pour Ammonius, le motif de cette distinction entre parties de l'énoncé et parties de l'expression pourrait résider dans la distinction qu'il convient de faire entre ce qui rend vrai un énoncé et la manière de le dire : « The idea may have been that in the case of a statement, for example, we have to distinguish between what is claimed, that is, what would make the statement a true statement, and the way we happen to make this claim, that is, how we express it » (cf. Ammonius, *ibid*., p. 13.9 et suiv. éd. Busse).

45. On observera que c'est par le même mot de *memrā* que Paul désigne les parties du discours (ou de la phrase) au sens grammatical dans l'*Élucidation*, et au sens logique dans le *Traité*.

46. Le mot *meltā*, utilisé dans la *Technè* syriaque pour désigner la phrase au sens grammatical, sera remplacé habituellement chez les logiciens par *memrā*, le terme *meltā* désignant alors couramment le verbe.

47. Cf. Merx 1889, p. 9*. Le mot *sūʿrānā* est employé pour traduire le grec πρᾶγμα. King s.d., p. 67, traduit par « concept », mais ce mot nous paraît appartenir à un autre

point de vue du *Peri hermeneias* : « le nom est un vocable qui par position *(b-sīmā)* signifie quelque chose à l'exception du temps, et s'il est divisé il ne signifie rien, par exemple "homme", "cheval", "perle" *(marganītā)*, parce que si "*marganītā*" est divisé en "*mar*", "*ga*", "*nītā*", alors <chaque partie> ne signifie rien, car même si *"mar*", lorsqu'il est dit séparément, est la signification de quelque chose, au contraire lorsqu'il est dans *marganītā* il n'est la signification de rien. »[48] Dans le *Traité* aussi, la définition du nom reprend celle du *Peri hermeneias* : « le nom est un vocable qui signifie par position *(b-sīmā)* à l'exception du temps, dont une partie séparée ne signifie rien, comme "homme". »[49] Cette ressemblance entre la définition du nom par Paul et celle d'Aristote n'est pas surprenante, dans le cas du *Traité*, étant donné que ce dernier ouvrage est largement modelé dans sa visée sur la composition de l'*Organon*. Une ressemblance de même sorte dans le cas de l'*Élucidation* était au contraire inattendue, du fait que cet ouvrage-là se présentait tout d'abord comme inspiré par une visée grammaticale.

Examinons maintenant ce qu'il en est du verbe. Dans le *Traité*, la définition de ce vocable est proche de celle du *Peri hermeneias* : « le verbe est un vocable signifiant par position *(b-sīmā)*, qui co-signifie *(d-akhdā mšawdʿā)* un certain <temps>, dont une partie séparée ne signifie rien, comme "(il) marche" *(mhalek)* »[50]. Dans l'*Élucidation*, la définition est la suivante : « le verbe est un vocable qui par position *(b-sīmā)* signifie une

champ lexical que ceux auxquels appartiennent les termes πρᾶγμα (et πράττειν, en grec), *sūʿrānā* (et *sʿar*, en syriaque), *agere* (en latin), qui se recoupent sans être évidemment identiques. C'est pourquoi nous adoptons la traduction de Lallot 1989, p. 49, en faisant nôtre son commentaire, p. 127 : « Le terme de *prâgma*, que je traduis un peu mécaniquement par "action", doit s'entendre de manière très large, par opposition à *sôma*, comme tout objet de pensée homogène n'ayant pas de caractère corporel, c'est-à-dire privé de déterminations spatiales. » Cette traduction recouvre d'autres notions qui seraient exprimées, par exemple, par les termes : « procès », « activités », « états ».

48. Cf. Hugonnard-Roche 2013, p. 49. Nous traduisons littéralement « par position » l'expression syriaque *(b-sīmā)* qui correspond au grec κατὰ συνθήκην (« par convention »). Il faut noter aussi que Paul le Perse n'est intéressé que par la définition du nom, et qu'il ne reprend aucun des accidents (ou attributs) du nom, énumérés dans la *Technè*, en quoi il fait œuvre de logicien plutôt que de grammairien.

49. Cf. Paul le Perse, *Traité*, p. 10.18-20 ; cf. Aristote, *Peri hermeneias*, 16a19-21 : « Le nom est un vocable signifiant par convention, sans référence au temps, et dont aucune partie, prise séparément, n'a de signification » (ὄνομα μὲν οὖν ἐστὶ φωνὴ σημαντικὴ κατὰ συνθήκην ἄνευ χρόνου, ἧς μηδὲν μέρος ἐστὶ σημαντικὸν κεχωρισμένον).

50. Cf. Paul le Perse, *Traité*, p. 10.20-22 ; Aristote, *Peri hermeneias*, 16b6-7 : « le verbe est ce qui co-signifie le temps, dont aucune partie ne signifie rien, prise séparément » (ῥῆμα δέ ἐστι τὸ προσσημαῖνον χρόνον, οὗ μέρος οὐδὲν σημαίνει χωρίς).

certaine action ou passion avec le temps ; une action, par exemple, "(je) coupe", une passion, par exemple "(il) est coupé" »[51]. Cette définition manifeste une double inspiration : elle mentionne, comme le faisait celle du nom, le caractère conventionnel de la signification du mot qu'est le verbe, alors que pourtant ce caractère n'est pas explicitement mentionné dans le *Peri hermeneias* (où ne se trouve pas l'expression, κατὰ συνθήκην) ; elle mentionne aussi le temps, comme le *Peri hermeneias* et la *Technè* de Denys, mais ajoute en plus, comme la *Technè*, que le verbe signifie une action ou une passion, tout en omettant la mention des personnes et des nombres[52]. Si les définitions du nom et du verbe dans le *Traité* sont donc fidèles à leur modèle aristotélicien – le traité ayant pour fin, rappelons-le, d'exposer la syllogistique d'Aristote –, dans l'*Élucidation* du *Peri hermeneias*, Paul emprunte aux deux traditions, celle de la logique d'Aristote, et celle de la grammaire, lorsqu'il décrit les parties du discours et définit ses deux parties principales (au sens de la logique), qui sont le nom et le verbe. On peut remarquer, il est vrai, qu'Ammonius observe que, « quand nous émettons des verbes, c'est que nous voulons indiquer à titre principal certaines actions ou passions », mais cette mention ne fait pas partie de sa définition du verbe, reprise de celle d'Aristote ; pour lui, il est clair que le verbe est un nom signifiant en plus un temps, mais l'actif et le passif ne font évidemment pas partie de sa fonction logique, celle de prédicat dans une phrase déclarative[53].

Nous passons sur le pronom et la préposition, présents dans le texte de l'*Élucidation*, mais absents, comme il est naturel, du *Traité* (car dépourvus de fonction logique), et nous venons à la conjonction qui se trouve dans les deux œuvres de Paul. La définition dans l'*Élucidation*, à savoir : « la conjonction est un vocable *(qālā)* qui lie un énoncé *(memrā)* avec un énoncé, par exemple : "parce que" *(meṭul)*, "donc" *(badgūn)*, "si" *(en)*, "d'une part" *(man)* », n'est pas identique à celle, de type sémantique, de la *Technè* (qui suit de près le grec) : « une expression qui conjoint la pensée *(reʿyānā)* avec la construction *(ṭaksā)* »[54], mais elle est proche de la définition de type syntaxique du *Traité* : « Conjonctions du discours, ainsi sont appelés, par exemple, "en effet *(gēr)*", "d'autre part" *(dēn)*, "en outre" *(ʿūd)*, "mais" *(bram)*, "c'est-à-dire" *(kīt)*, "donc" *(hokīl)* et les autres <mots> semblables,

51. Cf. HUGONNARD-ROCHE 2013, p. 49 (et syr. p. 48).

52. La définition de la *Technè* syriaque, fidèle au grec, est celle-ci : « le verbe est une expression dépourvue de cas non casuelle, qui admet temps, personnes et nombres, et qui exprime l'actif ou le passif », cf. MERX 1889, p. 16*-17* ; trad. KING, s.d., p. 72.

53. Nous reprenons ici nos remarques dans HUGONNARD-ROCHE 2013, p. 72.

54. Cf. MERX 1889, p. 23*, trad. KING s.d., p. 76.

qui <effectuent> comme une sorte d'assemblage, de lien, de connexion et d'ordre <entre plusieurs énoncés>, et les adverbes »[55]. Cette description de la conjonction comme ce qui a pour fonction d'assembler, de lier et de joindre, rappelle la remarque d'Ammonius, qui compare également les conjonctions, les articles, les prépositions et les adverbes eux-mêmes (καὶ αὐτὰ τὰ ἐπιρρήματα), aux chevilles, au lin et à la poix, qui servent à l'assemblage des planches d'un navire[56].

Dans le texte du *Traité* de Paul, l'adverbe ne fait pas l'objet d'une définition à part, mais on ne saurait s'en étonner, puisqu'il ne compte pas parmi les parties propres du discours logique qui, selon Aristote, se réduisent au nom et au verbe. À ceux-là vient cependant s'ajouter, chez Ammonius, la conjonction, qui permet d'exprimer une unité résultant de la liaison des parties : ainsi, Ammonius explique que, à côté des énoncés qui sont uns par leur nature même, comme « Socrate marche », d'autres énoncés sont uns par l'effet d'une conjonction, « copulative » (συμπλεκτικός) par exemple, ou « disjonctive » (διαζευκτικός), ou encore « conditionnelle » (συναπτικός)[57]. Dans le texte du *Traité* cité ci-dessus,

55. Cf. Paul le Perse, *Traité*, p. 5*.23-25. Le texte n'est pas parfaitement clair, mais il semble bien qu'il faille comprendre que l'auteur assimile les adverbes aux conjonctions dans la fonction de lien entre parties du discours, comme le fait Ammonius, dans le texte cité à la note suivante. L'auteur ne veut certainement pas dire que les adverbes sont aussi appelés des conjonctions, mais plutôt qu'ils font partie des mots qui assurent un lien entre certains éléments de la phrase, comme le font les conjonctions.

56. Cf. Ammonius, *Commentaire sur le Peri hermeneias*, p. 12.25-28 éd. Busse ; trad. Blank p. 21. La comparaison avec la colle et les chevilles était connue comme péripatéticienne par Apollonius Dyscole, *Fragmenta* (= GG 2.3), p. 31. On peut trouver d'autres références à la tradition grecque sur la question des parties du λόγος et parties de la λέξις, dans Ammonius, trad. Blank, n. 64, 68, 69 aux p. 140-141. Stephanus d'Alexandrie, *Commentaire sur le Peri hermeneias*, p. 3.31-35 éd. Hayduck, fait observer qu'Aristote ne mentionne que le nom et le verbe, car les autres parties du discours ne sont pas véritablement des parties du discours, mais que certaines d'entre elles, comme les adverbes, signifient seulement la relation du sujet au prédicat. Et dans la phrase suivante, *ibid.*, p. 3.35-38, Stephanus reprend la comparaison avec le bateau, dont les planches sont les vraies parties, par opposition à la colle et aux chevilles qui en sont seulement des compléments : le texte de Stephanus conduit donc à faire des adverbes, pour les parties du discours, l'analogue de la colle et des chevilles pour les parties du bateau, c'est-à-dire à rapprocher les adverbes des conjonctions, comme on peut le lire chez Paul le Perse ; cf. trad. Charlton, p. 120.

57. Cf. Ammonius, *Commentaire sur le Peri hermeneias*, p. 3.28-4.3 éd. Busse ; et p. 66.31-67.19, où Ammonius commente le début du chap. 5 du *Peri hermeneias*, 17a8-9 (« La première espèce de discours déclaratif, c'est l'affirmation ; la suivante, la négation. Tous les autres discours ne sont uns que par la liaison συνδέσμῳ des parties »), et reprend l'exemple du bateau dont les planches sont unies par des chevilles.

Paul semble bien, lui aussi, assimiler les adverbes aux conjonctions dans la fonction de lien, sans toutefois qu'apparaissent clairement quels éléments du discours ce lien conjoindrait. Dans l'*Élucidation*, la définition qu'il donne, « l'adverbe *(ʿal meltā)* est un vocable qui est prédiqué *(metqaṭreg)* d'un verbe, par exemple : "amicalement", "humblement", "librement" »[58], est conforme pour l'essentiel à la tradition grammaticale, et correspond pour partie à celle de Denys, selon laquelle l'adverbe *(ʿal memrā)* est une partie de phrase non fléchie, « dite du verbe » ou « appliquée au verbe »[59], mais elle utilise le terme technique forgé dans la logique syriaque pour désigner la prédication[60].

Il est remarquable que les deux textes de Paul le Perse, l'*Élucidation* et le *Traité*, offrent deux caractérisations différentes de l'adverbe : dans l'*Élucidation* il est un vocable qui se prédique d'un verbe, dans le *Traité* il est un vocable qui sert de lien entre des parties du discours. Que dire d'une telle divergence ? Dans la tradition grammaticale, dont hérite Denys, l'adverbe est un vocable qui modifie un verbe ; ainsi Apollonius définit l'adverbe comme « une expression indéclinable qui est prédiquée d'inflexions verbales, soit universellement, soit particulièrement, sans lesquelles il n'exprime pas une pensée complète »[61]. L'adverbe est un τρόπος

58. Cf. HUGONNARD-ROCHE 2013, p. 49. Notons que Paul ne donne en exemples que des adverbes de manière.

59. MERX 1889, p. 64* : la traduction syriaque *d-metamrā ʿal memrā ʾaw ʿlawhy d-memrā* semble une tentative pour rendre la formulation double du grec κατὰ ῥήματος λεγόμενον ἢ ἐπιλεγόμενον ῥήματι (cf. Denys le Thrace, *Technè*, p. 60) ; s'agissant du sens du préfixe ἐπί dans le mot ἐπιλεγόμενον, il ne semble pas qu'il se rapporte à l'ordre des mots dans la définition, mais plutôt qu'il se rapporte à la fonction de l'adverbe, pris comme épithète du verbe : voir, sur ce point, la remarque de LALLOT 1989, p. 217-218, qui s'appuie sur une scolie de la *Technè*.

60. Dans le texte grec d'Apollonius, c'est le verbe κατηγορεῖν qui est utilisé pour qualifier la relation de l'adverbe au verbe, cf. la note ci-dessous. Dans le texte grec de la *Technè*, c'est en revanche λεγόμενον qui est utilisé dans cette fonction, et la version syriaque emploie à son tour le verbe *ʾemar* qui correspond précisément à λέγειν. Au contraire Paul le Perse utilise *metqaṭreg* (transposition à partir de κατηγορεῖν). S'il n'a pas pu s'inspirer directement d'Apollonius, il n'est peut-être pas impossible qu'il ait eu accès à quelque scolie contenant le mot κατηγορεῖν, mais dans le contexte logique qui est celui de son traité, il paraît plus vraisemblable qu'il tire le mot de son usage dans la logique, pour signifier la relation syntactico-sémantique de l'adverbe au verbe. Voir aussi l'explication d'un scholiaste de la *Technè* qui explique que les philosophes appellent l'adverbe κατηγόρημα : ἐπειδὴ καὶ τὸ ἐπίρρημα κατηγόρημά φασιν οἱ φιλόσοφοι (cf. HILGARD 1901, p. 95) ; sur l'emploi du mot κατηγορεῖν chez Apollonius, voir SLUITER 1990, p. 94-95.

61. Apollonius Dyscole, *Sur l'adverbe*, p. 119.5-6 : ἔστιν οὖν ἐπίρρημα μὲν λέξις ἄκλιτος, κατηγοροῦσα τῶν ἐν τοῖς ῥήμασιν ἐγκλίσεων καθόλου ἢ μερικῶς, ὧν ἄνευ οὐ

du verbe. Dans la tradition péripatéticienne, au contraire, l'adverbe n'est pas, au premier chef, un mode du verbe, mais en indiquant une certaine relation (σχέσις) entre le prédicat et le sujet, il semble contribuer ainsi à la génération de phrases déclaratives[62]. La divergence susdite paraît donc s'expliquer par la confrontation de deux traditions, l'une grammaticale, l'autre logique. Mais, en réalité, Ammonius lui-même semble bien, dans son commentaire, confondre deux notions : l'adverbe qui est un prédicat du verbe et le mode qui modifie l'appartenance du prédicat au sujet[63]. Paul, pour sa part, reprend la définition grammaticale dans l'*Élucidation*, tandis que la définition donnée dans le *Traité* est proche de la tradition proprement péripatéticienne. Toutefois, dans la suite du texte, qu'il n'est pas possible d'analyser ici, il partage avec Ammonius la confusion entre les deux caractérisations de l'adverbe[64].

Si l'on prend une vue d'ensemble des deux traités, dans les parties comparées ci-dessus, on constate que la distinction entre logique et grammaire n'est pas partout nettement faite. Dans le *Traité*, c'est le point de vue logique qui domine largement. Le seul cas où des notions de type grammatical s'insèrent dans l'exposé est celui des conjonctions, auxquelles sont ajoutés les adverbes. C'est aussi le lieu où le texte du *Peri hermeneias* ouvre la voie à l'introduction d'éléments grammaticaux, dont la fonction logique n'est pas parfaitement définie[65]. Les commentateurs grecs, quant à eux, dans le sillage des travaux des logiciens stoïciens, préciseront les types de propositions composées – copulatives, disjonctives, conditionnelles – qui seront l'objet des constructions logiques[66]. Dans l'*Élucidation*, au contraire, le point de vue adopté est linguistique, dès le début, à l'occasion de l'énumération des parties du discours : les six parties énumérées relèvent d'une étude grammaticale, la plupart d'entre elles n'ayant aucune fonction logique. Toutefois, à l'occasion des définitions de certaines d'entre elles, Paul adopte tantôt un point de vue logique,

κατακλείσει διάνοιαν. On peut lire une analyse détaillée de cette phrase dans Sluiter 1990, p. 83-103 ; trad. dans Lallot 1989, p. 218 : « L'adverbe est un mot non fléchi qui prédique, de manière générale ou avec des restrictions, les inflexions des verbes, qui lui sont indispensables pour l'expression d'une pensée achevée. »

62. Cf. Ammonius, *Commentaire sur le Peri hermeneias*, p. 12-6-7 éd. Busse.

63. Voir à ce propos les analyses de Barnes 1991.

64. Voir nos remarques détaillées sur ce sujet dans Hugonnard-Roche 2013, p. 101-102.

65. Cf. *Peri hermeneias* 17a9 : « Tous les autres discours ne sont uns que par la liaison (συνδέσμῳ) des parties » (οἱ δὲ ἄλλοι συνδέσμῳ εἷς).

66. Cf. le passage d'Ammonius, *Commentaire sur le Peri hermeneias*, p. 3.28-4.3 éd. Busse déjà mentionné à la note 57.

tantôt un point de vue grammatical, ou bien encore il associe les deux points de vue dans une même définition. Cela porte à penser que lui-même envisage le *Peri hermeneias*, dans sa partie initiale du moins, comme relevant des deux disciplines simultanément. On peut observer d'ailleurs qu'Ammonius, dans son commentaire sur le *Peri hermeneias*, se préoccupe d'adapter l'exposé de questions grammaticales – dans une digression à propos précisément des parties de l'énoncé –, à son projet de commenter le texte d'Aristote, qui à ses yeux n'est pas principalement grammatical, lorsqu'il traite du nom et du verbe[67].

Les descriptions, par Paul le Perse, des parties « linguistiques » du *Peri hermeneias*, dont nous avons donné une brève esquisse ci-dessus, n'épuisent pas les analyses du discours que l'on trouve dans l'*Élucidation*, ni dans le *Traité*. À côté des parties proprement dites *(mnawātā)*, Paul distingue en effet, dans l'*Élucidation*, des espèces du discours *(ʾedše d-memrā)*, au nombre de dix. Pour la compréhension du texte, il est utile de citer le passage en entier, avec les exemples :

> « Les espèces du discours sont dix : vocatif, interrogatif, impératif, précatif, déclaratif, exclamatif, juratif, institutif, hypothétique, dubitatif. Vocatif *(qārūyā)*, par exemple : "viens ici" ; interrogatif *(mšaʾlānā)*, par exemple : "d'où viens-tu" ; impératif *(pāqūdā)*, par exemple : "pars d'ici" ; précatif *(mpīsānā)*, par exemple : "donne-moi cela" ; déclaratif *(pāsūqā)*, par exemple : "le soleil est brillant" ; exclamatif *(metdamrānā)*, par exemple : "comme le soleil est brillant" ; juratif *(yamāyā)*, par exemple : "par Dieu je sais qu'il est brillant" ; institutif *(mettsīmānā)*, par exemple : "soit ce lieu la patrie, amen" ; hypothétique *(suyāmā)*, par exemple : "si le soleil est <levé>, il fait jour" ; dubitatif *(metpašqānā)*, par exemple : "est-ce que cela advient". »[68]

Il est remarquable que Paul énonce d'abord une liste longue de dix espèces, avant de proposer ensuite une liste réduite à cinq espèces, comme on le verra. Cette liste longue correspond précisément à celle que l'on peut tirer du commentaire d'Ammonius sur le *Peri hermeneias*, si l'on ajoute à une première liste péripatéticienne, citée par le commentateur[69], les espèces

67. Sur ce sujet, lire BRUNSCHWIG 2008, en particulier p. 44-50.

68. Cf. HUGONNARD-ROCHE 2013, p. 53 (trad. légèrement modifiée).

69. Cf. Ammonius, *Commentaire sur le Peri hermeneias*, p. 2.9-21 éd. Busse : « Or il y a cinq espèces d'énoncés, le vocatif, comme dans *ô bienheureux Atride*, l'impératif, comme dans *cours, vole, Iris rapide*, l'interrogatif, comme dans *qui es-tu, quel est ton peuple ?*, l'optatif, comme dans *puisses-tu faire, Zeus père...*, et enfin l'énoncé déclaratif, par lequel nous faisons une déclaration, à propos d'un état de choses quelconque, par

que, selon lui, les stoïciens y ajoutaient[70]. Nous avons déjà analysé ces listes en détail, et nous ne reprendrons pas ici cette analyse, qui déborderait notre propos[71]. Nous voudrions seulement observer la démarche de Paul, qui rassemble, dans un premier temps, tous les éléments de langage concernant les espèces du discours, avant d'en réduire le nombre, en éliminant les espèces qui se redoublent. Aussitôt après l'énoncé de la première liste, citée ci-dessus, Paul expose en effet qu'il est possible de ne compter que cinq espèces, car le dubitatif fait en réalité partie de l'interrogatif, tandis que l'exclamatif, le juratif, l'institutif et l'hypothétique se laissent ramener au déclaratif, dont ils ne font que moduler la force[72].

L'exposé de Paul sur les espèces du discours, dans l'*Élucidation*, paraît donc se rapprocher du point de vue philosophique tel qu'il est développé par les commentateurs grecs du *Peri hermeneias*. L'exposé sur le même sujet, dans le *Traité*, d'autre part, donne une image un peu différente. Les cinq premières espèces de l'*Élucidation* se trouvent, quant à elles, les mêmes que dans le *Traité* ; quelques exemples diffèrent légèrement, mais la différence la plus notable est que les espèces énumérées sont présentées non pas comme des espèces du discours *(ʾedše d-memrā)*, mais comme des espèces du verbe, si toutefois c'est ainsi qu'il faut comprendre *meltā*. Voici le texte :

> « Le verbe [...]. Ses espèces sont proprement <au nombre de> cinq : interrogatif *(mšaʾlānā)*, par exemple : "d'où viens-tu" ; impératif *(pāqūdā)*, par exemple : "vas", "fais" ; précatif *(mpīsānā)*, par exemple : "donne-moi

exemple : *et les dieux savent toutes choses* » (trad. Ildefonse & Lallot, p. 2-3) ; trad. anglaise Blank, p. 12. Les mêmes cinq espèces sont énumérées par le commentateur Stephanus, à propos de la définition du λόγος ἀποφαντικός (discours déclaratif), dans son commentaire sur le même traité d'Aristote ; cf. Stephanus d'Alexandrie, *Commentaire sur le Peri hermeneias*, p. 19.11-12 éd. Hayduck, où l'auteur donne une simple liste sans exemples.

70. Cf. Ammonius, *Commentaire sur le Peri hermeneias*, p. 2.26-3.6 éd. Busse. Sur les espèces du discours mentionnées dans le commentaire d'Ammonius et leur rapport avec les λεκτά énumérés par les stoïciens, voir Schenkeveld 1984.

71. Cf. Hugonnard-Roche 2013, p. 81-83.

72. La même réduction des espèces « stoïciennes » de discours aux espèces « péripatéticiennes » est esquissée par Ammonius, qui déclare que les espèces ajoutées par les stoïciens « se ramènent clairement à certaines de celles que nous avons énumérées », cf. Ammonius, *Commentaire sur le Peri hermeneias*, p. 2.27-2 éd. Busse, et notre commentaire Hugonnard-Roche 2013, p. 83. Sur les « espèces stoïciennes », voir l'exposé donné par Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres* VII, 66-68, trad. Goulet p. 833-835 ; éd. Dorandi p. 514-515.

un cheval" ; vocatif *(qārūyā)*, par exemple : "ô un tel viens ici" ; déclaratif *(pāsūqā)*, par exemple : "l'homme est mortel". »[73]

Notons que ces « espèces du verbe » sont décrites à l'aide des mêmes mots très exactement que ceux qui sont utilisés pour décrire les espèces du discours dans l'*Élucidation*. Seul, parmi ces mots, *pāqūdā*, qui signifie l'impératif, se trouve dans la liste des cinq *lectiones (qrāyātā)*, ou modes du verbe, dans la *Technè* de Denys[74]. Mais il est remarquable que quatre des mots employés par Paul le Perse pour nommer des « espèces » du verbe se trouvent dans la grammaire de Bar Zoʿbi, pour nommer des « modes » *(qrāyātā)* du verbe, ceux qui signifient l'impératif, l'interrogatif, le vocatif, et le déclaratif ; le seul terme différent est celui qui désigne le précatif *(metkašpānā)* chez Bar Zoʿbi. On pourrait être tenté de penser que la désignation « espèces » du verbe lue dans le *Traité* de Paul (ou son traducteur Sévère Sebokht) fût une erreur pour « modes » du verbe. Mais, à l'inverse, cette désignation, prise au sérieux, pourrait être un indice de la confusion entre logique et grammaire présente dans le *Traité*, à savoir de la confusion entre espèces du discours et modes du verbe, qui sont désignés par des termes semblables[75].

C'est le lieu de souligner, nous semble-t-il, que les modes du verbe sont désignés comme modes de lecture *(qrāyātā, lectiones)* dans la *Technè* de Denys, comme d'ailleurs dans la grammaire de Bar Zoʿbi, alors que dans le texte grec ils sont désignés par ἐγκλίσεις, qui signifie « flexions ». Dans le grec, en effet, ces modes sont morphologiquement marqués ; ainsi, dans la *Technè* grecque, qui énumère les formes suivantes : indicatif, impératif, optatif, subjonctif, infinitif. Ce qui n'est pas le cas dans le syriaque, qui ne dispose pas des mêmes « flexions » verbales[76]. De fait, ce sont des modalités d'énonciation qui sont signifiées par les modes en question, dans le syriaque, comme le montrent leurs désignations mêmes et les exemples fournis par Paul. Lesdites désignations peuvent être rapprochées de deux traditions : d'une part, ainsi qu'on l'a vu, celle de la rhétorique grecque, dont le commentaire d'Ammonius sur le *Peri hermeneias* est l'écho

73. Cf. Paul le Perse, *Traité*, p. 10.25-11.1.

74. Cf. Merx 1889, p. 59* (trad. King s.d., p. 72) ; les noms utilisés par Huzaya sont : *metaḥmānā* (indicatif), *pāqūdā* (impératif), *mṣalyānā* (précatif), *mqablānā* (subjonctif), *metʾamrānūtā men memrā* (infinitif).

75. Cf. Farina 2013, p. 148-149, sur la désignation des modes chez divers auteurs syriaques (Huzaya, Bar Zoʿbi, Barhebraeus).

76. Cette différence est fortement soulignée par Bohas 2003, p. 76, qui fait remarquer que « les seuls modes de la *Technê* qui peuvent trouver un correspondant [avec le grec] en tant que catégorie morphologique sont l'impératif et l'indicatif », *ibid*. p. 79.

à l'époque tardo-antique[77] ; d'autre part, celle de l'usage syriaque des accents, employés à des fins d'orthoépie, mais aussi en vue d'un marquage de la signification, certains de ces accents portant les mêmes noms que ceux qui désignaient les modalités d'énonciation dans les textes de la *Technè*, de Paul ou de Bar Zoʿbi[78]. Le texte de Paul, dans le *Traité*, offre l'exemple d'une association implicite entre les noms désignant les modes *(qrāyātā*, *lectiones)* du verbe et ceux qui désignent les espèces du discours, association qui s'exprime, en une phrase transitoire en quelque sorte, par l'emploi de l'expression « hybride » « espèces du verbe » en lieu et place de l'expression « espèces du discours »[79].

Après le passage que nous venons de citer, le texte du *Traité* se poursuit ainsi :

> « En outre il y a cinq autres sortes *(znāye)*, qui sont incluses en elles [i.e. les "espèces"], et en quelque manière en sont séparées. Par exemple, les serments [juratif] *(maumātā)* : "par dieu je ne sais pas cela" ; autre <exemple> [hypothétique] *(b-ʾen)* : "pour sûr, si c'est le jour, alors il fait

77. Il semble opportun de signaler ici que dans la *Poétique* 19, 1456b9, Aristote rappelle qu'un aspect de l'étude de l'expression est constitué par les figures de l'expression (τὰ σχήματα τῆς λέξεως), parmi lesquelles il mentionne plusieurs des espèces du discours dont il est question dans les listes de Paul le Perse et d'Ammonius : « il s'agit, écrit-il, de l'ordre, de la prière, de la narration, de la menace, de la question, de la réponse et de toutes choses de ce genre » (*Poétique*, 1456b11-13 ; trad. Dupont-Roc & Lallot, p. 101). Les auteurs anciens faisaient remonter à Protagoras l'origine de la division du discours en espèces, cf. Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres* IX, 53-54 : « Il [Protagoras] divisa le premier le discours en quatre espèces : la prière, la question, la réponse, le commandement (d'autres disent en sept : la narration, la question, la réponse, le commandement, le compte rendu, la prière, l'invocation), qu'il appelait les fondements du discours » (trad. Brunschwig p. 1090) ; cf. éd. Dorandi p. 695.

78. À propos de la rencontre entre le système des accents syriaques et la division péripatéticienne des parties du discours, voir Revell 1974, et King 2013, p. 109-112. Une étude très détaillée des noms des accents, dans les deux traditions syro-orientale et syro-occidentale, est donnée dans Segal 1953. Un exemple intéressant de la contamination entre la théorie péripatéticienne des parties du discours avec le système des accents syriaques est fourni par le texte d'un grammairien anonyme syro-occidental du VII^e^ siècle, qui met sous le nom d'Aristote lui-même l'énumération de cinq « signes » du discours *(nīšē d-melltā)*, qui ne sont autres que les cinq parties du discours énumérées par Paul le Perse, à la suite d'Ammonius : cf. Contini 2001, p. 26, qui fait référence au *Traité sur les points*, édité par Phillips 1869, p. 68 (texte syriaque), p. 75 (trad. anglaise).

79. Sur la terminologie des auteurs syriaques relative aux modes du verbe, voir Farina 2013, p. 148-151 ; sur les désignations grecques de ces modes, voir Conti 2013, p. 117-126, et aussi Lallot 1989, p. 162-164.

> jour" ; autre <exemple>, dubitatif *(b-pīsākā)* : "que va-t-il choisir d'autre" ; autre <exemple>, incomplet *(lā mšamli)* : "alors il venait"[80] ; et en cinquième lieu, l'institutif *(pāqūdūtā)* : "soit à un tel[81] une quantité de biens". »[82]

Dans ce texte, Paul reprend la plupart des cinq espèces du discours qui, dans l'*Élucidation*, correspondaient aux espèces ajoutées par les stoïciens aux premières espèces, celles des péripatéticiens selon le commentaire d'Ammonius. Et sa remarque, selon laquelle ces « espèces » sont incluses dans les précédentes, renvoie clairement à la tradition dont Ammonius, et lui-même, se sont fait l'écho en disant que ces espèces font partie des cinq premières, ou du moins se laissent ramener à elles[83]. La présentation que Paul donne ici de ces « espèces » supplémentaires est clairement éloignée, on l'aura noté, du style que l'on attendrait dans un traité de logique. En outre, l'une des « espèces » n'a pas d'espèce correspondante dans les espèces du discours énumérées dans l'*Élucidation*, à savoir celle de l'énoncé incomplet. En somme, toute cette partie du traité, touchant les « espèces » du verbe, porte la trace d'une forte contamination entre grammaire et logique, celle-ci d'inspiration stoïcienne pour partie, pour ce qui regarde notamment l'hypothétique et l'énoncé incomplet. Cette contamination était déjà présente, nous l'avions noté, dans les débuts de l'*Élucidation*, que l'on pouvait considérer comme influencée par la teneur linguistique des premiers chapitres de *Peri hermeneias*. Mais on en trouve, comme on le constate, des traces également dans le *Traité de logique*.

Avant de clore notre exposé concernant Paul le Perse, nous voudrions prévenir une objection possible. On pourrait, en effet, objecter à cet exposé que l'on y traite de deux textes, dont l'un est une traduction du pehlevi en syriaque, si l'on en croit la suscription du manuscrit, et dont l'autre pourrait également être une traduction de même sorte. À cela, l'on répondra que les différences entre les deux textes subsistent, à travers les langues employées, à moins que l'on imagine que l'un des deux textes ait été réécrit par le traducteur, ou que les deux aient été réécrits par un ou des traducteurs, sur lesquels on ferait peser la charge des modifications, et par suite des différences entre ces deux textes. En outre, il reste que les différences sont clairement enracinées dans une double tradition,

80. Cet exemple se rapporte, semble-t-il, à un énoncé incomplet, dont seule l'apodose est exprimée.

81. Nous lisons *l-plān* avec le manuscrit (BL Add. 14 660, f. 59v), au lieu de *l-holēn*, dans l'édition Paul le Perse, *Traité*, p. 11*.7.

82. Cf. Paul le Perse, *Traité*, p. 11*.1-7.

83. Pour faciliter les comparaisons, nous avons ajouté entre crochets droits les noms de ces espèces, lorsqu'il y avait lieu, dans les cas où Paul ne les a pas mentionnés.

philosophique – celle d'Ammonius et de son école –, et grammaticale – celle de Denys le Thrace. À moins donc d'imaginer que Paul le Perse ne soit l'auteur véritable d'aucun des deux traités que nous avons examinés – supposition qui n'a pas lieu d'être en l'état de nos connaissances –, la confrontation des deux œuvres conserve, pensons-nous, tout son intérêt[84].

Proba

Nous allons observer une autre rencontre entre logique et grammaire, à propos des chapitres dits linguistiques du *Peri hermeneias*, dans le commentaire sur ce traité composé par Proba, déjà mentionné plus haut.

Proba est l'auteur de trois commentaires conservés touchant le cursus des études logiques : l'un sur l'*Isagoge* de Porphyre[85], un autre sur le *Peri hermeneias*, et un autre encore sur les *Premiers analytiques*[86]. Nous nous arrêterons ici à son commentaire sur le *Peri hermeneias*[87]. Celui-ci est de structure très différente de l'*Élucidation* de Paul le Perse. Il s'agit d'un commentaire de type exégétique, avec lemmes, dont le modèle grec le plus proche serait les commentaires d'Olympiodore : comme ces derniers, en effet, le commentaire de Proba comporte généralement, à propos d'un passage du texte étudié, une partie correspondant à la θεωρία, ou exposé général, chez Olympiodore, et une seconde partie correspondant à la λέξις, ou exposé détaillé, du même passage[88].

Abordant, au cours de l'introduction générale, la question du but du traité d'Aristote, Proba écrit que le but d'Aristote est d'enseigner ce qu'est la phrase *(memrā)*, mais non point toute phrase. Et c'est l'occasion pour lui d'énumérer cinq espèces de phrases : interrogative *(mša'lānā)*, vocative *(qārūyā)*, précative *(mpīsānā)*, impérative *(pāqūdā)*, déclarative *(pāsūqā)*[89].

84. L'enracinement de l'œuvre de Paul le Perse dans la tradition alexandrine est également attesté par les parties de son introduction à la philosophie d'Aristote, proche des *prolegomena* d'Élias : cf. ci-dessus note 30.

85. La seconde section de ce commentaire a été éditée dans Baumstark 1900, p. 4*-12*, avec traduction allemande p. 148-156. Voir notre étude d'introduction dans Hugonnard-Roche 2012.

86. Proba, *Commentaire sur les Premiers analytiques*, éd. et trad. française par Van Hoonacker 1900 ; nouvelle éd. et trad., avec commentaire détaillé par Hugonnard-Roche.

87. Proba, *Commentaire sur le Peri hermeneias*, éd. partielle, avec trad. latine, et un important glossaire, par Hoffmann.

88. Voir déjà nos remarques sur ce point dans Hugonnard-Roche 1999, p. 193 ; repris dans Hugonnard-Roche 2004a, p. 277.

89. Cf. Proba, *Commentaire sur le Peri hermeneias*, p. 66.2-4.

Ces espèces des phrases, ou espèces du discours, sont bien celles qu'énonce Ammonius lui-même, lorsqu'il examine la question du σκοπός du traité, pour ne retenir que la phrase déclarative, seule porteuse du vrai ou du faux. Proba fait de même et il s'insère donc, dès l'abord, clairement dans la tradition du commentarisme alexandrin. Les noms employés par Proba pour désigner les diverses espèces du discours sont les mêmes exactement, notons-le, que ceux employés par Paul le Perse pour désigner ces mêmes espèces du discours, y compris d'ailleurs dans le texte où ces espèces sont dites « espèces du verbe » dans le *Traité*.

Proba entame ensuite le commentaire proprement dit par un exposé sur les relations entre mots, concepts, et choses, dont traite le premier chapitre du *Peri hermeneias*. Puis il vient à la partie où sont susceptibles de se rencontrer le point de vue du logicien et celui du grammairien. Il reproduit alors très fidèlement la définition aristotélicienne du nom : « le nom est un vocable *(qāllā)* qui par convention *(b-šalmūtā)* signifie quelque chose à l'exception du temps, et s'il est divisé il ne signifie rien »[90], et dans le commentaire qui suit, il est très proche du commentaire alexandrin d'Ammonius, bien que son propre commentaire soit beaucoup moins développé[91]. L'orientation du commentaire est clairement philosophique, dans la suite de celui d'Ammonius. Certes, en quelques cas, le commentaire touche à quelques points de grammaire, mais leur traitement est déterminé exclusivement par l'explication du texte d'Aristote. Prenons l'exemple du passage où Aristote explique que les expressions « de Philon » (Φίλωνος), « à Philon » (Φίλωνι), ne sont pas des noms, mais des cas d'un nom, qui couplés avec la copule « est », « était », ou « sera », ne forment pas pour autant des phrases vraies ou fausses[92]. Proba transpose les expressions grecques (en utilisant le nom « Socrate ») ainsi : « de Socrate » *(d-Sūqraṭīs)*, « à Socrate » *(l-Sūqraṭīs)*, et il déclare que si l'on dit *d-Sūqraṭīs ʾītawhy*, ou *d-Sūqraṭīs ʾītawhy hwā* ou *d-Sūqraṭīs hāwe ʾītawhy*, on ne dit ni le vrai ni le

90. Cf. Proba, *Commentaire sur le Peri hermeneias*, p. 70.25 ; Aristote, *Peri hermeneias*, 16a19-21. Remarquons que la traduction du grec κατὰ συνθήκην à l'aide de l'expression *b-šalmūtā* est plus précise que la traduction *b-sīmā*, que nous avons rencontrée chez Paul le Perse.

91. Les points de convergence entre les deux commentaires sont signalés dans les notes de Hoffmann dans Proba, *Commentaire sur le Peri hermeneias*, p. 121-123.

92. Cf. Aristote, *Peri hermeneias*, 16a32-16b5 : « *De Philon*, *à Philon*, et autres expressions de ce genre, ne sont pas des noms, ce sont les cas d'un nom. La définition de ces cas est pour tout le reste identique à celle du nom, mais la différence c'est que, couplés avec *est*, *était* ou *sera*, ils ne sont ni vrais, ni faux, contrairement à ce qui se passe toujours pour le nom. Par exemple *de Philon est* ou *de Philon n'est pas* sont des expressions qui n'ont rien de vrai, ni de faux » (trad. Tricot, p. 80).

faux[93]. Il modèle strictement son explication sur le texte grec, sans recours à aucun terme grammatical. Dans la *Technè*, Denys écrivait, quant à lui, que dans le grec, il y avait cinq cas des noms, qu'il caractérisait au moyen d'adverbes, à savoir pour le génitif et pour le datif, qui nous intéressent ici, respectivement *gensānāʾīt* (« au génitif ») et *metyahbānāʾīt* (« au datif »)[94]. Proba, à l'inverse, se dispense en ce lieu de toute référence aux concepts grammaticaux, pour calquer son exposé sur celui d'Aristote.

Il est des cas pourtant où Proba est conduit, par le texte même qu'il commente, à entrer dans des remarques d'ordre grammatical. C'est notamment le cas à propos du verbe. Un premier problème récurrent depuis l'Antiquité est de savoir si le verbe, à lui seul, peut signifier le vrai ou le faux. Ainsi, Aristote déclarait que les verbes, en eux-mêmes et par eux-mêmes, sont des noms, et ne signifient pas encore qu'une chose est ou n'est pas[95]. Les stoïciens, de leur côté, considéraient le verbe γράφει ([il] écrit) comme correspondant à un λεκτόν (énoncé) incomplet, qui pouvait être complété si l'on savait de qui il était question[96] ; il peut être un énoncé complet lorsque le contexte détermine de qui l'on parle, mais il est considéré comme l'expression d'un λεκτόν incomplet, précisément parce que hors contexte il appelle la question « Qui ? ». Commentant Aristote, Ammonius, soulève l'aporie selon laquelle les verbes que les grammairiens disent « à la première personne », comme « (je) marche » (περιπατῶ), ou « à la deuxième personne », comme « (tu) marches » (περιπατεῖς), paraissent bien dire le vrai ou le faux, ainsi que ceux aussi de « la troisième personne », qui sont dits d'un sujet défini, comme « il pleut », « il tonne », « la foudre frappe ». À cela, il répond que ce ne sont pas les verbes par eux-mêmes qui signifient le vrai ou le faux, mais les verbes combinés avec les noms des personnes, qui sont éventuellement sous-entendus[97]. Proba reprend la question, mais en ne citant que des verbes à la troisième personne (et sans mentionner la personne verbale), à savoir : « (il) marche » *(mhalek)*, « (il) compte » *(mānyā)*, c'est-à-dire des formes grammaticales du participe. Et il adopte la même réponse qu'Ammonius, en écrivant que c'est l'expression dans laquelle « il » *(haw)*, « lui » *(hānā)*, « quelqu'un » *(plān)*, est avec « marche » *(mhalek)* ou « court » *(rāhet)*, qui est une phrase

93. Cf. Proba, *Commentaire sur le Peri hermeneias*, p. 72.4-9.

94. Merx 1889, p. 13* ; trad. King s.d., p. 70.

95. Cf. Aristote, *Peri hermeneias*, 16b16-23.

96. Cf. Frede 1974, p. 36.

97. Cf. Ammonius, *Commentaire sur le Peri hermeneias*, p. 28.11-28 éd. Busse.

(memrā), qui signifie le vrai ou le faux[98]. Exposant un point de grammaire, Proba calque donc très étroitement son explication sur la formulation grecque, en l'adaptant toutefois à la morphosyntaxe syriaque. Ammonius considère les trois personnes « je » (ἐγώ), « tu » (σύ), « il » (= « Zeus »), et les formes verbales conjuguées correspondantes, tandis que Proba ne prend en considération que « la troisième personne », avec trois exemples « il », « lui », « quelqu'un », qui s'ajustent à une seule et même forme verbale, celle du participe. Fondamentalement, sa démarche est philosophique, dans la lignée de celle d'Ammonius, et elle ne tient qu'un compte minimal des contraintes de la langue syriaque.

Une autre remarque grammaticale est formulée par Proba, à propos d'une aporie selon laquelle le verbe ne serait pas toujours prédicat, ce qu'attesterait l'exemple « dire est un verbe » (*ʾāmar meltā ʾīteh*, qui équivaudrait au grec τὸ λέγειν ῥῆμά ἐστιν ; notons au passage qu'à l'infinitif τὸ λέγειν correspond un participe en syriaque). À quoi la réponse est que ce n'est pas *ʾāmar* seul qui figure en position de sujet, pour exprimer la prédication en question, mais l'expression *hāy d-ʾāmar* (traduction de τὸ λέγειν), car avec l'addition du *dolath*, qui tient lieu d'un article (ἄρθρον), *d-ʾāmar* occupe la position d'un nom, l'article ne s'ajoutant jamais à un verbe[99]. Ainsi que le fait remarquer Hoffmann, ce n'est pas, contrairement à ce que dit Proba, le *dolath* seul, mais la formule *hāy d-*, qui fait généralement office d'article en syriaque, pour rendre l'article grec[100].

L'une des questions sans doute parmi les plus délicates à résoudre pour un logicien syriaque est celle qui se rapporte à la transposition dans sa langue des expressions grecques comportant la copule ἐστίν, ou plus généralement des formes du verbe εἶναι. Commentant le passage dans lequel Aristote dit que « *être* (εἶναι) ou *ne pas être* (μὴ εἶναι) ne présente pas une signification se rapportant à l'objet »[101], Proba l'interprète en disant qu'Aristote veut expliquer que le verbe « être » par lui-même n'asserte ni le vrai ni le faux. Et la démarche d'Aristote serait d'exposer que, étant donné que le verbe primaire, ou prototype *(tapenkā)*, à savoir « est » *(ʾītawhy)*, ne signifie pas le vrai ou le faux, a fortiori aucun des autres verbes, postérieurs

98. Cf. Proba, *Commentaire sur le Peri hermeneias*, p. 75.1-7, trad. p. 99-100.

99. Cf. Proba, *Commentaire sur le Peri hermeneias*, p. 75.13-17, trad. p. 100. Cf. le passage correspondant chez Ammonius, *Commentaire sur le Peri hermeneias*, p. 45.23-32 éd. Busse ; trad. Blank p. 53-54.

100. Cf. Proba, *Commentaire sur le Peri hermeneias*, p. 126 note 73.

101. Aristote, *Peri hermeneias*, 16b22-23 (trad. Tricot p. 82).

au verbe primaire, ne le fait non plus[102]. Et Proba explique que sont appelés primaires le « est » *(hāy d-ʾītawhy)* et le « n'est pas » *(hāy d-laytawhy)*, parce que tout verbe se résout en son propre participe *(mšawtāpūtā)* associé avec un verbe primaire : par exemple « Socrate marche » *(Sūqraṭīs mhalek)* se résout en « Socrate est marchant » *(Sūqraṭīs da-mhalek ʾītawhy)*. Ainsi donc « marche » *(mhalek)* se résout en l'expression « est marchant » *(da-mhalek ʾītawhy)*. Les grammairiens, ajoute Proba, appellent participe *(mšawtāpūtā)* la formule *da-mhalek*. Ajoutant un autre exemple, celui de « Socrate court » *(Sūqraṭīs rāhet)* qui se résout en « Socrate est courant » *(Sūqraṭīs d-rāheṭ ʾītawhy)*, Proba précise encore que la forme *rāheṭ* dite avec le *dolath*, est appelée participe *(mšawtāpūtā)* par les grammairiens[103].

L'adaptation syriaque de la *Technè* distingue, quant à elle, deux espèces de verbes[104] : un type primaire, ou prototype *(ṭūpsā qadmāyā)*, par exemple « j'achève » *(gāmarnā)*, un type dérivé *(hāw de men ṭūpsā qadmāyā metqayyam ʾītawhy)*, par exemple « je suis étant fait parfait » *(metgmar ʾnā)*[105]. Dans sa grammaire, Bar Zoʿbi, explique que l'on appelle certains verbes « figures primitives parce qu'ils ont en puissance le verbe qui est véritablement primitif, à savoir le verbe "être" *[ʾīṯāw]*. On peut en effet tous les décomposer en une séquence participe + verbe "être" »[106]. Et Bar Zoʿbi note que, dans la séquence en question, le participe est précédé du *dolath*, et il en donne de nombreux exemples, parmi lesquels nous en retiendrons un, qui est semblable à celui de Proba : *plān rāheṭ plān d-rāheṭ ʾītawhy* (« un tel marche, un tel est marchant »)[107].

102. Cette démarche est exposée plus en détail par Ammonius, *Commentaire sur le Peri hermeneias*, p. 55.11-56.13 éd. Busse, dont Proba s'inspire manifestement ici, ou si ce n'est d'Ammonius lui-même directement, du moins de sa tradition d'enseignement.

103. Sur tout ceci, voir les explications de Proba, *Commentaire sur le Peri hermeneias*, p. 77, 14-78, 5 ; trad. p. 102.

104. Dans la version grecque, les deux espèces de verbe, primaire (πρωτότυπον) et dérivé (παράγωγον), sont représentées par l'exemple de deux verbes distincts, ἄρδω et ἀρδεύω, qui ont même sens et signifient tous deux « j'arrose » ; cf. Denys le Thrace, *Technè*, texte et trad. p. 54-55, et le commentaire p. 167-168.

105. Éd. Merx 1889, p. 17*, trad. King s.d., p. 72, qui traduit respectivement « I am perfecting » et « I am being made perfect ».

106. Nous citons, en abrégé, le résumé de l'argument de Bar Zoʿbi, tel qu'il est donné par Bohas 2003, p. 74. Il faut comprendre, en s'appuyant sur l'exemple donné par Proba, que *rāheṭ* est primitif, parce qu'il a en puissance le verbe qui est véritablement primitif, à savoir le verbe « être », et donc que la forme décomposée en une séquence « être » + participe est une espèce dérivée.

107. On peut lire le texte du passage en question, édité dans Bohas 2003, p. 74.

Poursuivant encore l'explication du même passage du *Peri hermeneias*, « *être* (εἶναι) ou *ne pas être* (μὴ εἶναι) ne présente pas une signification se rapportant à l'objet », Proba se place sur un plan linguistique et il réitère que le verbe primaire est « est » *(ʾītawhy)*, qui est en grec *estin*[108], ajoute-t-il, et qui ne signifie pas par lui-même le vrai ni le faux. Puis il explique, un peu longuement, que le grec « étant » (τὸ ὄν), qu'il formule en syriaque à l'aide du syntagme *d-ʾītawhy*, est un nom grec *ʾon*, à partir duquel est dérivé *estin*[109], comme *ḥyā* est dérivé à partir de *ḥay*.

Il apparaît clairement sur les derniers extraits que nous venons de présenter combien le style même du commentaire engage l'auteur à mêler analyse logique et explication grammaticale. En effet, ainsi que nous l'avons dit, Proba donne d'abord un exposé d'ensemble sur un chapitre du traité d'Aristote, ici celui sur le verbe, puis il entreprend un exposé plus détaillé, en citant des portions plus ou moins brèves du texte grec en traduction syriaque, afin d'en donner une explication plus précise. Cette explication, tout naturellement en quelque sorte, comporte le cas échéant des remarques d'ordre linguistique. Les derniers passages que nous venons d'exposer (qui touchent au texte du *Peri hermeneias*, 16b22-25) montrent l'intrication extrême, en ce cas, de la description linguistique des verbes dits primaires ou dérivés, avec l'exposé logique sur la valeur sémantique du verbe et sa fonction prédicative. Proba est conduit, après avoir cité certaines portions de phrases en traduction syriaque, à citer les mots grecs *estin* et *ʾon* en translittération pure et simple – ce qui, par parenthèse, laisse supposer que son auditoire, ou ses lecteurs, avait quelque connaissance du grec. Il doit également trouver, ou former, dans la langue syriaque des équivalents de ces mots syriaques, en particulier, on l'a vu, du participe, dont la composition avec la copule sert à l'analyse des verbes secondaires. Le participe, dans les formules *de tertio adjacente*, est formé par la préposition du *dolath* au participe verbal. En somme, Proba distingue implicitement un participe, dérivé « morphologique » de la structure verbale initiale, et un participe à valeur syntaxique, formé du participe « morphologique » précédé du *dolath*. Dans le cas du verbe « être », ce « participe à valeur syntaxique » est formé par la forme verbale *ʾītawhy*, précédée du *dolath*.

108. Le mot grec est translittéré, cf. Proba, *Commentaire sur le Peri hermeneias*, p. 78.12.

109. Les deux mots grecs sont à nouveau translittérés, cf. Proba, *Commentaire sur le Peri hermeneias*, p. 78.17-18.

Athanase

Une autre modalité de la relation qu'entretiennent les logiciens syriaques avec la grammaire est offerte par un traité composé par Athanase de Balad[110]. Auteur d'une traduction syriaque de l'*Isagoge* de Porphyre, achevée en 645 au couvent de Bet Malka, Athanase rédigea aussi une « introduction sur la matière *(pragmateia)* logique et syllogistique d'Aristote le philosophe, transposée du grec en syriaque »[111]. Selon Furlani, le texte n'est pas une pure et simple traduction d'un original grec, mais plutôt une compilation faite par Athanase lui-même, en partie sur la base de textes grecs, mais aussi d'écrits syriaques, qui remonteraient naturellement à des originaux grecs[112].

Le traité d'Athanase reprend, pour l'essentiel, des éléments provenant des trois premiers traités du corpus logique aristotélicien, les *Catégories*, le *Peri hermeneias*, et les *Premiers analytiques*, auxquels sont ajoutés aussi des éléments provenant des *Réfutations sophistiques*[113]. Le point remarquable, pour ce qui nous intéresse ici, est qu'après un exposé sur les catégories décrites avec plus ou moins de détails pour chacune d'elles, l'auteur introduit une longue « digression » de caractère purement grammatical, qui commence ainsi : « Ensuite nous en venons au discours, en expliquant d'abord ses parties. »[114] Cette digression se rapporte donc à la question des parties du discours, comme il est bien compréhensible, eu égard à ce que nous avons déjà constaté chez les auteurs précédemment étudiés. L'auteur écrit : « Les parties principales *(mārānyātā)* du discours *(memrā)* sont le nom *(šmā)* et le verbe *(meltā)*. Parmi les autres parties, les unes ont l'utilité d'un nom, les autres celle d'un verbe, les autres encore ne sont, par elles-mêmes, significatives de rien. »[115] Prenant alors l'exemple du pronom, l'auteur expose qu'il a l'utilité d'un nom, comme cela ressort de son nom même, et que lui sont attachés tous les accidents[116], qui sont

110. Sur cet important traducteur d'œuvres grecques, qui étudia au monastère de Qennešre, voir une brève notice introductive de Penn 2011.

111. Telle est la présentation du texte dans son explicit conservé dans le manuscrit de Londres BL Add. 14 660, f. 67v-79v ; cf. l'édition de Furlani, p. 766.

112. Cf. Athanase de Balad, *Introduction à la logique*, p. 718, et Furlani 1921-1922, p. 637.

113. On peut lire une description du contenu du traité dans Furlani 1921-1922, et une traduction complète par Furlani.

114. Athanase de Balad, *Introduction à la logique*, éd. p. 728.20-729.1 ; trad. p. 324.

115. Athanase de Balad, *Introduction à la logique*, éd. p. 729.1-5 ; trad. p. 324.

116. Nous reprenons ici le terme utilisé par Lallot 1989, p. 59, dans sa traduction de la *Technè*, pour désigner toutes les caractéristiques grammaticales attachées (παρέπεται, en grec, dont l'équivalent dans le syriaque est *nāqpān*) au pronom.

ceux du nom, par exemple les genres, espèces, nombres, figures, cas. Ce sont là, en effet, les cinq accidents du nom, énumérés dans la *Technè*, par exemple, mais celle-ci ajoute, pour le pronom, la personne, qu'Athanase omet. S'agissant des genres, Athanase cite le masculin, le féminin et le neutre, mais la *Technè* n'a pas de neutre pour le pronom. Pour l'espèce, Athanase mentionne deux sortes : prototype *(qadmāy ṭūpsā)* et dérivée *(mettaytyānā)*, comme la *Technè*. Pour les figures Athanase mentionne le simple et le composé ; pour les nombres, le singulier, le duel et le pluriel, mais la *Technè* syriaque (à la différence de la version grecque) n'a pas de duel. Enfin Athanase énonce que les cas sont cinq comme pour le nom, sans autre précision. La *Technè* grecque a, en effet, cinq cas pour les pronoms primaires (cas droit, génitif, datif, causatif, vocatif), mais quatre pour les dérivés (cas droit, génitif, datif, causatif)[117]. L'adaptation syriaque de la *Technè*, de son côté, ne cite que quatre cas pour les pronoms prototypes (nominatif, génitif, datif, accusatif) et trois pour les dérivés (génitif, datif, accusatif)[118]. Athanase se contente d'énumérer les accidents que nous venons de dire, sans donner d'exemples ni aucun commentaire. Il conclut simplement son énumération en écrivant que le pronom aussi est donc un nom. Le moins que l'on puisse dire est qu'Athanase semble être allé un peu vite dans ses descriptions, et qu'il n'a guère pris soin de vérifier chacune de ses affirmations, concernant les accidents du pronom en syriaque. L'impression prévaut qu'il s'est borné à attribuer au pronom les mêmes accidents qui étaient ceux du nom, convaincu de cela par avance du fait que le pronom est substituable au nom dans le discours, comme son nom le fait penser.

Le participe, ensuite, est présenté par Athanase comme un propre *(dilānāytā)* du verbe, qui est lui aussi un verbe, et qui, comme lui, co-signifie le temps[119]. Cette qualification de propre du verbe provient très probablement de l'expression utilisée dans la *Technè*, où le participe est dit provenir *(metqaymā)* des propriétés (*dilāytā*, en grec ἰδιότητος) des verbes et des noms[120].

L'adverbe, déclare ensuite Athanase, se prend semblablement au nom[121] : lorsqu'il est pris avec le verbe et qu'il est joint à lui, il forme un discours. Cette caractérisation de l'adverbe ne correspond nullement à celle de la

117. Cf. Denys le Thrace, *Technè*, p. 59, dont nous reprenons les traductions pour les noms des cas.

118. Cf. MERX 1889, p. 62*-63* ; trad. KING s.d., p. 74.

119. Athanase de Balad, *Introduction à la logique*, éd. p. 729.15-18 ; trad. p. 324.

120. Cf. MERX 1889, p. 61* ; trad. KING s.d., p. 73.

121. Athanase de Balad, *Introduction à la logique*, éd. p. 730.8-9 ; trad. p. 325.

Technè, pour laquelle l'adverbe est une partie de phrase non fléchie, « dite du verbe » ou « appliquée au verbe », ni à celle, de style plus philosophique, utilisée par Paul le Perse dans l'*Élucidation* : « l'adverbe est un vocable qui est prédiqué d'un verbe »[122].

Passons rapidement en revue la suite du texte. L'auteur écrit que les conjonctions, les prépositions et les articles *(ʾartare)* ne signifient rien par eux-mêmes, mais que, lorsqu'ils sont disposés avec les parties du discours (c'est-à-dire les parties principales, bien évidemment), certains d'entre eux forment un ornement, d'autres une composition et ils participent adéquatement à la « syntaxe » *(sūnṭaksīs)* comme la glue dans les choses « engluées » et le lien dans celles qui sont liées[123].

Puis l'auteur continue son exposé que l'on peut résumer de la façon suivante. Les parties du discours, proprement dites, signifient les unes des choses (*sūʿrānē*, équivalent du grec πράγματα) sans le temps, les autres une action ou une passion avec le temps ; celle qui signifie une chose sans le temps est le nom ; elle signifie en effet la pierre ou l'homme. Parmi les noms, les uns sont principaux *(mārānāyē)*, les autres collectifs *(metkanyānē)*. Principaux sont ceux qui signifient de manière propre quelque chose, comme « Socrate », « Platon » ; collectifs ceux qui signifient une substance universelle, comme « homme », « animal », « platane ». Et encore parmi les noms, les uns sont prototypiques *(qadmoy ṭūpsā)*, les autres dérivés de quelque chose ; prototypiques, par exemple « terre », dérivés à partir de quelque chose, par exemple « terrestre ». Les espèces des noms dérivés de quelque chose sont sept selon les grammairiens.

Dans ces quelques lignes, Athanase juxtapose sans explication diverses divisions des noms : celle qui distingue les noms prototypiques des noms dérivés est grammaticale ; celle qui distingue les noms propres des noms collectifs est à la fois grammaticale et logique : notons qu'Athanase donne comme exemples de noms propres « Socrate » et « Platon », au lieu de « Joseph », « Benjamin » et « Jacques » dans la *Technè* syriaque (« Homère » et « Socrate » dans la *Technè* grecque), et que pour exemple de nom collectif (« appellatif » dans le langage traditionnel des grammairiens) il donne la substance « universelle » *(kulānāytā)* selon l'appellation aristotélicienne, au lieu de substance commune *(d-gawā)* dans la *Technè* (en grec et en

122. Cf. ci-dessus, p. 71. Pour la *Technè*, voir Merx 1889, p. 20 ; trad. King s.d., p. 75.

123. Athanase reprend ici le *topos* péripatéticien qui compare la conjonction grammaticale avec un lien ou de la colle, que l'on a déjà rencontré dans le *Traité* de Paul le Perse : voir ci-dessus, p. 70, et n. 56, avec les références à Ammonius notamment.

syriaque)[124]. Notons enfin qu'Athanase ne mentionne aucune des espèces de noms dérivés, dont il a dit qu'ils sont sept, c'est-à-dire le nombre indiqué dans la *Technè*.

Sur quoi, Athanase écrit : « ceci est suffisant pour moi, car je vais par un autre chemin. »[125] L'auteur passe alors au verbe, mais pour dire seulement qu'il signifie une action ou une passion avec le temps, et que c'est la conjonction du nom et du verbe qui forme le discours. Les discours sont alors divisés en discours incomplets (« quand Socrate marche ») et discours complets (« Socrate quand il marche, parle »). Les discours complets sont précatifs, interrogatifs, exclamatifs, impératifs, ou judicatifs : ici l'on retrouve donc la tradition du commentarisme néoplatonicien d'Aristote, que nous ne nous proposons pas ici d'exposer. Notons seulement que les exemples de ces divers types de discours donnés par Athanase sont grecs, et plus précisément homériques.

Athanase fait clairement savoir à son lecteur que le chemin qu'il va suivre n'est pas celui dont il a esquissé un premier tracé. Le sien propre sera celui de la *pragmateia* logique, pour reprendre ses propres mots, c'est-à-dire celui qui mène à la connaissance de la syllogistique d'Aristote. Celle-ci étant difficile d'accès, l'auteur se propose d'en donner un bref exposé, qui suive une voie plus facile que celle de l'original. Mais, en abordant la description des éléments du discours, dans lesquels s'exprime la *pragmateia* logique, il a apparemment éprouvé la nécessité de partir des connaissances minimales de grammaire que devait posséder tout étudiant avant de poursuivre son cursus par l'étude de la logique. Une partie du chemin vers la logique, en effet, était tracée par l'étude préliminaire de la grammaire, mais à un certain point de ce chemin, la voie vers la logique se séparait de celle d'une étude plus approfondie de la grammaire. Cette dernière pouvait sans doute trouver sa matière dans l'étude de la *Technè*, par exemple, ou d'autres ouvrages, aujourd'hui disparus, comme tel traité d'Aḥudemmeh, par exemple[126]. Les quelques éléments de grammaire donnés par Athanase ont plutôt l'apparence d'un simple rappel de notions élémentaires, d'ailleurs

124. Pour le texte de la *Technè*, cf. MERX 1889, p. 56* ; trad. KING s.d., p. 70 ; KING s.d., p. 81 n. XIII, signale l'interaction entre grammaire et logique dans le texte de Denys qui porte sur les « espèces » du nom.

125. Cf. Athanase de Balad, *Introduction à la logique*, p. 731.

126. Bar Zoʿbi mentionne une grammaire qui aurait été composée par lui selon le modèle grec, dont le texte est cité par MERX 1889, p. 33 ; cf. le commentaire de KING s.d., p. 88, qui signale p. 89, n. VIII, que le grammairien Aḥudemmeh est peut-être distinct de l'auteur, de même nom, actif vers le milieu du VI^e^ siècle, qui composa un traité sur la *Composition de l'homme* ; sur ce dernier, voir BROCK 2011 ; HUGONNARD-ROCHE 2014, p. 30-42.

incomplètes, que d'un exposé véritable sur le sujet. Et l'on a vu que le départ n'y est pas clairement fait entre grammaire et logique.

Conclusion

Au moment où sont traduits en syriaque les premiers textes de logique et la *Technè* de Denys le Thrace, il n'existait pas encore de grammaire en syriaque, et pas encore d'études théoriques en ce domaine, même si bien évidemment des maîtres de lecture enseignaient déjà comment lire ou réciter les textes, liturgiques notamment, ou plus largement des textes relatifs à la religion, comme les Psaumes, qui faisaient partie du cursus de base de l'enseignement religieux. Sont arrivés en même temps, dans la culture syriaque, les éléments de la grammaire grecque, adaptés à la langue syriaque par le traducteur de la *Technè*, et les éléments d'études du discours, véhiculés par les traités de logique d'Aristote, et leurs commentaires, que ceux-ci fussent connus par la lecture en grec ou par l'enseignement dans des écoles. Aux instruments techniques de l'orthoépie, que constituait le système des accents réglant la lecture, sont venus s'ajouter, et parfois se mêler, les instruments empruntés à la grammaire grecque, transposés en syriaque, et utilisés par la langue pour se décrire elle-même dans un métalangage propre. Les œuvres logiques d'Aristote, le *Peri hermeneias* en particulier, et les commentaires grecs sur ces œuvres, comportaient aussi des éléments touchant la grammaire. C'était tout particulièrement le cas du commentaire d'Ammonius, l'une des sources majeures pour la transmission des analyses philologiques et philosophiques des traités du corpus logique aristotélicien, s'agissant en particulier du *Peri hermeneias*.

Dès lors, les premiers auteurs d'œuvres logiques en syriaque ont assez naturellement eu recours aux éléments fournis par les analyses de type grammatical à leur disposition, en vue de décrire les parties du discours dont la logique fait l'étude afin de construire les énoncés propres à sa discipline. La grammaire, en syriaque, n'ayant pas encore conquis son autonomie disciplinaire, il en est résulté que la logique et la grammaire ont été parfois étroitement entrelacées, au point d'apparaître en certains cas indiscernables[127]. Nous avons essayé de montrer comment cette étroite association s'est effectuée selon des modalités diverses selon les auteurs, peut-être même en partie à leur insu, chez un Paul le Perse par exemple, en ce sens que les deux disciplines n'étaient pas perçues comme clairement distinctes, car participant l'une et l'autre d'une analyse du discours. Cette confusion, à vrai dire, est présente dans la *Technè* elle-même, à

127. Cf. King 2013, p. 103.

travers notamment l'héritage qu'elle a reçu de la logique stoïcienne. Et les remarques d'ordre linguistique ne manquaient pas dans les textes d'Aristote, comme on l'a vu par exemple à propos des cas nominaux, inaptes à former des phrases, ou encore à propos de l'emploi du verbe εἶναι.

Il serait intéressant d'examiner comment la situation a évolué chez les logiciens, à partir du moment où les travaux des grammairiens se sont nettement distingués de leurs propres travaux, et aussi du moment où les grammaires syriaques ont subi l'influence, pour la plupart d'entre elles, des grammaires arabes. Mais ceci relèverait d'une histoire différente.

Bibliographie

Ammonius, *Commentaire sur le Peri hermeneias* :
- A. Busse (éd.), Ammonius, *In Aristotelis De Interpretatione commentarius*, Berolini, 1897 (Commentaria in Aristotelem Graeca 4, 5) ;
- David Blank (trad. anglaise), Ammonius, *On Aristotle On Interpretation 1-8* (Ancient Commentators on Aristotle), London, 1996 ;
- Frédérique Ildefonse & Jean Lallot (trad. française partielle), « Ammonius, Commentaire du *Peri hermeneias* : préambule et chapitres I à V (p. 1-81,2 Busse) », *Archives et documents de la Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage*, seconde série 7, 1992, p. 1-91.

Apollonius Dyscole, *Sur l'adverbe* : Richard Schneider & Gustav Uhlig (éds), *Apollonii Scripta minora*, Lipsiae, 1878 (Grammatici Graeci 1, 1).

Apollonius Dyscole, *Fragmenta* : Richard Schneider (éd.), *Librorum Apollonii deperditorum fragmenta*, Lipsiae, 1910 (Grammatici Graeci 2, 3).

Aristote, *Peri hermeneias* : Jules Tricot (trad.), Aristote, *Organon. 1, Catégories ; 2, De l'interprétation*, Paris, 1959 ; réimpr. 1997.

Aristote, *Poétique* : Roselyne Dupont-Roc & Jean Lallot (trad.), Aristote, *La Poétique : texte grec, avec traduction et notes*, Paris, 1980 (Poétique).

Aristote, *Traduction syriaque anonyme des Catégories* : Daniel King (éd. & trad. anglaise), *The Earliest Syriac Translation of Aristotle's Categories: Text, Translation and Commentary*, Leiden – Boston, 2010 (Aristoteles Semitico-Latinus 21).

Aristote, *Traduction syriaque anonyme du Peri hermeneias* : Anton Baumstark (éd.), « Aristoteles Peri hermeneias $23^{b}6$ ff syrisch », *Zeitschrift für Assyriologie* 13, 1898-1899, p. 117-118.

Athanase de Balad, *Introduction à la logique et à la syllogistique* :
- Giuseppe Furlani (éd. & résumé en version gréco-italienne), « Contributi alla storia della filosofia greca in Oriente. Testi siriaci. 6, Una introduzione alla logica aristotelica di Atanasio di Balad », *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei, Classe di scienze morali, storiche e filologiche*, s. 5, vol. 25, Roma, 1916, p. 717-778 ;
- Giuseppe Furlani (trad.), « L'introduzione di Atanasio di Bâlâdh alla logica e sillogistica aristotelica, tradotta dal siriaco », *Atti del Reale Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti* 85, 1925-1926, p. 319-344.

Barhebraeus, *Chronicon ecclesiasticum* : Joannes Baptista Abbeloos & Thomas Josephus Lamy (éd.), t. 3, Paris – Louvain, 1877.

Denys le Thrace, *Technè* : Jean Lallot (éd. & trad.), *La grammaire de Denys le Thrace, traduite et annotée*, Paris, 1989.

Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres* :
- Jacques Brunschwig (trad.), *Vies et doctrines des philosophes illustres,* Paris, 1999 (Classiques modernes), Livre IX, p. 1025-1145 ;
- Richard Goulet (trad.), *Vies et doctrines des philosophes illustres,* Paris, 1999 (Classiques modernes), Livre VII, p. 773-917 ;
- Tiziano Dorandi (éd.), Diogenes Laertius, *Lives of Eminent Philosophers*, New York, 2013 (Cambridge Classical Texts and Commentaries 50).

Georges des Arabes, *Traduction syriaque des Catégories et du Peri hermeneias* : Giuseppe Furlani (éd.), « Le *Categorie* e gli *Ermeneutici* di Aristotele nella versione siriaca di Giorgio delle Nazioni », *Accademia nazionale dei Lincei Memorie* 6, 5, 1, 1933, p. 1-68.

Jacques d'Édesse, *Traduction des Catégories d'Aristote* :
- Salomon Schüler (éd.), *Die Übersetzung der Categorien des Aristoteles von Jacob von Edessa*, Berlin, 1897 ;
- Khalil Georr (éd.), *Les Catégories d'Aristote dans leurs versions syro-arabes : édition de textes précédée d'une étude historique et critique et suivie d'un vocabulaire technique*, Beyrouth, 1948.

Paul le Perse, *Élucidation du Peri hermeneias* : Henri Hugonnard-Roche (éd. & trad. française), « Sur la lecture tardo-antique du *Peri hermeneias* d'Aristote : Paul le Perse et la tradition d'Ammonius : édition du texte syriaque, traduction française et commentaire de l'*Élucidation du Peri hermeneias* de Paul le Perse », *Studia graeco-arabica* 3, 2013, p. 37-104.

Paul le Perse, *Traité de logique* : Jan Pieter Nicolaas Land (éd.), *Anecdota Syriaca. 4*, Leiden, 1875, p. 1-30 (trad. latine), 99-113 (notes), p. 1*-32* (texte syriaque) ; (réimpr. Jerusalem, 1971).

Porphyre, *Isagoge* : Adolf Busse (éd.), *Porphyrii Isagoge et in Aristotelis Categorias commentarium*, Berolini, 1887 (Commentaria in Aristotelem Graeca 4, 1).

Porphyre, *Traduction syriaque anonyme de l'Isagoge* : Sebastian Brock (éd.), « The Earliest Syriac Translation of Porphyry's Eisagoge. 1, Edition », *Journal of the Iraqi Academy, Syriac Corporation* 12, 1988, p. 315-366.

Porphyre, *Traduction de l'Isagoge par Athanase de Balad* : Aron Freimann (éd.), *Die Isagoge des Porphyrius in den syrischen Übersetzungen*, Berlin, 1897.

Proba, *Commentaire sur le Peri hermeneias* : Io. Georgius Ern. Hoffmann (éd. partielle et trad. latine), *De Hermeneuticis apud Aristoteleis*, Leipzig, 1869.

Proba, *Commentaire sur les Premiers analytiques* :
- Albin Van Hoonacker (éd. & trad. française), « Le traité du philosophe syrien Probus sur les *Premiers analytiques* d'Aristote », *Journal asiatique* 16, 1900, p. 70-166 ;
- Henri Hugonnard-Roche (éd. & trad. française), « Un cours sur la syllogistique d'Aristote à l'époque tardo-antique : le commentaire syriaque de Proba (VI^e siècle) sur les *Premiers analytiques* : édition et traduction du texte, avec introduction et commentaire », *Studia graeco-arabica* 7, 2017, p. 105-170.

Stephanus d'Alexandrie, *Commentaire sur le Peri hermeneias* :
- Michael Hayduck (éd.), *Stephani In librum Aristotelis De Interpretatione Commentarium*, Berolini, 1885 (Commentaria in Aristotelem Graeca 18, 3).
- William Charlton (trad. angl.), Philoponus, *On Aristotle's On the Soul 3.9-13; with* Stephanus, *On Aristotle's On Interpretation*, Ithaca NY, 2000 (Ancient Commentators on Aristotle).

Études modernes

ARZHANOV 2015 : Yury ARZHANOV, « Archäologie eines Textes: Die Menander-Sentenzen in syrischen Spruchsammlungen », *Zeitschrift für Antikes Christentum* 19, p. 69-88.

BARNES 1991 : Jonathan BARNES, « Ammonius and Adverbs », dans H. Blumenthal (éd.), *Aristotle and the Later Tradition*, Oxford (Oxford Studies in Ancient Philosophy. Supplementary Volume), p. 145-173.

BAUMSTARK 1900 : Anton BAUMSTARK, *Aristoteles bei den Syrern vom 5. bis 8. Jahrhundert*, Leipzig (réimpr. Aalen, 1975).

BOHAS 2003 : Georges BOHAS, « Les accidents du verbe dans la grammaire de Bar Zuʿbî ou Une adaptation de la Technê », *Langues et littératures du monde arabe* 4, p. 55-86.

BOHAS 2008 : Georges BOHAS, « Barhebraeus et la tradition grammaticale syriaque », *Parole de l'Orient* 33, p. 145-158.

BOHAS 2015 : Georges BOHAS, « Le traitement de la conjugaison du syriaque chez Bar Zoʿbî : une langue sémitique dans le miroir de la grammaire grecque », *Parole de l'Orient* 40, p. 1-19.

BROCK 1982 : Sebastian BROCK, « From Antagonism to Assimilation: Syriac Attitudes to Greek Learning », dans N. Garsoïan, Th. Mathews & R. Thompson (éds), *East of Byzantium: Syria and Armenia in the Formative Period*, Washington (Dumbarton Oaks Symposium, 1980), p. 17-34 ; réimpr. dans S. BROCK, *Syriac Perspectives on Late Antiquity*, London, 1984 (Variorum reprints CS 199).

BROCK 1989 : Sebastian BROCK, « Some Notes on the Syriac Translations of Porphyry's Eisagoge », dans *Mélanges en hommage au professeur et au penseur libanais Farid Jabre*, Beyrouth (Publications de l'Université Libanaise, Section des études philosophiques et sociales 20), p. 41-50.

BROCK 2011 : Sebastian BROCK, « The Commentator Probus: Problems of Date and Identity », dans J. Lössl & J. W. Watt (éds), *Interpreting the Bible and Aristotle in Late Antiquity: The Alexandrian Commentary Tradition between Rome and Baghdad*, Farnham, p. 195-206.

BROCK 2011 : Sebastian BROCK, « Aḥudemmeh », dans *GEDSH*, p. 13-14.

BRUNSCHWIG 2008 : Jacques BRUNSCHWIG, « Le chapitre 1 du *De Interpretatione* : Aristote, Ammonius et nous », *Laval théologique et philosophique* 64, p. 35-87.

CONTI 2013 : Sara Eco CONTI, « The Definition of the Verb: The Theoretical Debate behind the *Téchnē Grammatikḗ* », dans S. E. Conti & M. Farina (éds), *Comparing Ancient Grammars: The Greek, Syriac and Arabic Traditions*, Pisa, p. 97-130.

CONTINI 1998 : Riccardo CONTINI, « Considerazioni interlinguistiche sull'adattamento siriaco della ΤΕΧΝΗ ΓΡΑΜΜΑΤΙΚΗ di Dionisio Trace », dans R. B. Finazzi & A. Valvo (éds), *La diffusione dell'eredità classica nell'età tardoantica e medievale : il "Romanzo di Alessandro" e altri scritti*, Alessandria (L'eredità classica nel mondo orientale 2).

CONTINI 2001 : Riccardo CONTINI, « Le scienze del linguaggio », dans V. Cappelletti (éd.), *Storia della scienza. 4, Medioevo-Rinascimento*, Roma, p. 26-36, 68-69.

DI BENEDETTO 1958 : Vincenzo DI BENEDETTO, « Dionisio Trace e la Techne a lui attribuita », *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, s. 2, 27, p. 169-210.

DI BENEDETTO 1959 : Vincenzo DI BENEDETTO, « Dionisio Trace e la Techne a lui attribuita », *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, s. 2, 28, p. 87-118.

DI BENEDETTO 1973 : Vincenzo DI BENEDETTO, « La Techne spuria », *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, s. 3, 3, p. 797-814.

Di Benedetto 2000 : Vincenzo Di Benedetto, « Dionysius Thrax and the Tékhnē Grammatikḗ », dans S. Auroux *et al.* (éds), *History of the Language Sciences. 1*, Berlin – New York (Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft 18, 1), p. 394-400.

Farina 2013 : Margherita Farina, « The Accidents of the Verb in some Medieval Syriac Grammars », dans S. E. Conti & M. Farina (éds), *Comparing Ancient Grammars: The Greek, Syriac and Arabic Traditions*, Pisa, p. 131-153.

Frede 1974 : Michael Frede, *Die stoiche Logik*, Göttingen (Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen, Philologisch-Historische Klasse. 3. Folge 88).

Frede 1987 : Michael Frede, *Essays in Ancient Philosophy*, Oxford.

Furlani 1914 : Giuseppe Furlani, « Contributi alla storia della filosofia greca in Oriente », *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei, Classe di scienze morali, storiche e filologiche*, s. 5, vol. 23, p. 154-175.

Furlani 1921-1922 : Giuseppe Furlani, « Sull'introduzione di Atanasio di Baladh alla logica e sillogistica aristotelica », *Atti del Reale Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti* 81, p. 635-644.

Gutas 1983 : Dimitri Gutas, « Paul the Persian on the Classification of the Parts of Aristotle's Philosophy », *Der Islam* 60, p. 231-267.

Hilgard 1901 : Alferd Hilgard (éd.), *Scholia in Dionysii Thracis artem grammaticam*, Leipzig (Grammatici Graeci 1, iii) (réimpr. Hildesheim, 1965).

Hoffmann 1994 : Philippe Hoffmann, « Damascius », dans R. Goulet (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques. 2*, Paris, p. 541-593.

Hoffmann 1999 : Philippe Hoffmann, « Les analyses de l'énoncé. Catégories et parties du discours selon les commentateurs néoplatoniciens », dans Ph. Büttgen, S. Diebler & M. Rashed (éds), *Théories de la phrase et de la proposition de Platon à Averroès*, Paris (Études de littérature ancienne 10), p. 209-248.

Hugonnard-Roche 1989 : Henri Hugonnard-Roche, « Aristote. L'*Organon*. Tradition syriaque et arabe » [partie syriaque], dans R. Goulet (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques. 1*, Paris, p. 503-528.

Hugonnard-Roche 1999 : Henri Hugonnard-Roche, « La théorie de la proposition selon Proba, un témoin syriaque de la tradition grecque (vi^e^ siècle) », dans Ph. Büttgen, S. Diebler & M. Rashed (éds), *Théories de la phrase et de la proposition de Platon à Averroès*, Paris (Études de littérature ancienne 10), p. 191-208.

Hugonnard-Roche 2001 : Henri Hugonnard-Roche, « Lexiques bilingues grec-syriaque et philosophie aristotélicienne », dans J. Hamesse & D. Jacquart (éds), *Lexiques bilingues dans les domaines philosophique et scientifique (Moyen Âge – Renaissance)*, Turnhout (Fédération internationale des instituts d'études médiévales, Textes et études du Moyen Âge 14), p. 1-24.

Hugonnard-Roche 2002 : Henri Hugonnard-Roche, « Aux marges de l'Empire byzantin : aspects de la tradition philosophique gréco-syriaque », *Oriens-Occidens* 4, p. 217-236.

Hugonnard-Roche 2004a : Henri Hugonnard-Roche, *La logique d'Aristote du grec au syriaque : études sur la transmission des textes de l'*Organon *et leur interprétation philosophique*, Paris (Textes et traditions 9).

Hugonnard-Roche 2004b : Henri Hugonnard-Roche, « Éthique et politique au premier âge de la tradition syriaque », *Mélanges de l'Université Saint-Joseph* 57, p. 99-119.

Hugonnard-Roche 2012 : Henri Hugonnard-Roche, « Le commentaire syriaque de Probus sur l'*Isagoge* de Porphyre : une étude préliminaire », *Studia graeco-arabica* 2, p. 227-243.

Hugonnard-Roche 2013 : Henri Hugonnard-Roche, « Sur la lecture tardo-antique du *Peri hermeneias* d'Aristote : Paul le Perse et la tradition d'Ammonius : édition du texte

syriaque, traduction française et commentaire de l'*Élucidation du Peri hermeneias* de Paul le Perse », *Studia graeco-arabica* 3, p. 37-104.

HUGONNARD-ROCHE 2014 : Henri HUGONNARD-ROCHE, « La question de l'âme dans la tradition philosophique syriaque (VI^e^-IX^e^ siècle) », *Studia graeco-arabica* 4, p. 17-64.

ILDEFONSE 1997 : Frédérique ILDEFONSE, *La naissance de la grammaire dans l'Antiquité grecque*, Paris (Histoire des doctrines de l'Antiquité classique 20).

KESSEL & BAMBALLI 2018 : Grigory KESSEL & Nicolás BAMBALLI, « Field Notes on Syriac Manuscripts. 2, A Philosophical Manuscript *Olim* Mosul 35 Rediscovered », *Hugoye: Journal of Syriac Studies* 21, p. 21-42.

KING 2011 : Daniel KING, « Origenism in Sixth-Century Syria: The Case of a Syriac Manuscript of the Pagan Philosophers », dans A. Fürst (éd.), *Origenes und seine Bedeutung für die Theologie- und Geistesgeschichte Europas und des Vorderen Orients*, Münster (Adamantiana: Texte und Studien zu Origenes und seinem Erbe 1), p. 179-212.

KING 2013 : Daniel KING, « Grammar and Logic in Syriac (and Arabic) », *Journal of Semitic Studies* 58, p. 101-120.

KING s.d. : Daniel KING (trad.), *Merx, History of Syriac Grammatical Tradition*, Academia.edu.

LALLOT 1989 : Jean LALLOT, *La grammaire de Denys le Thrace, traduite et annotée*, Paris.

LAW & SLUITER 1995 : Vivien LAW & Ineke SLUITER (éds), *Dionysius Thrax and the Technē Grammatikē*, Münster (The Henry Sweet Society Studies in the History of Linguistics 1).

MERX 1889 : Adalbertus MERX, *Historia artis grammaticae apud Syros*, Leipzig (Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes 9, 2).

MONTANARI 1984 : Elio MONTANARI, *La sezione linguistica del* Peri hermeneias *di Aristotele*, 2 vol., Firenze.

PENN 2011 : Michael Philip PENN, « Athanasios II of Balad », dans *GEDSH*, p. 46.

PHILLIPS 1869 : George PHILLIPS, *A Letter by Mār Jacob, Bishop of Edessa, on Syriac Orthography; also a Tract by the Same Author, and a Discourse by Gregory Bar Hebraeus on Syriac Accents*, London – Edinburgh.

REVELL 1974 : Ernest John REVELL, « Aristotle and the Accents: The Categories of Speech in Jewish and other Authors », *Journal of Semitic Studies* 19, p. 19-35.

SACHAU 1899 : Eduard SACHAU, *Verzeichnis der syrischen Handschriften*, Berlin (Die Handschriften-Verzeichnisse der Königlichen Bibliothek zu Berlin 23, 1).

SCHENKEVELD 1984 : Dirk Marie SCHENKEVELD, « Stoic and Peripatetic Kinds of Speech Act and the Distinction of Grammatical Moods », *Mnemosyne* 37, p. 291-353.

SEGAL 1953 : Judah Benzion SEGAL, *The Diacritical Point and the Accents in Syriac*, London.

SLUITER 1990 : Ineke SLUITER, *Ancient Grammar in Context: Contributions to the Study of Ancient Linguistic Thought*, Amsterdam.

TARDIEU 1994 : Michel TARDIEU, « Chosroès », dans R. Goulet (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques. 2,* Paris, p. 309-318.

VOSTÉ 1928 : Jacques-Marie VOSTÉ, « Catalogue de la bibliothèque syro-chaldéenne du couvent de Notre-Dame des Semences près d'Alqoš (Iraq) », *Angelicum* 5, p. 3-36, 161-194, 325-358, 481-498.

WATT 2014 : John W. WATT, « Sergius of Reshaina on the Prolegomena to Aristotle's Logic: The Commentary on the *Categories*, Chapter Two », dans E. Coda & C. Martini Bonadeo (éds), *De l'Antiquité tardive au Moyen Âge : études de logique aristotélicienne et de philosophie grecque, syriaque, arabe et latine offertes à Henri Hugonnard-Roche*, Paris (Études musulmanes 44), p. 31-57.

WOLSKA 1962 : Wanda WOLSKA, *La topographie chrétienne de Cosmas Indicopleustes : théologie et science au VI^e^ siècle*, Paris (Bibliothèque byzantine 3).

Rhetorical Education and Florilegia in Syriac

John W. Watt
Cardiff University

Résumé

Dans l'Antiquité gréco-romaine, grammaire et rhétorique étaient étroitement liées, mais en syriaque, en dépit d'une documentation assez abondante sur les études grammaticales, le seul traité de rhétorique est celui d'Antoine de Tagrit, qui remonte probablement au IXe siècle. Pour trouver les traces d'une tradition rhétorique en syriaque à une date plus ancienne, on doit donc se tourner vers les sources ou les « fondements » du traité d'Antoine.

En grec, les *gnomologies* avaient une fonction pédagogique et étaient utilisées par les grammairiens et les rhéteurs. Des *gnomologies* comparables existent aussi en syriaque, et cet article analyse les connexions entre les dictons et les anecdotes connus par les *gnomologies* syriaques et ceux utilisés dans le traité d'Antoine. De la comparaison de ces relations avec leurs équivalents dans le domaine grec, il apparaît qu'on peut reconnaître des similarités entre certaines sections du traité d'Antoine et les *Progymnasmata* des rhéteurs grecs. Certains dictons attribués à des auteurs grecs fameux (tels que Platon ou Pythagore) sont utilisés de la même manière par les rhéteurs grecs et par Antoine, et l'explication des « gloses » chez les poètes anciens comme Homère, l'une des tâches du grammairien, trouve place aussi dans le traité d'Antoine.

Pour conclure, il paraît possible qu'une tradition d'éducation grammaticale et rhétorique en syriaque se soit appuyée sur les collections syriaques de dictons et d'anecdotes, ainsi que de traités de morale plus longs de même sorte – dont le manuscrit ancien le plus important est BL Add. 14 658 du VIIe siècle. Comme en grec, si d'un côté le contenu de ces textes était généralement orienté vers l'éthique (et c'est pour cela qu'ils ont été catégorisés comme « philosophie populaire »), de l'autre côté, par leur forme, ils étaient tout à fait adaptés à l'éducation rhétorique.

Les auteurs syriaques et leur langue, M. Farina (éd.), Paris, 2018 (Études syriaques 15), p. 95-110.

The activities of grammarian and rhetorician were closely connected with one other in Graeco-Roman late antiquity. Both served in their various ways as guardians of the literary culture. As instructors in the language and literature of the civilisation, it was only through them that each fresh generation of students gained access to a literary education, which was often an indispensable requirement for entry into the higher strata of that society. There were of course also differences between them in their subject matter and status. Nevertheless, there was a strong link between the two, and while students could terminate their education with the grammarian, for those aiming for higher things the smooth passage from the one to the other was a necessity.[1]

It is not unreasonable to suppose that in those areas where Syriac was spoken but Greek continued to enjoy a prestigious status, to some extent the same educational conditions would have applied as in the rest of the empire. With the decline of the civic culture of late antiquity, and where the indigenous Syriac language assumed greater significance as a literary medium, one would expect to see some changes, but the Greek model is still likely to have remained influential among elites conversant with both languages. As grammar was studied in Syriac, rhetoric is also therefore likely to have been a subject of study. However, the problem we face in verifying this supposition for the period in which Greek influence remained strong among the Syriac elite is that the earliest Syriac treatise we possess devoted to rhetoric comes from the ninth century, by Antony of Tagrit.[2] This is the period when knowledge of Greek among all but a small circle of linguistic experts (such as the celebrated Ḥunayn) was rapidly dying out.

1. Kaster 1998, pp. 201-209.

2. Watt 2011. On examination of the recent discoveries at Deir al-Surian, the cataloguers concurred with the judgement of Wright 1870-1872, vol. 2, pp. 613-617 that the manuscript there (Syr. 32) of 118 folios of works of Antony (the *Rhetoric* and some metrical compositions), of which forty-two folios are in the British Library (Add. 17,208, containing different parts of the same works), probably comes from the ninth century; cf. Brock & van Rompay 2014, pp. 244-247. The doubts expressed concerning Barhebraeus' dating of Antony to the same period should probably therefore be laid to rest; cf. Antony of Tagrit, *Rhetoric V*, introduction to the version, pp. v-x; Watt 2009, pp. 144-145. The same manuscript at Deir al-Surian also indicates that Antony probably wrote two treatises in the area of rhetoric, the larger of which (entitled "On the science of rhetoric") was in four books, rather than one treatise in five as was previously thought on the basis of later manuscripts. Nevertheless, for convenience I give the conventional reference to the smaller treatise (entitled in both the early and the later manuscripts "On the ornamentation and decoration of words") as *Rhetoric V*.

It would, nevertheless, be surprising if Syriac interest in rhetoric arose without precedent in the ninth century, despite a lively interest during earlier centuries in other subjects of Greek culture such as grammar and philosophy. For evidence of interest in rhetoric on the part of Syrians in the pre-Abbasid period, we must therefore either look in Antony's treatise for indications that it might rest on a preceding tradition, or for any indirect evidence of rhetorical knowledge in the earlier literature. A key role in the reception of Greek philosophy in Syriac was played by the monastery of Qenneshre, and in connection with this institution we do have some indications of an interest in rhetoric. The father of its founder, John bar Aphthonia, is said, according to a rhetorically sophisticated panegyric of John by one of the monks, to have taught rhetoric in Edessa.[3] It would have been interesting to know in what language and from what treatises he taught it, and what orations he might have given to his students as models. Over a century later, another alumnus of the same monastery, George, bishop of the Arab tribes, composed a panegyric of Severus of Antioch which likewise reflects the pattern of the Greek encomium.[4] An analysis of extant discourses can point to a knowledge of rhetorical practice,[5] but in order to establish whether or not rhetorical theory was taught in Syriac prior to the ninth century, we have to look for the sources or infrastructure of the *Rhetoric* of Antony.

Maxims and related moralistic texts in Syriac manuscripts

One of the striking features of Antony's treatise is the number of aphorisms or anecdotes he cites from pagan Greek authors (though he also adduces many from Christian Greek texts). One group of these is the (pseudonymous) *Sentences* of Pythagoras.[6] Three of the four cited by Antony in Book Five of the *Rhetoric*[7] can be identified in the collection in the Paris manuscript BnF Syr. 197 entitled "Symbolic Sentences of Theodosius, [9th century] patriarch of Antioch, amongst which are some of those which

3. Watt 1999, esp. p. 164.
4. George Bishop of the Arabs, *Homily on Severus*. Cf. the introduction to the version, pp. viii-xi.
5. Watt 2016, pp. 349-353.
6. Whether any of the material attributed to classical authors in this literature might be "authentic" is not an issue in this article. I shall therefore from this point onward spare the reader wearisome references to Pseudo-Pythagoras, Pseudo-Plato, Pseudo-Isocrates, Pseudo-Hermogenes, etc.
7. Antony, *Rhetoric V*, pp. 68, 75 (text), pp. 56-57, 63 (transl.).

occur in the letter of Pythagoras."[8] Another collection of "Sayings of Pythagoras" appears in the 7th-century London manuscript BL Add. 14,658.[9] In Antony's treatise, the *Sentences* are clearly there for the purpose of rhetorical instruction: they are adduced as examples of *chreia* or maxim (Syriac ܟܪܝܐ), and metaphor or comparison (ܡܫܠܐ, ܡܫܠ, or ܡܫܚܠ). In the London manuscript, the collection of Pythagoras *Sayings* occurs in a section (ff. 155r-188v) which also contains, *inter alia*, *Sayings* attributed to Menander, Plato, and Theano, and Isocrates' oration *Ad Demonicum*.[10]

What was the purpose of these works in that old manuscript, as envisaged by the compiler of the manuscript, or the compiler of the collection which forms that section of the manuscript? Currently the prevailing answer is that they were seen as providing instruction in ethics, or as it is frequently termed, popular philosophy.[11] The latter description is not entirely satisfactory, for the instruction or advice offered in these collections hardly involves any genuine (for the Neoplatonic schools "demonstrative") philosophy, but is merely sometimes attributed to a celebrated philosopher. Furthermore, "popular philosophy" is not really a specific genre in its own right. These texts certainly offer instruction in ethics, but of the sort that was provided in a general literate education, not a special philosophical one.[12] Exclusive attention to their value in ethics, however, does not address the question as to why texts like those of Pythagoras found their way into a treatise on rhetoric. The alternative

8. Pythagoras, *Symbolic Sayings*, pp. 444-445, 453, 469 (nos. 15, 39, 90).

9. Pythagoras, *Sayings*.

10. Wright 1870-1872, vol. 3, pp. 1154-1160, esp. pp. 1158-1160.

11. Hugonnard-Roche 2004, pp. 108-119; Brock 2003, specifically highlighting Add. 14,658 at p. 18.

12. "Popular philosophy" was not a recognised professional discipline or subject of study, unlike grammar and rhetoric. In the Neoplatonic schools of philosophy, a preliminary non-philosophical (i.e. non-demonstrative) treatment of ethics was considered necessary to purify the mind of the aspiring philosopher before he embarked on the study of Aristotle, which would eventually lead, at the culmination of his study of Plato, to his "assimilation to God according to what is permissible to man." The principal texts employed in this instruction were the *Golden Verses* of Pythagoras and the *Manual* of Epictetus, but they could also include the *Ad Demonicum* of Isocrates. Cf. Hadot 1990, pp. 94-95; O'Meara 2003, pp. 59, 65-66. Clearly some overlap between "general literate" and "preliminary non-philosophical" ethics was possible, and Isocrates' *Ad Demonicum* and *Sayings* of Pythagoras (but not the *Golden Verses*) appear in the Syriac material under discussion here. The texts in Add. 14,658, and in Antony and other Syriac manuscripts, are, however, on the whole quite distinct from those employed by the Neoplatonic philosophers, and reflect the material known to be part of a general literate education.

thesis, therefore, is that this portion of the manuscript should be designated a rhetorical corpus, serving as a kind of textual resource for the subject.[13]

The essential point here is that these two interpretations ("ethics" or "rhetoric") are not necessarily mutually contradictory. The wider framework of education in the Graeco-Roman world needs to be brought into consideration here, where comparable collections of sayings and anecdotes existed. They were employed in the teaching of grammar and rhetoric, but this literary education also promoted the ethics and culture of the society to which the teachers and students belonged. It was in and through the texts and compositional forms taught by grammarian and rhetor that ethical precepts were transmitted.[14] Admittedly, not all exercises in the rhetorical classroom involved ethical themes; mythical and historical subjects could also be the basis of rhetorical compositions. But many of them were devoted to ethical issues, and these were often developed from an aphorism or fable provided in a rhetorical textbook.[15] If the sentences, anecdotes, and longer moral treatises attributed to pagan (or Christian) authors present in numerous Syriac manuscripts were employed in a similar way to those in Greek, then it is not necessary to choose between classifying them as "ethics" or "rhetoric"; they could be both.

Looking at the other pieces in this section of Add. 14,658, it becomes clear that, like the *Sentences* of Pythagoras, they can all be envisaged within a school context providing a standard late antique literate education in grammar and rhetoric, even if they have an ethical content, or occasionally a Christian or anti-pagan one.[16] Sayings and anecdotes of Plato[17] are found in many Greek gnomic collections.[18] Antony adduces a number of pseudonymous sayings of Plato,[19] and also cites sentences anonymously,

13. King 2011, pp. 179-192.

14. Morgan 1998, pp. 147-151, 197-198; Cribiore 2001, p. 205. On the educational purpose of gnomologies in antiquity, cf. Barns 1950, pp. 132-137; and for a clear statement of the ethical value attributed to the grammarian's and rhetor's teaching, cf. Hermogenes, *Progymnasmata*, I 1, p. 180: fable has the power to direct the souls of the young towards the better.

15. Morgan 1998, pp. 219-225.

16. King 2011, pp. 185-192.

17. In Add. 14,658 at ff. 185v-186v. Edited by Sachau 1870, pp. 66-70. See in general Hugonnard-Roche 2010; Arzhanov *forthcoming* b.

18. Riginos 1976.

19. Lanz 1968.

the ultimate origin of which lies in the *Republic* and *Laws*.[20] Sayings of the Greek Theano and Menander were certainly used in educational contexts, and though those of the Syriac Theano and Menander are not those of the Greek, it is natural to suppose that their *Sayings* could be used in a similar fashion to the Greek *Sayings* of the Pythagorean philosopher[21] and the *monostichoi* of the Greek poet.[22] Among the longer texts in this section of the manuscript, the oration *Ad Demonicum* undoubtedly served as a rhetorical model in Greek;[23] that the Syriac version was also employed in this way seems perfectly possible. The same can be said of the translation and adaptation of Pseudo-Justin's *Oratio ad Graecos*, here presented as *Hypomnemata of Ambrose*, and the *Apology* of Pseudo-Melito, whatever anti-pagan and ethical messages they also conveyed. The most hotly debated text in this section is the *Letter of Mara bar Serapion*. Over against the various attempts to find a genuine historical context for this work, Catherine Chin interprets it as a purely rhetorical elaboration of the *chreia*, "I laughed at time, since, although it has not borrowed evil from me, it repays me."[24] Chin's thesis has not gone uncontested,[25] but even if the *Letter* was not originally composed as a school exercise, it could have been included with the other texts in this manuscript to serve as a model for this rhetorical procedure.[26]

Many of the texts in this "rhetorical corpus" can be found in other Syriac manuscripts. The point made just above can therefore be generalised. The moralistic sentences and other comparable texts, scattered across a number of Syriac manuscripts, sometimes in groups of sayings,[27] while

20. Watt 1993a, pp. 591-593. Antony's statement that "Justice is to praise friends only when they have gone before and toiled and brought in something praiseworthy" is arguably closer to *Republic* 335a and *Laws* 801e than the remarks about justice and friends and enemies in the pseudonymous dialogue *On the Just* 374c-d, ed. Souilhé p. 17.

21. Possekel 1998, esp. pp. 12, 23, 27 for observations on the general (non-philosophical and non-religious) character of the sayings attributed to Theano and their association with elementary and rhetorical education.

22. Cribiore 2001, pp. 199-201.

23. Cribiore 2001, pp. 202-204.

24. Chin 2006 and earlier McVey 1990. Cf. King 2011, pp. 189-190.

25. Ramelli 2012, pp. 208-209. Ramelli interprets the context as Stoic.

26. Rhetorical education used *chreiai* which the student had encountered at an earlier stage as a basis for the composition of longer compositions at a later stage; cf. Cribiore 2001, p. 224.

27. A couple of examples may illustrate this general point. *Sayings* of Theano are also found in the Dublin MS. Trinity College 1505 (13th century), Sinai Syriac 16

usually conveying in their content an ethical, cultural or religious message, were often suited by their form to be employed in the teaching of grammar and rhetoric. There is no doubt that some were employed in this way in the Greek speaking world, and the *Rhetoric* of Antony of Tagrit gives us reason to believe that that was also the case in Syriac. The manuscripts containing these collections range from the seventh century to modern times, but the collections of maxims and related material which they contain may often be older than the manuscripts themselves. The seventh-century London manuscript surveyed above is the oldest that has come down to us,[28] and Antony's treatise shows that these kinds of texts could be employed in the teaching of rhetoric in the ninth century.

An allusion to the "riddles of Pythagoras" in a letter of George, bishop of the Arabs, provides evidence of their use in literate education in the century prior to Antony. George compares his lack of learning vis-a-vis Jacob of Edessa, and in particular his inability to interpret Jacob's riddles (ܐܝܟܢܓܡܐ) and *chreiai* (ܐܝܟܪܗܝܐ), to that of a youth who has still not fully mastered the alphabet being confronted with the riddles (ܐܝܟܢܓܡܐ) of

(8th/9th century), Vatican Syr. 144 (8th century), and Oxford New College 331 (12th century). The Dublin MS. also contains *Sayings* of Pythagoras and *Fables* of Aesop (about which see below), the Sinai *Sayings* of Plato, Pythagoreans, and Plutarch, *De capienda ex inimicis utilitate* (see below), and the Vatican *Sayings* of Plato and Plutarch. *Sayings* of Menander are also found in Add. 14,614, ff. 80-127 (8th century) and in the "Tur Abdin florilegium," a group of five manuscripts of which the oldest is Mingana Syr. 4 (1895). The former also contains *Sayings* of Isocrates, Plato, Theano, and Alexander the Great, the latter also *Sayings* of Pythagoras. All these manuscripts contain sayings of other sages or "philosophers," some of them anonymous and some with unidentifiable names. An instructive account of these collections will be found in Arzhanov *forthcoming* a, to a preliminary draft of which I am much indebted. The texts mentioned here are noted in the relevant manuscript catalogues: Abbott 1900, p. 403 and Bcheiry 2005, p. 13; Lewis 1894, pp. 18-38, with the updated foliation visible on the images of the manuscript at https://www.loc.gov/item/00279386292-ms/; Assemani 1756-1759, vol. 3, pp. 250-253; Wright 1870-1872, vol. 2, pp. 745-746; Mingana 1933, vol. 1, p. 13.

28. Its collection is also the one with the smallest specifically Christian content, although the manuscript itself is of Christian provenance. It is likely that older collections largely reflecting late antique school practice, such as that in Add. 14,658, became fragmented over time, and the fragments were built into later collections which increasingly reflected monastic interests. Even in the ninth century, however, Antony (who was probably also a monk as well as a rhetor) could make good use of the collections available in his time in his treatise on rhetoric, given the likelihood that many of his citations were drawn from these collections of sayings and anecdotes.

Pythagoras.[29] The exaggerated humility displayed here by George does not obscure the fact that these riddles were thought to belong to a literate education (at a level evidently higher than the learning of the alphabet). The term ܟܪܝܐ (*chreia* or maxim) rather than ܡܬܠܐ is used by Antony of the *Sayings* of Pythagoras, but he goes on to define an ܡܬܠܐ as a ܟܪܝܐ which is especially secret and mysterious.[30] In the collection of Theodosius, which includes those Pythagorean *Sayings* cited by Antony, they are called "Symbolic sentences" (ܡܬܠܐ ܕܪܡܙܐ), while those in the London manuscript are designated simply "Sentences" (ܡܬܠܐ).

Maxims and related texts cited by Antony

We can now compare Antony's sentences and models against those known in these manuscript collections. *Sayings* of Pythagoras and Plato have already been noted. Antony cites two fables of Aesop.[31] While these do not belong to the same genre as maxims, they are found together with some *Sentences* of Pythagoras and *Sayings* of other Greek philosophers in the Dublin florilegium (ff. 186r-203v, see above, n. 27). The fables of Aesop and Babrius were widely employed in Greek education, at the levels of both grammarian and rhetor.[32] Antony quotes two episodes from Pseudo-Callisthenes' *History of Alexander.*[33] These are found in the Syriac version of the *History*, but Syriac literature also includes a collection of gnomic "Laments of Philosophers" over his grave.[34] Alexander was the only real historical ruler to appear in school rhetoric texts, and the texts concerning him were valued at least as much for moralistic and stylistic reasons as historical ones.[35] Antony cites a sentence from Plutarch's *De capienda ex inimicis utilitate*,[36] the text of which is preserved along with many sayings discussed above (Pythagoras, Theano, Plato) in the manuscript Sinai Syriac 16.[37] Two unexpected but revealing anecdotes or sayings come

29. George, bishop of the Arabs, *Letters*, p. 65 (Syriac in MS. BL Add. 12,154, f. 273r, ll. 11-12 and 20). The assumption in Ryssel's commentary, p. 184 that the riddles did not refer to the *Sentences* is surely mistaken.
30. *Rhetoric V*, p. 69 (text), p. 57 (transl.).
31. *Ibid*., p. 66 (text), p. 55 (transl.).
32. Cribiore 2001, pp. 202-203.
33. *Rhetoric V*, pp. 77, 80 (text), pp. 65, 68 (transl.).
34. Brock 1970.
35. Morgan 1998, pp. 220-221.
36. *Rhetoric V*, p. 3 (text), p. 3 (transl.).
37. Cf. above, n. 27.

from the *Aethiopica* of Heliodorus, no other trace of which has been found in Syriac literature. The novel was, however, well known to the Greek compilers of gnomologies.[38] Among Christian writers, Gregory of Nazianzus is frequently cited, as to a lesser degree are Basil and Evagrius. That the "Advice of Plato to his Disciple" known from Add. 14,658 (and elsewhere) is in other manuscripts attributed to Evagrius is a striking example of the Christian "take-over" of late antique popular ethics.[39] Many manuscripts of Gregory's works are furnished with scholia which show how they were plundered for quotations and sayings, and while many were extracted for theological purposes, others may have been designed for rhetorical aims.[40] As is well known, he was widely considered the master of Christian eloquence and was clearly so regarded by Antony, who called him "the prince of sophists" and frequently cited passages from his works. For Antony, Ephraim held a comparable reputation in Syriac to that of Gregory in Greek, so sayings of Ephraim are therefore also adduced by him as rhetorical models.[41]

The section of his *Rhetoric* which contains the greatest number of these examples is supposedly dedicated to "figures" (ܫܚܝܬܐ). "Figures" were treated in rhetorical handbooks, sometimes in separate treatises,[42] and there is certainly material on figurative speech in this section of the *Rhetoric*, but the rhetorical treatises it most resembles are the *Progymnasmata*.[43] The similarity does not extend to all of the ten to twelve of

38. *Rhetoric V*, pp. 74, 75 (text), pp. 63, 64 (transl.). That the two sayings come from this work (an alternative title of which is the *Book of Charicleia*, the heroine of the novel) and that ܚܡܝܢ (the reading in the sources available at the date of the edition) is an error (easily made in *serto*) for ܚܡܝܠ was recognised by Corcella 2008. His conjecture as to the correct reading was subsequently confirmed from the old manuscript Deir al-Surian Syr. 32; cf. Brock and van Rompay 2014, p. 247. The two passages are *Aethiopica* III 10, 2 and 5 (ed. Colonna, pp. 100-101); cf. Corcella 2008, pp. 395-401. For the link with the gnomological tradition, cf. *ibid*., p. 397-398, 401-407 and the conclusion of Corcella (p. 406) that the hypothesis that Antony read the two passages of Heliodorus in an anthology, whether Greek or translated into Syriac, best accounts for the facts.

39. *Evagriana Syriaca*, pp. 123-124 (translation p. 156). Cf. the text from Add. 14,658 in Sachau 1870, pp. 67-69. The virtual identity of the two was seemingly first noticed by Arzhanov 2015, pp. 81-82.

40. Abramowski & van Roey 1970; Arzhanov 2017, p. 82.

41. Cf. *Rhetoric V*, index of passages (version, pp. 75-76), under Basil, Ephraim, Evagrius, and Gregory of Nazianzus.

42. Kennedy 1983, pp. 123-127; Cribiore 2001, p. 206.

43. Watt 1987. On the importance of the *Progymnasmata* in late antique education and the formation of its literary culture, cf., e.g., Penella 2011.

the progymnastic exercises, but it is nevertheless evident in some of them, namely fable (μῦθος), narrative (διήγημα), *chreia* (χρεία), maxim (γνώμη), and personification (προσωποποιία) and characterization (ἠθοποιία). The first two of these are similar to Antony's ܐܝܣܦ, the next two to his ܐܡܪܐ, and the last ones to his ܫܒܚܐ ܘܓܢܝܐ.[44] Elsewhere Antony exhibits knowledge of the encomium (ἐγκώμιον).[45] The examples in the extant Greek *Progymnasmata* are drawn from a wider selection of Greek literature than that familiar to Antony, but material of the type present in the collections discussed above is not lacking in them. *Chreiai* attributed to Plato are cited by Theon, Hermogenes, Aphthonius, and Nicolaus, to Pythagoras by Theon and Aphthonius, to Isocrates by Hermogenes, Aphthonius, and Nicolaus, and to Theano and Alexander (the Great) by Theon. Hermogenes cites two maxims known from Menander, and both he and Aphthonius also attribute to him an *ēthopoiia*.[46] The *chreia* attributed in the *Progymnasmata* to Isocrates, "The root of education is bitter, but its fruit is sweet" (Ἰσοκράτης ἔφησε τῆς παιδείας τὴν μὲν ῥίζαν εἶναι πικρὰν τὸν δὲ καρπὸν γλυκύν) is elsewhere turned by Antony into an example of how to write Syriac verse: "The root of education | is bitter at the beginning | but sweet at the end | when it has brought fruits" (ܐܡ ܪܝܫܐ ܕܡ ܝܠܦ ܪܫܝܬܐ ܡܪ ܐܝܟ ܫܪܫܐ ܕܚܟܡܬܐ ܡܪ ܐܝܟ ,ܒܣܝܡ ܗܘ ܐܝܟ ܚܠܝܐ ܕܦܪܝ).[47] The fables of Aesop naturally appear prominently in the sections of the *Progymnasmata* on fable. While forming the first part of the rhetor's teaching, these exercises could be commenced with a grammarian, and the same literary material which a student met with at an early stage of his education could be encountered again at a more advanced level.[48] Since Antony does not explain how these basic elements can be elaborated into a prose composition, this section of his *Rhetoric* cannot be classified as a *progymnasma* in the full sense of the term, but its similarity to some of the progymnastic material is nevertheless quite clear.

44. *Rhetoric V*, pp. 66-69, 71-74 (text), pp. 54-58, 59-62 (transl.).

45. Watt 1989, pp. 274-285.

46. Theon, *Progymnasmata*: 97.18-20, 98.3-7, 98.14-17, 99.7-10, 99.22-26, 100.4-7, 100.11-13, 100.14-15, 100.16-21 (Patillon & Bolognesi, pp. 19-23). Hermogenes, *Progymnasmata*: III 2, 7; IV 4, 6; IX 1 (Patillon, pp. 185-186, 188, 200). Aphthonius, *Progymnasmata*: III 2, 4; XI 1 (Patillon, pp. 115, 144). Nicolaus, *Progymnasmata*: pp. 20.11-12, 21.3-4, 23.1-5.

47. *Rhetoric V*, p. 17 (text), p. 13 (transl.). For an example in Greek of a rhetorical exercise in verse based on an *ēthopoiia*, cf. Cribiore 2001, p. 240.

48. Cribiore 2001, pp. 187, 202-205.

Homer

The most copious source of Antony's rhetorical examples is Homer.[49] That would not be surprising in a Greek rhetor,[50] but is nevertheless noteworthy in a Syriac one, especially as we have no manuscript evidence of a translation of the *Iliad* or the *Odyssey*. There is evidence of attribution of maxims or counsels to Homer in Syriac, but it is more slender than is the case of others such as Pythagoras or Plato. The Syriac Menander section of the old London manuscript Add. 14,658 includes a *chreia* about Homer,[51] and on the fly-leaves of a later manuscript, Add. 14,598, a shorter version of the same Syriac Menander collection is attributed to Homer.[52] The majority of Antony's quotations, however, can be identified in the text of the *Iliad* or (in a small number of instances) the *Odyssey*, and only a few are attributable solely to gnomic collections, or are unidentified. Whether Antony drew the majority of his citations from a full or partial Syriac version of Homer, or from a collection of maxims and counsels, is therefore impossible to decide with certainty, but if it was from the latter, it was certainly quite extensive. The supposition of a complete translation, at least of the *Iliad*, is therefore not unreasonable, even though unprovable. As is well known, Barhebraeus apparently implied that such a translation was indeed made by Theophilus of Edessa, but this implication has been repeatedly doubted in modern scholarship.[53]

Homer also makes a striking appearance in another section of Antony's treatise, Book I, chapter 26, entitled "What is useful to us from *grammatikē* for the sake of beauty and the acquisition of the art (of rhetoric)."[54] He divides this into etymologies, glosses, and various particles (principally of cause, admiration, description, and comparison). By etymologies he means the determination of the meaning of obscure words in ancient writers, but his section on glosses is the most extensive and revealing of the three. Glosses, he asserts, may come from a native or foreign language and can be collected from the usage of all kinds of books and the scholia they contain. They should not be used to excess, but when used properly can impart

49. Raguse 1968.

50. Cribiore 2001, pp. 194-197.

51. Monaco 2013, pp. 62-63 (text), 78-79 (transl.), 114-117 (commentary).

52. Arzhanov 2017. The same phenomenon appears in Arabic, attribution of Menander sayings to Homer; cf. *ibid.*, pp. 100-102.

53. Baumstark 1922, p. 341; cf. Hilkens 2013, pp. 286-289; Debié 2005, pp. 85-86.

54. *Rhetoric I*, ed. Eskenasy, MS. Harvard Syr. 25, ff. 46v-49v, with summary of content pp. 260-265.

beauty, profundity, and variety to a speech. He presents a word for word list of glosses and their equivalent in normal language, reminiscent of the lists used by Greek grammarians for reading the poets, especially Homer. Antony produces examples from Ephrem, Jacob, and Isaac, from which we may assume that he considered them to be the "canonical" Syriac poets, but he also produces several cases from Homer. Two of these examples are versions of formulaic phrases from the *Iliad:* "Hector ... looked at him angrily and spoke,"[55] and "with the head of the spear leaping up."[56] In the first of these he considers ܟܬܫ (normally "wither" or "weep") to be a gloss of the common ܚܙܐ ("looked," for Greek ἰδών), in the second ܪܓܙ (normally "cause to tremble" or "reject") a gloss of the common ܪܥܝ ("leaping up" for Greek μετάλμενος). According to Antony, this second example is the usage not only of those who translated Homer, but also of Ephrem.[57] We have here a phenomenon analogous to the glossographical and etymological analysis of the Greek grammarians, which was particularly directed towards the vocabulary of Homer, but in principle included that of any ancient poet whose language differed from that which was currently normal.[58]

Conclusion

A form of literate education, comparable to some degree with that provided in Greek in the schools of grammar and rhetoric, appears to have existed in Syriac from sometime in late antiquity to the ninth century, when a treatise covering some of that material was composed by Antony of Tagrit. Whether it was the first to be produced in Syriac, or whether earlier ones have not come down to us, is impossible to decide.[59] In the former case, the instruction will have been preserved largely through oral tradition, but at least in the earlier phase it might have employed Greek manuals. In either case, it will have drawn upon the collections of sayings, anecdotes,

55. ܗܘܪܡܐ ܥܡ ܥܡ ܗܠܡܪ ܡܢ ܟܬܫ. Cf. *Iliad* 12.230; 17.169; 18.284.

56. ܟܡܐ ܪܓܙܬ ܟܠܚܐ ܥܡܪܐ. Cf. *Iliad* 5.336; 11.421; 14.443.

57. Cf. Watt 2007, pp. 138-145.

58. Cribiore 2001, pp. 206-210.

59. In the prologue to *Rhetoric V*, pp. 6-9 (text), pp. 5-7 (transl.), Antony implied that prior to his own work the arts of rhetoric and poetics (and grammar!) had never been put in order in Syriac. This could, however, simply be a case of the rhetorical *captatio benevolentiae*, specifically in this instance the claim to "bring something new"; cf. Watt 2009, pp. 144-145. In this connection the fact that rhetorical treatises are known in Armenian is noteworthy: a handbook of rhetoric based on that of Aphthonius, and a translation of the *Progymnasmata* of Theon. Cf. Watt 1987, pp. 322-324; Terian 1982, p. 175.

and speeches surveyed above, in Syriac and possibly also in Greek.[60] In the earlier part of the period, the schools and teachers providing it are likely to have had no direct ecclesiastical connection, but later the instruction probably became localised in monastic schools.

We have no comparable information for the immediately following centuries, but the two major writers of the "Syriac Renaissance" clearly wished to maintain this tradition. Book One of Jacob bar Shakko's *Book of Dialogues* depends on Dionysius Thrax in the chapter on grammar, Antony of Tagrit in those on rhetoric and poetics, and Antony and the Syriac Homer in Chapter Four, on the copiousness of Syriac.[61] Finally, Barhebraeus in his *Nomocanon* stipulated that Antony's *Rhetoric* should be read in the schools before embarking on those treatises which the philo-Hellenic Syriac tradition from the sixth century onwards consistently viewed as the *nec plus ultra* of "outside" (i.e. non-ecclesiastical) thought, the *Organon* of Aristotle.[62]

Bibliography

Antony of Tagrit, *Rhetoric I* : Pauline Ellen Eskenasy (partial ed. & transl.), *Antony of Tagrit's Rhetoric Book One*, Diss. Harvard, 1991.

Antony of Tagrit, *Rhetoric V* : John W. Watt (ed. & transl.), *The Fifth Book of the Rhetoric of Antony of Tagrit*, Lovanii, 1986 (CSCO 480-481, Syr. 203-204).

Aphthonius, *Progymnasmata* : Michel Patillon (ed. & transl.), *Corpus Rhetoricum*, Paris, 2008, pp. 47-162.

Evagrius of Pontus, *Evagriana Syriaca* : J. Muyldermans (ed. & transl.), *Evagriana Syriaca : textes inédits du British Museum et de la Vaticane*, Louvain, 1952 (Bibliothèque du Muséon 31).

George, Bishop of the Arabs, *Letters* : Victor Ryssel (transl.), *Georgs des Araberbischofs Gedichte und Briefe*, Leipzig, 1891.

George, Bishop of the Arabs, *Homily on Severus* : Kathleen E. McVey (ed. & transl.), George, Bishop of the Arabs, *A Homily on Blessed Mar Severus, Patriarch of Antioch*, Lovanii, 1993 (CSCO 530-531, Syr. 216-217).

Heliodorus, *Aethiopica* : Aristide Colonna (ed.), *Heliodori Aethiopica*, Rome, 1938.

Hermogenes, *Progymnasmata* : Michel Patillon (ed. & transl.), *Corpus Rhetoricum*, Paris, 2008, pp. 163-206.

Nicolaus, *Progymnasmata* : Josephus Felten (ed.), *Nicolai Progymnasmata*, Lipsiae, 1913.

Platon, *On the just* : Joseph Souilhé (ed. & transl.), Platon, *Œuvres complètes. 13, 3*, Paris, 1930.

Pythagoras, *Sayings* : Paul de Lagarde (ed.), *Analecta Syriaca*, Leipzig, 1858, pp. 195-201.

60. Some other aspects of the rhetorical theory manifested in Antony's treatise are treated in a number of the articles collected in Watt 2010.

61. Watt 1993b, pp. 51-55.

62. *Ibid*., pp. 64-68; Weltecke 2015, p. 301.

Pythagoras, *Symbolic Sayings* : Hermann Zotenberg (ed. & transl.), "Les sentences symboliques de Théodose", *Journal asiatique*, ser. 7, 8, 1876, pp. 425-476.

Theon, *Progymnasmata* : Michel Patillon & Giancario Bolognesi (ed. & transl.), Aelius Théon, *Progymnasmata*, Paris, 1997.

Modern studies

Abbott 1900 : Thomas Kingsmill Abbott, *Catalogue of the Manuscripts in the Library of Trinity College, Dublin*, Dublin – London.

Abramowski & van Roey 1970 : Luise Abramowski & Albert van Roey, "Das Florilegium mit den Gregor-Scholien aus Vatic. Borg. Syr. 82", *Orientalia Lovaniensia periodica* 1, pp. 131-180.

Arzhanov 2015 : Yury Arzhanov, "Abba Platon und Abba Evagrius", in C. Rammelt *et al.* (eds.), *Begegnungen in Vergangenheit und Gegenwart*, Berlin, pp. 75-82.

Arzhanov 2017 : Yury Arzhanov, "Amrus Philosophus Graecus: A New Witness to the Syriac Sentences of Menander", *Le Muséon* 130, pp. 71-121.

Arzhanov *forthcoming* a : Yury Arzhanov, *Syriac Sayings of Greek Philosophers*.

Arzhanov *forthcoming* b : Yury Arzhanov, "Plato in Syriac Literature", in A. Corrias & G. Giglioni (eds.), *The Brill Companion to Medieval and Early Modern Platonism*, Leiden.

Assemani 1756-1759 : Stephanus Evodius Assemanus & Joseph Simonius Assemanus, *Bibliothecæ Apostolicæ Vaticanæ codicum manuscriptorum catalogus. 1-3*, Romae.

Barns 1950 : John Barns, "A New Gnomologium: With Some Remarks on Gnomic Anthologies. 1", *The Classical Quarterly* 44, pp. 126-137.

Baumstark 1922 : Anton Baumstark, *Geschichte der syrischen Literatur*, Bonn.

Bcheiry 2005 : Iskandar Bcheiry, *Catalogue of Syriac Manuscripts in Trinity College, Dublin*, Kaslik.

Brock 1970 : Sebastian P. Brock, "The Laments of the Philosophers over Alexander in Syriac", *Journal of Semitic Studies* 15, pp. 205-218.

Brock 2003 : Sebastian P. Brock, "Syriac Translations of Greek Popular Philosophy", in Peter Bruns (ed.), *Von Athen nach Bagdad: Zur Rezeption griechischer Philosophie von der Spätantike bis zum Islam*, Bonn (Hereditas 22), pp. 9-28.

Brock & van Rompay 2014 : Sebastian P. Brock & Lucas van Rompay, *Catalogue of the Syriac Manuscripts and Fragments in the Library of Deir Al-Surian, Wadi Al-Natrun (Egypt)*, Leuven (Orientalia Lovaniensia analecta 227).

Chin 2006 : Catherine M. Chin, "Rhetorical Practice in the Chreia Elaboration of Mara bar Serapion", *Hugoye* 9, pp. 145-171.

Corcella 2008 : Aldo Corcella, "Due citazioni dalle *Etiopiche* di Eliodoro nella *Retorica* di Antonio di Tagrit", *Orientalia Christiana periodica* 74, pp. 389-416.

Cribiore 2001 : Raffaella Cribiore, *Gymnastics of the Mind: Greek Education in Hellenistic and Roman Egypt*, Princeton.

Debié 2005 : Muriel Debié, "Homère chronographe : la tradition grecque antique dans l'historiographie syriaque", in *Les Syriaques transmetteurs de civilisations : l'expérience du Bilâd El-Sham à l'époque omeyyade,* Antélias, Lebanon (IX[e] colloque Patrimoine syriaque, Damas, 13-15 avril 2004), pp. 67-94.

Hadot 1990 : Ilsetraut Hadot, Simplicius, *Commentaire sur les Catégories. 1*, Leiden (Philosophia antiqua 50).

Hilkens 2013 : Andy Hilkens, "Syriac *Ilioupersides*: The Fall of Troy in Syriac Historiography", *Le Muséon* 126, pp. 285-317.

HUGONNARD-ROCHE 2004 : Henri HUGONNARD-ROCHE, "Éthique et politique au premier âge de la tradition syriaque", *Mélanges de l'Université Saint-Joseph* 57, pp. 99-119.

HUGONNARD-ROCHE 2010 : Henri HUGONNARD-ROCHE, "Platon syriaque", in M. A. Amir-Moezzi *et al.* (eds.), *Pensée grecque et sagesse d'Orient : hommage à Michel Tardieu*, Turnhout, pp. 307-322.

KASTER 1998 : Robert A. KASTER, *Guardians of Language: The Grammarian and Society in Late Antiquity*, Berkeley (Transformation of the Classical Heritage 11).

KENNEDY 1983 : George A. KENNEDY, *Greek Rhetoric under Christian Emperors*, Princeton.

KING 2011 : Daniel KING, "Origenism in Sixth Century Syria: The Case of a Syriac Manuscript of Pagan Philosophy", in A. Fürst (ed.), *Origenes und sein Erbe in Orient und Okzident*, Münster (Adamantiana 1), pp. 179-212.

LANZ 1968 : Ellen LANZ, "Syrische Platonzitate in der Rhetorik des Anton von Tagrit", in *Paul de Lagarde und die syrische Kirchengeschichte*, Göttingen, pp. 129-134.

LEWIS 1894 : Agnes Smith LEWIS, *Catalogue of the Syriac MSS. in the Convent of S. Catherine on Mount Sinai*, London.

MCVEY 1990 : Kathleen E. MCVEY, "A Fresh Look at the Letter of Mara bar Serapion to His Son", in R. Lavenant (ed.), *V Symposium Syriacum 1988*, Rome (Orientalia Christiana analecta 236), pp. 257-272.

MINGANA 1933 : Alphonse MINGANA, *Catalogue of the Mingana Collection of Manuscripts now in the Possession of the Trustees of the Woodbrooke Settlement, Selly Oak, Birmingham*, Cambridge.

MONACO 2013 : David Gregory MONACO, *The Sentences of the Syriac Menander: Introduction, Text and Translation, and Commentary*, Piscataway.

MORGAN 1998 : Teresa MORGAN, *Literate Education in the Hellenistic and Roman Worlds*, Cambridge.

O'MEARA 2003 : Dominic J. O'MEARA, *Platonopolis: Platonic Political Philosophy in Late Antiquity*, Oxford.

PENELLA 2011 : Robert J. PENELLA, "The *Progymnasmata* in Imperial Greek Education", *Classical World* 105, pp. 77-90.

POSSEKEL 1998 : Ute POSSEKEL, "Der Rat der Theano: Eine Pythagoreische Spruchsammlung in syrischer Überlieferung", *Le Muséon* 111, pp. 7-36.

RAGUSE 1968 : Hartmut RAGUSE, "Syrische Homerzitate in der Rhetorik des Anton von Tagrit", in *Paul de Lagarde und die syrische Kirchengeschichte*, Göttingen, pp. 162-175.

RAMELLI 2012 : Ilaria RAMELLI, "Mara Bar Sarapion's Letter: Comments on the Syriac Edition, Translation, and Notes by David Rensberger", in A. Merz & T. Tieleman (eds.), *The Letter of Mara bar Serapion in Context*, Leiden (Culture and History of the Ancient Near East 58), pp. 205-231.

RIGINOS 1976 : Alice Swift RIGINOS, *The Anecdotes Concerning the Life and Writings of Plato*, Leiden (Columbia Studies in the Classical Tradition 3).

SACHAU 1870 : Eduard SACHAU, *Inedita Syriaca*, Wien.

TERIAN 1982 : Abraham TERIAN, "The Hellenizing School: Its Time, Place, and Scope of Activities Reconsidered", in N. G. Garsoian *et al.* (eds.), *East of Byzantium: Syria and Armenia in the Formative Period*, Washington DC, pp. 175-186.

WATT 1987 : John W. WATT, "Antony of Tagrit on Rhetorical Figures", in H. J. W. Drijvers *et al.* (eds.), *IV Symposium Syriacum 1984*, Rome (Orientalia Christiana Analecta 229), pp. 317-325.

WATT 1989 : John W. WATT, "Syriac Panegyric in Theory and Practice", *Le Muséon* 102, pp. 271-298 [reprinted in WATT 2010, chapter IX].

WATT 1993a : John W. WATT, "The Syriac Reception of Platonic and Aristotelian Rhetoric", *Aram* 5, pp. 579-601 [reprinted in WATT 2010, chapter VIII].

WATT 1993b : John W. WATT, "Grammar, Rhetoric, and the Enkyklios Paideia in Syriac", *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft* 143, pp. 45-71 [reprinted in WATT 2010, chapter I].

WATT 1999 : John W. WATT, "A Portrait of John Bar Aphtonia, Founder of the Monastery of Qenneshre", in J. W. Drijvers & J. W. Watt (eds.), *Portraits of Spiritual Authority*, Leiden (Religions in the Graeco-Roman World 137), pp. 155-169 [reprinted in WATT 2010, chapter V].

WATT 2007 : John W. WATT, "Guarding the Syriac Language in an Arabic Environment: Antony of Tagrit on the Uses of Grammar in Rhetoric", in W. J. van Bekkum, J. W. Drijvers & A. C. Klugkist (eds.), *Syriac Polemics: Studies in Honour of Gerrit Jan Reinink*, Leuven (Orientalia Lovaniensia Analecta 170), pp. 133-150 [reprinted in WATT 2010, chapter VI].

WATT 2009 : John W. WATT, "Literary and Philosophical Rhetoric in Syriac", in F. Woerther (ed.), *Literary and Philosophical Rhetoric in the Greek, Roman, Syriac and Arabic Worlds*, Hildesheim (Europaea Memoria 1, 66), pp. 141-154.

WATT 2010 : John W. WATT, *Rhetoric and Philosophy from Greek into Syriac*, Farnham.

WATT 2011 : John W. WATT, "Anṭun of Tagrit", "Rhetoric", in *GEDSH*, pp. 23, 352-353.

WATT 2016 : John W. WATT, "Pensée grecque, controverses syriaques", in F. Ruani (ed.), *Les controverses religieuses en syriaque*, Paris (Études syriaques 13), pp. 349-380.

WELTECKE 2015 : Dorothea WELTECKE, "Bemerkungen zum Kapitel über die Schule in Bar ʿEbroyos *Huddoye* (dem Nomokanon)", in S. H. Griffith & S. Grebenstein (eds.), *Christsein in der islamischen Welt: Festschrift für Martin Tamcke zum 60. Geburtstag*, Wiesbaden, pp. 299-311.

WRIGHT 1870-1872 : William WRIGHT, *Catalogue of the Syriac Manuscripts in the British Museum Acquired since the Year 1838. 1-3*, London.

Écriture et « nature » dans les écoles syro-orientales

Paolo Bettiolo
Università di Padova

Dans une lettre adressée à un certain mar Išoʿzka vers la fin du VII^e^ siècle, Isaac le Syrien lui écrivait, entre autres :

> « Fais usage de la lecture, non pas de celle qui ferait de toi un érudit, mais de celle qui mortifie tes passions et qui te montre le sentier familier et bien précis, conduisant vers Dieu [...]. Il s'agit de lectures qui ne parlent pas d'une façon confuse, sautant d'un sujet à l'autre, et qui n'introduisent pas de sujets dommageables troublant ta méditation spirituelle qui devrait être au-delà de ce monde. Ne lis pas non plus ce qui est exprimé d'une façon quelconque, ni ce qui s'adresse indistinctement à toi et à tout le monde, ni ce qui instruit également toutes les classes de personnes, ni ce qui te ferait acquérir l'art de la dispute orale ou celle de la sagesse (séculière), ni ce qui te renseignerait sur les affaires et les controverses qui ont cours dans l'Église, ou ce qui regarde la législation et les affaires des gouvernants, leurs victoires et leurs faits et gestes, ni ce qui est plaidoyer d'une partie et réplique de l'autre.
>
> Laissons ces lectures et celles qui leur ressemblent à ceux qui sont en bonne santé. Nous, qui sommes des malades, nous avons besoin de remèdes et de ce qui a été compilé en vue de la guérison de nos passions [...]. En bref : fréquentons uniquement les livres qui traitent du chemin de la vie monastique, de son organisation et de ses formes. »[1]

1. Isaac le Syrien, *Œuvres spirituelles*, ici *Discours 1* (*Lettre*), p. 108-109. Je signale que les écrits de la « seconde partie » de l'œuvre d'Isaac le Syrien ont été édités et traduits par S. Brock dans Isaac le Syrien, *« La seconde partie »*, qui exclut les premiers trois chapitres du recueil. Dom A. Louf a publié une traduction française du texte dans sa totalité, utilisant, pour la partie inédite, le ms. Téhéran Issayi 4. Je cite les textes d'Isaac d'après la traduction française, parfois modifiée, mais pour la section publiée par S. Brock je donne aussi les renvois aux pages de son édition.

Les auteurs syriaques et leur langue, M. Farina (éd.), Paris, 2018 (Études syriaques 15), p. 111-136.

Le moine, donc, doit s'abstenir – tout au moins tant qu'il n'a pas « reçu la maîtrise sur les pensées » – de toutes sortes de lecture « séculière », mais on aura remarqué qu'il doit en particulier éviter les livres de l'école, les livres qui attestent la multiplicité des intérêts cultivés dans les grands centres intellectuels de l'Église syro-orientale à laquelle Isaac appartenait. Je souligne la variété de ces lectures : elles concernent la « sagesse du dehors », des philosophes – et en particulier les traités qui forment à la dispute –, mais aussi les livres qui ont trait à l'histoire de l'Église et des controverses théologiques et, encore, ceux dédiés à la législation et à l'histoire des royaumes contemporains – mention rare, à ma connaissance, dans les notices relatives aux *curricula* des écoles.

Le moine donc n'est pas, ne doit pas être « un érudit, un savant ou un interprète (des Écritures[2]) débordant d'idées »[3]. Ses lectures obéissent à un ordre d'intelligence tout à fait autre. En effet,

> « lorsque l'intellect, grâce à quelque intuition concernant des événements naturels ou ceux (rapportés par) l'Écriture, est mis en branle [en lui] pour ressentir leur intention *(nīšā)* spirituelle, et qu'il peut alors scruter, la grâce aidant, l'intérieur même du Saint des Saints de leurs mystères, ni force ni pensées ne lui sont plus laissées [...]. Il est (alors), corps et âme, réduit au silence [par l'opération de l'Esprit]. »[4]

Je ne vais bien sûr pas m'attarder ici sur la différence entre lecture monastique (ou – à vrai dire – propre à certains milieux monastiques, limités, quoique influents) et lecture scolastique dans les milieux intellectuels de l'Église syro-orientale. J'entendais seulement souligner, par les paroles d'un solitaire avisé, la richesse et l'articulation des études

2. Sur l'exégèse pratiquée dans les écoles, voir Isaac le Syrien, *Œuvres spirituelles*, *Discours 31* (*Un éclaircissement sur ce qui vient d'être dit, avec des clarifications nécessaires et utiles au sujet du chemin vers Dieu*), p. 415 (Isaac le Syrien, *« La seconde partie »*, p. 126 texte, p. 138 traduction), où Isaac conseille au moine, s'il « en est capable », la lecture, mais une lecture qui n'est pas celle d'un homme « very learned and highly educated in the habit of ordinary reading and in exact rendering of the words ».
3. Isaac le Syrien, *Œuvres spirituelles*, ici *Discours 1* (*Lettre*), p. 108-109.
4. Isaac le Syrien, *Œuvres spirituelles*, *Discours* 30 (*Au sujet des chemins glorieux et éminents qui conduisent à Dieu dans la quiétude*), p. 413 = Isaac le Syrien, *« La seconde partie »*, p. 124 texte, p. 136-137 traduction. Le texte poursuit en expliquant ainsi l'affirmation qu'on vient de citer : « Chaque événement, chaque nature, chaque parole de cette création-ci possède un Saint et un Saint des Saints. Lorsqu'il est permis à l'intellect d'y pénétrer, et que la faculté lui en est donnée, il ne lui reste alors ni force, ni motion, ni activité de ses sens (pour faire autre chose) » (Isaac le Syrien, *Œuvres spirituelles*, p. 413 = Isaac le Syrien, *« La seconde partie »*, p. 124 texte, p. 137 traduction).

proposées dans les écoles théologiques qui lui étaient contemporaines – études qui devaient certainement préparer à une lecture correcte et à une exégèse ponctuelle et apologétique de l'Écriture dans sa lettre, mais aussi à la construction logique et littéraire du discours, quel qu'il soit, à la connaissance de l'histoire ecclésiastique et séculière, de la législation même qui régissait les royaumes et l'Église, etc.

C'est donc à cette complexité de la formation intellectuelle garantie par les écoles ecclésiastiques syro-orientales que je vais dédier les notes qui suivent, qui voudraient, à l'aide de quelques exemples, poser encore une fois la question de la place accordée aux disciplines « grecques » dans les centres intellectuels de l'Église de Perse, un contexte dans lequel, comme on l'a écrit récemment, quoique à propos de l'Église syro-occidentale,

> « [à] défaut d'un État qui aurait sponsorisé l'étude des sciences, c'est en effet l'Église elle-même, assurant son propre gouvernement, qui accorda tout son soin à l'enseignement et à l'étude, y compris de sujets profanes. Les évêques et supérieurs des grands monastères étaient en effet en première ligne dans la gestion de la vie civique : ils étaient les maîtres du temps religieux, les fondateurs d'hôtelleries, des moulins, d'hôpitaux, les employeurs d'artisans et de paysans, ceux qui envoyaient au bout du monde les évangélisateurs. Ils ne devaient rien ignorer de la géométrie, de la médecine, des poids et mesures ou de la géographie. »[5]

Théodore bar Koni et les savoirs du siècle dans les écoles syro-orientales

La « fière » ville de Kaškar à la fin du VIII^e^ siècle était encore caractérisée par « une vie religieuse, intellectuelle et artistique intense », avec une école qui continuait « une existence prospère »[6], où l'on conciliait une pratique exégétique particulièrement fidèle à l'enseignement de Théodore de Mopsueste avec l'étude des disciplines « profanes », probablement sur le modèle donné à l'époque par l'école de Ba Šoš (et, ensuite, du monastère supérieur de Mossoul, où l'école s'était transférée) dirigée par Abraham bar Dašandad († ca 770). Comme on le lit dans la monographie que V. Berti a dédiée à la *Vita e studi di Timoteo I patriarca cristiano di Baghdad*[7],

5. Debié 2014, p. 39.
6. Fiey 1968, p. 163.
7. Berti 2009, p. 122-132.

> « parmi les multiples activités auxiliaires du travail exégétique [qu'on y pratiquait], il y avait l'éclaircissement des termes et de noms d'interprétation ou placement difficile qui revenaient soit dans le texte des Écritures, qu'on glosait par des notes géographiques et historiques érudites, soit dans les écrits employés comme prolégomènes ou parallèles à l'exégèse, œuvres du savoir profane, de la philosophie aux sciences naturelles, dont les expressions techniques à cette époque étaient translittérées en syriaque, sans en donner de traduction. »[8]

De cette pratique d'enseignement est témoin aussi le *Livre des scolies* qu'un docteur de l'école de Kaškar, Théodore bar Koni, publia à la fin du VIII[e] siècle, « a manual or textbook » qui « contains questions and answers in catechism fashion about various philosophico-theological topics, as well as issues in the interpretation of selected passages from the Old [and New] Testament »[9]. En relatant, dans l'argument qui introduit son travail, la requête de celui qui l'avait pressé pour qu'il compose le livre, Théodore souligne qu'on lui avait demandé de fournir « un recueil des paroles obscures qui ci et là sont consignées dans le cycle entier des Écritures saintes et (dans) les sentences des Pères, en sorte que non seulement il donnât la facilité requise au chercheur du vrai, mais qu'il épargnât aussi, aux faibles et aux pauvres comme moi – ajoute-t-il –, le travail et le parcours d'un grand nombre de lignes », d'autant plus que ce n'est « pas partout que tous les livres se trouvent à notre disposition, et, s'ils le sont, il n'est pas non plus commode de rechercher et d'examiner où est consignée la question des Écritures dont est préoccupé l'esprit »[10]. En particulier, Théodore conçoit le fruit de son travail comme un manuel utile surtout, comme il le précise au début du *mimrā* X, « pour expliquer les sens des Écritures saintes

8. Berti 2009, p. 126-127.

9. Griffith 1981, p. 165-166.

10. Dans le dernier paragraphe des scolies dédiées au Pentateuque, en introduisant l'explication de 137 « mots difficiles » présents dans le texte, Théodore écrit : « Avant tout il faut savoir que l'appellation des noms n'est pas égale dans toutes les langues ; c'est en effet autrement et autrement qu'elles se lisent selon la diversité des langues et l'esprit qui les régit n'est pas égal. Quant à nous, c'est selon la coutume que nous les interprétons, abandonnant le reste aux gens intelligents » (Théodore bar Koni, *Livre des scolies. 1*, III, 55, p. 184-189 texte ; p. 174-181 traduction ; ici, p. 184 texte ; p. 174 traduction). Je rappelle que dans l'*Argument* qui précède le texte on lisait déjà que certaines paroles de prophétie font difficulté par suite de « l'opposition entre elles en raison du passage d'une langue à une langue » ou, encore, par le fait que « sont mêlés en leur milieu aussi des termes et des locutions étrangères à l'usage et à la coutume commune » (Théodore bar Koni, *Livre des scolies. 1*, *Argument*, p. 5 texte ; p. 56 traduction).

devant la science médiocre de ceux qui viennent d'aborder la méditation de la lecture des explications du bienheureux Interprète [c'est-à-dire de Théodore de Mopsueste] » – une lecture qui évidemment continuait à poser des problèmes de compréhension aux étudiants syro-orientaux. Il faut se souvenir, en effet, que déjà Abraham de Bet Rabban dans la première moitié du VI^e^ siècle avait dû constater « qu'il était difficile à beaucoup de frères de trouver le sens des Écritures dans la lecture des volumes de l'Interprète, parce qu'ils étaient hérissés de grec et obscurs à cause de la grandiloquence de cet homme et des interprètes qui l'avaient suivi », comme écrivait Barḥadbešabba ʿArbaya dans la seconde partie de son *Histoire ecclésiastique*[11].

Théodore pourtant ne se limite pas à éclaircir mots ou problèmes qui se rattachent à la lettre du texte biblique. Il veut, en fait, que « les (choses) de la nature » aussi trouvent place dans son livre, choses sur lesquelles – écrit-il – il « rumine » d'une manière assidue[12].

La raison ultime de la coordination des deux niveaux de la connaissance (naturel et scripturaire) est évidente, à vrai dire, déjà dans l'*Argument* qui précède le livre, là où l'auteur souligne que les anciens (patriarches), « alors que le culte des diables n'était pas encore pratiqué, n'eurent pas même besoin de la Loi, mais se conduisaient selon la loi naturelle ; et même si, par après, ils usèrent d'écrits, dix sentences leur suffirent à déterminer toute l'instruction qu'il leur fallait ». À quoi il ajoute : « C'est donc en cette disposition-là que, même chez les sages profanes, nous trouvons que l'on a défini et fixé en dix genres [*genos*] tout ce qui est commun aux êtres. »[13] Les dix catégories d'Aristote sont donc, comme les dix commandements, tout ce qui suffit pour parvenir à se conduire selon la loi naturelle : « Aristote » est l'égal de Moïse[14], tous les deux sont témoins de la rectitude à laquelle peut

11. Barḥadbešabba ʿArbaya, *La seconde partie de l'Histoire*, p. 622.

12. Théodore bar Koni, *Livre des scolies. 1*, I, 23, p. 13 texte ; p. 61 traduction.

13. Théodore bar Koni, *Livre des scolies. 1*, *Argument*, p. 4 texte ; p. 55-56 traduction.

14. Je place entre guillemets le nom d'Aristote pour souligner qu'on lit ici une appréciation de la logique aristotélicienne telle qu'elle était présentée dans les écoles syro-orientales. Au sujet de la personne même d'Aristote et de sa philosophie, au contraire, Théodore ailleurs, dans le *mimrā* XI, formule un jugement sévère et tout à fait traditionnel. Il en parle, en effet, comme d'un « philosophe insensé » qui « [s]ur Dieu [...] a enseigné contrairement (à la vérité) » (Théodore bar Koni, *Livre des scolies. 2*, XI, 9, p. 293 texte ; p. 218 traduction). En traitant des eunomiens, il reprend par la suite ces mots, car il écrit qu'ils ont calomnié « la parole de la foi par le calcul de la géométrie et les inventions de philosophes profanes et de celui qui est appelé chez les Grecs Aristote » (Théodore bar Koni, *Livre des scolies. 2*, XI, 70 p. 325 texte ; p. 243 traduction). Dans les pages qui suivent, nous aurons l'occasion de nous référer

parvenir le *koinos anthropos*, l'homme en tant que tel, dirait l'Interprète, s'il prête attention à la voix de la raison qui est en lui.

Or, la part accordée aux « questions (soulevées) par la nature » est particulièrement marquée dans le premier et le sixième *mimrā* des *Scolies*, avant qu'on éclaircisse les paroles de la Genèse et des Évangiles. En effet, si Théodore introduit ses notes relatives au Nouveau Testament en écrivant : « Puisque nous avons assez balayé les chambres de [la fille de Jacob] [...], nous pénétrerons désormais dans l'Église de sainteté et dans le Message vivifiant », pour en expliquer « les obscurités », le sixième *mimrā* est complètement dédié aux « (choses) de la nature, bien que ce ne soit pas notre dessein » d'y insister, il ajoute – dans la conviction, toutefois, que ce faisant, il ne sera pas blâmable : en fait – il poursuit –, j'ai osé faire cela « afin que l'avantage soit doublé »[15].

Mais quelles sont les questions abordées et de quelle manière y répond-il ?

Si l'on ouvre les pages des *Scolies* au premier *mimrā*, on y trouve exposée une série de questions relatives à la différence « illimitée » entre Créateur et créature. La première question porte en effet sur la différence qu'il y a « entre l'information sur les êtres-devenus et la science sur Dieu » (« Sur toutes les choses corporelles – on lit – nous recevons information par les cinq sens, mais sur Dieu par la foi seule » – et Théodore ajoute, à intégration de ce qu'il vient d'affirmer, que « c'est par l'esprit seul » que nous connaissons les spirituels, « comme ils sont incorporels »[16]). On lit ensuite une « définition » de Dieu (il est « [u]n esprit vivant, rationnel, un être éternel, non limité, le créateur de toutes les créatures qui sont

souvent, pour évaluer la nature tout à fait scolastique de l'œuvre de Théodore, à un écrit anonyme attesté pour la première fois par un ms. du X^e^ siècle et faussement attribué, dans ses témoins plus récents, à Michel Badoqa, le *Livre des définitions et divisions* (voir ABRAMOWSKI 1999). Là, à la fin de la section dédiée à l'exposition des catégories d'Aristote, il écrit, d'une manière cohérente à l'indication des *Scolies* pour ce qui tient au traité, mais avec une remarquable distance par rapport à l'appréciation qui vise son auteur : « Celles-ci sont les dix catégories que l'Esprit écrivit par la bouche du philosophe péripatéticien Aristote » (Pseudo-Michel, *Livre des définitions et divisions*, p. 40 texte ; p. 109 traduction). Je signale que la traduction française du *Livre des définitions et divisions* donnée ici et partout ailleurs est la nôtre.

15. Théodore bar Koni, *Livre des scolies. 2*, VI, *Argument*, p. 3-4 texte ; p. 1 traduction.

16. Voir Pseudo-Michel, *Livre des définitions et divisions*, CLVI, p. 81 texte ; p. 125 traduction : « L'éducation. L'éducation est l'acquisition de la connaissance, dont le maître est l'agent. Elle s'effectue à travers trois moyens : par le ressenti, par la connaissance, par la foi. C'est-à-dire que tout ce qui s'enseigne est ou bien sensible comme toute la corporéité, ou bien connaissable comme les anges et les âmes, ou bien seulement crédible comme Dieu le vénéré. »

devenues ou qui deviendront »[17]) et immédiatement après celle de sa création, qui est enfermée dans deux limites : l'espace et le temps. On passe alors à la question de savoir ce qu'est l'espace, s'il est « une nature ou un accident », etc. Je ne peux pas suivre ici le texte dans son développement, ni le commenter comme il mériterait. Je souligne qu'en conclusion d'une série de questions sur Dieu, Théodore écrit « Je voudrais ici en fait, que les (choses) de la nature soient conservées et que nous soyons proches du sceau de l'Écriture [...]. Mais d'abord nous éclaircirons pour toi les choses obscures et difficiles qui sont dans les Écritures, et ensuite – promet-il – nous aborderons [aussi] le reste »[18] (I, 23). Avec cohérence donc, la question 24 pose le problème du sens du « terme "dans le principe" (Gn 1, 1), qu'a dit Moïse »[19].

Dans le cadre de la présente communication, je donnerai un unique échantillon de l'exposé par Théodore des « questions (soulevées) par la nature » : les réponses données aux demandes relatives à la définition du « nom » et du « verbe », qu'on lit dans le deuxième *mimrā* aux paragraphes 28-32, intégrées à l'occasion par d'autres passages des *Scolies*. Je mettrai en outre en parallèle le texte de Théodore et les « définitions » qui visent les mêmes sujets qu'on peut lire dans le *Livre des définitions et divisions* du Pseudo-Michel l'Interprète[20] – chose qui nous permettra de relever le caractère de compilation du travail du *malpānā* de Kaškar. Les deux auteurs en effet semblent dépendre d'un ou plusieurs textes antérieurs très proches entre eux, qu'ils utilisent d'une manière indépendante et selon des critères différents, organisant les matériaux qu'ils offrent d'après le but que vise leur travail[21]. Pour le Pseudo-Michel, il s'agit de donner en raccourci une exposition ordonnée de *topoi* philosophiques et philosophico-théologiques ;

17. Voir Pseudo-Michel, *Livre des définitions et divisions*, CXIII, p. 66-67 texte ; p. 120 traduction : « Dieu. Dieu – qu'il soit vénéré ! – est un être éternel, esprit vivant et rationnel, le créateur de l'univers [...] Cela se dit de Dieu non pas comme s'il pouvait être enfermé dans une définition – en effet la nature divine est supérieure à la pensée et à l'âme de toutes les créatures –, mais seulement pour l'instruction des disciples débutants, nous avons fait avancer notre discours par ces (mots) défectueux sans lesquels nous ne serions pas en mesure de nous approcher de son essence, adorée de tous. »
18. Théodore bar Koni, *Livre des scolies. 1*, I, 23, p. 13 texte ; p. 61 traduction.
19. Théodore bar Koni, *Livre des scolies. 1*, I, 24, p. 13 texte ; p. 61 traduction.
20. Voir les renseignements donnés au sujet de ce texte à la note 14.
21. Sur le rapport du texte de Théodore avec d'autres textes semblables voir l'introduction et le commentaire de M. Furlani à Pseudo-Michel, *Livre des définitions et divisions*, FURLANI 1922 et FURLANI 1942.

pour Théodore, de placer des définitions relatives à des concepts dominants de la logique et de l'ontologie grecques (sélectionnés et remaniés par des savants chrétiens) à des endroits stratégiques d'un manuel visant à éclaircir mots ou versets des Écritures selon une préoccupation dont ne témoignent pas, du moins avec une telle intensité, les commentaires bibliques des exégètes de sa génération et des générations suivantes. Ni l'exégèse ni la théologie chrétiennes, en effet, ne peuvent se passer, à ses yeux – semble-t-il –, d'une infrastructure philosophique et d'une confrontation avec les savoirs profanes.

Dans le deuxième *mimrā* des *Scolies*, donc, après avoir donné des explications au sujet des eaux, de la transformation de l'eau marine « en la douceur de la pluie », de leur remontée au ciel (tous sujets traités aussi dans le commentaire à la Genèse d'Išoʿdad de Merw), Théodore se trouve à devoir répondre à une question qui porte sur Gn 1, 26 (« Pourquoi l'homme a-t-il été appelé figure et forme de Dieu ») et à partir de là à proposer une série de définitions relatives à la « forme », à la différence « entre conforme, connaturel et coexistant », jusqu'à parvenir à celles des « mots » « progéniture », « fils », etc.[22].

Arrivé à la question 26, le lecteur tombe sur une définition du mot « son », qui se termine par une distinction entre le son « composé et qui relève de l'articulation, comme celui de l'homme, et le non composé, comme celui de l'animal »[23], à la suite de laquelle on aborde le problème de savoir qui aurait été le premier à imposer des noms aux choses (voir Gn 2, 20). C'est Adam, lit-on, qui dans sa seigneurie sur les animaux, « en usa à son gré et [...] leur imposa des noms, comme un maître à ses esclaves » – à quoi Théodore ajoute : « Voici que maintenant aussi (cela) se voit chez

22. Théodore bar Koni, *Livre des scolies. 1*, II, 1 et suiv, p. 52 et suiv. texte ; p. 87 et suiv. traduction.

23. Théodore bar Koni, *Livre des scolies. 1*, II, 26, p. 59 texte ; p. 92 traduction : « *Le bruit de corps solides*, varié, se pratiquant dans l'*air* et frappant l'*ouïe*. Et il se diversifie en deux catégories : le *composé* et qui relève de l'articulation, *comme celui des hommes*, et le non composé, *comme celui de l'animal* et autres sonorités. » Voir Pseudo-Michel, *Livre des définitions et divisions*, p. 81 texte ; p. 124-125 traduction : « La voix. La voix est *le bruit des corps solides* qui au moyen de l'émission de l'*air* parvient à l'*ouïe* ou le mouvement aérien résultant du bruit des corps, ou le (son) susceptible de l'intelligible dans le but de pénétrer dans la connaissance des choses par la distinction de l'une à l'autre. Mais la voix est de deux sortes : elle est *composée, comme celle des hommes* ou simple, comme la voix des *animaux* et des oiseaux, des pierres, des orages et les bruits des abeilles et des guêpes. »

tous les peuples, qui selon la force de leur langue, diversifient aussi les appellations d'une chose. »[24]

Une parenthèse s'ouvre alors dans la série des questions relatives aux versets de la Genèse, car, avant de reprendre les scolies au texte biblique à partir de Gn 2, 16-17 (« au sujet de l'imposition [par Dieu] de ses lois à Adam »), on lit cinq questions qui touchent des problèmes grammaticaux, dont je donne le texte en parallèle avec celui qui lui correspond dans le *Livre des définitions et divisions* du Pseudo-Michel l'Interprète :

I.

Théodore bar Koni, *Livre des scolies. 1*, II, 28, p. 60 texte ; p. 92 traduction.	**Pseudo-Michel**, *Livre des définitions et divisions*, XXVI, p. 40 texte ; p. 109 traduction.
Qu'est-ce qu'un nom, d'une façon générale ? *Un nom est un vocable significatif par une convention ; (il est) sans temps ; qu'une partie en soit séparée, elle ne signifie rien* [voir *de Interpretatione* 16a19-21].	**Le nom.** *Un nom est un vocable significatif par une convention ; (il est) sans temps ; qu'une partie en soit séparée, elle ne signifie rien.* Il est défini comme « un vocable significatif » parce que tout nom signifie quelque chose, à savoir une nature ou une hypostase ou une chose ou un accident. Il est « par convention », parce que si les hommes ne s'entendent pas sur le nom par lequel une chose est appelée, on n'apprend rien du nom lui-même. Il est « sans temps », parce que le nom, quand il est mentionné, ne signifie aucun temps, ni le passé, ni le présent, ni le futur. C'est-à-dire que si tu nommes air ou feu ou homme, tu ne signifies par ton discours aucun temps. Quant à ce « qu'une une partie en soit séparée, elle ne signifie rien » cela veut dire que si tu détaches une des parties du nom, celle-ci ne signifie en fait rien. C'est-à-dire que si tu détaches quelque chose du nom de Jean ou de Pierre, tu ne dis rien.

24. Théodore bar Koni, *Livre des scolies. 1*, II, 27, p 60 texte ; p. 92 traduction. En note à la version, on lit un renvoi à « Ish [Ishoʿdad de Merw] I, 67, 18-27 = 73, 1-9 ».

II.

Théodore bar Koni, *Livre des scolies. 1*, I, 31, p. 15 texte ; p. 63 traduction.	**Pseudo-Michel**, *Livre des définitions et divisions*, XXVI, p. 40 texte ; p. 109 traduction.
	[Le nom] Le nom cependant a été également défini ainsi : une différence spécifique qui à travers la détermination d'un simple signe n'est pas exprimée naturellement sans l'interprétation de la chose.
Ce nom « Dieu », qu'est-ce ? L'ensemble des noms est de trois sortes *[taxis]* : ou bien les naturels, ou bien les hypostatiques, ou bien les accidentels ou bien[25] [les noms] d'action ; et tous sont des impositions, qui ont été imposées pour marquer une existence.	Il se divise en quatre ordres *[taxis]* : le naturel, l'hypostatique, le [nom] d'action, l'accidentel.
Les naturels, tels le nom « *feu* », et « terre » et « homme » et autres semblables, sont ceux qui désignent les natures elles-mêmes ; les personnels [litt. : hypostatiques], tels *Pierre et Paul* ; les accidentels et les noms d'action[26], tels scribe, architecte, ferronnier, charpentier. C'est ainsi en effet que le nom de Dieu marque la nature [...].	Le naturel, tels *feu*, eau, air, arbre, pierre, cheval ; l'hypostatique, tels les apôtres *Pierre et Paul* ; le [nom] d'action, tels copiste et forgeron ; l'accidentel, tels noir et blanc.

III.

Théodore bar Koni, *Livre des scolies. 1*, II, 29, p. 60 texte ; p. 92-93 traduction.	**Pseudo-Michel**, *Livre des définitions et divisions*, XXIX, p. 41-43 texte ; p. 110-111 traduction.
	[p. 41 l. 9 – p. 42 l. 1 texte ; p. 110 traduction]
Et qu'est-ce qu'un verbe ? *Ce qui, ensemble, signifie le temps* (*de Interpretatione* 16b6). Or, la différence entre *nom* et verbe est celle-ci que celui-là *ne signifie pas le temps*. En effet, le nom « Pierre » ou « Paul » ne signifie pas le temps, mais l'hypostase seulement, le fait qu'elle est malade ou qu'elle est en santé ou en convalescence ; c'est le verbe qui signifie aussi le temps, qu'elle est en santé ou est malade ou va être en santé, et autres choses pareilles. Puis, le nom relève de l'être, et le verbe [de] l'action.	**Le verbe** Le verbe est un vocable significatif *qui, ensemble, signifie le temps* [...] Il est ce qui « signifie le temps » pour le distinguer du *nom* qui *ne signifie pas le temps*. Enfin, un verbe comme cela est, par exemple, si quelqu'un dit d'un homme qu'il est sain : en disant « il est sain », il signifie le temps présent. [...] [p. 42, l. 7 texte ; p. 110 traduction] [le verbe est aussi un vocable signifiant des actions.]

25. *Sic* : voir Théodore bar Koni, *Livre des scolies*. 1, p. 15 texte, à la note 11. Le ms. est corrigé dans le texte imprimé, vraisemblablement pour faire correspondre l'énumération à la division proposée au début de la réponse (les ordres d'après Théodore sont trois, non quatre).

26. Par rapport au texte de Théodore, dans celui du Pseudo-Michel il y a inversion entre « [nom] d'action » et « accidentel ».

Théodore bar Koni, *Livre des scolies. 1*, II, 29, p. 60 texte ; p. 92-93 traduction.	**Pseudo-Michel**, *Livre des définitions et divisions*, XXIX, p. 41-43 texte ; p. 110-111 traduction.
	[p. 42, l. 5 et suiv. texte ; p. 110 traduction] Le verbe est cependant défini aussi ainsi : le déroulement d'une composition prédicative qui signifie une pensée accomplie, est dans l'âme, se rend par le moyen des lettres, se prononce avec la langue et se recueille (et) s'imprime dans l'esprit de l'artiste. Il est aussi défini ainsi : une pensée conjointe à la voix, qui s'entend par le moyen de l'air ou partie du temps. Il se divise en trois modes et en cinq espèces et en huit parties et en sept conjugaisons. [...]

IV.

Théodore bar Koni, *Livre des scolies*. 1, II, 30, texte p. 60-61 ; p. 93 traduction.	**Pseudo-Michel**, *Livre des définitions et divisions*, XXIX, ici p. 42 l. 12 – p. 43 l. 3 texte ; p. 110 traduction.
Combien sont les catégories *[taxis]* du verbe ?[27] Quatre : [1] le jussif *[prostaktikos, pāqōdā]*, [2] le déprécatif *[euktikos, mṣaʾlyānā]*, [3] l'interrogatif *[erotematikos, mšaʾlnā]*, [4] l'énonciatif *[apophantikos, pāsōqā]*[28]. Le jussif, comme : « Va, ramasse la flèche que je tire » [Is 20, 36] ; le déprécatif, comme : « Je te demande, mon Seigneur » [Gn 44, 18] ; l'interrogatif, comme : « Où l'avez-vous mis ? » [Jn 20, 2.13.15] ; l'énonciatif, comme ce qui est dit : « Dieu est Esprit en effet » [Jn 4, 24], et : « Il n'y a pas de juste, pas même un seul » [Rm 3, 10]. Mais la vérité ne peut être connue sinon par cette espèce (qu'est) l'énonciatif, car il est le seul susceptible de montrer (la différence) entre la vérité et la fausseté et entre ce qui est et ce qui n'est pas, et toutes les règles et décrets sont par lui posés.	Ses catégories *[ʾadšē]* sont [1] le jussif *[prostaktikos, pāqōdā]*, [2] l'interrogatif *[erotematikos, mšaʾlnā]*, [3] le déprécatif *[euktikos, mpīsānā]*, [4] l'appellatif *[kletikos, qārōyā]*, [5] l'énonciatif *[apophantikos, pāsōqā]*. Le jussif, c'est : « Va, dis à ce renard » [Lc 13, 32] ; l'interrogatif c'est : « Où l'avez-vous mis ? » [Jn 20, 2.13.15] ; le déprécatif, c'est : « Je te demande, mon Seigneur » [Gn 44, 18] – quand l'homme implore Dieu, cette catégorie est appelée précatif et quand il implore une créature, cette catégorie est appelée impétratif. L'appellatif, c'est comme : « Venez à moi, tous les fatigués, etc. » [Mt 11, 28] ; l'énonciatif, c'est comme : « Dieu est Esprit » [Jn 4, 24], « L'âme est immortelle ».

27. Le mot syriaque *meltā*, qui à la question II, 29 avait été traduit par « verbe », peut être traduit aussi : « parler », « phrase », comme le suggère l'une des définitions qu'en donne le *Livre des définitions et divisions* du Pseudo-Michel à la question XXIX ; dans ce sens, voir aussi la division 18 dans l'Annexe I – *Divisions de Porphyre le philosophe*, un texte contenu dans des manuscrits syriaques du VII[e] siècle (HUGONNARD-ROCHE 2004, p. 119) : « Les espèces de la phrase *(mellta)* sont <au nombre de> quatre : impérative ; déprécative ; interrogative ; décisive. »

28. Sur cette liste, voir KING 2013, p. 110 : « In his commentary on the *De Interpretatione*, Ammonius wrote that there are five species of discourse *(logos)*, viz., vocative,

V.

Théodore bar Koni, *Livre des scolies. 1*, II, 31, p. 61 texte ; p. 93 traduction. **En combien de sortes se divise le parler ?** En trois : celui que se fait par l'entendement, celui qui (se fait) par le parler de la bouche, et celui qui par art est constitué, soit par des écrits soit par des matières et des sculptures.	**Pseudo-Michel**, *Livre des définitions et divisions*, XXIX, p. 42, l. 9-11 texte ; p. 110 traduction. Il y a trois sortes [de parler] : le premier est celui par lequel nous sommes dits rationnels ; il surgit dans l'âme ; le second est celui qui est prononcé avec la langue et se rend par le moyen des lettres ; le troisième est celui qui se recueille et imagine dans l'esprit de celui qui le voit dans les lettres ou l'entend par le moyen de la voix.

VI.

Théodore bar Koni, *Livre des scolies. 1*, II, 32, p. 61 texte ; p. 93 traduction. **Qu'est-ce qu'une proposition *[mimrā]* ?** C'est ce *dont une partie, lorsqu'elle en serait détachée, signifie quelque chose* : elle se dit du sujet, qui est une nature, et du (prédicat) qui est un accident, p. ex. : l'homme est mortel.	**Pseudo-Michel**, *Livre des définitions et divisions*, XXX, p. 43-44 texte (ici p. 43 l. 30 – p. 44 l. 1 ; p. 111 traduction). **La proposition *[mimrā]*** La proposition est la voix signifiante *dont une partie, lorsqu'elle en serait détachée, signifie quelque chose*.

Je n'ai pas les compétences nécessaires pour conduire une analyse détaillée des textes cités. Je crois toutefois qu'on peut aisément relever les ressemblances et les divergences qui les lient et les différencient en même temps et qui obligent à les situer dans une unique tradition d'école, à l'époque de leur rédaction (VIII^e^-IX^e^ siècles) depuis longtemps bien établie. Je souligne qu'après les riches travaux que G. Furlani leur a dédiés, qui nécessitent toutefois une mise à jour, ces textes ont été négligés par les savants[29]. Dans le deuxième chapitre de son étude sur les plus anciennes

imperative, interrogative, precative and enunciative. This list was copied by his followers among the Syriac commentators, including Paul the Persian, Proba, and Athanasius of Balad, the terms used being respectively *qārōyā*, *pāqōdā*, *mša'lnā*, *mpīsānā*, *pāsōqā*. » Dans la note 47, qu'on lit à la même page, il ajoute : « The term used for "precative" differs in some other strands of the tradition: *mpīsānā* in Proba and the anonymous tract mentioned below, but *mṣa'lyānā* in Sergius of Reš'aina and in Athanasius of Balad. Both can be found in the parallel lists found in Vatican Syriac 158, f. 21r [...]. The later accent system included both of these terms but they seem never to have been thoroughly differentiated. »

29. G. Furlani écrit avec justesse : « Dans le *Livre des scholies* de Théodore bar Kewanay, on trouve de nombreuses pages dédiées à toutes les diverses branches de la philosophie, mais spécialement à la logique et à la physique. Comme Théodore a récolté pour sa compilation outre du matériel dans des sources grecques, également dans des écrits syriaques, matériaux qui n'ont pas été conservés dans leur original, les questions de son *Livre* qui traitent d'arguments philosophiques sont précieuses pour l'histoire de

traductions syriaques des *Catégories* d'Aristote, D. King, par exemple, signale brièvement le *Livre des scolies* de Théodore dans la liste des auteurs syro-orientaux qui ont écrit au sujet du texte aristotélicien, sans pourtant lui consacrer aucune étude approfondie[30]. D'ailleurs, dans cette même liste, le *Livre des définitions et divisions*, qui contient une section expressément dédiée aux *Catégories*[31], est absent. Il faut dire, toutefois, que ce genre de textes réunit une double ligne de recherche : celle relative au domaine grammatical, qui se développe dans la tradition « massorétique » des écoles syro-orientales en utilisant la traduction de la *Techne grammatike* de Denys de Thrace, faite probablement par le *maqryānā* (lecteur) de l'école de Nisibe Joseph Huzaya (première moitié du VI^e^ siècle), et celle traitant les questions qui se rattachent à la logique aristotélicienne interprétée par les auteurs néoplatoniciens de l'école alexandrine de la fin du V^e^ et de la première moitié VI^e^ siècle (Ammonius et ses successeurs) et par eux transmise aux intellectuels syriens qui venaient étudier à Alexandrie[32].

Dans les pages qui suivent je voudrais donc insister sur deux auteurs que les études mentionnent souvent par rapport à l'une ou à l'autre de ces lignes de recherche, qui dans les écoles des VI^e^, VII^e^ et VIII^e^ siècles s'interpénétraient, ʿEnanišoʿ et Aḥudemmeh.

Dans son *Historia artis grammaticae apud Syros*, A. Merx dédie un chapitre aux grammairiens syro-orientaux ʿEnanišoʿ et Ḥunain[33]. La notice relative au premier s'appuie en particulier sur les renseignements qu'il lisait dans le *Livre des supérieurs* de Thomas de Marga[34]. ʿEnanišoʿ, écrit l'évêque de Marga,

la philosophie et de l'éducation philosophique chez les Syriens » (FURLANI 1925-1926, p. 250).

30. Voir KING 2010, p. 21 : « *Book of Scholia*, which includes numerous scattered discussions relevant to the *Categories,* especially in Book Six, in which Theodore discusses Christological terminology from an Aristotelian point of view. » Voir aussi BROCK 1993, p. 6, qui mentionne, après Théodore bar Koni, « [m]any [...] collections [des Définitions], of varying size, » qui étaient « usually written by East Syrian writers, in cases where an attribution is given ».

31. Pseudo-Michel, *Livre des définitions et divisions*, VII-XXV, p. 25-40 texte ; p. 103-109 traduction.

32. Voir CONTINI 1998 et 2001 ; HUGONNARD-ROCHE 2004 et 2010 ; KING 2012 et 2013 ; WATT 2017.

33. MERX 1889, p. 102-108. Il s'agit du 7^e^ chapitre du livre *(De grammaticis Nestorianis ʿAnanishoʿ, Honain).*

34. Thomas de Marga, *Le livre de gouverneurs*, II, 11, p. 78-80 texte ; p. 174-179 traduction. La chronologie relative à ʿEnanišoʿ n'est pas encore bien établie : voir BETTIOLO 2012, p. 269, note 31. De toute façon il collabora avec Išoʿyahb dès qu'il fut métropolite d'Erbil, à la fin des années trente du VI^e^ siècle, et il était encore actif à la fin des années soixante-dix du même siècle.

avait étudié avec son frère à l'école de Nisibe avant de « devenir disciple » dans le Grand monastère du mont Izla. Après un voyage à Jérusalem et au désert égyptien, il avait quitté le monastère fondé par mar Abraham et il s'était rendu à celui de Bet ʿAbe, où il avait continué une abondante activité littéraire, dans des genres soit typiquement monastiques (la rédaction du *Paradis des Pères*, par exemple[35]), soit cultivés à la fois par les docteurs des écoles et les moines[36]. Là, en effet, nous dit-on, « il avait travaillé de telle manière à la compréhension des Livres, que dans son intelligence il avait dépassé tous ceux qui (avaient vécu) avant lui et qui (allaient vivre) après lui »[37]. Or, parmi les titres de cette production riche et variée, Thomas en cite en particulier deux, qui nous intéressent : un livre qu'il composa à la demande de son frère, en recueillant les « divisions et définitions de toutes sortes », dont il avait pris note sur les parois de sa cellule et qu'il allait accompagner avec des « élucidations », et le texte qui a retenu l'attention de A. Merx, une *Explication*[38] des noms et des leçons obscures des livres des Pères, qui ont différentes significations. Or, si ce deuxième livre, comme un autre sur les homographes attesté par la tradition manuscrite, se range parmi les études qui caractérisaient la *mašlmānūtā*, c'est-à-dire « the so-called Syriac masoretic system of Biblical reading and exegesis » des écoles syro-orientales[39], le premier, au contraire, est souvent mentionné comme traité philosophique, dans la ligne des travaux du même type qui aboutirent aux manuels de Théodore bar Koni ou du Pseudo-Michel[40]. Il faut dire, toutefois, que G. Furlani n'était pas de cet avis – ou du moins qu'il était très réservé à son égard. Dans l'introduction qu'il écrivit à son édition et traduction du *Livre des définitions et divisions* du Pseudo-Michel,

35. C'est dans les lignes conclusives du *Livre des gouverneurs*, II, 14, p. 86 texte ; p. 188-189 traduction, qu'on lit que le catholicos Georges Ier, à son retour du Bet Qatraye (676), avait demandé au « savant et saint Abba ʿEnanišoʿ » de recueillir dans un livre « les histoires, les contes, les actions splendides et les demandes et réponses des pères solitaires », et que c'est ce même ʿEnanišoʿ que son prédécesseur, Išoʿyahb III, avait chargé de la révision du Ḥudra, le livre des offices de l'année liturgique de l'Église syro-orientale (Thomas de Marga, *Le livre de gouverneurs*, II, 15, p. 87 texte ; p. 189 traduction).

36. Je signale que M. Becker, dans une page dans laquelle il souligne que « the monastery is a place of learning just as the school is a place of retreat », mentionne ʿEnanišoʿ comme « an example of a mellow blend of ascetic and learned life » (Becker 2006, p. 196-197). Voir aussi Bettiolo 2012, p. 269-270, et 2013.

37. Thomas de Marga, *Le livre de gouverneurs*, II, 11, p. 79 texte ; p. 176 traduction.

38. Voir pour cette traduction la note *iii* de la version anglaise de Merx 1889, p. 159.

39. King 2013, p. 109.

40. Déjà Merx l'appelait « *librum definitionum philosophicarum* » (Merx 1889, p. 102).

en traçant l'histoire du genre dans lequel il s'insérait, il prenait en effet en considération aussi l'œuvre de ʿEnanišoʿ, pour conclure que celle-ci lui paraissait à cet égard très problématique. Il remarquait que les mots du titre, l'unique donnée à notre disposition à son sujet, ne se suivaient pas dans la succession à laquelle on avait le droit de s'attendre dans le cas d'un ouvrage philosophique. Les « définitions » auraient dû en effet précéder les « divisions », « Parce qu'il est plus logique de définir avant tout un concept et de dire ensuite en quels concepts il se divise », écrivait-il[41]. Donc, on ne pouvait rien dire du contenu du livre. À son avis il aurait très bien pu s'inscrire dans une production sortie d'un cursus d'études centré sur la rhétorique, comme celui qui d'après H. Hugonnard-Roche caractérisait la tradition antiochienne et syro-orientale encore au VI^e^ et jusqu'au VII^e^ siècle[42].

J'en viens maintenant au deuxième auteur dont je faisais mention au commencement de ces notes, Aḥudemmeh. Le problème posé par la liste des écrits que l'évêque syro-oriental ʿAbdišoʿ attribue à Aḥudemmeh, identifié par Assemani avec l'évêque miaphysite du même nom mort en 575, n'est pas encore tout à fait résolu[43]. On y trouve un livre contre les philosophes et un livre contre les mages, un livre qui contiendrait des « définitions de toutes sortes » et un livre de logique, un livre « *de anima* » et un livre sur l'homme en tant que microcosme, etc. Or, G. Furlani, qui suit A. Baumstark pour identifier l'évêque miaphysite avec celui syro-oriental qui était présent au synode de son église célébré en 554 et qui serait par la suite passé à la communauté syro-occidentale[44], suppose que le livre du Pseudo-Michel serait « une refonte » du livre sur les définitions d'Aḥudemmeh[45], qu'il conjecture être le chaînon rattachant la tradition philosophique alexandrine du début du VI^e^ siècle aux milieux intellectuels de Nisibe. Je souligne l'importance accordée par le savant italien à l'œuvre d'Aḥudemmeh, dans le domaine de la logique, mais aussi dans celui d'une

41. Pseudo-Michel, *Livre des définitions et divisions*, « Introduzione », p. 10.

42. Hugonnard-Roche 2010.

43. Voir les notices relatives à Aḥudemmeh et Aḥudemmeh de Balad dans Brock 2011a, et Brock 2011b.

44. Pseudo-Michel, *Livre des définitions et divisions*, « Introduzione », p. 9 ; Baumstark 1922, p. 178.

45. Pseudo-Michel, *Livre des définitions et divisions*, « Introduzione », p. 9-10. À la page 163, G. Furlani insiste : « Nous montrerons [...] que la majeure partie de notre livre [...] remonte à Aḥudemmeh » ; à la page 165, il parle de la « compétence » dont fait preuve dans son travail Aḥudemmeh qui aurait « profondément travaillé » les matériaux grecs dont il disposait ; à la même page 165, il rapproche les définitions de substance et d'accident chez Théodore de celles d'Aḥudemmeh, définitions que le docteur de l'école de Kaškar aurait reprises, etc.

anthropologie qui hérite des synthèses médicales, philosophiques et théologiques grecques (mais aussi iraniennes) et chrétiennes antérieures, car on aura l'occasion de revenir sur cet auteur[46]. Ici, j'ajoute une dernière note : aujourd'hui on ne parle plus d'un unique personnage auquel on rattacherait tous les renseignements qui nous sont parvenus sous le nom d'Aḥudemmeh. On distingue l'évêque miaphysite, auquel on n'attribue aucun écrit, de l'évêque syro-oriental, auquel on attribue avec quelque certitude deux écrits sur la composition de l'homme. En outre, on doute que l'Aḥudemmeh auquel un savant syro-oriental du XII^e^/XIII^e^ siècle attribue un écrit grammatical soit l'évêque de Ninive. On passe sous silence enfin la plupart des écrits cités par ʿAbdišoʿ, dont on n'a que le titre.

Si, à ce point de ces notes, on peut tirer des conclusions de ce qu'on vient de lire, je soulignerai encore une fois :

1. l'attention prêtée par les auteurs syro-orientaux à partir du VI^e^ siècle aux « (choses) de la nature » nécessaires pour organiser et articuler soit la lecture et la compréhension du texte révélé lui-même, soit la doctrine chrétienne dans son ensemble ;

2. le caractère standardisé des nombreux recueils de « définitions et divisions » produits dans ce but, qui se justifie par leur utilisation comme manuels adressés aux étudiants, mais qui ne laisse pas deviner s'il y avait ou non dans les milieux de l'école syro-orientale un débat approfondi et indépendant de l'emploi théologique au sens large du terme, des thématiques logico-philosophiques et des disciplines littéraires et scientifiques évoquées ;

3. d'autant plus, devons-nous ajouter, que dans ses notes exégétiques, Théodore et le reste des commentateurs syro-orientaux attestent la normativité de la lettre du texte de l'Écriture là où les acquisitions ou hypothèses des savoirs séculiers divergent d'elle. La lettre, j'insiste : dans la discussion sur le nombre des « natures premières » créées par Dieu dans le silence, mentionnées en Genèse 1, 1-3, par exemple, les ténèbres sont comptées « pour l'une des sept » qu'on y trouve mentionnées, contre l'avis de Basile lui-même, sur la base des affirmations des prophètes qui ne peuvent pas être dites « par métaphore »[47].

46. Voir en particulier FURLANI 1922 et 1926. La chaîne, que G. Furlani esquisse, rattache le Pseudo-Michel à Théodore bar Koni et, au-delà de celui-ci et parfois indépendamment de lui, à Aḥudemmeh. Il faut souligner que la dépendance des deux auteurs successifs par rapport au premier est démontrée dans le cas du livre sur l'homme considéré comme microcosme, mais est tout à fait conjectural dans le cas du livre des définitions et de logique, dont nous n'avons que la mention du titre dans le catalogue de ʿAbdišoʿ.

47. Théodore bar Koni, *Livre des scolies. 1*, I, 55, p. 23-24 texte ; p. 68 traduction.

Position du problème

Si je réfléchis sur l'ensemble des données recueillies, je me trouve obligé de poser deux questions, auxquelles je faisais allusion au début de ces notes : y a-t-il eu un intérêt réel pour les savoirs qui concernent la « nature », au sens le plus large du terme, chez les auteurs syro-orientaux ? Et si oui, est-il possible de dater l'époque à laquelle remonte cet intérêt[48] ?

Si, par exemple, je considère les problèmes posés par l'étude de la langue syriaque, je trouve dans les lettres de Timothée Ier des indices qui pourraient aider à donner une réponse aux questions que je viens d'évoquer. En effet le patriarche écrit à Serge au sujet de son ancien désir de composer une grammaire, qu'il s'agissait d'un livre à son avis non seulement « désirable, mais aussi très nécessaire », si l'on compare la situation du syriaque à celle de la langue grecque et de la langue arabe (litt. ismaélite), « lesquelles sont toutes deux abondantes et denses et dans le vocabulaire *(lexis)* [à l'égal, dans ce cas, de la langue syriaque] et dans l'espèce *(eidos)* caractéristique [ici à la différence d'elle], qui ne peut être donnée que par la grammaire *(grammatikē)* et pas autrement »[49]. Donc à la fin du VIIIe siècle, l'intérêt est réel, mais, du moins dans les milieux syro-orientaux, il est récent – et peut-être avivé[50], sinon occasionné, par les travaux arabes dans ce domaine et plus généralement par le contexte culturel et religieux de l'Empire abbasside.

Un indice ultérieur qui suggère de rattacher à la période abbasside une accélération de ce genre d'études « séculières » dans les milieux savants des Églises syriaques pourrait être, en outre, le fait que ce n'est que quelques décennies plus tard, dans la première moitié du siècle suivant, qu'un auteur syro-occidental, Antoine de Tagrit[51], rédige « the only theoretical work in Syriac in this domain [la rhétorique] »[52], en ayant pleine conscience d'accomplir quelque chose de tout à fait nouveau :

48. Voir pour un état de la recherche au moins Fiori 2012 et Villey 2014.

49. Timothée Ier, *Lettres*, XVIIII, p. 127 l. 1-2 et 19-22 texte ; p. 84 l. 34 et 85 l. 11-13 traduction. La lettre a été étudiée par V. Berti (Berti 2009, p. 309-316).

50. Avivé, dis-je, car il faut se ressouvenir que, comme on vient de le lire dans les pages précédentes, depuis la première moitié du VIe siècle on dispose d'une version syriaque de la grammaire attribuée à Denys le Thrace, œuvre d'un *malpānā* nisibéen.

51. Voir Antoine de Tagrit, *Traité de rhétorique*, Introduction, p. V-X (trad.).

52. Riad 1988, p. 68. Je fais observer que dans cette section du travail de Madame Riad, à propos du premier chapitre du premier livre de l'œuvre d'Antoine, celle-ci remarque qu'il représente en même temps « a praise of the art of rhetoric » et « in itself a specimen of rhetoric », d'après un modèle bien attesté dans la tradition classique.

> « J'ai entrepris volontairement et tout seul cette tâche pour trois (raisons) – écrit-il – : [...] secondairement, pour enlever un reproche adressé à mon peuple »[53], du fait que, tandis que « chez les Grecs les trois arts de la grammaire, de la rhétorique et de la poésie existent dans une forme unifiée et habilement établie »[54],

chez les Syriens, les Perses, les Arabes et les Arméniens elles n'existent pas de cette manière, raison pour laquelle les Grecs peuvent « se moquer de nous, (peuples) niais qui n'ont pas ni peuvent avoir un (tel) art et une (telle) science »[55]. Il faut ajouter, toutefois, qu'ailleurs il reconnaît la dette que son écrit a contractée envers des « prédécesseurs et anciens maîtres, philosophes et guides dans la langue, quels qu'ils soient, des nôtres ou bien d'une autre religion », signifiant par là que dans son travail, « he was in all probability drawing on a Syriac (or bilingual Greek-Syriac) tradition of teaching in these subjects »[56].

Mais laissons ici en suspens ces suggestions et ouvrons le dernier chapitre de ces notes.

Un projet échoué et l'ambiguïté des voies entreprises : Serge de Reš῾ayna, Aḥudemmeh, Simon de Taybuteh et Rabban Boktisho῾

Il y a quelques années E. Fiori publiait, dans le recueil d'études offertes à Henri Hugonnard-Roche, l'essai d'une interprétation d'ensemble de l'œuvre de Serge de Reš῾ayna, le célèbre médecin et intellectuel syrien miaphysite mort en 536, auquel on doit la traduction syriaque des œuvres de Galien et du Pseudo-Denys, des traductions et des études de logique et d'astrologie, des traités théologiques[57]. Le portrait de Serge tracé par E. Fiori est celui :

> « d'un intellectuel alexandrin [...] dont la formation se déroule entièrement à Alexandrie, dont les choix intellectuels et la façon d'affronter les arguments s'explique [*sic*] par le milieu alexandrin »,

Elle souligne aussi que « it hardly ever occurs in early Syriac literature but become frequent later on, perhaps as a result of Arabic influence » (Riad 1988, p. 69).

53. Antoine de Tagrit, *Traité de rhétorique*, p. 1, l. 12-13 texte, p. 1 traduction
54. Antoine de Tagrit, *Traité de rhétorique*, p. 6, l. 27 – 7, l. 3 texte, p. 5 traduction.
55. Antoine de Tagrit, *Traité de rhétorique*, p. 8, l. 3-5 texte ; p. 6 traduction.
56. Ainsi Watt 1993, p. 54, où il cite aussi les passages d'Antoine de Tagrit qu'on lit dans le texte.
57. Pour une introduction à la vie et à l'œuvre de Serge de Reš῾ayna voir Hugonnard-Roche 1997.

et qui trouve dans le contexte alexandrin aussi les raisons de son « projet spirituel »[58].

Ce projet, il faut l'expliciter, s'articule en trois étapes, dans lesquelles s'entrelacent et s'unifient des parcours différents : au début il y a la logique, au milieu le quadrivium et les sciences naturelles, même pratiques (auxquelles « il faut peut-être ajouter l'éthique aristotélicienne », note E. Fiori[59]), et au sommet « la mystique supra-intellectuelle de Denys »[60]. C'est donc une ascension qu'il esquisse, mais une ascension qui aboutit à la formation d'un « ascète-savant » qui « redescend », à l'imitation du *Didaskalos* par excellence, le Seigneur, « pour enseigner aux autres »[61], encore une fois selon un schéma tout à fait alexandrin, dont il faut bien souligner un point fondamental : l'inclusion des disciplines profanes et même des sciences comme partie intégrante du parcours, une partie qui ne peut d'aucune manière être négligée. Les maîtres dont Serge trace le portrait sont donc « des figures "mondaines", insérées et actives dans la haute société urbaine de leur temps »[62], des figures qui ressemblent au gnostique décrit par Clément, et c'est Clément en fait, à mon avis, qui est le référent théorique du projet de Serge, c'est-à-dire un auteur qui élabore une mystique intellectuelle d'empreinte platonicienne, oui, mais marquée par un « optimisme anthropologique » qui dérive « de l'action rédemptrice du Christ-Logos qui se prolonge dans le présent de tout homme » et par « l'individuation, bibliquement fondée, du monde en tant que lieu de son accomplissement » – caractères qui donnent à sa mystique, a-t-on écrit tout récemment, « une empreinte spécifiquement chrétienne et une ampleur de vision [...] qui par la suite ne sera plus atteinte »[63].

Dans cette perspective les milieux auxquels Serge s'adresse ne sont donc pas des milieux monastiques, mais urbains ; son projet, élaboré à l'intérieur du monde gréco-romain, je le souligne, quoique rédigé pour des destinataires qui parlent le syriaque, requiert de se développer non dans des écoles théologiques, mais dans un contexte « civique et professionnel », dans lequel les « sciences » sont cultivées en dehors d'une subordination exclusive aux exigences des savoirs ecclésiastiques. Mais « le modèle intellectuel et spirituel de Serge n'eut pas de continuateurs dans la culture

58. Fiori 2014, p. 76.

59. Fiori 2014, p. 81.

60. Fiori 2014, p. 81.

61. Fiori 2014, p. 84.

62. Fiori 2014, p. 85.

63. Rizzi 2017, p. 128.

syriaque », avoue E. Fiori, ni dans les villes syro-occidentales, ni dans les villes syro-orientales. « [P]our autant que nous le sachions – conclut-il –, il semble être resté isolé »[64]. Et on est tenté de dire que la raison ultime de la défense faite aux étudiants dans les canons de l'école de Nisibe de lire à la lumière d'une même lampe les livres de médecine et les Écritures se trouve dans la perception de différentes trajectoires des deux « cultures », l'une « laïque », l'autre ecclésiastique[65].

Toutefois je crois qu'on pourrait nuancer cette conclusion justement à la lumière de ce que les écrits d'Aḥudemmeh nous laissent deviner de la vie intellectuelle à Nisibe dans la deuxième moitié du VI^e^ siècle, c'est-à-dire à une époque où dans la ville, à côté de l'école de théologie, on avait bâti un hôpital où l'on donnait aussi des cours de médecine – et nous savons que les médecins de Nisibe avaient alors accès au roi des rois, lequel plus d'une fois choisit parmi eux le catholicos de la communauté syro-orientale.

Je sais qu'il s'agit d'un personnage actif dans les premières décennies du siècle suivant et, en plus, pour l'Église syro-orientale d'un apostat, devenu l'un de ses pires ennemis, mais je ne peux pas m'empêcher de citer les paroles que Maruta de Tagrit emploie quelques années après sa mort pour décrire le rôle que Gabriel de Šingar, « médecin chanceux, favori du roi »[66] joua en faveur des miaphysites : il a été pour eux un nouveau Constantin, donc un laïc puissant, très proche de l'épouse chrétienne de Chosroès – et c'est un détail qui dit quelque chose de l'importance « des figures "mondaines", insérées et actives dans la haute société urbaine [ou dans la cour] de leur temps » dans la vie des églises de l'Empire sassanide[67].

64. Fiori 2014, p. 89. Voir aussi, à la même page, la note 110 où E. Fiori prend position pour le jugement de Dimitri Gutas sur les raisons de la « faillite » du « projet » de Serge (Gutas 1998, p. 20-22). Il a aussi raison, à mon avis, dans la différence qu'il trace, contrairement à ce qu'on lit dans Hugonnard-Roche 2010, p. 71-72, entre les savants de Qennešre et ceux que Serge envisage : à Qennešre, en effet, « [l]e contexte, par exemple, est [...] purement monastique, et non plus civique et professionnel » (Fiori 2014, p. 89).

65. Voir, dans le *Statut* de l'école de Nisibe du 590, le Canon 19, où l'on lit que « les frères qui sont venus pour l'enseignement (de la théologie) ne peuvent pas habiter avec les médecins pour qu'on ne lise pas à la lumière d'une unique lampe les livres d'un art séculier et les Livres Saints » (Vööbus 1962, p. 100-101).

66. Fiey 1970, p. 134.

67. *Vie de Maruta*, p. 75-76 : « Le défunt Gabriel, médecin, qui était vraiment un homme de Dieu, selon la signification de son nom, fut appelé d'avance Gabriel à bon droit ; il était un fort soutien et une illustration pour l'Église de Dieu en ce pays et le protecteur de la foi orthodoxe comme le victorieux et pacifique empereur, Constantin ». V. Berti a récemment mis en évidence la qualité « scientifique » de Gabriel en étudiant une

Mais il faut revenir à Aḥudemmeh. Dans un essai qu'il lui avait dédié en 1998, Philippe Gignoux, après avoir affirmé que les auteurs syriaques ne s'étaient pas contentés de reproduire les œuvres grecques, mais qu'ils avaient aussi « élaboré leurs propres théories médicales » et ne pouvaient « donc être tenus comme de simples copieurs ou compilateurs », suggérait qu'Aḥudemmeh était « plus intéressant à [son avis] que le fameux Sergius de Reš'aina, de peu son aîné »[68]. L'évêque de Ninive n'aurait pas été un médecin, mais il aurait eu de bonnes connaissances médicales « qui ont évidemment Galien pour source », sur le cœur, la circulation du sang, l'estomac, mais aussi sur les sièges des facultés dans les différents organes corporels. Il avait mis ces connaissances au service d'une synthèse philosophico-théologique dont il trouvait les éléments dans des écrits tels que le *De opificio hominis* de Grégoire de Nysse ou (surtout) le *De natura hominis* de Némésius d'Émèse et qu'il a transmise à une postérité signée par une double caractéristique : celle d'être attentive aux études médicales et en même temps à la dimension ascétique et spirituelle, selon des perspectives qui pouvaient intéresser à la fois des médecins chrétiens et des solitaires érudits. Gignoux fait allusion au deuxième emploi des écrits d'Aḥudemmeh lorsqu'il met en évidence la reprise littérale de nombreux passages de ses travaux dans les textes de Simon de Taybuteh, qui au VII^e^ siècle finissant « fut un mystique mais aussi un médecin confirmé »[69].

Donc, l'Église syro-orientale semble avoir intégré à partir du VI^e^ siècle, dans ses parcours intellectuels, des savoirs profanes qui ont connu un développement autonome, même au niveau « sociologique », dans des milieux laïcs. J'ajoute qu'elle les a accueillis nonobstant que dans ses élites ecclésiastiques elle ait connu en même temps un processus qui l'éloignait de l'hellénisme alexandrin, soit au niveau philosophique soit au niveau théologique. Je rappelle que le séjour de mar Aba à Alexandrie, qu'on date entre 525 et 532, avait été l'occasion d'une dure polémique contre les enseignements de l'école néoplatonicienne, dont on trouve les traces encore en 546 dans le traité *De opificio mundi* de Jean Philopon.

Les courbes divergentes que néanmoins tracent les deux perspectives peuvent être mises en évidence, à mon avis, par quelques passages de l'exposé que G. Kessel a présenté ici il y a sept ans, le 19 novembre 2010, traitant de la position de Simon de Taybuteh dans l'éventail de la tradition mystique syriaque. On se souviendra que Simon, dont le *floruit* doit être placé

notice relative à « un congrès de médecins qui s'est tenu à Gondeshapur en 610 et qui aurait été présidé » par lui : BERTI 2015, p. 21-22.

68. GIGNOUX 1998, p. 231.

69. GIGNOUX 1998, p. 234.

à l'époque du catholicossat de Ḥenanišoʿ Ier (685/6-699/70) et qui, peut-être un tout petit peu plus jeune qu'Isaac le Syrien, a vécu comme celui-ci dans les voisinages du monastère de Rabban Šabur, est bien connu soit comme écrivain monastique, soit comme médecin. Or, le *Livre de médecine* qu'il a composé, d'après les études de G. Kessel, « contient de claires indications de l'intérêt profond et conscient de son auteur pour la théorie médicale, particulièrement la physiologie et l'anatomie humaine »[70]. Toutefois ce même livre « montre clairement – de l'avis du savant – que Šemʿon n'est pas intéressé par la quête de questions médicales pour elles-mêmes et que ce qui lui semble plutôt important est de mettre en lumière la forte relation entre la vie physique et la vie spirituelle »[71]. Ainsi, son texte offre « une tentative intéressante d'appliquer une profonde connaissance médicale à l'élaboration de la doctrine ascétique et mystique »[72] – une doctrine mystique, ajouterai-je, qui le conduit à un total abandon du monde dans sa gloire (même intellectuelle), ainsi que le montre l'une de ses sentences recueillies dans le *Livre de la grâce*, dans laquelle il célèbre le « peu (de saints) [qui] aiment la pauvreté et la croix de Jésus et négligent la richesse de la doctrine qu'ils ont recueillie et choisissent la simplicité et l'être-enfant des pêcheurs », car dans « l'innocence de leur cœur ils sont le diadème sur la couronne du Christ » (II, 2).

Simon donc, peut-être comme les *malpānē* de l'école de Nisibe par rapport à la logique, la philosophie et les sciences, a une bonne connaissance de la médecine dans les acquisitions partagées par la communauté scientifique de l'époque, j'oserais dire, et il s'en sert avec compétence, mais il n'est pas intéressé par la poursuite de la recherche ou par le développement des techniques qui la concernent ; il les met au service de l'élaboration d'une doctrine spirituelle équilibrée et bien bâtie (comme on a fait avec la psychanalyse dans les milieux jésuites français du siècle dernier). Pourtant, encore une fois, nous avons accès à des renseignements qui nous permettent d'affirmer que Simon ne représente pas la totalité des médecins chrétiens de l'Église syro-orientale de son époque. Soit avant, soit après lui nous pouvons conjecturer avec de bons arguments qu'à Gondešapur, dans l'Élam – les lieux de sa formation et de sa pratique de la vie solitaire –, « il existait une école de médecine célèbre dans laquelle le métropolite syro-oriental avait une certaine influence mais pas un contrôle direct : un contexte scolaire pour ainsi dire "profane", mais culturellement chrétien », comme

70. Kessel 2011, p. 142.

71. Kessel 2011, p. 144.

72. Kessel 2011, p. 144-145.

V. Berti l'a écrit récemment[73]. On est donc ici en présence d'un milieu laïque qui poursuit un parcours intellectuel indépendant, très acculturé et puissant à cause de rapports avec la cour sassanide et, plus tard, abbasside, qui sollicite son Église pour donner des réponses aux problèmes de nature éthique soulevés par la recherche et la pratique médicale et qui se révèle à l'occasion capable de produire des travaux d'exégèse dans lesquels sont évidentes les traces de sa formation scientifique (je pense aux extraits des commentaires aux Évangiles, aux Actes des Apôtres et à la Lettre aux Romains contenus dans le *Gannat Bussame*, attribués à un médecin élamite du IXe siècle).

Conclusion

Au terme de ces notes je voudrais avancer quelques « thèses » :

1. Il y a dans l'Église syro-orientale à partir de la fin du Ve siècle un effort remarquable visant à l'organisation d'écoles dans lesquelles on élabore et transmet un enseignement exégétique et théologique (qui s'élève sur des options rhétoriques et philosophiques précises et fortes), construit sur le modèle de l'école d'Édesse dans sa composante antiochienne – et donc sur un modèle grec, quoique intégrant des traditions syriaques spécifiques et des matériaux relatifs au contexte persan. Cet effort comprenait aussi la traduction et le commentaire des textes des pères grecs ou des auteurs inclus dans un canon de lectures « chrétiennes » ;
2. en même temps, mais au début dans la seule Syrie romaine, on poursuivait la formation tout à fait indépendante d'un lexique et d'un apparat médical, logique et scientifique qui se trouvera par la suite en partie inséré dans les *curricula* des écoles ecclésiastiques syro-orientales ;
3. il me semble que ce sont surtout les études de médecine qui se sont développées en Perse à partir du milieu du VIe siècle en milieu chrétien d'une manière indépendante par rapport aux écoles ecclésiastiques ;
4. il se peut que la « révolution abbasside » ait avivé l'attention prêtée par les savants syro-orientaux aux sciences « profanes » (en parallèle avec une « hellénisation » croissante du vocabulaire savant). Il me semble pourtant certain qu'il ne s'agit pas là d'une nouveauté, mais plutôt de l'accélération d'un processus déjà bien établi ;
5. la carte des mondes (culturels, sociaux, etc.) internes à l'Église syro-orientale à mon avis est encore à faire et nous aiderait peut-être à mieux connaître une réalité vaste, complexe et encore tout à fait vivante au XIe siècle.

73. Berti 2015, p. 25.

Bibliographie

Antoine de Tagrit, *Traité de rhétorique* : John W. Watt (éd. et trad. anglaise), *The Fifth Book of the Rhetoric of Antony of Tagrit*, Lovanii, 1986 (texte : CSCO 480, Syr. 204 ; traduction : CSCO 481, Syr. 203).

Barḥadbešabba ʿArbaya, *La seconde partie de l'Histoire* : François Nau (éd. et trad. française), *La seconde partie de L'Histoire de Barhadbeshabba ʿArbaïa, et Controverse de Théodore de Mopsueste avec les Macédoniens*, Paris, 1913 (PO 9, 5) [réimpr., Turnhout, 1983, PO 45].

Isaac le Syrien, *Œuvres spirituelles* : Dom André Louf (trad. française), Isaac le Syrien, *Œuvres spirituelles. 2, 41 Discours récemment découverts*, Abbaye de Bellefontaine, 2003 (Spiritualité orientale 81).

Isaac le Syrien, *« La seconde partie »* : Sebastian Brock (éd. et trad. anglaise), Isaac of Nineveh (Isaac the Syrian), *« The Second Part », Chapters IV-XLI*, Lovanii, 1995 (texte : CSCO 554, Syr. 224 ; traduction : CSCO 555, Syr. 225).

Pseudo-Michel, *Livre des définitions et divisions* : Giuseppe Furlani (éd. et trad. italienne), *Il libro delle definizioni e divisioni di Michele l'interprete*, Roma, 1926 (Atti della Reale Accademia Nazionale dei Lincei. Serie sesta – Memorie della classe di scienze morali, storiche e filologiche 2).

Théodore bar Koni, *Livre des scolies. 1* : Addaï Scher (éd.), Theodorus Bar Koni, *Liber scholiorum. Pars prior*, Parisiis – Lipsiae, 1910 (CSCO, Syr. Series secunda 65) [réimpr. CSCO 55, Syr. 219 Lovanii, 1960] ; Robert Hespel & René Draguet (trad. française), Lovanii, 1981 (CSCO 431, Syr. 187).

Théodore bar Koni, *Livre des scolies. 2* : Addaï Scher (éd.), Theodorus Bar Koni, *Liber scholiorum. Pars posterior*, Parisiis – Lipsiae, 1912 (CSCO, Syr. Series secunda 66) [réimpr. Louvain, 1960, CSCO 69, Syr. 26] ; Robert Hespel & René Draguet (trad. française), Lovanii, 1982 (CSCO 432, Syr. 188).

Thomas de Marga, *Le livre des gouverneurs* : Ernst A. W. Budge (éd. et trad. anglaise), *The Book of Governors : The Historia Monastica of Thomas, Bishop of Marga AD 840, Edited from Syriac Manuscripts in the British Museum and Other Libraries*, London, 1893 ; réimpr. Piscataway (Gorgias Historical Texts 1-2).

Timothée I^er^, *Lettres* : Oscar Braun (éd.), *Timothei Patriarchae I Epistulae. 1, 1*, Parisiis – Lipsiae, 1914 (CSCO, Syr. Series secunda 67) [réimpr. Louvain, 1953, CSCO 74, Syr. 30] ; Oscar Braun (trad. latine), *Timothei Patriarchae I Epistulae. 1, 2*, Romae – Parisiis, 1915 (CSCO, Syr. Series secunda 67) [réimpr. Louvain, 1953, CSCO 75, Syr. 31].

Vie de Maruta : François Nau (éd. et trad. française), *Histoires d'Ahoudemmeh et de Marouta, métropolitains jacobites de Tagrit et de l'Orient*, Paris, 1909 (PO 3, 1), p. 52-96.

Études modernes

Abramowski 1999 : Luise Abramowski, « Zu den Schriften des Michael Malpana/Badoqa », dans G. J. Reinink & A. C. Klugkist (éds.), *After Bardaisan: Studies on Continuity and Change in Syriac Christianity in Honour of Professor Han J. W. Drijvers*, Louvain, p. 1-10.

Baumstark 1922 : Anton Baumstark, *Geschichte der syrischen Literatur mit Ausschluß der christlich-palästinischen Texte*, Bonn [réimpr. Berlin, 1968].

Becker 2006 : Adam Howard Becker, *Fear of God and the Beginning of Wisdom: The School of Nisibis and the Development of Scholastic Culture in Late Antique Mesopotamia*, Philadelphia (Divinations : Rereading Late Ancient Religion).

Berti 2009 : Vittorio Berti, *Vita e studi di Timoteo I, patriarca cristiano di Baghdad : ricerche sull'epistolario e sulle fonti contigue*, Paris (Cahiers de Studia Iranica 41. Chrétiens en terre d'Iran 3).

Berti 2015 : Vittorio Berti, *L'au-delà de l'âme et l'en-deçà du corps : approches d'anthropologie chrétienne de la mort dans l'Église syro-orientale*, Fribourg.

Bettiolo 2012 : Paolo Bettiolo, « Autori, libri e biblioteche nel monachesimo siro-orientale tra VI e VII secolo », dans C. Baffioni, R. Bianchi Finazzi, A. Passoni Dell'Acqua & E. Vergani (éds.), *Gli studi orientalistici in Ambrosiana nella cornice del IV centenario (1609-2009) : primo dies academicus, 8-10 novembre 2010*, Milano – Roma, p. 263-286.

Bettiolo 2013 : Paolo Bettiolo, « Le scuole nella Chiesa siro-orientale : *status quaestionis* e prospettive della ricerca », dans C. Noce, M. Pampaloni & C. Tavolieri (eds.), *Le vie del sapere in ambito siro-mesopotamico dal III al IX secolo : atti del convegno internazionale tenuto a Roma nei giorni 12-13 maggio 2011*, Roma (OCA 293), p. 17-46.

Brock 1993 : Sebastian P. Brock, « The Syriac Commentary Tradition », dans Ch. Burnett (éd.), *Glosses and Commentaries on Aristotelian Logical Texts: The Syriac, Arabic and Medieval Latin Traditions*, London, p. 3-18.

Brock 2011a : Sebastian P. Brock, « Ahudemmeh (6th cent.?) [Ch. Of E. ?] », dans *GEDSH*, p. 13a.

Brock 2011b : Sebastian P. Brock, « Ahudemmeh of Balad (d. 575) [Syr. Orth.] », dans *GEDSH*, p. 13a-b.

Contini 1998 : Riccardo Contini, « Considerazioni interlinguistiche sull'adattamento siriaco della "Techne Grammatike" di Dionisio Trace », dans B. M. Finazzi & A. Valvo (éds.), *La diffusione dell'eredità classica nell'età tardoantica e medievale : il Romanzo di Alessandro e altri scritti*, Alessandria, p. 95-111.

Contini 2001 : Riccardo Contini, « Le scienze del linguaggio », dans S. Petruccioli (éd.), *Storia delle scienza. 4, Medioevo, Rinascimento*, Roma, p. 26-36.

Debié 2014 : Muriel Debié, « Sciences et savants syriaques : une histoire multiculturelle », dans É. Villey (éd.), *Les sciences en syriaque*, Paris (Études syriaques 11), p. 9-66.

Fiey 1968 : Jean Maurice Fiey, *Assyrie chrétienne. 3, Bét̲ Garmaï, Bét̲ Aramāyé et Maišan nestoriens*, Beyrouth.

Fiey 1970 : Jean Maurice Fiey, *Jalons pour une histoire de l'Église en Iraq*, Lovanii (CSCO 310, Subsidia 36).

Fiori 2012 : Emiliano Fiori, « La cultura filosofica e scientifica greca nella Chiesa siro-occidentale (VI-VIII secolo) : un tentativo di interpretazione e uno sguardo d'insieme », dans E. Vergani & S. Chialà (éds.), *L'eredità religiosa e culturale dei Siri-occidentali tra VI e IX secolo : atti del 6° incontro sull'Oriente Cristiano di tradizione siriaca, Milano, Biblioteca Ambrosiana, 25 maggio 2007*, Milano, p. 117-144.

Fiori 2014 : Emiliano Fiori, « Un intellectuel alexandrin en Mésopotamie : essai d'une interprétation d'ensemble de l'œuvre de Sergius de Reshʿayna », dans E. Coda & C. Martini (éds.), *De l'Antiquité tardive au Moyen Âge : études de logique aristotélicienne et de philosophie grecque, syriaque, arabe et latine offertes à Henri Hugonnard-Roche*, Paris, p. 59-90.

Furlani 1922 : Giuseppe Furlani, « ʿEnanishoʿ, Ahudhemmeh e il Libro delle definizioni di Michele l'Interprete », dans *Rendiconti della Reale Accademia Nazionale dei Lincei. Classe di scienze morali, storiche e filologiche* 5, 31, p. 143-148.

Furlani 1925-1926 : Giuseppe Furlani, « La filosofia nel *Libro degli Scoli* di Teodoro bar Kewanay. Parte prima », *Giormale della Società asiatica italiana*, nuova serie 1, p. 250-296 (aucune suite n'est parue).

Furlani 1926 : Giuseppe Furlani, « La psicologia di Ahudhemmeh », dans *Atti della Reale Accademia delle Scienze di Torino* 61, p. 807-845.

Furlani 1942 : Giuseppe Furlani, « I miei lavori dal 1925-1940 sulla filosofia greca presso i Siri », *Rivista di filologia e d'istruzione classica*, nuova serie 20, p. 121-149.

GIGNOUX 1998 : Philippe GIGNOUX, « Anatomie et physiologie humaine chez un auteur syriaque, Ahuhdemmeh », *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* 142/1, p. 231-242.

GRIFFITH 1981 : Sydney H. GRIFFITH, « Chapter ten of the *Scholion*: Theodore Bar Kônî's Apology for Chritianity », *Orientalia Christiana periodica* 47, p. 158-188.

GUTAS 1998 : Dimitri GUTAS, *Greek Thought, Arabic Culture: The Graeco-Arabic Translation Movement in Baghdad and Early ʿAbbasid Society (2nd-4th/8th-10th c.)*, London – New York.

HUGONNARD-ROCHE 1997 : Henri HUGONNARD-ROCHE, « Notes sur Sergius de Reshʿaina, traducteur du grec en syriaque et commentateur d'Aristote », dans G. Endress & R. Kruk (éds.), *The Ancient Tradition in Christian and Islamic Hellenism: Proceedings of the Third Symposium Graeco-Arabicum held at the University of Leiden on March 26-28, 1991, and Additional Contributions*, Leiden, p. 121-144.

HUGONNARD-ROCHE 2004 : Henri HUGONNARD-ROCHE, *La logique d'Aristote du grec au syriaque*, Paris (Textes et traditions 9).

HUGONNARD-ROCHE 2010 : « Le mouvement des traductions syriaques : arrière-plan historique et sociologique », dans *Entre Orient et Occident : la philosophie et la science gréco-romaines dans le monde arabe*, Genève (Entretiens sur l'Antiquité classique 57), p. 45-86.

KESSEL 2011 : Grigory KESSEL, « La position de Simon de Taibuteh dans l'éventail de la tradition mystique syriaque », dans A. Desreumaux (éd.), *Les mystiques syriaques*, Paris (Études syriaques 8), p. 121-150.

King 2010 : Daniel KING, *The Earliest Syriac Translation of Aristotle's* Categories*: Text, Translation and Commentary*, Leiden.

KING 2012 : Daniel KING, « Elements of the Syriac Grammatical Tradition as these relate to the Origins of Arabic Grammar », dans A. E. Marogy (éd.), *The Foundations of Arabic Linguistics: Sībawayhi and Early Arabic Grammatical Theory*, Leiden – Boston (Studies in Semitic Languages and Linguistics 65), p. 189-209.

KING 2013 : Daniel KING, « Grammar and Logic in Syriac (and Arabic) », *Journal of Semitic Studies* 58, 2, p. 101-120.

MERX 1889 : Adalbert MERX, *Historia Artis Grammaticae apud Syros*, Leipzig (Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes 9, 2). David King a publié *on line* une traduction anglaise de l'*Historia Artis Grammaticae*, enrichie d'une ample introduction et de notes au texte: *The History of the Study of Grammar among the Syrians*, http://www.academia.edu/18999813/Merx_History_of_the_Syriac_Grammatical_Tradition].

RIAD 1988 : Eva RIAD, *Studies in the Syriac Preface*, Uppsala (Studia Semitica Upsaliensia 11).

RIZZI 2017 : Marco RIZZI, « Il luogo della mistica in Clemente Alessandrino », dans I. Adinolfi, G. Gaeta & A. Lavagetto (éds.), *L' anti-Babele : sulla mistica degli antichi e dei moderni*, Genova (Opera 44), p. 117-128.

VILLEY 2014 : Émilie VILLEY (éd.), *Les sciences en syriaque*, Paris (Études syriaques 11).

VÖÖBUS 1962 : Arthur VÖÖBUS, *The Statutes of the School of Nisibis*, Stockholm (Papers of the Estonian Theological Society in Exil 12).

WATT 1993 : John W. WATT, « Grammar, Rhetoric, and the *Enkyklios Paideia* in Syriac », *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft* 143, 1, p. 45-71.

WATT 2017 : John W. WATT, « The Curriculum of Aristotelian Philosophy among the Syrians », *Studia Graeco-Arabica* 7, p. 171-192.

The Greco-Roman Context of the Syriac Language

Aaron Michael Butts
The Catholic University of America

Résumé

Le bilinguisme gréco-araméen était très répandu en Syrie et Mésopotamie, tout au long de l'Antiquité tardive. Le contact entre syriaque et grec fut particulièrement intense et prolongé, entraînant un grand nombre d'emprunts du grec en syriaque. Les mots d'origine grecque sont déjà présents dans les plus anciens textes syriaques, tels que la Pešiṭta de l'Ancien Testament, et ils croissent tout au long de l'histoire du syriaque classique. Les textes syriaques antérieurs au VIII^e^ siècle qui n'ont pas été traduits du grec contiennent néanmoins plus de huit cents emprunts grecs, et on en trouve beaucoup plus dans les textes de traduction de la même période, ou de la littérature syriaque ultérieure (qu'il s'agisse ou non de traductions du grec). À côté des emprunts, le syriaque a connu d'autres types de changements dus au contact avec la langue grecque. Parmi les plus intéressants il en est un que j'appelle *grammatical replication*, par lequel les locuteurs syriaques ont créé une structure basée sur un modèle grec. Dans les exemples de *grammatical replication*, on peut inclure la création de la particule syriaque *dēn* sur le modèle du grec δέ et la formation de la copule syriaque *ʾiṯaw(hy)* sur le modèle du grec ἐστίν.

Beaucoup de travail reste encore à faire sur les différents traits du syriaque dus au contact avec le grec. Cependant, cette communication a un objectif différent : je vais explorer ce que les caractéristiques grecques dans la langue syriaque nous disent du contexte gréco-romain dans lequel se trouvaient les locuteurs syriaques. Je me concentrerai sur deux idées générales. La première est celle d'héritage. En particulier, je suggère que les changements survenus en syriaque à cause du contact avec le grec montrent que des auteurs syriaques du IV^e^ siècle, comme Aphraate (fl. 337-345) et Éphrem (m. 373), étaient les héritiers d'une culture araméenne qui avait longtemps été en contact avec le monde gréco-romain. La deuxième idée que j'examine touche à la *nature dynamique* du contact : les locuteurs du syriaque ne furent pas en contact avec le grec seulement durant les premiers temps. Au contraire, l'interaction s'est poursuivie tout au long de l'Antiquité tardive, et au-delà. Ainsi, la langue syriaque fournit elle-même des preuves solides de l'impact pénétrant du monde gréco-romain sur le christianisme syriaque dès les premiers siècles de notre ère et tout au long de l'Antiquité tardive.

Les auteurs syriaques et leur langue, M. Farina (éd.), Paris, 2018 (Études syriaques 15), p. 137-165.

Introduction*

Greek-Aramaic bilingualism was wide-spread throughout late antique Syria and Mesopotamia.[1] Among the various Aramaic dialects, Syriac underwent a particularly intense and prolonged period of contact with Greek.[2] This resulted in a number of changes in the Syriac language. The most obvious of these are the large number of Greek loanwords in Syriac. Consider, for instance, the passage in (1):

(1) *Memra on Elijah and his Ascension into Heaven* by Jacob of Serugh (d. 521)

ܐܝܟܡܐ ܕܥܒܪ ܒܗ ܒܗܕ ܥܠܡܐ ܡܚܝܢ ܐܬ ܒܬܪ ܡܢ ܕܡܝܬ ܐܬ ܘܐܦܠܛ
ܐܝܟܡܐ ܕܡܟܝܢ ܐܬ ܒܐܘܪܚܐ ܕܥܠܡܐ ܕܐܬ ܥܠ ܠܘܬ ܒܟܦܐ ܘܒܗܝܠ ܐܬ ܘܙܟܐ
ܐܝܟܡܐ ܕ**ܢܝܢ** ܡܙܥ ܒܝܡܐ ܕܡܘܬܐ ܐܬ ܥܕ ܠ**ܡܝܢܐ** ܕܚܝܐ ܐܬ ܘܥܠ
ܐܝܟܡܐ ܕ**ܡܫܓܫ** ܥܡ ܡܪܐ ܕ**ܐܘܪ** ܡܛܪ ܐܬ ܘܥܠ ܐܬ ܘܫܠ

"How many **contests** and **battles** encountered him in this evil world
until he crossed over the place of death and escaped it?
How many hidden traps did he see in the path of the world
until he jumped over them with great effort and so succeed?
How many **storms** shook his boat in the mortal sea
until he arrived at the **harbor** of the immortals?
How much did he struggle with the ruler who guards the **air** ..."[3]

This seven-line excerpt derives from a metrical homily on Elijah written in Syriac by the influential poet Jacob of Serugh (d. 521). Jacob was a native Syriac-speaker, who at least according to some probably had no knowledge

* I am first and foremost grateful to Margherita Farina for inviting me to participate in the Table ronde of the Société d'études syriaques. I am also appreciative of the audience at the Table ronde for the insightful discussion that followed my oral presentation of this material, especially the comments of Riccardo Contini, Alain Desreumaux, Françoise Briquel-Chatonnet, Bas ter Haar Romeny, and David Taylor. Finally, I would like to thank Simcha Gross and Lucas Van Rompay for their helpful comments on the written version of this paper.

1. For a nice overview, see Taylor 2002.
2. See Butts 2016a. The present paper serves as a *précis* of this longer work, highlighting several themes and reiterating the broader conclusions. The reader is referred to the monograph for more details.
3. *Memra on Elijah*, ed. Bedjan p. 233.11-17.

of Greek.[4] In all likelihood, this homily was delivered to a Syriac-speaking congregation located somewhere near the Euphrates, perhaps in either Ḥawra or Baṭnan da-Serugh. Five out of the sixteen substantives (marked in bold) in this excerpt are Greek loanwords. Though the concentration of Greek loanwords here is not representative of Syriac texts more broadly, this passage does nicely illustrate the fact that there are numerous Greek loanwords in Syriac. In fact, Syriac texts from before the eighth century that were not translated from Greek attest more than eight-hundred Greek loanwords, and many more are found in translated texts from this period or in later Syriac literature (whether translated or not).[5]

In addition to loanwords, Syriac underwent other types of change due to contact with Greek. Among the most interesting of these is a type of change that I call *grammatical replication*.[6] In grammatical replication, Syriac-speakers created a new structure in Syriac based on a model in Greek. One of the clearest examples of grammatical replication in Syriac involves the Syriac particle *dēn*, which Van Rompay has previously described as "half Aramaic and half Greek."[7] Etymologically, this particle derives from earlier Aramaic **)iðayn*. In the Aramaic dialects that pre-date Syriac, **)iðayn* was a temporal adverb meaning "then." In a majority of cases, it occurred in clause-initial position though occasionally it is found in other positions. Syriac *dēn*, in contrast, is a conjunctive particle that occurs in second position and marks a change in topic from the first clause to the second clause.[8] Thus, Syriac *dēn* is more like Greek δέ than its etymological source in earlier Aramaic **)iðayn*. This is due to grammatical replication: Syriac-speakers *replicated* the inherited particle **)iðayn* on Greek δέ resulting in changes to its syntax (move from first position to second position),

4. See, e.g., Brock 1994, p. 157.

5. This estimate is based on a corpus of Greek loanwords in Syriac that I have populated from several sources: concordances to text; indices to text editions that list Greek loanwords in Syriac, especially those published in the Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium (CSCO); the readings of the present author; as well as a systematic exploitation of Sokoloff's *A Syriac Lexicon* (2009). For additional details, see Butts 2016a, pp. 47-48.

6. This term derives from the work of Heine & Kuteva (2003; 2005; 2006, pp. 48-96; 2008; 2010). For various alternative designations that have been applied to similar types of contact-induced changes, such as *syntactic calque*, *grammatical/syntactic borrowing*, *convergence*, etc., see Butts 2016a, pp. 148-151.

7. Van Rompay 2007, p. 103. The following discussion of Syriac *dēn* is based on Butts 2016a, pp. 174-194, an earlier from of which was published as Butts 2017a.

8. My understanding of the use of Syriac *dēn* has been influenced by Bakker's analysis of Greek δέ (see Bakker 1993).

semantics (development from temporal adverb to conjunctive particle marking a change in topic), and even phonology (loss of the initial syllable). These changes occurred already by the time of the earliest Syriac literary texts, such as the Old Testament Peshiṭta.[9]

Notwithstanding a sizable body of scholarship on Greek loanwords in Syriac, especially the many publications by Brock, research on this topic is still in many ways in its infancy.[10] In the current state of scholarship, for instance, it is impossible to answer such basic questions as: When is a particular Greek loanword first attested in Syriac? What is its broader attestation? Is it spelled consistently? If not, what are the alternative orthographies? What is its gender?[11] What morphological form(s) does it take? Is it found in other Aramaic dialects? If so, was it inherited in Syriac?—to name only a few of the many possible questions. Our lack of answers to such basic questions inevitably invites problems. To take just one example, not a single attestation is provided for the Syriac word *man* "indeed" (< Greek μέν) in Brockelmann's *Lexicon Syriacum* or in its English update by Sokoloff.[12] In his *Thesaurus Syriacus*, Payne Smith provides a number of citations but primarily from Greek translations and later authors, especially Bar Hebraeus.[13] Thus, Brock should not be blamed for incorrectly claiming that this Greek loanword is not attested in Syriac before the fifth century.[14] It is in fact already found in the *Prose Refutations* by Ephrem (d. 373) as well as arguably in the even earlier *Odes of Solomon*.[15] The lack of treatment of Greek loanwords in Syriac not only leads to problems in our understanding of individual passages, as may well be the case with the passage from the *Odes of Solomon* (18.7), but it limits us in

9. The Old Testament Peshiṭta, and especially the Pentateuch, is often dated to ca. 150 (see Weitzman 1999, pp. 248-258).

10. A bibliography on Greek loanwords in Syriac is available in Voigt 1999-2000. For Brock's publications, see, *inter alia multa*, Brock 1967, 1975, 1982, 1994, 1996, 1999-2000, 2004, 2005, 2010.

11. The observations in Lund 2013 apply equally well—and maybe even more so—to Greek loanwords in Syriac.

12. Brockelmann 1928, p. 393; Sokoloff 2009, p. 778.

13. Payne Smith 1879-1901, p. 2151.

14. Brock 1996, p. 259. See also 1975, p. 89 n. 55a.

15. Butts 2013. The date of the *Odes of Solomon*—as well as much else about this text, including its original language (Syriac and/or Greek)—continues to be disputed, but a *terminus ante quem* can be set in the third century since one ode (11) is found in Greek in Papyrus Bodmer XI (Testuz 1959, pp. 47-69), which has been dated to the third century, and since Lactantius (ca. 240 – ca. 320) provides a quote of Ode 19 in his *Divinarum Institutionum* (IV.xii.3).

broader ways as well: in this particular instance, the appearance of Greek particles in the earliest layer of Syriac suggests significant contact between Greek and Syriac already in the early centuries of the Common Era—a topic to which I return below.[16] Thus, a pressing *desideratum* is populating a corpus of Greek loanwords in Syriac based on a broad range of Syriac texts with a copious—perhaps even exhaustive—listing of attestations.[17] From this corpus, it would then be possible to write a grammar, or the like, of Greek loanwords in Syriac, comparable perhaps to Krauss' *Griechische und lateinische Lehnwörter im Talmud, Midrasch und Targum* (1898-1899) but conceptualized within a twenty-first-century framework and informed by contact linguistics. Outside of loanwords, even less research has been conducted on contact-induced changes in Syriac due to Greek, and the work that has been done suggests that the few identified contact features may be the tip of the proverbial iceberg. The study of contact-induced changes in Syriac is a topic calling for more research—and researchers!

Despite the need for more research on the contact-induced changes *themselves*, in this paper I take up a different task: I want to explore what the Greek features in the Syriac language can tell us about the Greco-Roman context of Syriac-speakers. I focus on two broad ideas: *inheritance* and the *dynamic nature* of the contact.

Inheritance

A number of false steps have been made in trying to draw historical conclusions from the traces that language contact leaves behind, especially loanwords.[18] Among the most common fallacies is that loanwords are evidence of cultural contact. I think that this is in general true but not in the way that it is often understand. Let me illustrate by way of an example. There is a story, perhaps apocryphal, that the former American president George W. Bush was once discussing economic policies with former British Prime Minister Tony Blair and said something to the effect of, "The problem with the French is that they don't have a word for entrepreneur." Regardless of whether or not this story is true (it most likely is not), it contains an important lesson: speakers of a language are not generally aware of that

16. See also Butts 2016a, p. 120.

17. In this regard, scholars in Syriac studies should take a model from our colleagues in Coptic studies: under the direction of Sebastian Richter (Universität Leipzig), the *Database and Dictionary of Greek Loanwords in Coptic (DDGLC)* aims at just this type of treatment (see <http://www.uni-leipzig.de/~ddglc/>).

18. I intend the technical sense of "traces," as in Clark 2004.

language's history. And, in the context of language contact specifically, loanwords are not a synchronic reality for monolingual speakers.[19] That is, once a foreign word *(Fremdwort)* has been incorporated as a loanword *(Lehnwort)*, monolingual speakers of a language often do not know the origin of the word.[20] Thus, as the story goes, George W. Bush had no reason to suspect that the word *entrepreneur* in English is actually of French origin: he simply did not have access to the history of the word in his own language.

If we return to our example from Jacob of Serugh's homily, I think a similar story can be told. The Greek words in this passage do not tell us that Jacob was a bilingual Syriac-Greek speaker, which we in fact know is unlikely historically. They also do not even tell us that Jacob himself was exposed to the Greek language, which is, however, more likely.[21] Rather, they point to the fact that the Syriac language that Jacob was writing—and presumably speaking—had at some point in its history had enough contact with the Greco-Roman world to have acquired these words. This is not too surprising—or controversial—for a figure such as Jacob who was active in the late fifth and early sixth centuries in the area around Edessa. It is, however, more probing for an author such as Aphrahaṭ.

Aphrahaṭ was active in the mid-fourth century and in the Sasanian Empire. He is almost exclusively known by a collection of writings entitled *The Demonstrations (taḥwyāṯā)* that is attributed to him.[22] The writings

19. I define a loanword as a lexeme that has been transferred from the source language into the recipient language. For discussion, with secondary literature, see Butts 2016a, pp. 46-47.

20. In general, *Lehnwörter* refer to words that have been integrated, to one degree or another, into the recipient language, whereas *Fremdwörter* remain foreign words in the recipient language. Though past scholars have at times considered this to be a binary opposition, it is more likely that *Lehnwörter* and *Fremdwörter* represent a continuum. For additional discussion and bibliography, see Butts 2016a, pp. 48-50.

21. In his *Letter 14*, Jacob not only speaks of his time at the School of Edessa, where we know that Greek works, especially those by Theodore of Mopsuestia, were being translated into Syriac, but he also mentions this translation activity explicitly (ed. Olinder; English transl. Butts). For discussion, see Becker 2006, pp. 52-53; Jansma 1965; Van Rompay 2010, p. 207 with n. 22.

22. The Syriac text is edited, with a Latin translation, by Parisot. Several translations exist, including one into French (Pierre) as well as one more recently into English (Lehto). For references to Aphrahaṭ in Syriac literature, see Van Rompay 2014. For convenience, I retain Aphrahaṭ as the author of the *Demonstrations*, though I am generally sympathetic to Walter's recent proposal that the *Demonstrations* as we now have them represent a collection of pre-existing writings (Walters *forthcoming*). The authorship of these pre-existing writings remains, however, an open question for me.

attributed to Aphrahaṭ contain more than 65 Greek loanwords.[23] It has been noted several times in the secondary literature that all, or almost all, of the Greek loanwords in Aphrahaṭ are also found in the Syriac Bible.[24] It is usually concluded from this that Aphrahaṭ adopted these words from the Bible.[25] A different conclusion is, however, possible, and I think actually more likely. The fact that words of ultimate Greek origin occur in the Syriac Bible and in early Syriac literature, such as the writings attributed to Aphrahaṭ from the mid-fourth century, may well suggest that these words were already part of the Syriac language by that time. This seems to be the case with Greek loanwords in the Syriac translation of the Hebrew Bible, since it was translated from Hebrew not from Greek.[26] In the same way, each of the Greek loanwords in Aphrahaṭ could have already been part of Syriac by at least the fourth century.[27]

This analysis can be bolstered if we look at the broader historical background. Aramaic was in contact with Greek already from the mid-first millennium BCE when the Greek monetary term στατήρ appears in the Aramaic Abydos Lion Weight (KAI 263). Contact between Aramaic and Greek increased with Alexander the Great's defeat of Darius III in the 330s BCE, which brought Syria and Mesopotamia under the control of the Seleucid Empire for the next two centuries.[28] Thus, by the time that Edessa became a Roman *colonia* at the beginning of the third century, the Aramaic-speaking inhabitants of Syria and Mesopotamia had already been in contact with the Greco-Roman world and its Greek language for more than half a millennium.[29] And the contact did not of course stop when Edessa became a Roman *colonia* but only increased.

23. These are collected in Haefeli 1932, p. 190.

24. See, e.g., Brock 1967, p. 390; 1975, p. 81; Haefeli 1932, p. 190; Schall 1960, p. 87.

25. The complex question of which Bible(s) Aphrahaṭ may have used is not directly relevant here, but see Baarda 1975 and Owens 1983.

26. There is not yet an exhaustive treatment of the Greek loanwords in the Syriac Old Testament Peshiṭta. See, however, the initial remarks in Joosten 1998.

27. Brock hints at a similar conclusion when he states that "the vast majority of Greek words to be found in the Old Syriac and Peshiṭta Gospels became well established in the literary language, and *it is very likely that many of them were already so*" (Brock 1967, p. 426; italics mine). He goes on, however, to state that "there is hardly any surviving evidence for this" *(ibid.)*.

28. For Hellenistic Syria and Mesopotamia, see Millar 1987; Sartre 2001, pp. 60-63; 2005, pp. 5-12.

29. For the Roman Near East in general, see Millar 1993; Sartre 2001; 2005.

The contact in the first centuries CE between the Greco-Roman world and Edessa—as well as the broader Syriac-speaking population—can be illustrated in myriad ways. Several mosaics from the Edessa region, for instance, depict Greco-Roman motifs, from Orpheus to a Phoenix.[30] Or, to take another example, the earliest extant dated Syriac manuscript (Brit. Libr. Add. 12,150), which was written in Edessa in 411 CE, is composed entirely of translations of Greek works, including *Against the Manichaeans* by Titus of Boṣra, selections of the Pseudo-Clementine *Recognitions* and *Homilies*, as well as the *Theophany*, the *History of the Martyrs in Palestine*, and the *Panegyric on the Christian Martyrs* all by Eusebius of Caesarea.

Perhaps the clearest evidence for direct interaction between the Syriac and Greek languages at this time comes from documentary evidence.[31] More than 150 documents were discovered at Dura-Europos, an important military outpost on the Euphrates until its destruction in 256 CE.[32] A majority of these are written in Greek or Latin though there are also a few in Iranian or Aramaic.[33] In addition, one of the documents is (mostly) in Syriac: P.Dura 28, which is a bill of sale for a female slave dated 9 May 243.[34] The main text of the document is in Syriac as are most of the signatures; the signature of the στρατηγός Aurelius Abgar, however, is in Greek as is that of Aurelius Mannos, who is described in Greek as "the one in charge of the sacred and civic (archives)" (ὁ ἐπὶ τοῦ ἱεροῦ καὶ τοῦ πολειτικοῦ). An even higher degree of interaction between Greek and Syriac is found in the third-century cache of texts known as P.Euphrates that likely originated from Appadana (Neapolis), the exact location of which is disputed (either north of Dura-Europos on the Euphrates or, more likely, on the Khabur). This cache includes nineteen Greek papyri and parchments as well as two Syriac parchments (P.Euphrates 19, 20).[35] On several of the Greek documents, there is additional writing in Syriac. P.Euphrates 6, for

30. For the latter, see Segal 1970, pl. 43; Drijvers & Healey 1999, pl. 52; for the former, see Segal 1970, pl. 44; Drijvers & Healey 1999, pl. 53 as well as Healey 2006, with further discussion in Possekel 2008.

31. For a general discussion of papyrology in the Roman Near East, see Gascou 2009. A checklist of papyrological texts is available in Cotton, Cockle & Millar 1995.

32. All the texts are edited in Welles, Fink & Gilliam 1959.

33. For language use at Dura-Europos, see Gascou 2011.

34. The most accessible version of the text is Drijvers & Healey 1999, pp. 232-236 [s.v. P1].

35. P.Euphrates 19 is a transfer of debt dated 28 Dec. 240 (the most accessible version of the text is Drijvers & Healey 1999, pp. 237-242 [s.v. P2]). P.Euphrates 20 is a property lease dated 1 Sept. 242 (the most accessible version of the text is Drijvers & Healey 1999, pp. 243-248 [s.v. P3]). The Greek texts are edited in Feissel & Gascou 1989; 1995; 2000; Feissel, Gascou & Teixidor 1997.

instance, along with its duplicate P.Euphrates 7, records the sale of a slave in Greek, which is followed by seven lines of Syriac summarizing the sale. These two caches of documents illustrate the high degree of interaction between Greek-speakers and Syriac-speakers, at least on the official level of administration, in the third century CE.

And then there is the evidence from the Syriac language itself. The earliest extant Syriac texts, such the *Odes of Solomon*, the *Book of the Laws of the Countries*, and the Old Testament Peshiṭta (translated from Hebrew), already contain Greek loanwords. In addition, and more importantly, we also find instances of grammatical replication already in the earliest period of Syriac.[36] To give but one example: as I have already mentioned, Aramaic **)iðayn* "then, at that time" had been replicated on Greek δέ "but, then" in its syntax, semantics, and phonology to produce Syriac *dēn* "but, then" already by the time of the Peshiṭta Pentateuch.

Based on evidence such as this, I have argued elsewhere that fourth-century Syriac authors such as Aphrahaṭ (fl. 337-345) and Ephrem (d. 373) were heirs to an Aramaic culture that had long been in contact with the Greco-Roman world.[37] It is this word *heirs* that I want to emphasize here. I am *not* arguing that Aphrahaṭ and Ephrem had the ability to speak or read Greek. This question has often been asked in the secondary literature, and it leads, in my opinion, to a dead end: we do not have conclusive evidence either way.[38] Consider, for instance, the Greek building inscription dated

36. More importantly because, in contrast to loanwords, for contact-induced changes such as grammatical replication to take place in the Syriac-Greek contact situation there must have been a high degree of bilingualism that extended over a considerable period of time. See the discussion in BUTTS 2016a, pp. 201-202.

37. BUTTS 2016a, especially pp. 198-202.

38. One of the more recent papers in this vein is MONNICKENDAM 2015. In it, she argues that in two places in his *Commentary on Genesis* Ephrem draws from Greek exegetical sources but fails to "translate" this Greek material successfully into Syriac resulting in "obscure and enigmatic adaptations" that are "unclear" (pp. 223, 225, 226) and even "obviously senseless" (p. 235). Though these two passages are difficult, as most of Ephrem's *Commentary on Genesis* is, they can, I think, be understood on their own terms. Consider, for instance, the first passage that Monnickendam discusses: Ephrem is explaining why Gen 19:12 mentions "sons" along with "sons-in-law" and "daughters" when Lot's sons are not elsewhere mentioned in Genesis. Ephrem comments: ܠܚܬܢܗ ܕܒܝܬ ܐܒ ܗܘ ,ܒܢܝܗ "It is [actually] his son-in-laws that he (*scil.* Lot) called 'sons'..." (TONNEAU 1955, p. 78, l. 7). It is the explanation for this comment that Monnickendam sees as "obscure and unclear" (p. 223). Ephrem goes on: ܡܚܠܠ ܕܚܬܢܗ ܕܐܝܟ ܕܐܢ ܠܡܚܡ ܠܡܚܠܗ ܕܐܝܟ ܕܐܢ ܚܠ (TONNEAU 1955, p. 78, l. 7-8). There are a couple of ways to understand this. The most likely to me is that there is a *casus pendens* construction: "... because, [as for] 'the sons' [that we are currently discussing], he (*scil.* Lot) was going to marry them to his daughters." Alternatively, "sons" could be

to 359/360 from the Church at Nisibis where Ephrem was a deacon.[39] From this we can surmise that at the very least Ephrem was exposed to written Greek.[40] But, what else can we conclusively say? Greek inscriptions such as this are scattered throughout the Syriac-speaking world, more to the west of the Euphrates though a few from east of the Euphrates such as this one.[41] These inscriptions show us that Greek was present in Syriac-speaking areas, but as expressions of the so-called "epigraphic habit" they are not necessarily indicative of language use.[42] And so I do not think that we can

understood as a predicative adjunct: "... because he (*scil.* Lot) was going to marry them *as sons* to his daughters" (see already TONNEAU 1955, p. 64 [(ut) filios] and JANSON & VAN ROMPAY 1993, p. 114 [als zonen]). In this analysis, "as sons" would refer to the fact that the sons-in-laws were already considered part of the family (a concept for which MONNICKENDAM [2015, p. 224] provides interesting Jewish parallels). Regardless of which interpretation is preferred, the Syriac text is understandable in its own terms. In the second passage discussed by Monnickendam, Ephrem comments as follows on Gen 49:10: ... (TONNEAU 1955, p. 113, l. 15-16). This can be translated: "In order to make known that it is about the crown that is transmitted from him (*scil.* David; see PAPOUTSAKIS 2017, p. 57 n. 155) that he (*scil.* Jacob) spoke and not about his (*scil.* Judah's) *šaḇṭā*, he (*scil.* Moses) wrote: '*šaḇṭā*'—that is, the king—'shall not depart and...'" The sense of this passage is complicated by the fact that *šaḇṭā* in Syriac—just as the underlying Hebrew *šēbeṭ*—has a range of meanings, including "staff, scepter, tribe, rule, dominion." Despite some difficulties in its interpretation (for which, see now PAPOUTSAKIS 2017, pp. 55-69), there is again nothing obscure about this Syriac sentence. In the end, it is, I think, possible to make sense of both of these passages as they stand in Syriac, and that using them as evidence for Ephrem's failure to translate Greek texts successfully into Syriac, as Monnickendam proposes, is highly problematic. Of more interest to my purpose in this paper, however, is Monnickendam's interest in how much Greek Ephrem was able to read: she argues that Ephrem knew Greek well enough to consult Greek commentaries but at the same time not enough to avoid making mistakes (p. 243). Given my objections to her understanding of the passages in question, I obviously do not follow her in this assessment. What's more, Monnickendam's focus on the narrow question of how well Ephrem could read Greek prevents her from investigating what—at least for me—is a more promising avenue of research: attempting to locate Ephrem and his *Commentary on Genesis* within the broader exegetical tradition of fourth-century Christians.

39. BELL 1982, pp. 143-145 with plates 70-83; CANALI DE ROSSI 2004, p. 39 (no. 62).

40. See MILLAR 2013a, pp. 45-46.

41. The Greek inscriptions from Syria are being collected in *Inscriptions grecques et latines de la Syrie* (1929-). For Syriac inscriptions from Syria, see the recent overview in BRIQUEL-CHATONNET & DESREUMAUX 2011. Greek inscriptions from east of the Euphrates are collected in CANALI DE ROSSI 2004, and a number of these are also found with additional discussion in MERKELBACH & STAUBER 2005.

42. FRAADE 2012, pp. 22*-23*. For the "epigraphic habit," see MACMULLEN 1982; MEYER 1990.

draw a conclusion based on this inscription that Ephrem could read or speak Greek.

My argument is different: Aphrahaṭ and Ephrem belonged to a culture that had long been in contact with the Greco-Roman world. Thus, regardless of whether or not they personally knew Greek or whether or not they had direct access to Greek writings or speakers, their culture was one permeated with the Greco-Roman world. This has, I think, major implications for our understanding of Aphrahaṭ and Ephrem as well as early Syriac Christianity more broadly. No longer can early Syriac Christianity be viewed as has traditionally been done as "purely Semitic"—whatever that might mean. Rather, we should begin from the position that Aphrahaṭ and Ephrem may have been exposed to ideas and ways of thinking that are also found in the Greek-speaking world of the eastern Mediterranean.[43] This opens a world of new interpretive possibilities for these authors and their writings.

Dynamic nature

In the second half of this paper, I want to explore another aspect of what the Syriac language can tell us about the Greco-Roman context of Syriac-speakers: I refer to this as the *dynamic nature* of the contact. Syriac speakers were not only in contact with Greek early, but at least some speakers continued to interact with it throughout late antiquity (and beyond). The dynamic, on-going nature of Syriac-Greek contact is evidenced across multiple domains of language, including phonology, morphology, and syntax.

I begin with phonology. But, first a few caveats: the study of Syriac phonology is fraught with difficulties. Most problematically, we do not have direct access to the phonological system of Syriac but, instead, must reconstruct it on the basis of disparate pieces of evidence, including especially orthography. To make the matter more complicated, the study of Syriac orthography in turn presents challenges since even meticulous scribes, who were generally hesitant to make drastic changes at the word level, were prone to update the orthography of the manuscript before them.[44]

43. My view is, thus, in line with that of Possekel (1999), who argues that Ephrem's writings frequently betray a familiarity with Greek philosophical ideas regardless of whether or not Ephrem had actually read philosophy in Greek.

44. This is not to say that scribes did not also make changes on the word level. To give but one example, MS. New Haven, Yale Syriac 5 (1888 CE) preserves the same recension of the Syriac *History of Cyriacus and his mother Julitta* as the earlier manuscript in London, Library of the Royal Asiatic Society (1569 CE); it, however, attests extensive

This is known anecdotally through Jacob of Edessa (d. 708), who in his *Letter on Syriac Orthography* implores later scribes not to change his chosen orthography for various words, including Greek loanwords—I will come back to this letter shortly.[45] In addition, many cases of textual transmission betray scribal updates of orthography. A good example of this can be found with the works of Ephrem: the fifth- and sixth-century manuscripts from Dayr al-Suryān often preserve an older orthography compared to the later liturgical manuscripts.[46] In Ephrem's *Hymns on the Fast* (10.14), for instance, the Greek loanword ἀγών appears in the earlier spelling of ܐܓ̈ܘܢ *ʾygwn* in MS. Brit. Libr. Add. 14,627 (sixth century) but in the standardized spelling of ܓ̈ܘܢ *ʾgwn* in the later liturgical MS. Brit. Libr. Add. 14,506 (ninth-tenth century).[47] Since scribes are known to have updated the orthography of Greek loanwords, it is necessary when discussing Syriac orthography to account not only for the date of composition of a work but also for the date of the manuscript that contains the work.[48] One final problem that needs to be mentioned here is that editions of Syriac texts rarely, if ever, preserve all of the data related to orthography that are found in the manuscripts: most notably, editors only exceptionally include orthographic variants in an apparatus, and they often standardize orthography (sometimes even departing entirely from the manuscripts by following the dictionaries). Thus, a study of Syriac orthography cannot be based solely on editions, but it is necessary to consult the manuscripts themselves.[49] With these caveats in mind, I now want to turn to the phonology of Greek loanwords in Syriac.

Across the world's languages, loanwords generally tend to become more accommodated to the phonology of the recipient language over

syntactical and lexical variants that are best explained as scribal intervention. A different recension (probably translation) of this text is edited by Terpelyuk.

45. The letter is edited by Phillips. For more details on this interesting text, see the contribution by M. Farina in this volume.

46. For the manuscript attestation of Ephrem, see recently Butts 2017b, with further references.

47. For the dates of these manuscripts, see Wright 1870-1872, vol. 2, p. 415 and vol. 1, pp. 247-249, respectively.

48. Ideally, future studies of Greek loanwords in Syriac—or for that matter Syriac grammatical studies more generally—will be better able to account for both date of composition *and* date of copying. A good model is provided by Hittitology, where it has become increasingly common to refer to the date of original composition as well as to the date of script, following the conventions of *The Chicago Hittite Dictionary*, e.g., OH/OS is an Old Hittite composition preserved in Old Script whereas OH/NS is an Old Hittite composition preserved in New Script.

49. For a similar observation, see Brock 2003, p. 95.

time. That is, even if loanwords start out with irregular phonology for the recipient language they are often eventually accommodated to the phonology of the recipient language. In a number of cases in Syriac, the orthography of Greek loanwords in Syriac was updated over time. This is not too surprising. What is, however, notable is that in some cases this update resulted in an orthography that more closely represents the Greek source. This is most clearly illustrated by the use of *matres lectionis* to represent a Greek vowel: over time, vowels tend to be represented more fully in some Greek loanwords in Syriac among certain authors and/or scribes. Consider, for instance, the orthography of the Greek loanword διαθήκη "covenant; testament," which has previously been discussed by Brock.[50] In the earliest manuscripts, this loanword is usually written as ܕܝܬܩ *dytq*ʾ, as is, for instance, the case with the earliest extant dated Syriac manuscript, Brit. Libr. Add. 12,150 (411) (see, e.g., f. 211v, col. 3, l. 3). The spelling ܕܝܬܩܝ *dytqy*, with final *y*, is also found by the sixth century, e.g., in MS. Brit. Libr. Add. 14,619 (f. 81r, col. 2, l. 10), which contains the *Demonstrations* by Aphrahaṭ.[51] The former spelling reflects a mid-front realization of final Greek η, whereas the latter reflects a high front one, as developed in (later) Koinē Greek.[52] The orthographic variation at the end of the word notwithstanding, the Greek vowel hiatus ια in the first syllable of διαθήκη is represented simply by *y* in the earliest Syriac manuscripts (fifth into the sixth century). By the seventh century, however, the spelling ܕܝܥܬܝܩܝ *dyʿtyqy* starts to become common in manuscripts from the West Syriac tradition. This new orthography provides a fuller representation of the vowel hiatus ια. This illustrates that among certain scribes the Syriac orthography of some loanwords moves more closely to the Greek source over time.

This trend can be further exemplified by the representation of vowels in Greek loanwords in the previously mentioned *Letter on Syriac Orthography* by Jacob of Edessa. The chart in (2) illustrates the orthography preferred by Jacob, in which every Greek vowel is represented by a Syriac *mater lectionis*. This is the extreme end of the spectrum in the representation of Greek vowels in Syriac. It should, however, be noted that this is only Jacob's ideal, which was never fully realized in Syriac. In fact, as shown in the paper

50. Brock 1996, p. 257.

51. This is vol. 1, col. 533, l. 11 in Parisot's edition. It should, however, be noted that this manuscript also attests the more typical spelling with final ʾ, i.e., ܕܝܬܩ *dytq*ʾ (for instance, three and five lines above the previous reference).

52. Butts 2015, pp. 99-100.

by M. Farina in this volume, even the scribes copying this letter by Jacob departed from his preferred orthography.

(2) Jacob of Edessa's preferred orthography for Greek loanwords

Greek source	Jacob's orthography	
σύνοδος	ܣܘܢܘܕܘܣ	*swnwdws* (6.8)
παῤῥησία	ܦܪܪܝܣܝܐ	*p'rrysy'* (6.9)
κατάστασις	ܩܛܣܛܣܝܣ	*q'ṭ'sṭ'sys* (7.3)
φαντασία	ܦܢܛܣܝܐ	*p'nṭ'sy'* (7.3)
θεολογία	ܬ݂ܘܠܘܓܝܐ	*t'wlwgy'* (7.4)
πληροφορία	ܦܠܝܪܘܦܘܪܝܐ	*plyrwpwry'* (7.4)
φιλοσοφία	ܦܝܠܘܣܘܦܝܐ	*pylwswpy'* (7.4)
εὐαγγέλια	ܐܘܐܓ̈ܓܝܠܝܐ	*'w'ïg'ly'* (7.6)
διαθήκη	ܕܝܐܬ̈ܝܩܐ	*dy'tyqy* (7.7)
εὐαγγελιστής	ܐܘܐܢܓܠܝܣܛ̣ܐ	*'w'nglyṣṭ'* (7.7)

Over time, then, some Greek loanwords in Syriac move closer to the spelling of the Greek source in some manuscripts and not further away from it, as we might expect. In these cases, we must suppose that at least some Syriac-speakers—whether authors or scribes—never lost sight of the Greek origin of certain loanwords and were thus able to reshape them based on the source language. Thus, we see that the phonological integration of Greek loanwords was not a one-point-in-time event. Rather, over time, some Syriac-speakers continued to interact with the Greek source by updating the loanwords that were already in their language.

The dynamic nature of Greek loanwords in Syriac is also seen in their morphological integration. There are many cases that can illustrate this, but given the constraints of space I want to look at only one, and this by way of an example. Consider the sentence in (3).

(3) *Scholion* by Theodore bar Koni (written in 792/3)

ܗܠ ܟܠ ܡܕ ܐܝܬ ܒܬܪܝܗܘܢ ܕܬܣܡܘܟ̈ܐ ܩܝܡ ܐܢ ܠܐ

"Everything that is written in the two Testaments, is it true or not?" (235.19-20)[53]

53. Edited by Scher, and with a French translation by Hespel & Draguet. There was some discussion in the earlier scholarly literature about the dating of the *Scholion* but the date 792/3 now seems all but certain (see Griffith 1981, pp. 161-164, with further references). The *Scholion* exists in two recensions: the Siirt and the Urmia. I cite here the Siirt since it is probably the earlier of the two.

Of interest here is the word for "testaments" (ܕܝܬܩܣ *dÿtqws*) and especially the ending *-ws*. I discussed the singular form of this word just above: it derives from Greek διαθήκη. Three different plurals are attested for this Greek loanword in Syriac.

One of the plurals is simply ܕܝܬܩܐ *dytqʾ*, which involves Syriac plural morphology, i.e., the masculine *status emphaticus* plural ending *-ē* plus *syāmē*.[54]

A second plural form is ܕܝܬܩܣ *dÿtqs* with a final *-s* plus *syāmē*.[55] This is not a regular plural marking for native Syriac words, but rather it represents the Greek accusative plural -ας in διαθήκας. This is quite interesting: some Syriac-speakers used a Greek plural with this loanword in Syriac. Are we to imagine a scenario like English-speakers using Latin plurals—or at least attempting to (see below)—with certain Latin loanwords in English, such as *indices* as a plural for *index*? This does not of course imply that English-speakers who use such plurals are bilingual in Latin—and *mutatis mutandis* that such Syriac-speakers would be bilingual in Greek. Or, alternatively, perhaps the Syriac plural ܕܝܬܩܣ *dÿtqs* (reflecting Greek διαθήκας) is closer to a code-switch in which the author is using a Greek word (in Syriac script) in a Syriac text.[56] This is not as far-fetched as one might imagine since single-word code switches are well attested cross-linguistically.[57] If ܕܝܬܩܣ *dÿtqs* is a single-word code-switch, this would obviously imply

54. This plural form is, for instance, found in Ephrem's *Hymns on Virginity*, 6.2 (ed. Beck p. 21, l. 19).

55. This plural form is, for instance, found in Aphrahaṭ's *Demonstrations*, 1.57.11 (ed. Parisot).

56. Code-switching refers to cases in which lexical items and grammatical features from at least two languages appear in rapid succession in a single speech event (definition adapted from Muysken 2000, p. 1, combining his code-mixing and code-switching). A nice example of code-switching derives from the title of a now classic article on the topic: "Sometimes I'll start a sentence in Spanish y termino en español" (Poplack 1980).

57. Not to mention that one is almost certainly found in Syriac: P.Dura 28 includes the phrase ܐܪܒܝܠܝܐ ܦܠܣ ܕܡܢ ܫܒܛ ܕܫܡܫܝ ܒܪ ܥܒܕܐ ܕܫܡܫܝ "ʾWRLS ḤPSY, son of ŠMŠYHB, the Edessene, from the twelfth tribe" (20-21; ed. Drijvers & Healey 1999, pp. 232-236). The word ܦܠܣ *pylys* "tribe" here derives from Greek φυλή. Interestingly, however, it is not the Greek nominative or accusative case that is reflected (these are the two usual input forms for Greek nouns in Syriac; see Butts 2016a, pp. 98-102) but the genitive φυλῆς, as pointed out already by Brock (1996, p. 255). Thus, the word seems to be declined as if it were Greek with the genitive case following the Syriac preposition *men* "from," probably as an equivalent to the Greek preposition ἀπό "from," which governs the genitive. This suggests that ܦܠܣ *pylys* "tribe" is a single word code-switch, i.e., still Greek language, even if written in Syriac script.

bilingualism. I personally lean toward the former interpretation, though we should probably not rule out the latter for at least some Syriac-speakers.

Finally, the third attested plural form is ܕܝܬܩܘܣ *dÿtqws*, as found in (3). This plural ending *-ws* derives from the Greek accusative plural –ους. But, διαθήκους is of course not well-formed Greek. So, what has happened? It seems that some Syriac-speakers were aware of the fact that διαθήκη was of Greek origin, and so they applied Greek looking morphology. As it turns out, however, it was not the correct Greek form, suggesting such speakers would not have known Greek that well. Here a comparison can be made with the previously mentioned misuse of Latin plural morphology by some English-speakers: one occasionally finds with Latin loanwords in English the misuse of the Latin plural suffix *-i* in forms such as *stati* and *apparati* instead of the correct Latinate plurals *statūs* and *apparatūs* (both fifth declension, not second).[58] A similar phenomenon may be at play with Theodore bar Koni. Living toward the end of the eighth century in Kaškar, Bar Koni is much more likely to have been bilingual in Arabic than in Greek.[59] Thus, a form such as ܕܝܬܩܘܣ *dÿtqws* may suggest that Bar Koni—or, perhaps, a later scribe—failed to apply the correct Greek plural for the word, but at the same time he still recognized the word as ultimately from Greek (or at least foreign). This would be similar to, say, an English-speaking university student using the form *apparati* in English: he fails to produce the correct Latinate plural *apparatūs* (as a bilingual English-Latin speaker would presumably do), but at the same time he recognizes the word as of Latin origin and so does not use the English plural *apparatuses* (as a less-educated, or at least less-pretentious, English-speaker might do). Important for what I am suggesting here is that in both cases (Theodore bar Koni [or: a later scribe] and our imaginary English-speaking university student) there must be some knowledge of the word's "foreignness" to motivate the use of foreign plural morphology—this can be contrasted with the earlier anecdote about George W. Bush and monolingual speakers generally not being able to recognize loanwords as foreign.

More than a century ago, Nöldeke already noted that ܕܝܬܩܐ *dytqʾ* (< διαθήκη) had these three plural forms in Syriac: ܕܝܬܩ̈ܐ *dytq̈ʾ*, ܕܝܬܩܣ *dÿtqs*, and ܕܝܬܩܘܣ *dÿtqws*.[60] He did not, however, draw any implications from this, and this is what I hope to have added here. The fact that a Syriac word such as ܕܝܬܩܐ *dytqʾ* "covenant" (< διαθήκη) occurs with Greek plural morphology

58. Also, consider a form such as *octopi*, which is attested in English texts, instead of the Greek plural *octopodes*, because the singular *octopus* "looks" Latin with its ending *-us*.

59. For Bar Koni, see GRIFFITH 1981; 1982.

60. NÖLDEKE 1904, § 89.

suggests at the very least that some Syriac-speakers categorized it with a number of other words that had marked plural morphology (known by the modern scholar to be ultimately of Greek origin). This could indicate that the word is not entirely on the *Lehnwörter* side of the continuum, but that it is shaded toward the *Fremdwörter* side.[61] Another interpretation is, however, also possible and in fact more likely given what is known about the Syriac-Greek contact situation more generally. The Greek plural morphology of Syriac ܕܝܬܩ *dytqʾ* "covenant" is probably a reflection of the dynamic nature of Greek lexical transfer in Syriac. That is, even though Greek διαθήκη was transferred into Syriac by the earliest period,[62] some Syriac-speakers never entirely disconnected the Syriac word from its Greek source since they continued to be in contact with Greek, to varying degrees. This connection is what provided the basis for the word to continue to take a Greek-type plural morphology. It is interesting in this regard that Syriac ܕܝܬܩ *dytqʾ* not only attests the plural ܕܝܬܩܣ *dytqs*, which accurately reflects the Greek plural διαθήκας, but also the plural of ܕܝܬܩܘܣ *dytqws*, the ending of which reflects a different Greek plural of -ους. The plural ܕܝܬܩܘܣ *dytqws* rules out the interpretation of the word as a single word code-switch. It also indicates that Syriac ܕܝܬܩ *dytqʾ* takes Greek-*looking* plural morphology that does not necessarily accurately reflect the Greek source. Thus, some Syriac-speakers categorized a word such as ܕܝܬܩ *dytqʾ* as taking a special type of plural marking, and it is likely that this categorization was based on some knowledge that the word was from Greek.

Finally, the dynamic nature of Syriac-Greek contact is witnessed in syntax. Here I have in mind especially the type of change that I previously termed grammatical replication. Recall that in grammatical replication Syriac-speakers created a new structure in Syriac based on a model in Greek. I have already noted above the case of the replication of Aramaic **ʾiðayn* "then, at that time" on Greek δέ "but, then" to produce Syriac *dēn* "but, then." Here I would like to discuss briefly another case of grammatical replication: the development of the Syriac copula *ʾiṯaw(hy)* "he is."[63] Syriac *ʾiṯaw(hy)* consists of the existential particle *ʾiṯ* "there is" (< **ʾīθay*) plus a pronominal suffix. In all periods of Aramaic, from Old Aramaic until Neo-Aramaic, **ʾīθay* is attested as an existential particle meaning "there exists, there is." By the time of the Aramaic of Daniel, **ʾīθay* is also found

61. For the *Lehnwörter-Fremdwörter* continuum, see n. 20 above.

62. It is, for instance, already found in the Old Testament Peshiṭta (Jos 3.3; Jer 3:16; *passim*), though note that it is not found in the Pentateuch (see JOOSTEN 1998, p. 45 n. 44).

63. For more details, see BUTTS 2016a, pp. 153-173.

with possessive pronominal suffixes and a new function as a copula. This copulaic use of *ʾīθay is, however, limited to adverbial predicates and participial predicates: it is *never* attested with substantival predicates at this time. By the earliest period of Syriac, however, *ʾīθay plus a pronominal suffix also functions as a copula with substantival predicates, as in the following example:

(4) *Odes of Solomon* (2nd cent.)

ܐܢܐ ܟܗܢܐ ܕܡܪܝ

"I am a priest of the Lord" (20.1)[64]

This innovation in Syriac involves an extension in the contexts in which *ʾīθay plus a pronominal suffix can be used.[65] While such extensions are common cross-linguistically, this particular extension in Syriac was, I think, at least partly motivated by the fact that Greek ἐστίν could be used as a copula not only with adverbial predicates and participial predicates, as in the Aramaic of Daniel, but also with substantival predicates. That is, ἐστίν in Greek and *ʾīθay plus a pronominal suffix in the Aramaic of Daniel were structural equivalents with various predicate types with the exception of substantival predicates. What Syriac-speakers did was extend the use of *ʾīθay plus a pronominal suffix to substantival predicates thereby making their construction more similar to that of Greek ἐστίν.[66]

As already mentioned, the extension of ʾīθay plus a pronominal suffix to substantival predicates, due to its replication on Greek, occurred already in the earliest attested layer of Syriac. What's interesting for my purposes here, however, is that contact with Greek continued to affect Syriac ʾiṯaw(hy) over the course of late antiquity. With the extension of ʾiṯaw(hy) to substantival predicates, Syriac-speakers had the choice between two different verbless clause patterns, the inherited pattern with an enclitic

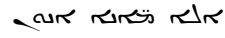
64. Edited by Charlesworth. For the complications with the date (and original language), see n. 15 above.

65. For extension as a mechanism of syntactic change, see Harris & Campbell 1995, pp. 97-119.

66. That this extension was at least partly motivated by contact with Greek is corroborated by the distribution of the pattern among the Late Aramaic dialects: the one dialect that is known to have had as significant contact with Greek as Syriac did, namely Christian Palestinian Aramaic, attests a similar extension. In contrast, the other four dialects of Late Aramaic, which had less contact with Greek than Syriac and Christian Palestinian Aramaic, do not attest the same extension. See Butts 2016a, pp. 164-170.

personal pronoun, as illustrated in (5), and the innovative pattern with *ʾiṯ* plus a pronominal suffix, as illustrated in (6).[67]

(5) *Book of the Laws of the Countries* (ca. 220)



"But, they are instruments ..." (10.10-11)[68]

(6) *Book of the Laws of the Countries* (ca. 220)

"For, they are instruments ..." (12.3)[69]

As it turns out, in earlier Syriac, verbless clauses with an enclitic pronoun are much more common than those with *ʾiṯ* plus a pronominal suffix. Over the course of late antiquity, however, this distribution changed, and verbless clauses formed with *ʾiṯ* plus a pronominal suffix became more common. This diachronic change can be demonstrated by comparing verbless clause constructions in Syriac compositions from different time periods.

The table in (7) provides an overview of the distribution of verbless clauses with substantival predicates in a corpus of more than 125,000 tokens from twelve prose texts spanning from the second century up until Jacob of Edessa.[70] The graph in (8) provides a representation of the same data. Both the chart and the graph clearly bear out a diachronic increase of verbless clauses formed with *ʾiṯ* plus a pronominal suffix vis-à-vis those formed with an enclitic personal pronoun.

(7) Distribution of verbless clauses with substantival predicates

	enclitic personal pronoun	*ʾiṯaw(hy)*	percentage with *ʾiṯaw(hy)*
Book of the Laws of the Countries (ca. 220)	25	1	3.85
Acts of Thomas (ca. 200-250 CE), Acts 1-7	34	5	12.82

67. The classic study of the verbless clause pattern with an enclitic personal pronoun is GOLDENBERG 1983.

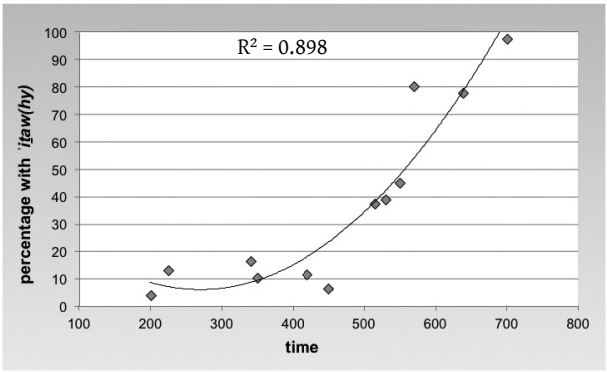
68. Edited by Drijvers. For the broader context of this text, see CAMPLANI 2003-2004.

69. Ed. Drijvers.

70. Negated verbless clauses are included; verbless clauses that are marked for tense with a form of √*hwy* are not, however, included. References to the individual verbless clauses can be found in BUTTS 2016a, pp. 223-224.

Selection of Aphrahaṭ (fl. 337-345)	31	6	16.21
Ephrem (d. 373), *Prose Refutations*, Discourse 1	35	4	10.26
Teaching of Addai (ca. 420)	31	4	11.43
Life of Rabbula (ca. 450)	15	1	6.25
Selection of Philoxenos (d. 523)	57	34	37.36
Simeon of Beth Aršam (d. before 548)	11	7	38.89
Eliya (mid-6th cent.)	16	13	44.83
Selection of John of Ephesus (d. ca. 589)	3	12	80.00
Denḥa (d. 649)	2	7	77.78
Selection of Jacob of Edessa (d. 708)	1	41	97.62

(8) Graph illustrating distribution of verbless clauses with substantival predicates



The relative increase in verbless clauses formed with ʾiṯ plus pronominal suffix is, I argue, due to contact with Greek. In an attempt to replicate Greek verbless clauses with the verbal copula ἐστίν, Syriac-speakers increasingly constructed verbless clauses with ʾiṯ plus pronominal suffix. This attempt to replicate the Greek copula resulted in a diachronic change in Syriac in the distribution of the two possible patterns.[71] This did not result in a new function for the copula ʾiṯ plus pronominal suffix (that had already happened by the earliest period of Syriac); rather, this is a case in which contact with Greek resulted in the selection and favoring of one pattern in the recipient language at the expense of another.[72] What is important

71. See similarly Muraoka 2006, p. 134.

72. It should be noted that one of the most basic changes in grammatical replication involves an increase in the frequency of a pattern (see Heine & Kuteva 2003, p. 547;

for us here is that this change took place over a long period of time. That is, this is not an event that occurred at a single point in time, or even a generation. Rather, this change took place over centuries.

In all three of these domains (phonology, morphology, and syntax), there is linguistic evidence suggesting that for generation after generation at least some Syriac-speakers continued to interact with Greek. This is what I mean by the dynamic nature of the contact: it was not a single event but a long-term process spread out over time.

The last discussed example, involving a change in Syriac syntax over an extended period of time, is of particular importance for our understanding of the dynamic nature of contact between Syriac and Greek. In the examples from morphology and especially phonology/orthography, we are likely dealing with literary aspects of a standardized language that may be removed from the everyday spoken language of most Syriac-speakers in late antiquity.[73] This is most obvious with the examples involving phonology/orthography. In his *Letter on Syriac Orthography*, Jacob of Edessa is explicitly advocating for an orthographic reform, which in the end proved to be unsuccessful. So, we know that in this particular case orthography does not reflect pronunciation, and what's more this evidence for continued contact with Greek only extends to Jacob and his immediate circle. The changes in the Syriac spelling of the loanword διαθήκη are likely similar: these probably reflect orthographic changes by the literary elite but do not reflect the actual pronunciation of the word among Syriac-speakers. Thus, these examples from phonology/orthography do not speak to the entire Syriac-speaking population's continued interaction with Greek but only to that of a small group of literary elite. The case involving morphology is probably not too different: we only know plural forms for Greek loanwords in Syriac as they are attested in the surviving literary texts. Such forms may be learned, literary artifices limited to the written language of elite authors. This is perhaps comparable to my use of the Latin phrase *mutatis mutandis* above: this is part of my written (and even formal spoken) idiom, but it hardly reflects General American English, much less my native dialect of Texas English. Thus, the use of the plural ܕܝܬܩܣ *dÿtqws* by Theodore bar Koni (or: a later scribe) probably says no more about

2006, pp. 50-57; 2010, p. 89). For a different example involving Syriac-Greek contact, see Butts 2016a, pp. 140-144.

73. For Syriac as a standard(ized) language, see the influential study of Van Rompay 1994 as well as the more recent remarks in Taylor 2002, p. 325. For some of my (preliminary) thoughts on written versus spoken varieties of Syriac in late antiquity, see Butts *forthcoming* a.

the general Syriac-speaking population's interaction with Greek, than my use of *mutatis mutandis* says about the general American population's interaction with Latin. This in no way diminishes the importance that these examples from phonology/orthography and morphology have for illustrating the dynamic nature of language contact between Syriac and Greek, but it does limit their scope. The change in the relative frequency of verbless clause formation in Syriac is, however, different. This is because speakers do not in general seem to have the ability to manipulate the grammar of their language.[74] Thus, it is not possible to explain the increase of verbless clauses with *ʾiṯaw(hy)* as due to the linguistic manipulation of a literary elite, as is clearly the case with the examples of orthography discussed above. In addition, this change was probably not restricted to the standardized literary language. Rather, it seems more likely that the locus of change was contact between speakers, and that this change in the spoken language(s) then led to changes in standard literary Syriac. If this is the case, then the change in the relative frequency of verbless clause formation in Syriac speaks to a much wider scope of contact between Syriac-speakers and the Greek language across late antiquity.

Conclusion

A good deal of work remains to be done on contact-induced changes in Syriac due to Greek. Both a lexicon and a grammar of Greek loanwords in Syriac remain *desiderata*. And, outside of loanwords, research is even more meagre: many of the contact-features lack even a basic description and analysis. The need for more research notwithstanding, I have in this paper taken up a different task: I have tried to give some indication of what the Greek features in Syriac can tell us about the Greco-Roman context of Syriac-speakers.

Recent years have seen growing interest in the Greco-Roman context of Syriac Christianity. This has, for instance, been the primary focus of a number of studies by Millar.[75] Millar's work has in turn evoked several

74. The classic case of this in contact-linguistics involves languages in Amazonia: in this region, languages are an important marker of identity, and so "language mixing" is strongly resisted. The result is that there are very few loanwords between languages, even though contact is intense and prolonged. The grammars of these languages, however, often converge, sometimes significantly so, since speakers are unable to manipulate grammar to the same degree as they do lexicon. For more details, see Aikhenvald 2002.

75. See especially Millar 2011a, 2011b, 2012, 2013a, 2013b, 2015.

responses, including recently by Johnson and Haar Romeny.[76] Each of these scholars, in his own way, has sought to investigate interactions between the Greek- and Syriac-speaking worlds of late antiquity. Surprisingly, however, none of these scholars interacts with changes to the Syriac language itself. That is, while they provide ample discussion of the *use* of Syriac, including especially material remains such as inscriptions and manuscripts, these scholars rarely, if ever, discuss changes in Syriac due to Greek. I have taken a different approach here: I am convinced that the Syriac language itself can provide new—and arguably more reliable—evidence for locating Syriac Christianity within its Greco-Roman context.

In this paper, I have looked particularly at two broad issues: *inheritance* and the *dynamic nature* of the contact. By *dynamic nature*, I have aimed to stress that at least some Syriac-speakers continued to interact with Greek throughout late antiquity. Contact was never a one-point-in-time event but rather a dynamic process spread out over centuries. By *inheritance*, I have attempted to show that fourth-century Syriac authors such as Aphrahaṭ and Ephrem were heirs to an Aramaic culture that had long been in contact with the Greco-Roman world. Thus, the Syriac language itself, I think, provides strong evidence for the pervasive impact that the Greco-Roman world had on Syriac Christianity beginning already in the early centuries of the Common Era and extending throughout late antiquity.

76. Johnson 2015b; Haar Romeny *forthcoming*.

Bibliography

Acts of Thomas : William Wright (ed. & transl.), *Apocryphal Acts of the Apostles*, London, 1871, vol. 2, pp. 171-251.

Aphrahaṭ, *Demonstrations* :
- Ioannes Parisot (ed. & Latin transl.), *Aphraatis Sapientis Persae Demonstrationes*, Paris, 1894-1907 (PS 1.1-2);
- Marie Joseph Pierre (trad.), *Aphraate le sage persan. 1-2*, Paris, 1988-1989 (SC 349, 359);
- Adam Lehto (transl.), *The Demonstrations of Aphrahat, the Persian Sage*, Piscataway NJ, 2010.

Book of the Laws of the Countries : Han J. W. Drijvers (ed. & transl.), *The Book of the Laws of the Countries*, Assen, 1965.

Cyrus of Edessa, *Cause of the Liturgical Feasts* : William F. Macomber (ed. & transl.), *Six Explanations of the Liturgical Feasts by Cyrus of Edessa*, Louvain, 1974 (CSCO 355-336).

Denḥa, *Life of Marutha* : François Nau (ed. & transl.), *Histoires d'Ahoudemmeh et de Marouta*, Paris, 1905 (PO 3, 1).

Eliya, *Life of Yuḥanon of Tella* : Ernest W. Brooks (ed. & transl.), *Vitae virorum apud Monophysitas celeberrimorum*, Louvain, 1907 (CSCO 7-8), pp. 29-95.

Ephrem, *Commentary on Genesis* : Raymond-M. Tonneau (ed. & Latin transl.), *Sancti Ephraem Syri In Genesim et in Exodum Commentarii*, Louvain, 1955 (CSCO 152-153).

Ephrem, *Hymns against Heresies* : Edmund Beck (ed. & transl.), *Des heiligen Ephraem des Syrers Hymnen contra Haereses*, Louvain, 1957 (CSCO 169-170).

Ephrem, *Hymns on the Fast* : Edmund Beck (ed. & transl.), *Des heiligen Ephraem des Syrers Hymnen de Ieiunio*, Louvain, 1964 (CSCO 246-247).

Ephrem, *Hymns on Virginity* : Edmund Beck (ed. & transl.), *Des heiligen Ephraem des Syrers Hymnen de Virginitate*, Louvain, 1962 (CSCO 222-223).

Ephrem, *Prose Refutations*, Discourse 1 : J. Josephus Overbeck (ed.), *S. Ephraemi Syri Rabulae episcopi Edesseni Balaei aliorumque Opera selecta*, Oxford, 1865, pp. 21-58.

Ephrem, *Prose Refutations* : Charles Wand Mitchell *et al.* (ed.), *S. Ephraim's Prose Refutations of Mani, Marcion, and Bardaisan. 1-2*, Oxford, 1912-1921.

History of Cyriacus and his mother Julitta : Alisa Aleksandrovna Terpelyuk (ed. & Russian transl.), *Martyrdom of Mār Qūryāqūs and Yōlīṭī (Cyriacus & Julitta)*, Moscow, 2009.

Jacob of Edessa, *Letter on Syriac Orthography* : George Phillips (ed. & transl.), *A Letter by Mār Jacob, Bishop of Edessa on Syriac Orthography*, London, 1869.

Jacob of Serugh, *Letter* 14 :
- Gunnar Olinder (ed. & Latin transl.), *Iacobi Sarugensis Epistulae quotquot supersunt*, Paris, 1937 (CSCO 110), pp. 58-61.
- Aaron Michael Butts (ed.), "Jacob of Serugh, *Letter 14*", in M. DelCogliano (ed.), *The Cambridge Edition of Early Christian Writings. 3, Christ*, Cambridge, *forthcoming*.

Jacob of Serugh, *Memra on Elijah and his Ascension into Heaven* :
- Paul Bedjan (ed.), *Homiliae Selectae Mar-Jacobi Sarugensis*, Paris – Leipzig, 1905-1910, vol. 4, pp. 226-259.
- Stephen A. Kaufman (ed. & transl.), *Jacob of Sarug's Homilies on Elijah*, Piscataway NJ, 2009, pp. 349-427.

John of Ephesus, *Lives of Eastern Saints* : Ernest W. Brooks (ed. & transl.), John of Ephesus, *Lives of the Eastern Saints. 1-3*, Paris, 1923-1925 (PO 17, 1; 18, 4; 19, 2).

Julian Romance : Johann Georg Ernst Hoffmann (ed.), *Iulianos der Abtruennige, Syrische Erzaehlungen*, Leiden, 1880.

Lactantius, *Divinarum Institutionum* : Pierre Monat (transl.), Lactance, *Institutions divines. 1-6*, Paris, 1973-2007 (SC 204, 205, 326, 337, 377, 509).

Life of Rabbula : J. Josephus Overbeck (ed.), *S. Ephraemi Syri Rabulae episcopi Edesseni Balaei aliorumque opera selecta*, Oxford, 1865, pp. 159-209.

Odes of Solomon : James H. Charlesworth (ed. & transl.), *The Odes of Solomon*, Oxford, 1973.

Philoxenos, *Letter* : Arthur L. Frothingham (ed. & transl.), *Stephen bar Sudaili, The Syrian Mystic and the Book of Hierotheos*, Leiden, 1886, pp. 28-48.

Philoxenos, *Letters* : Artur Adolphe Vaschalde (ed.), *Three Letters of Philoxenus Bishop of Mabbôgh (485-519): Being the Letter to the Monks, the First Letter to the Monks of Beth-Gaugal, and the Letter to Emperor Zeno*, Roma, 1902.

Simeon of Beth Aršam, *Letter on Ḥimyarite Persecution* : Ignazio Guidi, "La lettera di Simeone vescovo di Bêth-Aršâm sopra I martiri omeriti", *Reale Accademia dei Lincei. Memorie della classe di scienze morali, storiche e filologiche*, Ser. 3a, VII, pp. 480-495, 501-515.

Teaching of Addai : George Howard (ed. & transl.), *The Teaching of Addai*, Chico, 1981.

Theodore bar Koni, *Scholion* :
- Addaï Scher (ed.), Theodorus bar Kōnī, *Liber scholiorum*, Louvain, 1910-1921 (CSCO 55, 69);
- Robert Hespel & René Draguet (transl.), Théodore bar Koni, *Livre des scolies (recension de Séert)*, Louvain, 1981 (CSCO 431-432).

Modern studies

Aikhenvald 2002 : Alexandra Y. Aikhenvald, *Language Contact in Amazonia*, Oxford.

Baarda 1975 : Tjitze Baarda, *The Gospel Quotations of Aphrahat the Persian Sage*, Amsterdam.

Bakker 1993 : Egbert J. Bakker, "Boundaries, Topics, and the Structure of Discourse. An Investigation of the Ancient Greek Particle δέ", *Studies in Language* 17, pp. 275-311.

Becker 2006 : Adam H. Becker, *Fear of God and the Beginning of Wisdom: The School of Nisibis and Christian Scholastic Culture in Late Antique Mesopotamia*, Philadelphia.

Bell 1982 : Gertrud Bell, *The Churches and Monasteries of the Tur ʿAbdin*, London.

Briquel-Chatonnet & Desreumaux 2011 : Françoise Briquel-Chatonnet & Alain Desreumaux, "Syriac Inscriptions in Syria", *Hugoye* 14, pp. 27-44.

Brock 1967 : Sebastian P. Brock, "Greek Words in the Syriac Gospels (*vet* and *pe*)", *Le Muséon* 80, pp. 389-426.

Brock 1975 : Sebastian P. Brock, "Some Aspects of Greek Words in Syriac", in A. Dietrich (ed.), *Synkretismus im syrisch-persischen Kulturgebiet*, Göttingen, pp. 80-108 (= Brock 1984, no. IV).

Brock 1979 : Sebastian P. Brock, "Aspects of Translation Technique in Antiquity", *Greek, Roman and Byzantine Studies* 20, pp. 69-87 (= Brock 1984, no. III).

Brock 1982 : Sebastian P. Brock, "From Antagonism to Assimilation: Syriac Attitudes to Greek Learning", in N. G. Garsoïan, T. F. Mathews & R. W. Thomson (eds.), *East of Byzantium: Syria and Armenia in the Formative Period*, Washington DC, pp. 17-34 (= Brock 1984, no. V).

Brock 1984 : Sebastian P. Brock, *Syriac Perspectives on Late Antiquity*, London.

Brock 1994 : Sebastian P. Brock, "Greek and Syriac in Late Antique Syriac", in A. K. Bowman & G. Woolf (eds.), *Literacy and Power in the Ancient World*, Cambridge, pp. 149-160 (= Brock 1999, no. I).

Brock 1996 : Sebastian P. Brock, "Greek Words in Syriac: Some General Features", *Scripta classica Israelica* 15, 251-262. (= Brock 1999, XV)

Brock 1999 : Sebastian P. Brock, *From Ephrem to Romanos: Interactions between Syriac and Greek in Late Antiquity*, Aldershot.

Brock 1999-2000 : Sebastian P. Brock, "Greek Words in Ephrem and Narsai: A Comparative Sampling", *ARAM* 11-12, pp. 439-449.

Brock 2003 : Sebastian P. Brock, "Some Diachronic Features of Classical Syriac", in M. F. J. Baasten & W. Th. van Peursen (eds.), *Hamlet on a Hill: Semitic and Greek Studies Presented to Professor T. Muraoka on the Occasion of his Sixty-Fifth Birthday*, Louvain, pp. 95-111.

Brock 2004 : Sebastian P. Brock, "Secondary Formations from Greek Loanwords in Syriac", in H. Juusola, J. Laulainen & H. Palva (eds.), *Verbum et calamus: Semitic and Related Studies in Honour of the Sixtieth Birthday of Professor Tapani Harviainen*, Helsinki, pp. 31-39.

Brock 2005 : Sebastian P. Brock, "Greek and Latin Words in Palmyrene Inscriptions: A Comparison with Syriac", in E. Cussini (ed.), *A Journey to Palmyra: Collected Essays to Remember Delbert R. Hillers*, Leiden, pp. 11-25.

Brock 2010 : Sebastian P. Brock, "Jacob the Annotator: Jacob's Annotations to his Revised Translation of Severus' Cathedral Homilies", in G. Y. Ibrahim & G. A. Kiraz (eds.), *Studies on Jacob of Edessa*, Piscataway NJ, pp. 1-13.

Brockelmann 1928 : Carolus Brockelmann, *Lexicon Syriacum* (2nd ed.), Halis Saxonum.

Butts 2013 : Aaron Michael Butts, "Greek μέν in Early Syriac", *Hugoye* 16, pp. 211-223.

Butts 2015 : Aaron Michael Butts, "The Use of *syāmē* as a Phonological Marker in Syriac", *Hugoye* 18, pp. 93-109.

Butts 2016a : Aaron Michael Butts, *Language Change in the Wake of Empire: Syriac in its Greco-Roman Context*, Winona Lake (Linguistic Studies in Ancient West Semitic 11).

Butts 2016b : Aaron Michael Butts, "Latin Words in Classical Syriac", *Hugoye* 19, pp. 123-192.

Butts 2017a : Aaron Michael Butts, "Between Aramaic *ʾiðayn and Greek δέ: The Linguistic History of Syriac *den*", in H. Teule *et al.* (eds.), *Syriac in its Multi-Cultural Context*, Louvain (Eastern Christian Studies 23), pp. 13-30.

Butts 2017b : Aaron Michael Butts, "Manuscript Transmission as Reception History: The Case of Ephrem the Syrian (d. 373)", *Journal of Early Christian Studies* 25, pp. 281-306.

Butts *forthcoming* : Aaron Michael Butts, "The Syriac Language", in D. King (ed.), *The Syriac World*, Routledge.

Butts & Young *forthcoming* : Aaron Michael Butts & Robin Darling Young (eds.), *Syriac Christian Culture: Beginnings to Renaissance*, Washington DC.

Camplani 2003-2004 : Alberto Camplani, "Bardesane et les bardesanites", *Annuaire de l'École pratique des hautes études* 112, pp. 20-50.

Canali De Rossi 2004 : Filippo Canali De Rossi, *Iscrizioni dello estremo oriente greco: un repertorio*, Bonn.

Clark 2004 : Elizabeth Clark, *History, Theory, Text: Historians and the Linguistic Turn*, Cambridge MA.

Cotton, Cockle & Millar 1995 : Hannah M. Cotton, Walter E. H. Cockle & Fergus G. B. Millar, "The Papyrology of the Roman near East: A Survey", *The Journal of Roman Studies* 85, pp. 214-235.

Drijvers & Healey 1999 : Han J. W. Drijvers & John F. Healey, *The Old Syriac Inscriptions of Edessa and Osrhoene*, Leiden.

Feissel & Gascou 1989 : Denis Feissel & Jean Gascou, "Documents d'archives romains inédits du Moyen-Euphrate (IIIe siècle après J.-C.)", *CRAI* 1989, pp. 535-561.

Feissel & Gascou 1995 : Denis Feissel & Jean Gascou, "Documents d'archives romains inédits du moyen Euphrate (iii^e s. après J.-C.). 1, Les pétitions (P. Euphr. 1 à 5)", *Journal des savants*, pp. 65-119.

Feissel & Gascou 2000 : Denis Feissel & Jean Gascou, "Documents d'archives romains inédits du moyen Euphrate (iii^e s. après J.-C.). 3, Actes diverses et lettres (P. Euphr. 11 à 17)", *Journal des savants*, pp. 157-208.

Feissel, Gascou & Teixidor 1997 : Denis Feissel, Jean Gascou & Javier Teixidor, "Documents d'archives romains inédits du moyen Euphrate (iii^e s. après J.-C.). 2, Les actes de vente-achat (P. Euphr. 6 à 10)", *Journal des savants*, pp. 3-57.

Fraade 2012 : Steven D. Fraade, "Language Mix and Multilingualism in Ancient Palestine: Literary and Inscriptional Evidence", *Jewish Studies* 48, pp. 1*-40*.

Gascou 2009 : Jean Gascou, "The Papyrology of the Near East", in R. S. Bagnall (ed.), *The Oxford Handbook of Papyrology*, New York, pp. 473-494.

Gascou 2011 : Jean Gascou, "The Diversity of Languages in Dura-Europos", in J. Y. Chi & S. Heath (eds.), *Edges of Empires: Pagans, Jews, and Christians at Roman Dura-Europos*, Princeton, pp. 74-96.

Goldenberg 1983 : Gideon Goldenberg, "On Syriac Sentence Structure", in M. Sokoloff (ed.), *Arameans, Aramaic, and the Aramaic Literary Tradition*, Ramat-Gan, pp. 97-140 (= Goldenberg 1998, pp. 525-568).

Goldenberg 1998 : Gideon Goldenberg, *Studies in Semitic Linguistics: Selected Writings*, Jerusalem.

Griffith 1981 : Sidney H. Griffith, "Chapter ten of the Scholion: Theodore bar Kônî's Apology for Christianity", *Orientalia Christiana periodica* 47, pp. 158-188.

Griffith 1982 : Sidney H. Griffith, "Theodore bar Kônî's Scholion: A Nestorian Summa contra Gentiles from the First Abbasid Century", in N. G. Garsoïan, T. F. Mathews & R. W. Thomson (eds.), *East of Byzantium: Syria and Armenia in the Formative Period*, Washington dc, pp. 53-72.

Haar Romeny *forthcoming* : Baas ter Haar Romeny, "How Greek was Syriac Christianity?", in Butts & Young *forthcoming*.

Haefeli 1932 : Leo Haefeli, *Stilmittel bei Afrahat dem persischen Weisen*, Leipzig.

Harris & Campbell 1995 : Alice C. Harris & Lyle Campbell, *Historical Syntax in Cross-Linguistic Perspective*, Cambridge.

Healey 2006 : John F. Healey, "A New Syriac Mosaic Inscription", *Journal of Semitic Studies* 51, pp. 313-327.

Heine & Kuteva 2002 : Bernd Heine & Tania Kuteva, *World Lexicon of Grammaticalization*, Cambridge.

Heine & Kuteva 2003 : Bernd Heine & Tania Kuteva, "On Contact-Induced Grammaticalization", *Studies in Language* 27, pp. 529-572.

Heine & Kuteva 2005 : Bernd Heine & Tania Kuteva, *Language Contact and Grammatical Change*, Cambridge.

Heine & Kuteva 2006 : Bernd Heine & Tania Kuteva, *The Changing Languages of Europe*, Oxford.

Heine & Kuteva 2008 : Bernd Heine & Tania Kuteva, "Constraints on Contact-Induced Linguistic Change", *Journal of Language Contact* THEMA 2, pp. 57-90.

Heine & Kuteva 2010 : Bernd Heine & Tania Kuteva, "Contact and Grammaticalization", in R. Hickey (ed.), *The Handbook of Language Contact*, Chichester, West Sussex, pp. 86-105.

Jansma 1965 : Taeke Jansma, "Die Christologie Jakobs von Serugh und ihre Abhängigkeit von der alexandrinischen Theologie und der Frömmigkeit Ephraems des Syrers", *Le Muséon* 78, pp. 5-46.

Janson & Van Rompay 1993 : Aad G. P. Janson & Lucas Van Rompay, *Efrem de Syriër, Uitleg van het Boek Genesis*, Kampen.

Johnson 2015a : Scott Fitzgerald Johnson, *Languages and Cultures of Eastern Christianity: Greek*, Surrey.

Johnson 2015b : Scott Fitzgerald Johnson, "Introduction: The Social Presence of Greek in Eastern Christianity, 200-1200 ce", in Johnson 2015a, pp. 1-122.

Joosten 1998 : Jan Joosten, "Greek and Latin Words in the Peshitta Pentateuch First Soundings", in R. Lavenant (ed.), *Symposium Syriacum VII. 1996*, Roma (Orientalia Chirsitiana analecta 256), pp. 37-47.

Krauss 1898-1899 : Samuel Krauss, *Griechische und lateinische Lehnwörter im Talmud, Midrasch und Targum. 1-2*, Berlin.

Lund 2013 : Jerome A. Lund, "Gender Documentation of Nouns in Syriac Lexicography: Remarks on the Renovated Lexicon Syriacum", *Hugoye* 16, pp. 3-14.

MacMullen 1982 : Ramsay MacMullen, "The Epigraphic Habit in the Roman Empire", *The American Journal of Philology* 103, pp. 233-246.

Merkelbach & Stauber 2005 : Reinhold Merkelbach & Josef Stauber, *Jenseits des Euphrat: Griechische Inschriften*, München.

Meyer 1990 : Elizabeth A. Meyer, "Explaining the Epigraphic Habit in the Roman Empire: The Evidence of Epitaphs", *The Journal of Roman Studies* 80, pp. 74-96.

Millar 1987 : Fergus Millar, "The Problem of Hellenistic Syria", in A. Kuhrt & S. Sherwin-White (eds.), *Hellenism in the East*, London, pp. 110-133 (= Millar 2006, pp. 3-31).

Millar 1993 : Fergus Millar, *The Roman Near East 31 bc – ad 337*, Cambridge ma.

Millar 2006 : Fergus Millar, *Rome, the Greek World, and the East. 3, The Greek World, the Jews, and the East*, Chapel Hill.

Millar 2011a : Fergus Millar, "Greek and Syriac in Edessa: From Ephrem to Rabbula (ce 363-435)", *Semitica & classica* 4, pp. 99-113.

Millar 2011b : Fergus Millar, "Greek and Syriac in Edessa and Osrhoene, ce 213-363", *Scripta Classica Israelica* 30, pp. 93-111.

Millar 2012 : Fergus Millar, "Greek and Syriac in Fifth-Century Edessa: The Case of Bishop Hibas", *Semitica & classica* 5, pp. 151-165.

Millar 2013a : Fergus Millar, *Religion, Language and Community in the Roman Near East*, Oxford.

Millar 2013b : Fergus Millar, "The Evolution of the Syrian Orthodox Church in the Pre-Islamic Period: From Greek to Syriac?", *Journal of Early Christian Studies* 21, pp. 43-92.

Millar 2015 : Fergus Millar, *Empire, Church and Society in the Late Roman Near East: Greeks, Jews, Syrians and Saracens*, Louvain (Late Antique History and Religion 10).

Monnickendam 2015 : Yifat Monnickendam, "How Greek is Ephrem's Syriac? Ephrem's *Commentary on Genesis* as a Case Study", *Journal of Early Christian Studies* 23, pp. 213-244.

Muraoka 2006 : Takamitsu Muraoka, "Further Remarks on ܕܡ Clauses in Classical Syriac", in W. Th. van Peursen & R. B. ter Haar Romeny (eds.), *Text, Translation, and Tradition: Studies on the Peshitta and its Use in the Syriac Tradition Presented to Konrad D. Jenner on the Occasion of his Sixty-Fifth Birthday*, Leiden, pp. 129-134.

Muysken 2000 : Pieter Muysken, *Bilingual Speech: A Typology of Code-Mixing*, Cambridge.

Nöldeke 1904 : Theodor Nöldeke, *Compendious Syriac Grammar, Translated from the second and improved German edition by James A. Crichton*, Leipzig.

OWENS 1983 : Robert J. OWENS, *The Genesis and Exodus Citations of Aphrahat the Persian Sage*, Leiden (Monographs of the Peshitta Institute Leiden 3).

PAPOUTSAKIS 2017 : Manolis PAPOUTSAKIS, *Vicarious Kingship: A Theme in Syriac Political Theology in Late Antiquity*, Tübingen.

PAYNE SMITH 1879-1901 : Robert PAYNE SMITH, *Thesaurus Syriacus*, Oxford.

POPLACK 1980 : Shana POPLACK, "Sometimes I'll start a sentence in Spanish y termino en español: Toward a Typology of Code-Switching", *Linguistics* 18, pp. 581-618.

POSSEKEL 1999 : Ute POSSEKEL, *Evidence of Greek Philosophical Concepts in the Writings of Ephrem the Syrian*, Louvain (CSCO 380).

POSSEKEL 2008 : Ute POSSEKEL, "Orpheus among the Animals: A New Dated Mosaic from Osrhoene", *Oriens Christianus* 92, pp. 1-35.

SARTRE 2001 : Maurice SARTRE, *D'Alexandre à Zénobie: Histoire du Levant antique, IV^e siècle avant J.-C.-III^e siècle après J.-C.*, Paris.

SARTRE 2005 : Maurice SARTRE, *The Middle East under Rome*, Cambridge, MA.

SCHALL 1960 : Anton SCHALL, *Studien über griechische Fremdwörter im Syrischen*, Darmstadt.

SEGAL 1970 : Judah B. SEGAL, *Edessa "The Blessed City"*, London.

SOKOLOFF 2009 : Michael SOKOLOFF, *A Syriac Lexicon: A Translation from the Latin, Correction, Expansion, and Update of C. Brockelmann's Lexicon Syriacum*, Winona Lake – Piscataway NJ.

TAYLOR 2002 : David G. K. TAYLOR, "Bilingualism and Diglossia in Late Antique Syria and Mesopotamia", in J. N. Adams, M. Janse & S. Swain (eds.), *Bilingualism in Ancient Society*, Oxford, pp. 298-331.

TESTUZ 1959 : Michel TESTUZ, *Papyrus Bodmer VII-IX*, Cologne – Geneva.

TONNEAU 1955 : Raymond-M. TONNEAU, *Sancti Ephraem Syri In Genesim et in Exodum Commentarii*, Louvain (CSCO 152-153).

VAN ROMPAY 1994 : Lucas VAN ROMPAY, "Some Preliminary Remarks on the Origins of Classical Syriac as a Standard Language", in G. Goldenberg & Sh. Raz (eds.), *Semitic and Cushitic Studies*, Wiesbaden, pp. 70-89.

VAN ROMPAY 2007 : Lucas VAN ROMPAY, "*Oh that I had Wings like a Dove!*: Some Remarks on Exclamatory Clauses in Syriac", in T. Bar & E. Cohen (eds.), *Studies in Semitic and General Linguistics in Honor of Gideon Goldenberg*, Münster, pp. 91-105.

VAN ROMPAY 2010 : Lucas VAN ROMPAY, "Humanity's Sin in Paradise: Ephrem, Jacob of Sarug, and Narsai in Conversation", in G. A. Kiraz (ed.), *Jacob of Serugh and his Times: Studies in Sixth-Century Syriac Christianity*, Piscataway NJ, pp. 199-217.

VAN ROMPAY 2014 : Lucas VAN ROMPAY, "Aphrahat, 'A Student of the Holy Scriptures': The Reception of his Biblical Interpretation in Later Syriac Tradition", in C. Baffioni *et al.* (eds.), *Storia e pensiero religioso nel Vicino Oriente: l'età Bagratide, Maimonide, Afraate*, Milano, pp. 255-270.

VOIGT 1999-2000 : Rainer VOIGT, "Griechische Fremdwörter im Syrischen: Eine Bibliographie", *Graeco-Arabica* 7/8, pp. 555-570.

WALTERS forthcoming : James E. WALTERS, "Reconsidering the Compositional Unity of Aphrahat's *Demonstrations*", in BUTTS & YOUNG *forthcoming*.

WEITZMAN 1999 : Michael P. WEITZMAN, *The Syriac Version of the Old Testament*, Cambridge.

WELLES, FINK & GILLIAM 1959 : C. Bradford WELLES, Robert O. FINK & J. Frank GILLIAM, *The Excavations at Dura-Europus. Final Report. 5, 1, The Parchments and Papyri*, New Haven.

WRIGHT 1870-1872 : William WRIGHT, *Catalogue of Syriac Manuscripts in the British Museum Acquired since the Year 1838*, London.

La linguistique syriaque selon Jacques d'Édesse

Margherita Farina*
CNRS UMR 7597

Jacques d'Édesse (m. 708) est l'un des plus célèbres auteurs syriaques. Comme plusieurs, sinon tous les auteurs de grammaires syriaques, il a été un polymathe, il a produit des œuvres capitales dans les domaines de la théologie, du droit canonique, de la philosophie, des sciences[1]. Il a aussi traduit du grec en syriaque des œuvres théologiques et philosophiques, il a révisé la traduction syriaque de l'Ancien Testament, en se rapprochant de la source grecque.

Toute la production de Jacques s'inscrit ainsi dans une perspective bilingue, dans laquelle le grec joue un rôle essentiel dans la définition et la rectification de ce qu'il considère comme les caractères principaux de la culture chrétienne syriaque.

De même que le reste de son œuvre, la contribution de Jacques à la grammaire syriaque a été considérée comme capitale par toute la tradition suivante et a été célébrée dans les grammaires d'auteurs comme Élie de Nisibe (m. 1046) et Barhebraeus (m. 1286).

Jacques semble avoir été le premier à concevoir un cadre théorique systématique de description de la langue syriaque. Tout en s'inspirant des catégories et des instruments analytiques de la tradition grecque, il les a reformulés pour les adapter à la structure de la langue syriaque, mais aussi à sa tradition orthographique et aux conditions de son usage et de sa transmission.

* Cet article a été écrit au cours du projet « Comparative Study of Ancient Syriac Grammar » financé par une bourse Marie Sklodowska-Curie, grant agreement n° 701797.

1. On trouvera des renseignements biographiques sur Jacques d'Édesse dans Salvensen 2011. Pour les différents aspects de son œuvre et pour une *clavis* bibliographique, voir Haar Romeny 2008.

Les auteurs syriaques et leur langue, M. Farina (éd.), Paris, 2018 (Études syriaques 15), p. 167-187.

Avant lui, nous connaissons le texte de l'adaptation de la *Technè grammatikè* du pseudo-Denys le Thrace en syriaque, réalisée par Huzāyā au VI^e^ siècle[2] et un traité sur les points par Thomas le diacre *(Tūmā mšamšānā)* de la même époque[3] ; il existait aussi un ouvrage à caractère linguistique, à présent perdu, par Aḥūdemmeh (VI^e^ siècle)[4], ainsi qu'un glossaire par ʿEnanišoʿ (VII^e^ siècle)[5].

L'œuvre de Jacques représente aussi le dernier témoignage de la pensée linguistique syriaque avant l'éblouissement de la linguistique arabe[6].

Du *Tūrāṣ memllā*, « La correction de la langue », la grammaire syriaque de Jacques d'Édesse, il ne nous reste pourtant que des petits fragments dont l'interprétation est difficile, conservés en mauvais état dans un manuscrit palimpseste du IX^e^ ou X^e^ siècle. En outre, une lettre à Georges de Saroug portant sur l'orthographe syriaque, un abrégé de grammaire sur « genre, personne, temps, sons et sur les accents en syriaque » et de rares citations indirectes constituent tout ce qui nous reste pour reconstruire la théorie linguistique de Jacques d'Édesse.

Cette lacune dans la tradition pose problème car, s'il est vrai que d'autres textes grammaticaux ont été perdus au fil des siècles et que très peu des manuscrits contenant des grammaires datent d'avant le XIII^e^ siècle, on s'attendrait à ce qu'un texte d'une telle importance ait une certaine continuité dans la transmission manuscrite.

La présentation la plus récente et la plus complète de la grammaire de Jacques se trouve dans TALMON 2008 (posthume). Dans son article très dense Talmon reconstruit et analyse tous les fragments du *Tūrāṣ memllā*, ainsi que toutes les notions éparpillées dans les autres textes[7]. Le travail

2. Texte en appendice à MERX 1889. Sur le texte grec de la *Technè* voir l'article de Sara Eco CONTI dans ce volume ; sur les procédés d'adaptation du grec au syriaque voir CONTINI 1998.
3. Édition et traduction anglaise par Phillips (Jacques d'Édesse, *Lettre sur l'orthographe*). Selon Phillips, l'auteur de ce traité serait à identifier avec Thomas de Ḥarqel (570-640 *ca*), auteur d'une version du Nouveau Testament qui reproduit l'original grec de façon très littérale (pour une histoire critique de ce texte, voir JUCKEL 2017).
4. MERX 1889, p. 33. Son nom est cité par le grammairien Bar Zoʿbi au XII^e^-XIII^e^ siècle. Voir aussi KING s.d., p. 24.
5. KING s.d., p. 24-25.
6. TALMON 2008, p. 174-176, en est venu à faire l'hypothèse d'une influence de Jacques sur les premiers développements de la théorie syntaxique et sur la première terminologie grammaticale arabes.
7. D'autres tentatives de reconstruction partielle des théories linguistiques de Jacques se trouvent dans MERX 1889, dans l'édition du *Livre des splendeurs* de Barhebraeus par Moberg (1907), MOBERG 1909, dans les éditions de la *Lettre sur l'orthographe* de

de Talmon est si complet et détaillé qu'il suffira ici d'y renvoyer, tout en en résumant les contenus principaux.

Nous suivrons ici une approche thématique, qui nous permette aussi de définir la place des théories de Jacques d'Édesse dans le contexte plus large des études linguistiques syriaques mais aussi grecques (byzantines) de son époque.

Les textes et leur tradition

Les textes

Les traces qui nous restent de la pensée linguistique de Jacques d'Édesse sont préservées dans les textes qui suivent :

- fragments du *Tūrāṣ memllā*, ou « correction de la langue », une grammaire de la langue syriaque (éd. Wright 1871 ; dans SEGAL 1953, p. 41-42, traduction de portions de l'*Introduction*) ;
- une lettre de Jacques à Georges de Saroug, traitant de l'orthographe du syriaque (éd. Martin 1869 et Phillips 1869) ;
- *Traité sur les accents syriaques* avec une courte introduction sur « genre, personne, temps, sons », un abrégé de grammaire qui suit, dans certains manuscrits, la *Lettre sur l'orthographe* (éd. Phillips 1869) ;
- les citations indirectes dans d'autres grammaires syriaques, surtout dans les deux grammaires de Barhebraeus (éd. Moberg 1907).

En dehors de cela, il nous est possible de percevoir certains aspects des conceptions logiques et linguistiques de Jacques à travers ses œuvres de traduction du grec en syriaque (les *Catégories* d'Aristote, les révisions des traductions bibliques et de textes théologiques) et de lexicographie. Dans ce dernier domaine, il faut surtout mentionner sa recension des mots difficiles de l'Ancien et du Nouveau Testament et des Pères, pour lesquels Jacques fournit la ponctuation correcte qui, dans certains manuscrits[8], accompagne la *Lettre sur l'orthographe*.

Jacques d'Édesse par Martin et par Phillips et dans les études de SEGAL 1953, REVELL 1972, VOIGT 1997, dans l'édition des fragments du *Tūrāṣ memllā* par Wright.

8. Parmi lesquels Vat. sir. 152 ; BnF Syr. 64.

Les manuscrits

Les textes grammaticaux et linguistiques de Jacques d'Édesse qui nous sont parvenus survivent dans peu de manuscrits[9] :

- *Tūrāṣ memllā* (grammaire syriaque) : **BL** Add. 17 217 (IXe-Xe siècle) ; Add. 14 665 (IXe-Xe siècle) ; **Bod** Or. 159 (Xe siècle) ; **MC** Ming. 104 B (f. 26r-46v inclut l'*Introduction* AD 1840 « for the last text at least »[10]), Ming. 424.
- *Lettre sur l'orthographe* à Georges de Saroug : **BL** Add. 12 178 (Xe siècle) ; Add. 7183 Rich (XIIe siècle) ; **MC** Ming. 104 A ; Ming. 424 B (une section manque) ; **BAV** Vat. sir. 152 (Xe siècle) ; Vat. sir. 141 (partiel, VIIIe siècle, mais le cahier contenant la lettre est une restauration tardive) ; Barb. or. 118 (Xe siècle) ; **BnF** Syr. 64 (XIe siècle).
- *Traité sur les accents syriaques* : **BL** Add. 12 178 ; Add. 7183 Rich ; **MC** Ming. 104 A ; **SzB** Sachau 70 (partiel, 1821 ca) ; **BAV** Vat. sir. 152 ; Barb. or. 118.

Autres sources

Par ailleurs, c'est à travers les citations et les résumés donnés par d'autres auteurs que nous pouvons nous faire une idée des théories développées par Jacques d'Édesse autour de la grammaire et de l'orthographe.

Élie de Tirḥan (m. 1049) utilise une partie d'un traité de Jacques sur les accents dans une des questions de sa grammaire[11].

Barhebraeus mentionne plusieurs fois Jacques d'Édesse dans ses deux grammaires, la *Grammaire métrique* et le *Livre des splendeurs*. Il s'agit de citations des théories dont nous trouvons correspondance dans la *Lettre sur l'orthographe*, d'allusions à la classification des noms en canons qui se trouvait dans le *Tūrāṣ memllā* et, surtout, d'une reproduction détaillée, bien qu'imparfaite, du système de notation des voyelles mis au point par Jacques.

Orthographe

Les prescriptions de Jacques d'Édesse

Le texte le plus complet qui nous reste en témoignage des idées de Jacques sur l'écriture syriaque est sa *Lettre sur l'orthographe*, adressée à Georges de Saroug, qui accompagnait à l'origine un des volumes de sa

9. Pour les références des catalogues et pour la liste des abréviations voir la *Liste* à la fin de ce volume.

10. Mingana 1933, I, p. 753.

11. Segal 1953, p. 145.

traduction des *Homélies cathédrales* de Sévère d'Antioche[12], achevée en l'an 700/701. L'intention de Jacques était que la lettre soit placée au milieu de cette traduction et rende compte de ses choix orthographiques, pour que les copistes puissent les respecter et reproduire son texte de manière fiable.

Dans cette lettre, la grammaire est traitée dans son sens primitif et étymologique de technique de l'art de l'écriture. Jacques établit un parallèle – fondé sur le sens de base du terme syriaque *ʾummānūtā*, équivalent du grec *technè* – entre d'une part l'activité des artisans *(ummānē)*, tels que les charpentiers, les orfèvres, les potiers, etc. et d'autre part, celle des copistes. Il s'en prend aux techniciens de l'écriture, pour critiquer leur méconnaissance des règles de leur propre métier. Tandis que tous ceux qui pratiquent *(ʿābūdē)* et transmettent *(mšalmānē)* un métier connaissent les techniques et les principes qui règlent leur art, mieux que les utilisateurs de leurs produits, dans le cas de « l'art grand et élevé de la construction des livres, qui s'appelle écriture »[13], il s'avère que les lecteurs sont souvent beaucoup plus compétents que les écrivains.

Ces derniers recourent à toute sorte de stratégies pour allonger ou réduire la longueur des mots – en ajoutant ou en soustrayant des lettres, en séparant les membres des mots ou en les fusionnant lorsqu'ils sont séparés – soucieux uniquement de la composition de la page ou de l'économie du support. Cette pratique affecte la compréhension du sens des textes. En se souciant de cette circonstance, Jacques envoie une copie de sa traduction des *Homélies cathédrales* à Georges, à titre de modèle pour les copistes, dans laquelle il suit les prescriptions orthographiques qu'il explique dans la suite de cette lettre d'accompagnement.

En ce qui concerne l'orthographe, Jacques vise à améliorer la correspondance entre la prononciation des mots et leur représentation graphique. Cela semble prévaloir, par endroits, sur la transparence étymologique des mots ou, en d'autres cas, sur la nécessité de préserver une continuité dans la tradition d'écriture. Voici les contenus principaux de ces prescriptions[14] :

1. Il ne faut pas réinsérer des lettres que Jacques a éliminées des noms, des verbes et d'autres parties du discours, en particulier pour les emprunts

12. Voir les chapitres introductifs de l'édition par Brière 1960.

13. Pour la *Lettre sur l'orthographe* nous faisons référence à l'édition Phillips 1869 (ici et pour la suite), p. ܙ, trad. p. 2.

14. Nous résumons ici le contenu de *Lettre sur l'orthographe*, p. ܡ–ܣ, trad. p. 4-7.

à l'hébreu, au grec ou au latin[15]. Par exemple, il ne faut surtout pas rajouter un ܗ *(h)* dans les emprunts grecs (c'est-à-dire en restituant l'esprit rude), mais il faut écrire ܪܘܡܝ ܣܘܢܘܕܘܣ ܦܪܣܝܐ ܪܘܡܝ *(rūmī, rūmāyē, sūnodos, parresīa)*[16]. Jacques suit cette règle tout au long de la lettre, y compris en dehors des exemples cités, dans l'écriture d'emprunts grecs sophistiqués, comme *authentía* « autorité », utilisé dans le sens étymologique d'un pouvoir qu'on se donne à soi-même, qu'il transcrit comme ܐܘܬܢܛܝܐ *(ʾautenṭīa)*, sans la lettre ܗ *(h)* après le ܛ *(t)* documenté ailleurs[17].

Les exemples de Jacques sont repris par Barhebraeus dans sa *Grammaire métrique*, dans une de ses gloses :

> « Il faut savoir que Jacques d'Édesse juge comme inapproprié le *h* qui est écrit dans les noms *rhūmī*, *parhīsīa*, *ʾihūdāyē* et *sūnhodos*, mais dans tous les manuscrits anciens, ils sont écrits avec le *h*. »[18]

Il est intéressant de noter que la liste de Barhebraeus inclut *ʾihūdāyē*, mot qui ne figure pas dans la lettre de Jacques et qui pourrait difficilement y figurer, étant donné que le *h* dans ce mot est étymologique et qu'il a été établi que Jacques avait une certaine connaissance de l'hébreu.

2. Il ne faut pas unir ou séparer indifféremment les composants de certaines conjonctions et confondre ܗܝ ,ܕ *(hāy dēn)* et ܗܕܝܢ *(hāydēn)* ou ܐܝܟ ܗܕܐ *(ʾayk ḥdā)* et ܐܝܟܕܐ *(ʾaykḥdā)*, car les mots séparés ont un signifié différent du mot entier.

3. Il ne faut pas introduire un *ṭet* dans les formes dérivées à préfixe *ʾet-* du verbe *pīs* (« convaincre, obéir », emprunt du grec πεῖσαι *[peisai]*) : « ils n'écriront pas ܛ *(ṭ)* dans ܐܬܦܬܝ ni dans ces mots qui sont dérivés de ce même verbe. » Selon l'explication de Jacques, la forme ܐܬܛܦܝ *(ʾeṭṭpīs)*

15. Qu'il s'agisse de noms provenant « des Juifs, des Grecs ou des Romains » (*Lettre sur l'orthographe*, p. ܗ–ܐ, trad. p. 5). Sur la connaissance de la langue hébraïque par Jacques d'Édesse voir Salvensen 2001 et 2010.

16. *Lettre sur l'orthographe*, p. 5. Pour la graphie de ces mots voir aussi Butts, p. 150 dans ce volume. La raison pour ce rejet du *h*, dont la fonction semble celle de reproduire une aspiration dans le mot grec, n'est pas évidente. À notre avis, il est à interpréter comme la recherche d'une correspondance plus étroite entre mots grecs et syriaques.

17. Voir Payne Smith 1879, I, p. 102. La phrase complète est « Aussi dans le placement des points, chacun se donne à lui-même l'autorité » (*Lettre sur l'orthographe*, p. ܛ). Le copiste (tardif) du Vat. sir. 141 n'a pas compris le sens du mot, qu'il a transcrit avec des *seyāmē* (marque du pluriel), comme s'il s'agissait d'un adjectif référé au mot précédent *nūqzē* « points ».

18. Martin 1872, p. 25*.

avec un ܛ (*ṭ*) signifie « être demandé, recevoir une requête », tandis que ܐܶܬܬܦܺܝܣ *(ʾettpīs)* avec deux ܛ (*t*) signifie « obéir ».

4. Il faut bien se servir du point diacritique et le placer au bon endroit, afin de distinguer les homonymes.

5. Toujours dans le souci de ne pas générer des homonymes ambigus, Jacques défend de fusionner le participe et le pronom sujet coréférent dans les formes prédicatives du type ܩܳܢܺܝܢ ܚܢܰܢ *(qānīn ḥnan)* « nous possédons », à ne pas confondre avec ܩܢܰܝܢܰܢ *(qnaynan)* « nous possédions ». D'autres exemples de potentiels homonymes à distinguer suivent.

6. Dans les emprunts grecs et hébraïques, il faut respecter les *matres lectionis*[19] utilisées par Jacques sans « enlever aucune de ces lettres [...] ni en ajouter »[20]. Dans la liste des exemples qui accompagne cette prescription, nous trouvons aussi le mot grec διαθήκη *(diathèkè)*, en syriaque ܕܝܰܬܝܩܝ *(dyʾtyqy)* « testament », un emprunt dont la graphie connaît en effet une considérable variation au fil des siècles (voir l'article de Butts dans ce volume, p. 151-153).

Il est intéressant d'observer que l'orthographe de certains de ces mots semble varier dans les différentes copies de la lettre. Ainsi, par exemple, si l'on compare l'édition de Phillips 1869 (basée sur les manuscrits Add. 12 178 et Add. 7183 Rich de la British Library) avec le Vat. sir. 152[21], on observe les variantes qui suivent :

Mot grec	Phillips 1869, p. ٥٥	Vat. sir. 152, f. 187r	Vat. sir. 141, f. *a*v
κατάστασις *katastasis*	ܩܛܰܛܣܝܣ *qṭʾṭʾsṭsys*	ܩܛܰܛܣܝܣ *qṭʾṭʾsṭʾsys*	ܩܛܣܝܣ *sṭʾsys*
κωνσταντίνος *konstantinos*	ܩܘܢܣܛܢܛܝܢܘܣ *qwnʾsṭʾnṭynws*	ܩܘܢܣܛܢܛܝܢܘܣ *qwnᵃsṭʾnṭynws*	ܩܘܢܣܛܢܛܝܢܘܣ *qwnsṭʾnṭynws*

Grec et syriaque : le manuscrit Vat. sir. 141

Dans ce cadre, une attention particulière doit être accordée au manuscrit Vat. Sir. 141 qui contient une partie (44-91) des *Homélies cathédrales* de Sévère d'Antioche dans la traduction de Jacques d'Édesse. Il

19. C'est-à-dire des signes consonantiques utilisés pour noter des voyelles.

20. *Lettre sur l'orthographe*, p. ١.

21. Les deux manuscrits peuvent être consultés en ligne sur le site de la Biblioteca Apostolica Vaticana : https://digi.vatlib.it

s'agit d'une copie datée vraisemblablement du VIII^e^ siècle[22], qui nous montre l'application des prescriptions orthographiques de Jacques, ainsi que de nombreuses gloses en caractères grecs, qui accompagnent les emprunts du grec en syriaque[23]. Comme le manuscrit peut être considéré comme provenant d'un milieu pas très éloigné de celui de Jacques d'Édesse, il est un instrument précieux pour évaluer la relation des auteurs et lecteurs syriaques au grec à cette époque[24].

Le manuscrit se caractérise par une abondance de gloses grecques tout au long du texte, soit sous la forme de mots isolés, soit à l'intérieur de notes marginales plus étendues. La fonction de ces gloses est de préciser la prononciation correcte de certains mots étant donné que le texte syriaque ne porte aucun type de vocalisation. L'écriture grecque, par contre, permet de bien noter les voyelles et elle est utilisée dans ce texte soit pour des emprunts grecs soit pour des mots sémitiques. Voici quelques exemples :

- f. 30r ANTIOKOC, à côté du syriaque ܐܢܛܝܟܘܣ *(ʾnṭykws)*
- f. 83r ΓΕΡCAM, à côté du syriaque ܓܝܪܫܡ *(gyršm)*
- f. 145r KOPBAN, à côté du syriaque ܩܘܪܒܢ *(qwrbn)*
- f. 177r ΔΟΓΜΑΤΑ, à côté du syriaque ܕܘܓܡܛܐ *(dwgmṭʾ)*

Une longue note marginale au f. 145r est spécialement intéressante. Elle est associée, dans le texte de l'homélie, au mot hébreu *qorban* « offrande, sacrifice », un terme propre à la liturgie juive, entré dans le lexique liturgique chrétien, dont elle vise à expliquer le sens.

ܟܬܒܝ ܡܠܐ ܒܝܢ ܐܢܛܝܟ̈ܝܐ ܡ ܕ ܩܘܪܒܢ ܫܡ ܕܡܬܬܠ ܒܗ ܠܩܪܒ̈ܢ ܕ
ܟܬܒ̈ܝ ܫܡܥ ܕ ܒܗ ܩܪܒ̈ܢ ܡ̈ܐ ܟܬܒ̈ܝ ܐ̈ܢ ܡ ܟܬ̈ܒ ܐ̈ܢ ܡ ܟܬ̈ܒ
ܟܬ̈ܒ ܐ̈ܢ ܡ ܟܬ̈ܒ ܐ̈ܢ ܟܬ̈ܒ ܒܗ ܡ ܩܪܒ̈ܢ ܡ̈ܐ ܡ ܟܬ̈ܒ

λεξιc ❖ ΔΩPON

22. Le Vat. sir. 141 fait partie du lot de manuscrits emmené à Rome, au XVIII^e^ siècle, par Simon Assemani en provenance du Wadi el-Natrun. Il est très dégradé, étant tombé dans le Nil pendant le transport vers l'Italie. Le manuscrit est arrivé en Égypte en 832/833 et sa copie se situe donc entre 701 – année de la traduction des *Homélies de Sévère* par Jacques – et cette date (voir l'introduction à l'édition de Brière 1960, p. 40). Le texte des *Homélies* est précédé d'une copie de la *Lettre sur l'orthographe* qui est manifestement beaucoup plus récente (peut-être restauration occidentale ?) que le reste du manuscrit.

23. Sur la structure et le contenu de ces annotations voir Brock 2010. Pour des remarques linguistiques sur la version des *Homiliae* par Jacques, voir aussi Van Rompay 2008.

24. Dans son édition de la *Lettre sur l'orthographe*, Martin avait proposé d'identifier le Vat. sir. 141 avec le manuscrit envoyé par Jacques à Georges de Saroug, dont il parle dans la *Lettre* (éd. Martin, p. V). Difficile à démontrer, cette identification n'est néanmoins pas excessivement risquée.

> « Il faut savoir que chez les Grecs, dans l'évangile de Marc, pour l'hébreu on trouve le nom du *qūrbān*, qui est *qorban.* Dans Matthieu, en revanche, on trouve le mot (syr. *leksis*) grec qui est *doron.* Ce mot indique soit l'offrande, soit le don. »[25]

Dans la petite glose comme dans la grande, au f. 145r, la fonction du texte en écriture grecque est donc d'informer sur la vocalisation des mots difficiles. En même temps, la glose plus longue contient des informations lexicographiques, qui permettent de juxtaposer deux passages du Nouveau Testament.

Dans ces gloses du manuscrit Vat. sir. 141, ainsi que dans plusieurs exemples au paragraphe précédent, nous avons observé une présence intense et vitale du grec au sein du syriaque. Jacques fait certainement partie d'un milieu culturel spécialement hellénisé et il montre une connaissance de la langue grecque qui n'était pas commune à tous les auteurs syriaques de son époque. Néanmoins, l'usage que Jacques fait du grec va bien au-delà de l'emprunt ou de la compréhension passive. Le grec est chez lui un instrument graphique qu'intègre l'écriture syriaque.

La notation des voyelles

Dans ce même cadre se situe aussi le célèbre système de notation des voyelles conçu par Jacques, qui consistait dans une série complémentaire de symboles graphiques qui intégraient l'alphabet consonantique syriaque. Il s'agissait de nouvelles lettres, qui marquaient les voyelles de manière linéaire, à la différence des points et des petites voyelles grecques placés au-dessus et en dessous de la ligne qui s'imposeront, respectivement, dans les traditions syriaques orientale et occidentale.

Cette innovation portait en premier lieu sur l'orthographe, en suivant les mêmes critères esquissés dans la *Lettre* à Georges de Saroug, et deuxièmement sur la phonologie, en identifiant et en organisant les voyelles.

25. Mc 7, 11 : ὑμεῖς δὲ λέγετε · Ἐὰν εἴπῃ ἄνθρωπος τῷ πατρὶ ἢ τῇ μητρί · Κορβᾶν, ὅ ἐστιν Δῶρον, ὃ ἐὰν ἐξ ἐμοῦ ὠφεληθῇς : « Mais vous, vous dites : "Supposons qu'un homme déclare à son père ou à sa mère : 'Les ressources qui m'auraient permis de t'aider sont *korbane*, c'est-à-dire don réservé à Dieu'." ». Mt 15, 5 : ὑμεῖς δὲ λέγετε · Ὃς ἂν εἴπῃ τῷ πατρὶ ἢ τῇ μητρί · Δῶρον ὃ ἐὰν ἐξ ἐμοῦ ὠφεληθῇς : « Et vous, vous dites : "Supposons que quelqu'un déclare à son père ou à sa mère : 'Les ressources qui m'auraient permis de t'aider sont un don réservé à Dieu'." »

Le système était illustré dans le *Tūrāṣ memllā*, dont quelques fragments ont été découverts et publiés par Wright en 1871[26] ; malheureusement les nombreuses lacunes dans le texte posent un obstacle infranchissable à sa pleine compréhension. Les voyelles de Jacques sont conservées dans quelques exemples de la section sur les paradigmes nominaux. Le fragment nous restitue un total de sept signes plus le *ʾālap*, qui correspondent aux cinq voyelles, avec une distinction de longueur pour *e/ē* et pour *o/ō*.

Dans le *Livre des splendeurs*, Barhebraeus donne une description très détaillée de la notation de Jacques, qu'il réinterprétait en intégrant des signes afin de compléter une symétrie où chaque timbre vocalique aurait eu une réalisation longue et une brève[27].

Perspective historique et étymologie

L'écriture syriaque, évolution de l'écriture araméenne du I^er^ millénaire av. J.-C., n'est pas un alphabet à proprement parler, mais plutôt ce que l'on appelle un *abjad*. Il s'agit d'un système de notation des seules consonnes, où les signes qui notent les semi-voyelles /y/ et /w/ et le signe qui note le coup de glotte *(ʾālap)* – les *matres lectionis* – peuvent être utilisés aussi pour indiquer certaines voyelles, de façon non systématique.

Un tel système d'écriture est le résultat d'une lente évolution, qui a connu, au fil du temps, le croisement d'habitudes (géo)graphiques diverses. Il se caractérise donc par un certain degré d'idiosyncrasie, surtout lorsqu'il s'agit de transcrire des mots d'origine étrangère (cf. aussi l'article de Butts dans ce volume).

Lorsqu'il n'y a pas une tradition orale continue, dans des contextes où, pour des raisons diverses, on perd la tradition orale (par exemple quand on reçoit un manuscrit provenant d'ailleurs et que l'on n'a pas une lecture vivante du texte), ce système cause des incertitudes, aussi bien au niveau de l'orthographe (comme nous l'avons vu tout à l'heure dans les prescriptions de Jacques), que dans la lecture des textes.

À l'époque de Jacques, selon ce qu'il nous dit dans la *Lettre* ainsi que dans l'introduction au *Tūrāṣ memllā*, une réforme orthographique s'imposait, pour rétablir le lien entre prononciation et écriture. Que ce soit dans la

26. Segal 1953 contient des traductions partielles ; Revell 1972 et Talmon 2008 proposent d'ordonner différemment les fragments publiés par Wright.

27. Voir l'édition du *Livre des splendeurs* par Moberg 1922, p. 192-193 et le commentaire à la traduction allemande Moberg 1907, II, p. 6-7. Talmon 2008, p. 166, donne un tableau des signes vocaliques de Jacques, avec la recension de Barhebraeus et les interprétations critiques de Merx 1899 et Segal 1953.

Lettre sur l'orthographe ou dans l'un des fragments qui nous restent de son introduction au *Tūrāṣ memllā*, Jacques exprime un point de vue historique sur l'orthographe, qu'il décrit comme un processus d'adaptation continue :

> « Dans certains cas, les Grecs – comme le dit l'un de leurs grammairiens – n'ont pas eux non plus une écriture complète. En effet ils ne possédaient que 17 lettres, mais, même s'ils en ont ajouté, ils n'ont pas tout ajouté, mais l'un en a ajouté une ou deux à un moment donné, d'autres à d'autres moments en ont ajouté d'autres, jusqu'à ce que leur nombre devienne 24 et que l'écriture soit rendue complète. »[28]

En même temps, un souci philologique et de préservation des textes anciens impose une continuité qui prévienne la perte des documents du passé et en assure la compréhension :

> « Afin qu'il n'y ait pas de perte de tous les livres qui ont été écrits jusqu'à présent dans cette écriture incomplète de la langue mésopotamienne. »[29]

Un hiatus se produit ainsi entre les exigences et les conventions de l'écriture, d'un côté, et l'étymologie des mots de l'autre côté. Cette dernière est la seule qui garantisse une prononciation correcte et la compréhension des textes. Voici ce que Jacques observe dans l'introduction au *Tūrāṣ memllā*, à propos du mot *ganbārā* « fort, puissant », où le *nūn*, qui n'est pas prononcé, mais s'assimile au *bet* qui le suit, est un expédient orthographique pour marquer le redoublement originel du *beth* qui ne faisait pas partie du mot étymologiquement :

> « Je veux parler ainsi de *gabrā* et *ga<u>n</u>bārā*, où ce n'est pas parce que (le mot) possède ce *nūn* qu'il y est mis. En effet, il n'y en a pas besoin. Elle ne se prononce pas dans le mot, mais elle y est pour distinguer ce nom de *gabrā* qui a les mêmes lettres, mais non le même son du mot *ga<u>n</u>bārā*. Beaucoup, en outre, lorsqu'ils ont vu ce *nūn* qui est écrit et d'autres lettres de cette forme, n'ont pas compris la raison pour laquelle elles sont mises dans les noms – je veux dire tous les Occidentaux et les autres qui vivent dans des autres régions et qui ne parlent pas correctement cette langue édessénienne –, et les autres de la même forme aussi ils les prononcent dans le mot. »[30]

28. *Tūrāṣ memllā*, p. ܟ (Bodl. 159, f. 1v col. 2).

29. *Tūrāṣ memllā*, p. ܟ (Bodl. 159, f. 1v col. 2). Pour la formule « langue mésopotamienne », voir *infra* p. 185.

30. *Tūrāṣ memllā*, p. ܒ (Bodl. 159, f. 2v col. 1).

La remarque concernant « les autres qui vivent dans les autres régions » nous paraît spécialement intéressante. Ailleurs dans ce même ouvrage, dans la discussion du canon 21, Jacques observe une différence entre la prononciation édessénienne et celle d'autres dialectes, et il utilise la dernière pour établir le classement du nom ܐܗܪܝܬܐ *(ʾḥrītā)*[31].

La naissance d'une littérature grammaticale syriaque et la nécessité de définir rigoureusement les normes de l'écriture comme de la prononciation, posent le problème de l'identité de la langue syriaque même, par rapport aux autres parlers araméens, propres aux populations qui, à travers le syriaque, ont reçu et pratiqué le christianisme. Le texte de Jacques nous offre l'un des rares aperçus de cette zone grise, si l'on comprend bien, mais qui n'est pas tout à fait syriaque, qui hantera les grammairiens syriaques des siècles à venir.

Les néologismes

Le souci d'adhésion au modèle et à l'objet à reproduire ne touche pas uniquement le rapport entre écriture et langue. Dans la lettre à Georges de Saroug[32], Jacques justifie aussi l'introduction dans la langue syriaque d'une série de néologismes, en en expliquant parfois le sens et l'usage à travers l'étymologie et en indiquant le correspondant dans l'usage ancien.

Cela offre l'occasion d'un bref aperçu historique sur des mots utilisés dans les traductions de textes grecs qui n'étaient pas connus « il y a cent ans »[33], ou chez des auteurs plus anciens, tels qu'Éphrem (m. 373), Jacques de Saroug (451-521 *ca*), Isaac de Ninive (fin VII[e] siècle) ou Philoxène de Mabboug (m. 523). Encore une fois, nous retrouvons une perspective historique sur le langage et l'écriture, qui sont traités comme des codes, qui peuvent se mettre à jour et qui sont toujours concernés par une exigence d'intercommunicabilité et de commutabilité.

Voici un tableau avec les néologismes traités par Jacques :

Mot syriaque ancien	Néologisme	Explication
	ܗܝܟܕܗܝܘܬܐ *hīkadhiyūtā* « identité »	De ܗܝ ܟܕ ܗܝ *(hī kad hī)*, indique que quelque chose est telle quelle, identique.
	ܬܪܬܝܐ *tartayā* « deuxième »	D'une deuxième fois.

31. Revell 1972, p. 369.

32. *Lettre sur l'orthographe*, p. ١٦-١٧.

33. *Lettre sur l'orthographe*, p. ١٨.

Mot syriaque ancien	Néologisme	Explication
« Dans les textes anciens on disait ܐܝܕܝܘܬܐ *(iḥīdāytā)*. »	ܕܝܠܝܘܬܐ , ܕܝܠܢܝܘܬܐ *dīlāytā*, *dīlānyūtā* « propriété, particularité »	« Le mot n'était pas connu en syriaque il y a cent ans, et il ne se trouve pas du tout chez les maîtres [...] ni dans aucun texte qui dans ce temps a été traduit du grec. »
ܙܢܐ *znā* « sorte »	ܐܝܢܝܘܬܐ *ʾaynāyūtā* « qualité »	
ܟܝܢܐ *(kyānā)* ou ܐܝܬܘܬܐ *(ʾītūtā)* ou, dans la version vernaculaire (lit. « des multitudes ») ܐܝܬܝܐ *(ʾītāyā)*	ܐܘܣܝܐ *ʾūsīa* « essence »	

Jacques défend le mot *hīkadhiyūtā* aussi dans les *Homélies cathédrales*, dans une note à l'homélie 38 :

> « Que personne n'objecte que cette tournure est nouvelle dans la langue syriaque ; elle ne l'est pas. Elle est ainsi en effet clairement dans le grec, et le sens ne serait pas rendu complètement si on ne le traduisait pas. D'autant plus que devant cette expression se trouve le mot "unique". La traduction en effet ne serait pas bonne si nous disions "une même essence", mais (il faut dire) "l'unique identité d'essence". »[34]

Parmi ces néologismes, plusieurs sont liés à la langue grecque. Le dernier dans le tableau, *ʾūsīa*, est un emprunt direct de ουσία *(ousia)* « essence ». L'avant-dernier, *ʾaynāyūtā*, dérivé nominal du pronom-adjectif relatif-interrogatif *ʾaynā* « lequel, qui », est un calque du grec ποιότης *(poiotès)* « qualité », de l'adjectif interrogatif ποίος *(poios)* « lequel », tout comme le latin *qualitas*. Enfin, comme nous l'avons vu, la péroraison en faveur du premier néologisme, *hīkadhiyūtā* est elle aussi liée à la traduction du texte grec d'une des homélies de Sévère d'Antioche.

À travers ce précieux aperçu d'histoire de la langue, nous avons l'opportunité d'observer les résultats de la pression du grec sur le syriaque, dans le milieu certes très hellénisé qui est celui de Jacques. Plus qu'introduire des concepts inédits, les nouvelles formations semblent surtout fournir le matériel lexical pour des acceptions spécialisées.

Grammaire grecque et tradition linguistique syriaque

En dépit de la condition très fragmentaire d'une partie du corpus linguistique de Jacques, son lien avec la tradition grammaticale grecque

34. Éd. Brière & Graffin 1972, p. 488. L'analogie avait déjà été remarquée par Brock 2010, p. 4.

et ses méthodes analytiques sont bien visibles. La nature même du *Tūrāṣ memllā*, un recueil de canons pour le classement des mots selon leur structure syllabique, l'inscrit dans la lignée de la tradition byzantine. D'origine grecque, par exemple, sont les classifications tripartites que nous retrouvons pour les consonnes « lourdes », « moyennes » et « claires »[35], pour les sons « épais », « étroit » et « intermédiaire » entre les deux[36], pour les syllabes « simple », « composée » et « doublement composée »[37].

Au-delà des modèles textuels et des encadrements théoriques, le trait le plus important de la linguistique grecque est, néanmoins, le *métalangage*. Cela ne se réduit pas à la définition d'une terminologie technique : le métalangage consiste dans l'élaboration de catégories et classes générales que l'on peut nommer et au moyen desquelles on peut ranger et subordonner tous les éléments de la langue.

Le monde syriaque reçoit le métalangage grec sous forme d'emprunts massifs, avec la traduction des œuvres grammaticales, rhétoriques et logiques. Ainsi, lorsque Jacques d'Édesse parle de *parṣōpā* ou de *gensā*, il utilise les mots et les concepts grecs de πρόσωπον *(prosopon)* et de γένος *(genos)*, comme catégories linguistiques.

En même temps, le syriaque perpétue aussi une tradition linguistique araméenne plus anciennement documentée, de matrice orthographique et orthoépique, qui se sert d'un système de marques diacritiques[38]. Les catégories grammaticales sont associées à des patrons vocaliques, en déterminant le statut morphosyntaxique des mots. L'usage le plus simple des diacritiques consiste dans le placement d'un point au-dessous ou au-dessus d'un même mot. C'est ainsi qu'on distingue, par exemple, le participe masculin singulier (qui exprime le temps présent sous forme de phrase nominale) de la troisième personne au masculin singulier de l'accompli (temps passé) : ܟܳܬܶܒ *(ktb)* avec un point dessus se prononce /kāteb/ et signifie « écrivant, il écrit », ܟܬܰܒ avec un point dessous se prononce /ktab/ et veut dire « il a écrit ».

Les deux ouvrages grammaticaux de Jacques qui nous restent montrent très bien le mélange de ces deux « âmes » dans les débuts de la linguistique syriaque.

35. Voir *infra*, dans le *Tūrāṣ memllā.*

36. Voir *infra*, dans le *Traité sur les personnes, les genres, les temps et les accents.*

37. Dans le *Tūrāṣ memllā*, cf. Talmon 2008, p. 169.

38. King s.d., p. 8-13, fait le point sur le débat autour de l'origine des diacritiques et de la ponctuation syriaque.

Le Tūrāṣ memllā

Il nous reste très peu du plus important texte grammatical de Jacques d'Édesse, célébré dans les siècles suivants comme chef-d'œuvre inégalé. On ne peut qu'être d'accord avec Talmon :

> « It is just as clear to everybody that the evaluation of Jacob's contribution to Syriac grammar is based on speculation more than facts, because of the loss of the greater part of his book of grammar. »[39]

En dehors de l'introduction, très fragmentaire, dont nous avons déjà analysé quelques passages, les sections du traité qui nous restent portent tous sur le classement des noms selon leur structure syllabique.

Ces critères, même avec certaines adaptations, s'inspirent manifestement des *Canons* du grammairien grec Théodose, qui vécut dans la deuxième moitié du IV^e^ siècle de notre ère[40]. Il s'agit d'une série de paradigmes de noms et de verbes de la langue grecque, organisés selon des critères morphologiques complexes. Les *Canons*, sous la forme de listes numérotées, définissent des types morphologiques sur lesquels les étudiants peuvent modeler les déclinaisons des noms et les conjugaisons des verbes qui appartiennent aux mêmes types. Les canons nominaux procèdent avec des critères de complexité croissante de la structure syllabique des différents noms. Les canons verbaux fixent ainsi de même la structure des conjugaisons verbales, la place et la hiérarchie des différents modes et temps.

Dans les canons du *Tūrāṣ memllā*, les noms qui ont la même structure syllabique et le même patron vocalique sont classés ensemble. Masculins et féminins, par exemple, peuvent faire partie de la même classe, même s'ils ont des patrons de pluriel très différents et qui donnent lieu à des structures syllabiques distinctes. Comme l'observe Revell[41], la prononciation du mot est la seule base de la classification, qui ne fait pas forcément référence à la structure consonantique de la racine du mot.

La relation de cet ouvrage avec la linguistique grecque est évidente dans la classification des consonnes occlusives, donnée par Jacques dans un des fragments de sa grammaire où il traite de l'assimilation consonantique. La reconstruction que les différents savants ont tentée de cette classification présente certaines variations.

39. Talmon 2008, p. 159-160.

40. Robins 1993, chap. 6.

41. Revell 1972, p. 368.

Selon la reconstruction de Revell, Jacques retravaille la tripartition grecque de la manière suivante[42] :

grec	**Jacques** (selon REVELL 1972)
aspiratae (δασέα) φ χ θ > fricatives avant l'époque de Jacques	lourdes *b g d k p t (ʿabyātā)*
mediae (μέσα) β δ γ	moyennes *b̲ g̲ d̲ k̲ p̲ t̲ (meṣaʿyātā)*
tenues (ψιλά) π τ κ	claires *ṭ q (naqdātā)*

Un des traits les plus importants de la classification de Jacques est qu'elle se construit à partir de la langue parlée et de la réelle prononciation des mots, et non pas de leur forme écrite, comme on le voit aussi par son traitement des consonnes « muettes » comme des simples diacritiques (cf. *supra* le cas du mot *gan̲bārā*). Cela pourrait trouver une confirmation aussi dans la prescription, dans la *Lettre* à Georges de Saroug, de ne pas utiliser le *h* dans l'écriture des emprunts grecs dont l'original avait un esprit rude ou une consonne aspirée (voir *supra*).

Le Traité sur les personnes, les genres, les temps et les accents

Dans certains des manuscrits qui nous conservent la *Lettre sur l'orthographe*, nous trouvons aussi un petit traité grammatical, portant sur le sujet des homographes (mots avec signifiés différents, mais dont l'écriture consonantique est la même) et des points diacritiques ou accents (utilisés pour différencier les homographes)[43].

Ce traité, qui porte sur les personnes, les genres, les temps, les sons et les accents, contient plusieurs éléments importants pour la définition de la structure de la théorie grammaticale syriaque, car il nous montre très clairement la jonction entre deux modèles d'analyse linguistique. D'un côté nous y retrouvons le classement grec, de matrice logico-grammaticale, fondé sur des catégories métalinguistiques générales, comme genre, personne, temps, etc. De l'autre côté, le texte exploite un héritage lié au système des points diacritiques, soit pour distinguer entre mots homographes, soit pour marquer la fonction syntaxique des mots, au moyen des « accents ». Ces accents ont des noms précis et sont classés selon une hiérarchie qui se fait de plus en plus complexe au fil du temps.

Les origines de ce dernier système de ponctuation sont débattues et de bons arguments peuvent être invoqués pour les considérer comme

42. REVELL 1972, p. 367 ; voir aussi MERX 1889, p. 53 et TALMON 2008, p. 168, Table 2.

43. Ce texte aussi est édité et traduit dans *Lettre sur l'orthographe*, p. ܐ-ܒ et 13-33.

un phénomène interne au syriaque ou comme une autre importation grecque. Quoi qu'il en soit pour les marques elles-mêmes, la stratégie descriptive et didactique qui consiste à rédiger des listes de mots ou de noms d'accents associés à des exemples représente une alternative au système des catégories métalinguistiques.

Cette correspondance entre les deux systèmes de classement linguistique est établie dès l'ouverture du traité de Jacques :

> « Ces choses, il est bien de les avoir à l'esprit, par rapport aux personnes, aux genres, aux temps, aux sons et aux accents ; car les Syriaques donnent des noms aux points qui sont placés sur les mots. »[44]

Le texte juxtapose ensuite les notions fondamentales, les « ingrédients » principaux des deux théories linguistiques. Du côté syriaque :

> « (Les points) sont simple et composé. Il y a quarante-sept variétés d'accents. »[45]

Du côté grec :

> « Les personnes sont trois : première, deuxième, troisième. Les genres sont deux : masculin et féminin. Les temps sont trois : passé, présent et futur. »[46]

Les chapitres qui suivent, chacun dédié à une des classes définies dans l'introduction, établissent un rapport systématique entre les typologies de points de la tradition syriaque et les catégories métalinguistiques grecques.

Une caractéristique très importante de ce texte est que les traits pertinents sont définis toujours de manière relationnelle.

Au tout début du texte, les sons ܒܢܬ ܩܠܝ *(bnat qālē)* sont classés en trois groupes (« épais ou large », « étroit ou pur » et « moyen ») qui correspondent à autant de marques diacritiques :

> « Il y a des sons qui sont épais et purs. Tout mot ou portion où le son est épais ou large prend un point dessus. Lorsque le son est étroit ou pur, il prend le point dessous. S'il est au milieu entre étroit et large, et qu'il y a deux autres mots qui lui ressemblent dans l'écriture, il prend deux points un dessus et l'autre dessous. »[47]

44. *Lettre sur l'orthographe*, p. ٤٥.
45. *Ibid.*
46. *Ibid.*
47. *Ibid.*

Ce classement fait en sorte que, au moins en théorie, chaque groupe soit univoquement individué par rapport aux deux autres. Des voyelles appartenant aux trois types peuvent différencier des mots issus de la même racine lexicale et avec la même notation consonantique[48].

Dans le même esprit, le chapitre qui suit est dédié aux « personnes », ou mieux ici aux « figures »[49]. Ici Jacques ne se réfère pas à la conjugaison verbale, ni aux pronoms, mais il vise à définir des patrons vocaliques associés à différentes combinaisons de points, qui différencient autant d'homographes[50]. Les « figures » résultent de la combinaison des sons, tels qu'ils sont classés dans le chapitre précédent. Voici l'exemple que Jacques donne avec le mot ܐܘܕ *(ʾwdʾ)* :

Première figure	**Deuxième figure**	**Troisième figure**
ܐܘܕ *ʾawdē* « je confesserai »	ܐܘܕ *ʾawdā* « confesse ! »	ܐܘܕ *ʾūwdā* « tison »
Un point au-dessus de la première consonne. Patron vocalique Ca-$C_{ø}$-Ce.	Un point au-dessous de la deuxième consonne. Patron vocalique Ca-$C_{ø}$-Cā.	Un point au-dessus de la première consonne et un point au-dessous de la deuxième consonne. Patron vocalique Cū-Cā.

Il est évident qu'il n'y a aucune relation paradigmatique entre les exemples qui, du point de vue morphologique, appartiennent à trois catégories différentes. Par contre, elles partagent la même forme graphique, pour des raisons qui relèvent de l'histoire du développement de l'écriture araméenne et sont donc de nature conventionnelle.

Le temps aussi a été défini comme tripartite dans l'introduction du traité. Néanmoins, lorsqu'il s'agit des points, Jacques ne parle que du passé,

48. *Lettre sur l'orthographe*, p. 13 ; Talmon 2008, p. 167. À notre avis, le classement des diacritiques décrit par Jacques dans un système d'oppositions n'est pas dépourvu d'efficacité, malgré les reproches de Talmon. Même à l'intérieur d'une tripartition, chaque membre est défini par une claire opposition binaire par rapport à chacun des autres deux. L'incertitude ne ressort pas tant de la présence d'une catégorie moyenne, évidemment autodéfinie, que de notre incapacité à donner un signifié spécifique et précis à la terminologie technique de Jacques, qui a été considérée, à tort, comme générique.

49. *Pace* Segal 1953, p. 39, n. 2 et Talmon 2008, p. 181. Le terme syriaque *parṣōpē* est une adaptation du grec *prosopon* « visage, figure, personne ». Nous sommes enclin ici à concorder avec Moberg 1907, p. 83*. Je remercie Mara Nicosia d'avoir attiré mon attention sur les différentes valeurs du terme *parṣōpā* dans les textes linguistiques.

50. *Lettre sur l'orthographe*, p. ܡ. Les personnes verbales seront plus proprement traitées dans la section suivante, sur les genres.

comme ܥܒܕ (*ʿbad* « il a fait »), ܦܩܕ (*pqad* « il a ordonné »), ܐܡܪ (*ʾemar* « il a dit ») – avec un point au-dessous – et de présent, comme ܥܒܕ (*ʿābed* « il fait »), ܦܩܕ (*pāqed* « il ordonne »), ܐܡܪ (*ʾāmar* « il dit ») – avec un point au-dessus[51]. Encore une fois, l'intérêt est dans ce qui est exprimé par la relation entre les « figures » des points, dans ce cas la figure la plus simple, un point au-dessous ou au-dessus du verbe.

Les noms de la langue et l'identité du syriaque

Nous avons vu plus haut que l'intérêt de Jacques pour la prononciation des mots et donc pour la composante orale de la langue l'amène à la confronter avec d'autres parlers araméens contemporains et à se poser, ne serait-ce que de façon indirecte, la question de l'identité du syriaque (voir *supra* p. 177).

Plusieurs grammairiens syriaques se sont posés, au fil du temps, la question de l'identification de la langue qu'ils décrivent et de sa dénomination. Jacques quant à lui, dans les morceaux à sujet linguistique qui nous restent, se réfère à la langue objet de ses observations par des noms divers.

Dans l'introduction au *Tūrāṣ memllā*, comme dans la *Lettre* à Georges de Saroug, Jacques qualifie la langue qui fait l'objet de son discours de « syriaque » (*sūryāyā*, en substantif ou en adjectif), mais aussi de « langue mésopotamienne » (*memllā* ou *lešānā naḥrāyā*) ou « édessénienne » (*ʾurhāyā*).

En outre, en stigmatisant certaines erreurs de prononciation, Jacques s'adresse à « tous les Occidentaux et les autres qui vivent dans des autres régions, et qui ne parlent pas correctement cette langue édessénienne ».

Vers la fin de la *Lettre sur l'orthographe*, une hiérarchie de précision semble être établie entre ces diverses désignations : ܟܬܒܐ ܗܢܐ ܕܟܬܒܢܘܬܐ ܣܘܪܝܝܬܐ ܗܝ ܐܘ ܒܠܫܢܐ ܣܘܪܝܝܬܐ « dans cette écriture mésopotamienne, c'est-à-dire édessénienne, ou plus clairement dans la langue syriaque »[52]. Le terme « syriaque » est indiqué comme le plus significatif pour qualifier l'écriture dont Jacques parle.

51. *Lettre sur l'orthographe*, p. ܗ. Le texte édité par Phillips présente aussi un troisième temps, le futur, pour lequel il donne les mêmes exemples que pour le présent. Nous sommes d'accord avec l'éditeur pour les considérer comme des interpolations : « The copyist has here through carelessness copied the examples just mentioned of the present tense, as examples also of the future. In the ms., which I have called codex ܕ, the examples of the future are omitted. » (*Lettre sur l'orthographe*, p. 16 n. d).

52. *Lettre sur l'orthographe*, p. ܟ.

Enfin, dans la version de l'homélie 123 de Sévère d'Antioche, nous trouvons le mot ܐܪܡܝܐ (*ʾarmāyē*) : « nous Araméens, ou Syriaques »[53].

Nous retrouvons ici tout l'éventail terminologique que la tradition grammaticale suivante utilisera pour qualifier la langue que nous appelons syriaque et dont l'identité et l'individuation ont toujours été complexes aux yeux même de ses auteurs et grammairiens.

Bibliographie

Grégoire Barhebraeus, *Le livre des splendeurs* :
- Axel Moberg (trad.), *Buch der Strahlen : die grössere Grammatik des Barhebräus...*, Leipzig, Harrassowitz, 1907.
- Axel Moberg (éd.), *Le livre des splendeurs : la grande grammaire de Grégoire Barhebraeus : texte syriaqe édité d'après les manuscrits avec une introduction et des notes*, London – Oxford – Paris – Leipzig, 1922.

Grégoire Barhebraeus, *Grammaire métrique* : Jean-Pierre-Paulin Martin (éd.), *Œuvres grammaticales d'Abou'lfaradj' dit Bar Hebreus*, Paris, 1872.

Jacques d'Édesse, *Tūrāṣ memllā* (Correction de la langue) : William Wright (éd.), *Fragments of the Turras mamlla nahraya or Syriac Grammar of Jacob of Edessa*, London, 1871.

Jacques d'Édesse, *Lettre sur l'orthographe* :
- George Phillips (éd. & trad.), *A Letter by Mar Jacob, Bishop of Edessa, on Syriac Orthography; also a Tract by the Same Author, and a Discourse by Gregory Bar Hebræus on Syriac Accents. Now edited, in the Original Syriac, from mss. in the British Museum, with an English Translation and Notes*, London – Edinburgh, 1869.
- Jean-Pierre Paulin Martin (éd. & trad. latine), *Jacobi Episcopi Edesseni Epistola ad Georgium Episcopum Sarugensem de orthographia syriaca*, Lipsiae – Parisiis – Londini – Brockhaus, 1869.

Sevère d'Antioche, *Homiliae cathédrales* (version syriaque) :
- Maurice Brière (éd. & trad.), *Les Homiliae cathedrales de Sévère d'Antioche. Introduction générale à toutes les homélies. Homélies CXX à CXXV éditées et traduites en français*, Paris 1961 (Patrologia Orientalis 29).
- Maurice Brière, François Graffin & C. J. A. Lash (éd. & trad.), *Les Homiliae cathedrales de Sévère d'Antioche. Traduction syriaque de Jacques d'Édesse (suite). Homélies XXXII à XLV*, Turnhout, Brepols, 1972.

Études modernes

Brock 2010 : Sebastian Brock, « Jacob the Annotator: Jacob's Annotations to his Revised Translation of Severus' Cathedral Homilies », dans G. Y. Ibrahim & G. A. Kiraz (éds), *Studies on Jacob of Edessa*, Piscataway NJ, p. 1-13.

Contini 1998 : Riccardo Contini, « Considerazioni interlinguistiche sull'adattamento siriaco della Techné Grammatiké di Dionisio Trace », dans R. B. Finazzi & A. Valvo (éds), *La diffusione dell'eredità classica nell'età tardoantica e medievale: Il Romanzo di Alessandro e altri scritti*, Alessandria, p. 95-111.

Haar Romeny 2008 : Robert ter Haar Romeny, *Jacob of Edessa and the Culture of his Day*, Leiden.

53. Brock 2010, p. 7.

JUCKEL 2017 : Andreas Karl JUCKEL, « La version harqléenne du Nouveau Testament : forme, intention, tradition », dans J.-C. Haelewyck (éd.), *Le Nouveau Testament en syriaque*, Paris (Études syriaques 14), p. 149-180.

KING s.d. : traduction anglaise de MERX 1889 avec une introduction de l'auteur, consultable en ligne à l'url : https://www.academia.edu/18999813/Merx_History_of_the_Syriac_Grammatical_Tradition

MERX 1889 : Adalbertus MERX, *Historia artis grammaticae apud Syros*, Leipzig (Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes 9, 2).

MINGANA 1933 : Alphonse MINGANA, *Catalogue of the Mingana Collection of Manuscripts now in the Possession of the Trustees of the Woodbrooke Settlement*, Cambridge.

MOBERG 1909 : Axel MOBERG, « Die syrische Grammatik des Johannes Esṭōnājā », *Le monde oriental* 3, p. 24-33.

PAYNE SMITH 1879 : Robert PAYNE SMITH, *Thesaurus Syriacus*, Oxford.

REVELL 1972 : Ernest John REVELL, « The Grammar of Jacob of Edessa and the Other Near Eastern Grammatical Traditions », *Parole de l'Orient* 3, 2, p. 365-374.

ROBINS 1993 : Robert H. ROBINS, *The Byzantine Grammarians: Their Place in History*, Berlin – New York.

SALVENSEN 2001 : Alison SALVENSEN, « Did Jacob of Edessa Know Hebrew? », dans A. Rapoport-Albert & G. Greenberg (éds), *Biblical Hebrews, Biblical Texts: Essays in Memory of Michael P. Weitzman*, Sheffield, p. 457-467.

SALVENSEN 2010 : Alison SALVENSEN, « Was Jacob Trilingual? Jacob of Edessa's Knowledge of Hebrew Revisited », dans G. Y. Ibrahim & G. A. Kiraz (éds), *Studies on Jacob of Edessa*, Piscataway NJ, p. 93-106.

SALVENSEN 2011 : Alison SALVENSEN, « Ya'qub of Edessa », dans *GEDSH*, p. 432-433.

SEGAL 1953 : Judah SEGAL, *The Diacritical Point and the Accents in Syriac*, London.

TALMON 2008 : Rafael TALMON, « Jacob of Edessa the Grammarian », dans R. ter Haar Romeny (éd.), *Jacob of Edessa and the Culture of his Day*, Leiden, p. 159-187.

VAN ROMPAY 2008 : Lucas VAN ROMPAY, « Jacob of Edessa and the Sixth-Century Syriac Translator of Severus of Antioch's Cathedral Homilies », dans R. ter Haar Romeny (éd.), *Jacob of Edessa and the Syriac Culture of his Day*, Leiden, p. 189-204.

VOIGT 1997 : Rainer M. VOIGT, « Das Vokalsystem des Syrischen nach Barhebraeus », *Oriens Christianus* 81, p. 36-72.

La morphophonologie dans la *Grande grammaire* de Barhebraeus, à travers l'étude des verbes défectueux

Georges Bohas[1]
UMR 5191 CNRS, Interactions, Corpus, Apprentissages, Représentations

Selon Merx 1889, Barhebraeus (désormais BH) est le premier à avoir introduit la théorie arabe du sain et du défectueux dans la grammaire syriaque[2]. Dans la partie phonétique de son ouvrage (éd. p. 194), BH donne une description phonétique de ces lettres défectueuses qu'il appelle « vocaliques » :

> « Les lettres vocaliques sont au nombre de trois : le *ʾâlaf*[3], dans ses huit types[4], le *waw* et le *yūd*. Les autres, toutes non vocaliques, sont prononcées au moyen d'elles et se manifestent grâce à elles ; et comme, lors de l'articulation du *ʾâlaf*, l'air se propage amplement en montant du profond [du conduit vocal], il est, lui, vocalique au sens le plus propre et le plus parfait du terme, tandis que le *waw* et le *yūd* ne le sont que partiellement et de manière limitée. »

Concernant les voyelles qui sont décrites p. 192-193, j'adopterai les transcriptions suivantes :

ftâḥâʾ	a
zqâfâʾ	â[5]
rbâṣâ ʾarīykâʾ	ē
rbâṣâ kariyâʾ	e

1. N'étant pas germaniste, je remercie Reinhard Reck, Emmanuelle Prack-Derington et surtout Edgard Weber qui m'ont permis d'accéder à la traduction de Moberg.
2. « Tali modo introduxit theoriam arabicam de سالم et معتل in grammaticam syriacam », p. 253.
3. Voir les conventions de transcription ci-dessous.
4. C'est-à-dire, combiné avec les huit voyelles.
5. En suivant Moberg (1907-1913), p. 7-9.

Les auteurs syriaques et leur langue, M. Farina (éd.), Paris, 2018 (Études syriaques 15), p. 189-206.

ḥbâṣâ ʾarīykâʾ	ī
ḥbâṣâ kariyâʾ	ê
ʿṣâṣâʾ ʾarīykâʾ	ū
ʿṣâṣâʾ kariyâʾ	o

Pour le reste, je transcris selon la prononciation occidentale et je néglige les phénomènes de lénition/durcissement des BGDKPT[6], sauf lorsqu'il est justement question d'eux.

J'ai déjà abordé la question de la morphologie et de la phonologie chez BH dans Bohas 2008 et je me propose de reprendre et développer ce sujet en traduisant partiellement et commentant le chapitre 4, p. 104 à 114 de sa *Grande grammaire*, lequel est consacré « aux verbes trilitères monosyllabiques à troisième défectueuse », et qui comporte huit sections. Comme je l'ai fait dans les articles cités, la traduction du texte figure en italiques et mes commentaires en romaines.

Première section : répartition globale des verbes trilitères[7]

> *« Nous avons abordé le sujet il y a peu en disant que dans tout verbe trilitère, la première lettre est soit quiescente soit mue.*
>
> *Si la première est quiescente, la dernière est soit défectueuse soit saine. Cette dernière défectueuse est soit un* yūd *comme* ḥdīy *(se réjouir*[8]*) soit un* ʾâlaf*, et en ce cas, elle commence soit par un* nūn *comme* nkâʾ *(léser, nuire) soit par une autre lettre comme* qrâʾ *(appeler). Et quant au verbe dont la dernière lettre est saine, soit sa médiane est vocalisée par un* e *comme* dmek *(dormir) ou par un* a*, à cause d'une lettre qui amène le* a[9] *ou non, et si c'est à cause d'une lettre qui amène le* a*, ou bien il commence par un* nūn *comme* nbaʿ *(jaillir, germer) ou non comme* šmaʿ *(entendre) avec un* a *sur la seconde pareillement, et sinon, ou bien il commence par un* nūn *comme* nsab *(prendre) ou non, comme* smak *(soutenir).*
>
> *Si la première est mue, elle est soit défectueuse soit saine. Si elle-même est défectueuse, le verbe commence par un* ʾâlaf *ou par un* yūd*. Et le verbe qui commence par un* ʾâlaf*, ou bien se termine par un* ʾâlaf *comme* ʾetâʾ *(venir) ou par un* yūd *comme* ʾasīy *(soigner) ou pas par une de ces deux, comme* ʾezal *(s'en*

6. *Bgdkpt* est une organisation mnémotechnique de la liste des occlusives susceptibles d'être spirantisées en syriaque et dans d'autres langues sémitiques, comme l'hébreu.
7. BH, éd. p. 104, trad. p. 222-223.
8. BH cite les verbes à la troisième personne du singulier du passé qui est, pour lui, la forme de base du verbe. Je me conforme à l'usage occidental qui consiste à citer le verbe à l'infinitif sauf quand le contexte l'exige.
9. C'est-à-dire, une gutturale ou un *r*.

> *aller). Pour le verbe qui commence par* yūd, *sa médiane est soit vocalisée par un* â *comme* ymâʾ *(jurer) ou par un* a, *comme* ydaʿ *(savoir) ou par un* e *comme* yret *(hériter). Si la première est saine, sa médiane est vocalisée par un* e *comme* halek *(marcher), ou par un* ī *comme* ṣalīy *(incliner), ou par un* a *à cause d'une lettre qui amène le* a *comme* šabaḥ *(louer) ou non comme* bayaʾ *(consoler).*
>
> *Voilà les dix-huit types de verbes trilitères que nous allons examiner dans ce chapitre et dans les deux suivants, à savoir :* ḥdīy *(se réjouir),* nkâʾ *(léser, nuire),* qrâʾ *(appeler),* dmek *(dormir),* nbaʿ *(jaillir, germer),* šmaʿ *(entendre),* nsab *(prendre),* smak *(soutenir),* ʾetâʾ *(venir),* ʾasīy *(soigner),* ʾezal *(s'en aller),* ymâʾ *(jurer)* ydaʿ *(savoir),* yret *(hériter),* halek *(marcher),* ṣalīy *(incliner),* šabaḥ *(louer),* bayaʾ *(consoler).* »

Toute cette taxinomie est fondée sur des caractéristiques apparentes des divers radicaux verbaux. Il est évident qu'il n'y a rien qui ressemble à l'organisation en racines et schèmes des grammairiens arabes[10]. BH compte les lettres, ainsi, *ʾasīy* que les grammaires orientalistes (à la suite des grammairiens arabes) classent dans la catégorie des paʿʿel (CVCCVC) est un simple trilitère. La différence entre pʿal et paʿʿel des grammaires orientalistes tient, pour BH, au fait que, dans le premier, la première lettre du radical est quiescente tandis que dans le deuxième elle est mue par un *a*.

Deuxième section : des verbes dont la première lettre est quiescente et la dernière un ʾâlaf

BH donne une longue liste de verbes, incluant : *gbâʾ* (choisir) *hwâʾ* (être), *nkâʾ* et *qrâʾ* (cités dans le paragraphe précédent), *mṭâʾ* (arriver), etc. Dans la remarque qui suit, il motive un fait que les grammaires ont bien relevé[11], à savoir que les verbe *wâlēʾ* « il faut » et *yâʾēʾ* « il convient » ne sont pas attestés au passé.

> *Remarque*[12]
>
> *Comme* mâṭēʾ *(arrivant) avec un* â *sur le* mīm, wâlēʾ *(étant nécessaire) et* yâʾēʾ (étant convenable) *prennent un* â *sur le* w *et le* y ; *ainsi nous disons* mṭâʾ *(il est*

10. Voir Bohas & Guillaume 1984.

11. Ex. Costaz 1955, nº 384, Mingana 1905, nº 145.

12. BH, éd. p. 104, trad. p. 223-224. Nous traduisons ainsi le terme *mʿīrânūtâ* de BH. Celui-ci procède en effet de la manière suivante : il émet une proposition générale, puis il précise sa pensée par une ou des *mʿīrânūtâ* (remarque) ou une ou des élucidations (*ṣemḥâ*). Le titre de son livre devrait donc être traduit par *« élucidations grammaticales »* ou « *commentaires grammaticaux* » et non par « *splendeurs* », même si le sens originel de la racine est « la brillance ».

arrivé) avec un m *quiescent, mais pas* *wlâ’[13] ou *y’â’ *avec un* w *et* y *quiescent, et cela parce qu'il est impossible*[14] *de commencer par une lettre défectueuse quiescente. C'est pourquoi, lorsque l'on adjoint les préfixes du futur* (’, m, n, t), *ces défectueuses quiescentes refusent d'accueillir ces lettres, en conséquence, nous disons :* ’emṭe’, temṭe’, nemṭe’, mamṭe’ *et nous ne disons pas*[15] *:* *’ewle’, *tewle’, *newle’, *mawle’ *ni* *’ey’e’, *tey’e’, * ney’e’, *may’e’. *Là où ces défectueuses ne sont pas quiescentes, elles acceptent facilement toutes les formes de la conjugaison, comme : comme* wâlē’, wâlyâ’, wâleyn, wâlyân*;* yâ’ē’, yâyâ’, yâ’eyn, yâyân.

Suivent des exemples scripturaires ainsi qu'un paragraphe d'exemples divers illustrant les formes conjuguées de ces verbes.

Troisième section, des verbes dont la première lettre est quiescente et la dernière un yūd[16]

BH donne une liste de verbes ; incluant : *blīy* (être usé), *šlīy* (se reposer) *ṣdīy* (être désert) qu'il fait suivre de deux élucidations comportant des attestations scripturaires illustrant les diverses formes conjuguées de ces verbes.

La quatrième section est consacrée à certains verbes terminés par *’âlaf*, dont le verbe *hwâ’* (être), avec description de l'effacement *(bla’)* de son *h* et les verbes à initiale *n* comme *nkâ’* dont est décrit l'effacement du *n* au futur : *nkâ’/lâ’ teke’* tu ne nuiras pas *(*tenke’)*. Dans la cinquième section, on entre dans le vif du sujet.

Cinquième section : Des concordances et des divergences entre ceux qui se terminent par ’âlaf *et ceux qui se terminent par* yūd[17]

Convenons que pour ne pas avoir à répéter constamment : « *les trilitères qui se terminent par* ’âlaf *» et « les trilitères qui terminent par* yūd », nous allons abréger la première classe en utilisant le symbole : « V’ » et la seconde en utilisant le symbole « V^{y} ».

13. Manque dans le texte, restitué grâce à la traduction.
14. Le terme *ʿaṭlūt* me semble équivalent à *taʿaḏḏur* de l'arabe, ce que dit aussi le *Thesaurus*.
15. Selon l'habitude des linguistes, je fais précéder les formes impossibles ou agrammaticales d'une étoile *.
16. BH, éd. p. 105-106, trad. p. 226.
17. BH, éd. p. 108, trad. p. 232.

Est commun aux deux ceci :

> *1. comme dans les* V^{ʾ} *nous disons* ḥâyē^{ʾ} *(vivant), ainsi dans les* V^{y} *nous disons* ḥâdē^{ʾ} *(se réjouissant) contrairement aux autres* [les verbes sains] *qui sont comme* fâreq *(séparant) et* fâraḥ *(volant).*

Il me semble que BH veut dire que la vocalisation au présent des V^{ʾ} et des V^{y} est constante : *â/ē* et que la présence des lettres qui amènent le *a* n'influe pas sur cette vocalisation, comme c'est le cas dans le verbe sain donné en exemple : *fâraḥ,* et que le *e* ne devient jamais *a* à leur contact, comme le montrent *ṭâʿē*^{ʾ} (errant) et *qârē*^{ʾ} (appelant) (et non **ṭâʿa*^{ʾ} et **qâra*^{ʾ}).

> *2. comme nous disons* ṣâbeyn *avec* â *sur la première et* e rbâṣâ kariyâ^{ʾ} sur la deuxième [de ṣbâ^{ʾ}, V^{ʾ}] *(voulants), ainsi nous disons* ṣâheyn [de ṣhīy, V^{y}] *(assoiffés) avec un* â *sur la première et un* e bref (rbâṣâ kariyâ^{ʾ}) sur la deuxième lettre, *au contraire des autres* [les verbes sains], *comme* ṣâbʿīyn *(teignants) et* ṣârfīyn *(nettoyants) avec un* ī *long* (ḥbâṣâ ^{ʾ}arīykâ^{ʾ}).

BH met en contraste les verbes défectueux V^{ʾ} et V^{y}, dont le pluriel se termine au présent par *eyn*, et les verbes sains dont le pluriel se termine par *īyn*.

> *3. comme nous disons à la première personne du singulier* klêyt[18] [de klo^{ʾ}, V^{ʾ}] *(j'ai empêché) avec* y, *nous disons* blīyt [de blīy, V^{y}] *(j'ai été usé) avec un* y, *à la différence des autres comme* deḥlet *(j'ai craint) et* šeqlet *(j'ai pris).*

Dans les verbes défectueux à cette personne, la troisième lettre est toujours un *y*, qu'ils proviennent d'un V^{ʾ} comme *klêyt* ou d'un V^{y} comme *blīyt*.

> *4. comme de* ṣlâ^{ʾ} [V^{ʾ}] *(il s'est incliné) nous disons* [au futur] neṣle^{ʾ} *avec* e *sur la première et la troisième* lettre, *pareillement, nous disons de* ṣhīy [V^{y}] *(il a eu soif)* neṣhe^{ʾ}, *au contraire des autres* [les verbes sains] *qui font comme* ʿbad *(il a fait)*/neʿbed *et* šqal *(il a pris)*/nešqul.

Dans les verbes défectueux, au futur 3^{e} pers., la deuxième lettre du radical est vocalisée toujours par un *e*, que le verbe passé soit V^{ʾ} ou V^{y}, tandis que dans les verbes sains, la vocalisation diverge : *e* dans *neʿbed* et *u* dans *nešqul.*

18. Il me semble que l'éditeur qui a vocalisé *klīyt* (p. 232, l. 15) n'a pas compris cette phrase. La bonne vocalisation est, selon la suite : *klêyt*. Le verbe *klâ*^{ʾ} fait bien partie des verbes en ^{ʾ}*âlaf* et dans l'élucidation qui suit, est discutée la différence entre *mlêyt* [de *mlâ*^{ʾ} analogue à *klâ*^{ʾ}] et *ḥdīyt* [de *ḥdīy*] à la première personne.

> 5. *comme à partir de* nešwe᾽ [de swâ᾽, V᾽] *(être égal) nous disons* [au pluriel] nešwon *avec un* o *bref* (ʿṣâṣâ᾽ karyâ)*, ainsi de* nerwe᾽ [de rwīy, Vʸ] *(s'enivrer) nous disons* nerwon *avec un* o *bref tandis que dans les autres on a un* ū *long* (ʿṣâṣâ᾽ ᾽arīyka)*, comme dans* nešmʿūn *(ils entendent) et* nešlmūn *(ils sont complets).*

Dans les V᾽ et les Vʸ, le marqueur du pluriel est en *on* tandis que dans les verbes sains, il est en *ūn*.

> 6. *à l'impératif, comme nous disons* [pour les V᾽ comme qrâ᾽ *(appeler)*] : qrīy (2ᵉ pers. masc. sing.)*,* qrây (2ᵉ pers. fém. sing.)*,* qraw (2ᵉ pers. masc. pl.) *et* qrâyen (2ᵉ pers. fém. pl.)*, ainsi nous disons* [pour les Vʸ comme ḥdīy *(se réjouir)*] *:* ḥdīy, ḥdây, ḥdaw, ḥdâyen.

BH souligne l'identité de la conjugaison des verbes défectueux à l'impératif.

> 7. *comme dans* ḥzaw [V᾽] *(ils ont vu) on prononce le* w*, ainsi on le prononce dans* ḥdīw [Vʸ] *(ils se sont réjouis), contrairement aux autres comme* šraʿw *(ils ont glissé) et* npalw *(ils sont tombés).*

Dans les verbes défectueux 3ᵉ pers. pluriel, on prononce le *w* marqueur du pluriel, alors qu'on l'occulte dans les verbes sains, tout en le maintenant dans la graphie.

> 8. *De même que dans les V᾽ comme* šdâ᾽ *(jeter),* hwâ᾽ *(être),* ḥgâ᾽ *(méditer),* qrâ᾽ *(appeler),* mlâ᾽ *(remplir) nous formons l'infinitif (*melat šmâ᾽*) ainsi :* mešdâ᾽*,* mehwâ᾽*,* mehgâ᾽*,* meqrâ᾽[19]*,* memlâ᾽*, ainsi en va-t-il dans les Vʸ, et à partir de* ḥdīy *(se réjouir),* rwīy *(s'enivrer),* sgīy *(être nombreux),* srīy *(pourrir) et* šlīy *(se reposer), nous disons* meḥdâ᾽*,* merwâ᾽*,* mesgâ᾽*,* mesrâ*,* mešlâ᾽ *sans aucune différence.*
>
> *Ce qui nous amène à huit concordances.*

La traduction de *melat šmâ᾽* par « infinitif » peut paraître curieuse, car chez Bar Zoʿbi ce terme est employé comme équivalent du grec « participe »[20] ; en fait, BH vise ici une sous-classe qu'il appelle *melat šmâ᾽ mīymâytâ᾽* (p. 81, l. 28) et les exemples cités ne laissent pas de place au doute : *meʿal*, *mešmaʿ* et *meqrâ᾽* (p. 82, l. 17) sont bien des infinitifs.

Résumons ces propriétés dans un tableau où nous mettons en parallèle les concordances des deux classes de verbes défectueux en opposition aux verbes sains.

19. Dans l'édition, on trouve ici *mešlâ᾽*.

20. Voir Bohas 2015, p. 2.

	Propriétés communes V^{ʾ}/V^{y}	**Verbes sains**
1	constance de la vocalisation du présent : â/e	variation â/e et â/a : *fâreq* et *fâraḥ*
2	présent pluriel en *eyn*	présent pluriel en *īyn*
3	présence d'un *y* à la première personne : *klêyt* et *blīyt*	pas de y : *deḥlet* et *šeqlet*
4	même voyelle sur la deuxième lettre du radical au futur : *neṣleʾ* et *neṣheʾ*	variation de la voyelle de la deuxième lettre du radical au futur : *neʿbed/nešqul*
5	pluriel masc. futur en *on*	pluriel masc. futur en *ūn*
6	impératif identique	
7	prononciation du *w* du pluriel au passé troisième personne	occultation du *w*
8	infinitif identique : *mehwâʾ* et *merwâʾ*	

BH passe ensuite aux spécificités des verbes défectueux.

> *Élucidation*[21]
>
> *Une spécificité des V^{ʾ} est qu'à la première personne nous disons* šdêyt [de šdâʾ] *(jeter) et* mlêyt [de mlâʾ] *(remplir) avec un* ê (ḥbâṣâʾ karyâ) *et, dans les V^{y},* ḥdīyt [de ḥdīy] *(se réjouir) et* šlīyt [de šlīy] *(se reposer) avec un* ī (ḥbâṣâ ʾarīykâʾ) *lorsque les deux types sont composés avec le* t[22]*.*
>
> *Une autre est que, dans les V^{ʾ}, à la première personne du pluriel, nous disons* qrayn *(nous avons lu) et* gbayn *(nous avons choisi), alors que, dans les V^{y}, nous disons* rwīyn *(nous nous sommes enivrés) et* dwīyn *(nous avons été malheureux).*

BH donne en exemple scripturaire le verbe *lʾīyn* « nous nous sommes fatigués » de Luc 5, 5.

> *Fait exception parmi les V^{y}* ḥdayn [de ḥdīy] *(se réjouir) qui prend un* a *comme* šdayn*. On trouve parfois* ḥdâ *de* ḥadūtâʾ *(la joie), en exception à la règle.*

BH cite deux hymnes liturgiques où la forme exceptionnelle apparaît.

> *Une autre spécificité tient à ce que, dans les V^{ʾ}, à la deuxième personne, nous disons* ṣbayt *(tu as voulu),* kʾayt *(tu as réprimandé),* ʿnayt *(tu as répondu)* [BH cite le psaume 9, 6 où le verbe *kʾayt* apparaît] *tandis que, dans les V^{y}, nous disons* sgīyt *(tu as prospéré)* šlīyt *(tu t'es reposé)* lʾīyt *(tu t'es fatigué).* [BH cite Ezekiel 25, 6 où apparaît le verbe *ḥdīyty* (2^{e} pers. fém. sing.) et 1 Samuel 19, 5 où figurent les deux verbes : *ḥzayt* (de *ḥzâʾ* tu as vu) et *ḥdīyt* (tu t'es réjoui)] et il ajoute : *dans les deux types, le* t *est dur* (c'est-à-dire, occlusif[23]).

21. BH, éd. p. 109, trad. p. 232-233.

22. Cela confirme notre note 18.

23. Voir notre ouvrage sur les *bgdkpt*, BOHAS 2005.

*Une autre est que, dans les verbes V*ʾ*, à la troisième personne du féminin singulier, nous disons* šdât *(elle a jeté),* qrât *(elle a appelé),* mlât *(elle a rempli) avec la première quiescente et la seconde mue par* â*, et dans les V*ʸ*, nous disons* ḥedyat *(elle s'est réjouie),* keryat *(elle a été triste),* šelyat *(elle s'est reposée) avec la première mue par* e*.*

*Une autre est que, dans les V*ʾ*, à l'indicatif et à l'impératif masculin pluriel nous disons* qraw henūn *(ils ont appelé, eux) et* qraw ʾantūn *(appelez, vous !) avec* a *comme les Occidentaux et* â *comme les Orientaux. Dans les V*ʸ*, à l'indicatif nous disons :* ḥdīw *avec un* ī *et à l'impératif seulement* ḥdaw *avec* a*.*

*Et dans les V*ʾ*, à l'indicatif féminin pluriel nous disons* glay, malay, šray *et dans les V*ʸ blīy, ḥlīy *et* srīy*.*

*Et dans les V*ʾ*, on trouve des verbes transitifs et intransitifs*[24] *comme* mḥâʾ *(frapper) et* mṭâʾ *(arriver) tandis que les V*ʸ *sont tous intransitifs, comme les exemples [précédents] le prouvent.*

*Une autre spécificité tient à ce que, dans les V*ʾ*, les noms d'action sont formés aussi bien avec* t *que sans* t*. Avec* t*, comme* bârūyūtâʾ *(création),* gabyūtâʾ *(élection),* dâmyūtâʾ *(ressemblance),* ḥayūtâʾ *(vie),* ṭâʿyūtâʾ *(erreur),* qrâytâʾ *(appel),* ʿrâytâʾ *(prise), etc. Sans* t*, comme* šrâyâʾ *(séparation),* benyânâʾ *(construction),* buqyâʾ *(épreuve),* ḥṭâhâʾ *(péché), etc. Dans les V*ʸ*, ils sont plus généralement en* t*, comme* balyūtâʾ *(usure)* [suit une longue liste d'exemples] *et rarement sans* t*, comme* ṣedyâʾ *(solitude),* ṣehyâʾ *(soif),* šelyâʾ *(silence).*

Avertissement. ḥayūtâʾ *(vie) V*ʾ *et* ḥadūtâʾ *(joie) V*ʸ *sont des cas uniques car en eux seulement la première est vocalisée* a *et la deuxième* ū*.*

Élucidation[25]

*Parmi les spécificités des V*ʾ *il y a que, lorsqu'on adjoint un pronom complément de la deuxième personne à un verbe au futur première personne, le masculin coïncide avec le féminin, comme dans* ʾeqr**e**yk**y** ʾanty ḥâty « je t'appelle, toi, ma sœur » *et* ʾeqr**e**yk ʾant ʾâḥ « je t'appelle, toi, mon frère », *les deux ont un* ***e*** *sur la troisième lettre et seul le* **y** *fait la différence. Et il y a aussi que, lorsqu'on adjoint un pronom complément deuxième personne à un verbe au passé troisième personne, le féminin coïncide avec le masculin comme dans* ʾo qadīšâ gb**â**k mârâk « Ô saint, ton seigneur t'a choisi (masc.) » *et* ʾo qadīštâ gb**â**k**y** mârâk**y** « Ô sainte, ton seigneur t'a choisie (fém.) » *avec un* **â** *sur la deuxième lettre, et seul le* **y** *fait la différence.*

24. Pour le concept de transitivité chez BH, voir Bohas *à paraître*.

25. BH, éd. p. 110, trad. p. 234.

Nous allons résumer ces alternances entre les V^{ʾ} et les V^{y} dans le tableau suivant. Pour les V^{ʾ} nous prendrons comme exemple le verbe *qrâʾ* (appeler, transitif) et pour les V^{y} le verbe *ṣhīy* (avoir soif, intransitif) et nous indiquerons par soulignement la spirantisation dont il sera question bientôt.

	V^{ʾ}	V^{y}
passé 1re sing.	*qrêyṯ*	*ṣhīyṯ*
passé 1re pl.	*qrayn*	*ṣhīyn*
passé 2e sing. masc.	*qrayt*	*ṣhīyt*
passé 3e sing. fém.	*qrâṯ*	*ṣehyaṯ*
passé 3e pl. masc	*qraw*	*ṣhīw*
passé 3e pl. fém.	*qray*	*ṣhīy*
indic. 3e pl. masc.	*qraw*	*ḥdīw*
impér. 2e pl. masc.	*qraw*	*ḥdaw*

Dans la section suivante, BH va tenter d'expliquer ces alternances et il va montrer ainsi comment s'organise pour lui la phonologie du syriaque. Cette recherche des causes des phénomènes grammaticaux est typique de la problématique des grammairiens arabes, comme je l'ai explicité dans Bohas 1981 et Bohas 1985.

Sixième section : Explication de certains faits décrits précédemment[26]

À la première et à la deuxième personne des V^{ʾ} et des V^{y}, le yūd *est stable, comme dans :*

1re pers. qrêyṯ *et* dwīyṯ,
2e pers. qrayt *et* dwīyt.

Il n'en va pas de même avec les autres [trilitères] *comme :*

1re pers šemʿeṯ
2e pers šmaʿt

Cela confirme nos analyses[27] : BH parle des lettres et des signes vocaliques et non directement des sons.

La cause en est que le yūd *et le* ʾâlaf *appartiennent à la même classe des lettres malades* (m-à-m : sont sœurs dans la maladie) *et c'est pourquoi, lorsque s'adjoignent les marqueurs de personne, la nature du* ʾâlaf *de* qrâʾ *se transforme en celle de sa sœur le* y *et on obtient donc :*

26. BH, éd. p. 110, trad. p. 235.

27. Bohas 2008 et Bohas *à paraître*.

1re pers. qrêyṯ
2e pers. qrayt,
tandis que la nature du yūd *demeure telle quelle dans :*
1re pers. dwīyṯ
2e pers. dwīyt.

Il ressort de ce texte que la forme initiale de la dérivation est bien le verbe à la 3e personne du singulier (autrement dit, le radical minimal) : *qrâ*ʾ et *dwīy* conçus en termes de lettres et non de sons. Et c'est à cette forme initiale que s'adjoignent les marqueurs de personne.

Étudions donc de près cette forme *qrayt*[28]. Pour l'obtenir, BH part de la forme concrète *qrâ*ʾ qui est le verbe troisième personne, c'est-à-dire, une forme dépouillée de tout préfixe et suffixe. Il ajoute la marque personnelle, le *t*, et le *ʾâlaf* se change en *y*. La raison invoquée est que *ʾâlaf* et *yūd* sont de la même classe des lettres malades. Chez les grammairiens arabes aussi, ces lettres malades : ʾ, *w* et *y* sont « sœurs », comme le dit BH et peuvent passer de l'une à l'autre. Observons que BH ne semble pas se préoccuper du changement *â* > *a*. Comme nous l'avons déjà dit, il s'intéresse aux lettres plutôt qu'aux sons.

La forme *qrayt* est obtenue ainsi :

qrâʾ+t
↓
ʾ →[29] y y
qrayt

Pour comparer le modèle de BH avec le modèle arabe, étudions le verbe *ramā* (3e pers.)*/ramayta* (2e pers.) en arabe, tout à fait analogue à *qrâ*ʾ*/qrayt* en syriaque. Pour les grammairiens arabes, le point de départ n'est pas la forme concrète *ramā*, mais c'est une forme abstraite construite analogiquement à partir de la racine √rmy sur le schème faʿala : /ramaya/[30] ; en effet, pour les grammairiens arabes aucune forme de base ne peut inclure le *ʾalif*. À cette forme s'applique la règle que j'ai appelée :

Mutation : w/y → ʾ/a_v

28. Je reprends ici et développe un paragraphe de Bohas 2008.
29. Cette flèche se lit : « se transforme en ». Donc : ʾ se transforme en *y*.
30. Les formes analogiques abstraites sont en romaines /.../, les formes effectivement attestées sont en italiques.

« Lorsque le w et le y se trouvent précédés d'un a et suivis d'une voyelle, ils se muent en *ʾalif* (ʾ) sauf dans quelques cas exceptionnels »[31], ce qui donne pour *ramā* la dérivation suivante :

/ramaya/ (forme analogique)
↓|
w/y → ʾ/a_v ʾ↓ => [32] ramaʾa
élimination du dernier a ∅ => ramaʾ

Le sort des voyelles est soigneusement explicité chez les grammairiens arabes (GA)[33] et on obtient la forme *ramaʾ*, dans la transcription courante : *ramā*.

Cette règle est extrêmement générale et s'applique aussi dans les verbes creux (pour les syriacisants *ʿayn waw*) :

/qawala/ (forme analogique)
↓
w/y → ʾ/a_v ʾ
qaʾla dans la transcription courante : *qāla*.

Dans *ramaytu* (première personne), le *y* n'étant pas suivi d'une voyelle mais d'une consonne, rien ne se passe.

On peut mettre les dérivations en parallèle :

BH		BH	GA	GA
3e pers.		1re pers.	3e pers.	1re pers.
qrâʾ		qrâʾ+t	/ramaya/	/ramaytu/
rien	ʾ→ >y	y	w/y →ʾ ʾ	rien
qrâʾ		*qrayt*	ramaʾ∅ [34]	*ramaytu*
			ramā (en transcription courante)	

Notons qu'on pourrait très bien traiter le verbe arabe en procédant comme BH, c'est-à-dire, en partant d'un radical attesté : *ramaʾ* avec une règle qui dirait, comme celle de BH, que le *ʾalif* se change en *y* quand on ajoute un suffixe commençant par une consonne, ce qui donnerait :

1re pers.	2e pers.	1re pl.	2e pl.
ramaʾ+tu	ramaʾ+ta	ramaʾ+na	ramaʾ+tum
↓	↓	↓	↓
ramaytu	ramayta	ramayna	ramaytum etc.

31. Voir Bohas & Guillaume 1984, p. 242.
32. => cette flèche se lit : « ce qui donne : »
33. Voir Bohas & Guillaume 1984, p. 252.
34. Voir le détail ci-dessus.

On ferait ainsi l'économie de la représentation abstraite /ramaya/ pour obtenir [*ramā*]. En 2016, j'ai publié un article intitulé : « Hollow and Defective Verbs: A Lexical Explanation » qui traite la phonologie des verbes dits « creux » et « défectueux » en ne faisant pas recours à la racine et au schème avec les représentations abstraites du modèle des grammairiens arabes, mais en me fondant sur des radicaux. Ce traitement est infiniment plus simple que celui des GA et des linguistes qui les ont suivis dans leurs élucubrations. Je ne dis pas que ce traitement s'inspire de celui de BH, mais qu'il est dans la même perspective concrète.

BH va maintenant s'intéresser à l'intervention des phénomènes de lénition/durcissement des *bgdkpt* dans la distinction entre la première et la deuxième personne de ces verbes défectueux. Rappelons que les formes concernées sont :

passé 1re sing.	*qrêyṯ*	*ṣhīyṯ*
passé 2e sing.	*qrayt*	*ṣhīyt*

Dans le cas de

ṣhīyṯ
ṣhīyt

la lénition/durcissement suffit à faire la différence entre les deux, tandis que dans

qrêyṯ
qrayt

on observe une différence de voyelles et la différence lénition/durcissement.

> *Élucidation*[35]
>
> *Dans les Vy, il y a seulement une différence* [entre la première et la deuxième personne]. *La qualité de lénition/durcissement suffit en effet à distinguer entre la première et la deuxième personne, comme dans :*
>
> *1re pers.* ṣhīyṯ *avec lénition du* t
>
> *2e pers.* ṣhīyt *avec durcissement du* t
>
> *Les deux avec un* ī *sur le* h.
>
> *Dans les V', deux différences sont nécessaires, à savoir la vocalisation et la qualité* [du t]. *En effet, chaque lettre passible de lénition venant après un* y *quiescent précédé d'un* a *doit absolument être durcie. Ainsi en va-t-il dans les noms :* gabayk *(tes côtés),* gerayk *(tes flèches) et dans les verbes comme* gnayt *(tu t'es couché) et*

35. BH, éd. p. 110, trad. p. 235.

glayt *(tu t'es manifesté). Si V*ʾ *avaient la même voyelle* a [à la 1re et à la 2e pers.] *et ne se différenciaient que par la qualité* [du t], *comme :*

1re pers. *qrayṯ *avec* a *sur le* r *et lénition du* t *et*

2e pers. qrayt *avec* a *sur le* r *et durcissement du* t

on aurait alors [à la 1re pers.] *adoucissement du* t *après le* y *quiescent qui suit le* r *porteur du* a, *ce qui serait incorrect* (škîrô).

Si, d'une autre manière, ils avaient en commun la voyelle ī [à la 1re et à la 2e pers.] *et ne se différenciaient que par la qualité du* t, *comme :*

1re pers. *qrīyṯ, *avec* i *sur le* r *et lénition du* t *et*

2e pers. *qrīyt *avec i sur le r et durcissement du t,*

comme c'est le cas dans :

1re pers. ṣhīyṯ

2e pers. ṣhīyt

cela impliquerait que qry *serait à son tour prononcé* qrīy *avec* ī *comme* ṣhīy *ce qui est incorrect* (škîrâ), *alors que la forme correcte est* qrâʾ *avec* â.

Le terme *škīrâ* s'oppose à *trīṣâʾ*, comme correct/incorrect.

Il est donc démontré que dans les Vy, une différence : la qualité [du t] *suffit* [pour distinguer la première de la deuxième personne] *alors que dans les Vʾ il en faut deux : vocalique et qualitative.*

Est donc motivée la différence entre :
1re pers. *qrêyṯ*
2e pers. *qrayt*
différence de vocalisation *ê/a* et différence de qualité du *t* (lénition/durcissement)
et
1re pers. *dwīyṯ*
2e pers. *dwīyt*
différence de qualité du *t* seulement (lénition/durcissement).

Dans l'élucidation suivante, BH va revenir sur une des propriétés communes des Vʾ et Vy relevée plus haut :

	Propriétés communes Vʾ/Vy	Verbes sains
2	présent pluriel en *eyn* *kâleyn bâleyn*	présent pluriel en *īyn* *dâḥlīyn*

Élucidation[36]

*Dans les V*ʾ *et les V*ʸ *de la troisième personne du masculin pluriel comme* kâleyn *et* bâleyn, *la lettre qui précède le* y *prend un* e *bref* (rbâṣâ kariyâ) *et dans les autres (les verbes sains) comme* dâḥlīyn *et* qâblīyn *elle prend un* ī *long* (ḥbâṣâ ʾarīykâʾ). *Cela parce que dans les noms et dans les verbes le singulier est la forme de base et le pluriel la forme dérivée.*

Il s'agit là d'une idée largement répandue également chez les grammairiens arabes. On la trouve particulièrement bien exprimée chez Abū Isḥāq al-Zaǧāǧ[37], p. 49 : « Car le féminin est dérivé du masculin, lequel est la forme de base. » et p. 50 : « Donc le masculin est antérieur au féminin, comme l'indéterminé est antérieur au déterminé, et le singulier antérieur au pluriel. » Cette antériorité s'entend comme la relation logique entre le terme de base *(aṣl)* et le terme dérivé *(farʿ)*, elle faisait, pourrait-on dire, partie du contexte culturel commun.

Pour BH, dans le verbe défectueux, la forme de base, le singulier, porte un *ēʾ* : *kâlēʾ*. Au pluriel, la forme dérivée va conserver le timbre de la voyelle de base en la raccourcissant seulement et on obtiendra : *kâleyn*. Au contraire, dans les verbes sains qui ne se terminent pas par *ēʾ* dans leur forme de base, le morphème du pluriel apparaît tel quel : *īyn* ; ce qui va être explicité dans la suite du texte.

Donc, dans le singulier kâlēʾ *et* bâlēʾ, *la dernière lettre est un* ʾâlaf *vocalique et celle qui le précède est mue par un ē* (rbâṣâʾ). *Au pluriel celle qui était au singulier devant le* ʾâlaf *se trouve devant un* y, *elle n'abandonne pas sa voyelle de base mais la raccourcit. Et ainsi, pour* kâlēʾ *et* bâlēʾ *avec un* ē *long* (rbāṣā ʾarīykâʾ), *nous disons* kâleyn *et* bâleyn *avec un* e *bref* (rbâṣâ kariyâʾ).

Quant à ceux qui sont comme dâḥel *et* sâbel, *du fait que la dernière non vocalique est dépourvue de voyelle, quand le* y *du pluriel se présente avec sa voyelle* ī, *la lettre quiescente qui le précède est mue par ce* ī *long. Et ainsi, de* dâḥel *et* sâbel, *nous disons* dâḥlīyn *et* sâblīyn *avec un ī long* (ḥbâṣâ ʾarīykâʾ).

Dans l'élucidation suivante, BH va aborder la question de la différence entre les verbes défectueux et les sains au pluriel masculin du futur :

5	pluriel masc. du futur en *on*	pluriel futur en *ūn*

36. BH, éd. p. 110-111, trad. p. 236.

37. Mort en 923.

Élucidation[38]

*Dans le V*ʾ *et les V*ʸ*, le* o est *bref, comme dans* neqron *(ils appelleront) et* neḥdon *(ils se réjouiront) et dans les autres comme* nešmʿūn *et* nedḥlūn *le* ū *est long. La raison en est que le* o *est un composé de* ū *long et de* â (zqâfâ). *Dans les verbes [sains] au futur pluriel masculin le* ū *suit simplement tandis que dans les V*ʾ *dont l'indicatif comme* qrâʾ *(il a appelé) se termine par* â *et dans les V*ʸ *à l'impératif comme* ḥadâʾ *(réjouis-toi)* ʾarwâʾ *(donne à boire) qui se terminent aussi par* â*, au pluriel, dans les deux cas, ce* â *raccourcit leur* ū *comme dans* neqron *(ils appelleront) et* neḥdon *(ils se réjouiront), et de même de* ṣalâʾ *(il s'est incliné) nous lisons* nṣalon *(ils s'inclineront) avec un* o *bref. Quant aux verbes sains comme* šmaʿ *(il a entendu, passé 3*e *pers. masc.) et* dḥelʾant *(crains, toi ! impératif, 2*e *pers. masc. sing.) du fait qu'ils sont dépourvus de ce* zqâfâ *qui raccourcit le* ū *du pluriel, ils sont prononcés avec un* ū *long :* nešmʿūn *(ils entendront) et* nedḥlūn *(ils craindront).*

BH donne une description concrète du phénomène, à partir de deux formes apparentes : le verbe *ṣalâʾ* et le suffixe du pluriel *ūn*, la présence de ce *âʾ* au passé justifie l'apparition d'un *o* bref au futur pluriel, comme dans *qrâʾ* avec *â* qui donne au futur pluriel *neqron*, alors que dans les verbes sains comme *šmaʿ* le pluriel est *nesmʿūn* avec un *ū* long. La phonologie des grammairiens arabes relie des représentations abstraites (ex. /ramaya/) constitués par analogie *(qiyās)* aux représentations concrètes attestées (ex. *ramā*). Pour BH il s'agit de justifier des alternances observables en mettant en rapport leurs propriétés concrètes. Il s'agit donc bien de deux conceptions différentes.

Il est significatif de comparer l'approche de BH avec celle de Mingana[39] concernant cette différence entre *o* dans les verbes défectueux et *ū* dans les verbes sains. Mingana explique la différence en recourant à une représentation abstraite du même type que celles des grammairiens arabes. Il pose en effet une forme /tegbyūn/ calquée sur *teqṭlūn* et dit que les défectueux perdent le *y* et transforment le *ū* en *o* pour obtenir *tegbon*. Il est bien confirmé par ce biais que BH ne recourt pas à ces explications mettant en jeu des représentations abstraites construites par analogie *(qiyās)* à la manière des grammairiens arabes, mais s'en tient toujours à mettre en correspondance des données concrètes.

38. BH, éd. p. 111, trad. p. 237.

39. Mingana 1905, nº 202.

Conclusion

On ne peut manquer d'être frappé, de prime abord, par le fait que les phénomènes linguistiques dont traite BH, et qu'il considère donc comme importants, sont fort différents de ceux auxquels les grammaires orientalistes s'intéressent. Prenons par exemple le fait qu'aucune forme du passé ou du futur ne correspond à *wâlē*ʾ. Les grammaires orientalistes citées ci-dessus mentionnent le phénomène sans lui accorder aucune importance. Au contraire, BH s'intéresse au sujet et construit une argumentation très élaborée pour en donner une explication. Cela me semble une illustration du propos de Saussure au début du *Cours de linguistique générale* (chapitre III, § 1) : « D'autres sciences opèrent sur des objets donnés d'avance et qu'on peut considérer ensuite à différents points de vue ; dans notre domaine, rien de semblable. [...] Bien loin que l'objet précède le point de vue, on dirait que c'est le point de vue qui crée l'objet [...] », en d'autres termes, c'est le point de vue du grammairien qui décide de ce qu'il est important de traiter dans la langue.

Comme je l'ai démontré dans Bohas 2004 et Bohas 2008, BH n'a pas adopté l'organisation des grammairiens arabes avec racine et représentation abstraite parce qu'il est impossible d'implémenter dans ce modèle une description du syriaque. En revanche, BH adopte un modèle fondé sur le radical minimal attesté, à savoir celui de la troisième personne du singulier du passé, bilitère ou trilitère. Il formule son analyse en traitant des lettres et des signes vocaliques, pas directement des sons. Il relie les formes de base et les formes dérivées en mettant en rapport des observables concrets.

BH a fort pertinemment emprunté aux grammairiens arabes la notion des « lettres malades » dont chacune peut permuter avec l'autre selon le contexte. Il a aussi emprunté aux grammairiens arabes l'idée qu'il faut chercher les causes des phénomènes linguistiques, autrement dit, que les changements doivent non seulement être décrits mais motivés. Mais contrairement à ce que dit Merx :

> « Tali modo introduxit theoriam arabicam de سالم et معتل in grammaticam syriacam, quae res fuisset maximi momenti, si formam radicis trilitteralem perspexisset, et hac notione tanquam fundamento derivationis usus esset, quod tamen nec Barhebraeus neque alius quisquam e Grammaticis Syrorum fecit. »
>
> « De même, il a introduit la théorie arabe du sain et du défectueux dans la grammaire syriaque, chose qui aurait été de la plus grande importance s'il avait observé la forme trilitère de la racine, et s'il s'était servi de

> cette notion comme d'un fondement de la dérivation, ce que pourtant ni Barhebraeus ni aucun autre parmi les grammairiens syriaques n'a fait. »[40]

Rien n'oblige *a priori* à préférer le système des grammairiens arabes à celui de BH, d'autant plus que maintenant on trouve au moins une description de la phonologie de l'arabe en termes de radicaux, même si, dans les grammaires tardives et dans les grammaires orientalistes, c'est le modèle arabe qui a fini par s'imposer.

Bibliographie

Abū Isḥāq al-Zağāǧ, *Mā yanṣarif wa-mā lā yanṣarif*, éd. Maḥmūd Qarāʿa, Le Caire, al-Majlis al-aʿlā lil-šuʾūn al-islāmiyya.

Barhebraeus, *Livre des splendeurs* :
- Axel Moberg (éd.), *Le Livre des splendeurs, la grande grammaire de Grégoire Barhebraeus, texte syriaque édité d'après des manuscrits*, Lund, Gleerup, 1922 ;
- Axel Moberg (trad.), *Buch der Strahlen: Die grössere Grammatik des Barhebräus. Übersetzung nach einem kritisch berichtigten Texte*, Leipzig, Otto Harrassowitz, 1907-1913.

Études modernes

Bohas 1981 : Georges Bohas, « Quelques aspects de l'argumentation et de l'explication chez les grammairiens arabes », *Arabica* 28, 2, p. 204-221.

Bohas 1985 : Georges Bohas, « L'explication en phonologie arabe », *Zeitschrift für arabische Linguistik* 1, p. 45-52.

Bohas 2004 : Georges Bohas, « Sur l'hypothèse de la racine triconsonantique en syriaque », *Langues et littératures du monde arabe* 5, p. 135-157.

Bohas 2005 : Georges Bohas, *Les* bgdkpt *en syriaque selon Bar Zoʿbī*, Toulouse, AMAM-CEMAA.

Bohas 2008 : Georges Bohas, « Barhebraeus et la tradition grammaticale syriaque », *Parole de l'Orient* 33, p. 145-258.

Bohas 2015 : Georges Bohas, « Le traitement de la conjugaison du syriaque chez Bar Zoʿbī : une langue sémitique dans le miroir de la grammaire grecque », *Parole de l'Orient* 41, p. 1-19.

Bohas 2016 : Georges Bohas, « Hollow and Defective Verbs: A Lexical Explanation », *Langues et littératures du monde arabe* 10, p. 104-121.

Bohas *à paraître* : Georges Bohas, « Transitivité et intransitivité dans la grammaire de Bar Hebraeus ».

Bohas & Guillaume 1984 : Georges Bohas & Jean-Patrick Guillaume, *Étude des théories des grammairiens arabes. 1, Morphologie et phonologie*, Damas, Publications de l'Institut français de Damas.

Costaz 1955 : Louis Costaz, *Grammaire syriaque*, Beyrouth, Imprimerie catholique.

Merx 1889 : Adalbert Merx, *Historia artis grammaticae apud Syros, cui accedunt Severi bar Šakku dialogus de grammatica, Dionysii Thracis grammatica syriace translata, Iacobi Edesseni fragmenta grammatica cum tabula photolithographica, Eliae Tirhanensis et duorum*

40. Merx 1889, p. 253.

anonymorum de accentibus tractatus, Leipzig, Brockhaus (Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes 9, 2).

MINGANA 1905 : Alphonse MINGANA, *Clef de la langue araméenne ou Grammaire complète et pratique des deux dialectes syriaques, occidental et oriental*, Mossoul, Imprimerie des pères dominicains.

SAUSSURE 1916 : Ferdinand de SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, publié par Ch. Bailly et A. Séchehaye, 1916, éd. critique préparée par Tulio de Mauro, postface de J.-L. Calvet, Paris, Payot, 1995.

Thesaurus = Robert PAYNE SMITH, *Thesaurus syriacus*, Oxford, Clarendon Press, 1879-1901.

Working towards a Definition of Syriac in the Sixteenth and Seventeenth Centuries[1]

Robert J. Wilkinson
Valley House, Temple Cloud
Somerset BS39 5BP, United Kingdom

Résumé

Cet article cherche à illustrer selon un ordre à peu près chronologique la prise de conscience, pour le syriaque, d'une identité linguistique claire, qui s'est développée, à partir du début du XVI^e^ siècle, sur un siècle et demi. Plusieurs facteurs, qui ont d'abord empêché une caractérisation claire et précise, sont pris en compte avec des exemples et des contre-exemples. Parmi ces facteurs, on note une conception indifférenciée de l'araméen, qui rassemblait sans distinction (ce qu'on appelle aujourd'hui) araméen targoumique, araméen zoharique et syriaque, renforcée par la conviction que cette langue indifférenciée était porteuse d'une ancienne tradition occulte. L'idée que le syriaque était tout simplement une forme dégradée et corrompue de l'araméen plus ancien, et le manque d'intérêt pour sa forme parlée, avec une ignorance de la littérature syriaque au-delà des Écritures et des livres liturgiques, a empêché le développement d'une identité indépendante en milieu occidental. Le progrès a également été entravé par les études contemporaines de comparaison des langues. L'étude prend donc en compte aussi l'influence des savoirs extérieurs, ainsi que la contribution cruciale du Collège maronite de Rome. L'article considère enfin l'influence des études de grammaire de la tradition syriaque et les descriptions grammaticales du syriaque non sémitiques.

1. A fuller account of much of the material here will be found in Wilkinson 2016; Wilkinson 2007a; Wilkinson 2007b.

Les auteurs syriaques et leur langue, M. Farina (éd.), Paris, 2018 (Études syriaques 15), p. 207-236.

From the first appearance of Syriac in Rome, when a legation of Maronites arrived for the Fifth Lateran Council (1513-1515) and began to give instruction in their language and copy some of their manuscripts, Western scholars were well aware that Syriac was a currently spoken language with at least one distinctive script of its own, used both in Scripture and *in sacris* by Eastern Christians who often spoke Arabic as their vernacular. Increased familiarity with the Syriac scriptures and rites, however, and the development of links with Eastern Christians themselves did not lead automatically to the establishment of a clear linguistic identity for Syriac.

Indicative of the uncertainty of Syriac's linguistic position is the variety of names by which it was called. The German-born Jewish scholar and grammarian Elias Levita (1468-1549) himself met the Maronite delegation and gave their language, which he called in Hebrew *lešon kasdim*, seven names in all, including Aramaean, Babylonian, Assyrian, Chaldee, Tursea or Targum. Notice he does not even suggest Syriac! This recurring problem of what to call the name is reflected in the practice of Johannes Potken (ca. 1470-1525) and his successors in the Monastery of San Stephano Maggiore in the Vatican, who used Chaldean to refer to (what we call) Ethiopic down to the beginning of the eighteenth century.[2]

I propose to look briefly at some of the reasons which inhibited a clear and precise specification of the language, provide some examples, and show how that in turn affected the early modern reception of the language and the notions entertained of it. More positively, I hope also in the second half to be able to indicate some of the emerging perceptions of the history of the language, which we would now consider to be more accurate.

An undifferentiated language

The first difficulty (or perhaps we should say, opportunity) came from an inability or unwillingness to distinguish clearly between different types of Aramaic. Early Christian Hebraists had experienced difficulty even in systematically telling Aramaic apart from Hebrew. The mystic and orientalist Guillaume Postel (1510-1581) in his Parisian language books of 1538 had been content to describe Aramaic as "the same as" Hebrew and his remarks about the *lingua Chaldaica* indicate that he considered it to comprise promiscuously (what we would call) Syriac, the Jewish Aramaic

2. Wilkinson 2007a, p. 51.

of the Talmud and the Aramaic of the Zohar.[3] This language, essentially one with the primordial Hebrew, was thus also considered to be the (supposedly) ancient tongue of the kabbalistic *arcana*.[4]

For Postel, deeply involved in the production of the *editio princeps* of the Peshiṭta New Testament in Vienna in 1555, and also influential behind the scenes in the production of the later Syriac New Testament in the Antwerp Polyglot, the essential homogeneity of Aramaic would have linked the most ancient texts of the Kabbalah, the Peshiṭta New Testament (written in the vernacular of Christ, his Mother and the Apostles) to the modern Syriac used by the monk Moses of Mardin who had collaborated on the *editio princeps* project in Vienna. Postel's promiscuous approach to Aramaic has been most carefully studied in his translation of the Zohar into Latin by Judith Weiss.[5] It is not that he recognised no distinctions and differences or even historical sequences, but rather that he grouped together things which we would now class separately.

I had myself thought that such mystical speculations about the mysteries of the Syriac language and its script, though evident in the first half of the sixteenth century, had disappeared from Rome and elsewhere in the second half of that century.[6] That was indeed the case for Rome, but even after the Thirty Years War in Sulzbach, in Germany, in the last quarter of the seventeenth century, we still find a similar view of the Syriac New Testament in the works of Christian Knorr von Rosenroth (1636-1689), most famous both for his large collection of particularly Lurianic kabbalistic texts which he translated into Latin in his *Cabbala Denudata*, and his Hebrew edition of the Zohar.[7] Knorr's interest in the Peshiṭta New Testament was such that he printed it in Hebrew characters in Sulzbach in 1684. He commented on the text in two works; his *Adumbratio* (1684) and the *Historiae*, the printing of which appears to have been interrupted by his death. The Syriac New Testament brought together Jews and Christians in the language of the Zohar. Knorr read it as if it were a text of the Zohar: he found the doctrine of reincarnation, Adam Kadmon and the complexities of the sephirotic tree all on the face of the Peshiṭta New Testament text *and in the same language.*[8] Knorr was expert in reading the kabbalistic texts

3. For a modern characterization of Zoharic Aramaic: Rapoport-Albert and Kwasman 2006; Liebes 2006; Mopsik 2006.
4. Wilkinson 2007a, pp. 103-105.
5. Weiss 2013a; Weiss 2013b.
6. Wilkinson 2012.
7. Huss 2006.
8. Vileno & Wilkinson 2018.

(his reading was not the totally idiosyncratic personal fantasy of Postel, but an accurate reflection of what the texts before him had to say). He did not insist that the New Testament was originally composed in Syriac, though he did consider Syriac to be the vernacular of Christ. He was quite familiar with what the best contemporary philology had to offer him: the polyglot bibles and their various texts; contemporary chronological studies and rabbinic scholarship. He had Buxtorf's *Grammatica Chaldaica* at his elbow—but he read the Syriac New Testament as if it were the Zohar, *both linguistically and doctrinally.*

An arcane tradition

A reluctance sharply to distinguish the dialects of Aramaic was reinforced by the conviction that a coherent occult Aramaean tradition underlay the undifferentiated language. Cardinal Egidio da Viterbo (1472-1532), patron of the Maronite mission to the Fifth Lateran Council, not only inspired a mystical reading of the Syriac alphabet by Teseo Ambrogio, the canon of St. John Lateran, who had the job of looking after the Maronite delegation and learned Syriac in the process; Egidio also proposed an occult Aramaean tradition in which Rome had been founded by the Aramaic speaking Noah or Janus (for whom supposedly the Janiculum hill was named).[9]

A similar tradition is found in Postel's disciple Guy Le Fèvre de La Boderie (1541-1598) in the dedicatory letter to his Lexicon, which was included in the Antwerp Polyglot.[10] The authentic Aramean legacy, he thought, stands in contrast to the lies of the Greeks, though Alexander's teacher Aristotle effectively plagiarized the whole tradition.

A similar view was entertained (apparently quite apart from any esoteric interest) by the Zürich Reformed theologian Casper Waser (1565-1625) in his *Institutio Linguae Syriae ex optimis quibusque apud Syros scriptoribus, in primis Andrea Masio collecta...* (Leiden, Raphelengius, 1593). He affirmed the antiquity of the *lingua Chaldaea* which went back to Zoroaster. Waser described the ancient Chaldean traditions of metaphysics, mathematics, physics, politics, logic and astronomy which were once transmitted in the language—and were subsequently appropriated by Plato and Aristotle and passed off as their own.

Such stress upon homogeneity of language and tradition in such cases should not be taken to mean (as we have said) that the developing tradition of Syriac scholarship was unaware of the chronological differences of

9. Wilkinson 2007a, pp. 29-62.

10. Wilkinson 2007b, pp. 83-84.

biblical, targumic and talmudic Aramaic, but rather saw the similarities as being far more significant. An extreme position of continuity was the conviction that Aramaic was spoken in Eden. John Gaspar Myricaeus († 1653), the German Swiss Reformed theologian and orientalist, considered Syriac *(Syra, Assyriaca, Chaldaea* or *Aramaea)* to have been the language of Paradise.[11] He stressed the double glory of Syriac as the language of both Adam and of Christ.[12]

If Myricaeus was unusual in awarding ultimate priority to Aramaic (and not to Hebrew), it was commonplace to assert that Syriac was the vernacular of Christ, his Mother and the Apostles. The title-page of the 1555 *editio princeps* proclaimed no less: *characteribus & lingua Syra, Jesu Christo vernacula, Divino ipsius ore consecrata, et ab Joh. Evangelista dicta*. Widmanstetter's short alphabet and reader, *Syriacae Linguae... principia elementa* (Vienna, 1556), which is often bound with the *editio princeps* makes clear by its title when Widmanstetter considered Syriac was used: *[Syriacae linguae] Iesu Christo, Eiusque Matri Virgini atque Iudaeis omnibus, Christianae redemptionis Euangelicaeque praedicationis tempore, Vernaculae & popularis, ideoque a Novi Testamenti Scriptoribus quibusdam Hebraicae dictae [prima elementa]*. No Eastern monks or ecclesiastics were minded to deny the assertion. This of course gave Syriac a sacred significance, but at the cost of identifying it permanently with Jewish Palestinian Aramaic. It also stimulated an ongoing discussion in the light of Syriac of the various New Testament words and phrases which are said to be given *hebraisti* and other New Testament phrases which seemed to be Semitic.

Cornelius Bonaventura Bertramus (Bertram, 1531-1594), a Protestant who fled to Geneva to escape persecution and taught Hebrew at the Academy there from 1567-1586, is an interesting case of a scholar who, abnormally, did not consider Syriac to be the language of Christ. His 1574 Hebrew and Aramaic grammar: *Comparatio grammaticae Hebraeae et Aramicae atque adeo dialectorum Aramicarum inter se: concinnata ex Hebraicis Antonii Cavellarij praeceptionibus: Aramicisque doctorum aliorum observationibus...*

11. Giwargis ʿAmīra similarly considered Aramaic the language of Paradise (see below). Exception was taken to Myricaeus's championship of the priority of Syro-Chaldaean by Bartholomaeus Mayer (1598-1631), rector of the Thomasschule at Leipzig in the second part of his *Philologiæ sacræ pars prima continens Prodromum Chaldaismi sacri, in quo ejusdem causa eruitur ac sylloge vocabulorum Ægyptiacorum, Græcorum et Latinorum, quæ in Veteris Instrumenti authentico codice... habentur, exhibetur. Pars secunda, in qua linguæ sacræ antiquitas contra Myricaeum astruitur*, etc. (Lipsiae, Sumptibus G. Grosii, excudebat J. A. Minzelius, 1629-1631).

12. In both his *Prima elementa linguae Syriacae Iesu-Christo vernaculae...* (1616) and the *Grammaticae Syro-Chaldaeae libri duo* of 1619.

Auctore Bonaventura Cornelio Bertramo (Genevae, E. Vignon, 1574) offered a comparative account of Aramaic dialects, which clearly isolates Syriac.[13]

Bertram identifies as Aramaic dialects: 1) *Babylonica* used by Daniel and Ezra; 2) *Chaldaica* or *Sy[r]aca* found in Targum Onkelos on the Pentateuch and Jonathan on the Former and Later Prophets; 3) *Dialectam... Ierosolymitanam* found in the later Targums on the Pentateuch and Esther. The *vulgum Israelitarum*, returned from Exile, adopted loan-words from Ammonite, Moabite, Persian and Greek which characterize this dialect; 4) A dialect intermediate between 2 & 3 and found in the Targum to Psalms, Proverbs and Job; 5) A mixture of 1-4 but with an admixture of Hebrew and its idioms, Latin Greek and Arabic loan-words "& barbaris aliis audacius paulo assumptis," this being the language of the Talmuds (though Bavli is purer than the Palestinian Talmud and a similar distinction may be found between Targums); 6) *Dialectam Syram Antiochenam seu Comagenam seu etiam Maroniticam*, placed last of all not because Bertram considered it arose last of all, but rather because it has endured and outlived all the other dialects. This is the language of the Church not only in Antioch and its regions but of the whole Patriarchate in Palmyrene and Mesopotamia. Bertram does not consider this *dialectam Syram* to be the language of Christ. In John 19:13 the Peshiṭta for (the Greek transcription) *gabbatha* (The Pavement) has *gəpiptha*ʾ ("septum") whereas other Aramaic dialects have *gabbtha*ʾ, indicating that Jews of Christ's time were using the dialect of Targum Jonathan supposedly written forty years before Christ. But this dialect is none the less not late:

> "Tantam vero huius linguae antiquitatem arguit paraphrasis in Novum Testamentum, ut eam ausim Ecclesiae illi Antiochenae primum nascenti, Christianisque illis primum in ea appellatis ascribere."[14]

Linguistic decay

Behind such chronologies of dialects there often lurked (in spite of the consecration of the language upon the lips of Christ) notions of linguistic degradation and decline throughout the history of Aramaic dialects.

Jean Mercier (Johannes Mercerus 1510-1570) who succeeded his teacher François Vatabilis as professor of Hebrew at the Collège royal in Paris was of considerable importance in stimulating both the study of Aramaic

13. The influence of Emmanuel Tremellius (1510-1580) upon Bertram is clear.

14. "The translation of the New Testament so clearly shows the antiquity of this dialect, that I would dare to attribute it to the initially emerging Church in Antioch and to those who were first called Christians there." *Comparatio grammaticae Hebraeae et Aramicae... Praefatio*, unpaginated at ¶¶.j.

and book sales by printing Aramaic readers for his students.[15] His *Tabulae in Grammaticen Linguae Chaldaeae quae Syriaca dicitur* appeared in Paris in 1560. The language (he argued) had been allowed to decay from the days of Daniel and Ezra (and Ezra is not without imperfection): it is a tale of progressive impurity. Even the text of the Targums in the Bomberg Bibles, which everyone used, was not entirely reliable. Mercier's solution was resolute: he would correct in his grammatical tables the evident impurities that had entered the language following two guides: analogy with Hebrew and the usage of the Biblical books, Daniel and Ezra.[16]

When Tremellius himself corrected the language of the *editio princeps* of the Syriac New Testament, he did it according to a supposedly older manuscript from which he reconstructed a classicizing and pure language, *not according to the barbarism of later vernacular Syriac*.[17] It is clear that Tremellius had little interest in producing an edition for Eastern Christians in their own contemporary dialect. In fact, he went out of his way to prevent his edition being that, asking: Who would want a Demotic Demosthenes or an Italian Cicero? But at least Tremellius had a manuscript.

With both these attempts to take matters in hand and correct the later corrupted state of the language we may compare Louis (Lodewijk, Ludovico) De Dieu (1590-1642), son of Calvinist pastor, who studied at Leiden under Thomas Erpenius (1584-1624) and Jacobus Golius (1596-1667) before eventually becoming regent of the Collège wallon in Leiden. His *Grammatica linguarum orientalium* appeared in Leiden in 1628.[18] The *Grammatica* displays together Hebrew, Chaldaean and Syriac grammar. He explains:

> "Tres linguas sibi apprime vicinas inter se conferimus, Hebraicam, Chaldaicam, Syriacam: ut quod commune habeant, quid different, lector uno intuitu quasi in tabula perspiciat."[19]

15. So, for example: J. Mercerus, *Chaldaea Ionathae in sex prophetas interpretatio, Michaeam... & Malachiam, Latinitate nunc primum donata & scholiis illustrata* (Parisiis, C. Stephanus, 1559); *Chaldaea translatio Haggaei prophetae, recens Latinitate donata, cum scholiis haud infrugiferis per Joh. Mercerum* (Parisiis, M. Juvenis, 1551).
16. Tremellius himself explicitly discusses Mercier in respect of Chaldeanising vocalisation (if we allow that he wrote the anonymous *Specularis dialogus* of 1581).
17. Wilkinson 2007c.
18. *Dikduk leshonot ha-kedem shel Ibrim we-Casdim wa-Aramim... id est Grammatica linguarum orientalium Hebraeorum, Chaldaeorum et Syrorum inter se collatarum...* (Lugduni Batavorum, Ex Officina Elseviriana, 1628). Also the same *ex recensione David Clodii* (Francofurti ad Moenum, J. D. Zunnerus, 1683).
19. "We compare three languages which are very close to each other, Hebrew, Chaldaean and Syriac: what they have in common and how they differ, the reader will see at a

He does distinguish Syriac from Chaldaean because others do, but nonetheless he thinks they are essentially the same language: see Daniel 2:4 where the Chaldaeans say to the king "ʾaramith id est Syre." Chaldean is seen to be more like Syriac, provided that just the consonantal text rather than the different vowels is attended to. Cases where Aramaic has a *yod* which is really marking a vowel and Syriac does not, or vocalizations such as *-hûn* for *-hôn* show this. Generally he follows Buxtorf's vocalization of Chaldaean, but is convinced that arbitrary European decisions rather than any rules of language are at work there. Buxtorf had done good work in emending Chaldaean vocalizations, but De Dieu felt there was a lot further to go in conforming the Chaldaean to the Syriac. Syriac grammar has surer rules than Chaldaean. He examines cases from Daniel correcting towards the Syriac. This is something of a new departure. While Mercier had attempted to correct the Targums to Biblical Aramaic, and Tremellius had set about "Chaldaeanising" the Syriac New Testament, here De Dieu wished to conform the Targums to Syriac! It is in this context that he acknowledges his principle debt to ʿAmīra:

> "Maximam autem in Syriacis opem mihi tulit Georgius Amira Edeniensis, a monte Libano maronita, qui luculentam scripsit grammaticam Syriacam Romae anno 1596 excusam."[20]

Lack of interest in the spoken word

Such notions of progressive impurity and the classicising impulse they encouraged often entailed a lack of interest in the modern spoken language. Although from the time of the Maronite mission to the Fifth Lateran Council, it was known in the West that Syriac was spoken in the East, it was of interest first as a written biblical language and also as a written liturgical language in which were found documents useful for confessional disputes over the antiquity of the doctrines and rites of the ancient Church. Such prejudice was modified in Rome after the establishment of the Maronite College in the early 1580s, but even for these young Maronites, Arabic was often their native vernacular and Syriac the

glance as if in a table." *Grammatica linguarum orientalium... Ad Lectorem*, unpaginated, towards bottom of fourth page.

20. "The greatest help in Syriac was given to me by George ʿAmīra Edeniensis, a Maronite from Lebanon, who wrote an illuminating Syriac Grammar which was published in Rome in 1596." *Grammatica linguarum orientalium... Ad Lectorem*, unpaginated, *ad finem*.

language of Scripture and Liturgy, which they themselves needed to refine with their own grammar books.

A preference for the written form of the language is perhaps exemplified by an acute observation upon the *Introductio in Chaldaicam linguam* (1539) of Teseo Ambrogio, which presents an interlinear *Ave Maria* and a similar *Pater Noster* in Syriac font, with a Latin transcription below it and a Latin translation below that. A *Magnificat* is given in Syriac without transcription and Latin.[21] Virgil Strohmeyer saw here evidence of Elias (a member of the Maronite delegation) and Teseo working together on each other's language. He draws attention to some of the rather unexpected transliterations of the Syriac, particularly the apparent sounding of silent letters. Ingeniously he suggests Elias may have adopted a slightly unusual pronunciation to guide Teseo towards orthographic accuracy, rather than have spoken entirely naturally.[22]

A startling contrast to this trend is provided by Tommaso Obicini da Novara (1585-1638), who in 1612 became vicar to the Custodian of the Holy Land and subsequently guardian of the Convent of Aleppo (1613-1620). A Franciscan and a priest, he was one of the most distinguished Arabists of his day. He provides a startling contrast to this lack of interest in the spoken language and his career illustrates the connection between Rome's mission to the Eastern Churches and the Orientalism sponsored by the Propaganda.[23] During his time there he became proficient in both Arabic and Syriac and was active in his attempts to reconcile the Syrian Christians to Rome.

His 1636 *Thesaurus Arabo-Syro-Latinus* is a product of his personal learning and experience of Syriac in the Middle East.[24] It is not focused upon the elucidation of the vocabulary of Scripture, but rather shows an engagement with the contemporary spoken language as a means of daily communication in the East. There is no interest in historical or comparative grammar, nor any bookish reference to Hebrew. It is focused on contemporary spoken

21. Nestle 1904.

22. Strohmeyer 1999-2000, esp. p. 185.

23. See further, Girard 2010; Girard 2013.

24. *Thesaurus Arabico-Syro-Latinus R. P. F. Thomae à Nouaria Ord. Minorum, theologi, ac linguarum orientalium in Collegio S. Petri Montis Aurei, de mandato Sacrae Congregationis Fide propagandae, magistri* (Romae, Typis Sac. Congregationis de Propag. Fide, 1636). The work is published by his pupil Germanus de Silesia and dedicated by Achilles Venerius to Cardinal Barbarini.

languages and their words used in practically determined semantic fields.[25] The basic form of a page in the *Thesaurus* is three columns of synonyms in (from the left) Latin, Syriac and Arabic. The book is arranged into tractates and then chapters, of which each deals with a specific area of subject vocabulary—the list begins with names of God, includes parts of the body, religious sects and denominations, tools of trades, medical terms (after the Arabic alphabetical order), aqueducts, stars, etc. After p. 345 the pages are determined by an alphabetical listing of Syriac words (which are as usual glossed in the other two columns). This therefore is a useful and practical way of finding the Arabic or Latin for a Syriac term. The book is badly printed and whole words appear upside down. There is a massive list of errata (32 pages) dutifully assembled at the end. Nevertheless, the work is important: here is Syriac presented for the purposes of contemporary communication rather than for biblical philology.

C. Schaaf edited (in such a way as to be conveniently bound with his 1708 Peshiṭta New Testament[26]) a letter sent by Bishop Maha Thome of the St. Thomas Christians in Malabar to the patriarch in Antioch, asking for appointments to vacant offices to help defend against Nestorian influence from Babylon. One copy of the letter is in Syriac, another given to the Dutch Governor of *Malaku*, Cornelis van der Duin (1692-1696), was in "Belgian." Schaaf had produced Latin versions with some note of the circumstances. He expresses particular regret at having to use the same type as for his *Lexicon* and New Testament for the characters of the bishop's epistle "quae literae a nobis communibus literis multum discrepant."[27] He prints without vocalization. Schaaf was particularly struck by what he was able to recognize as the pure classical style of the bishop's letter. Here we see Protestant awareness of Syriac as a literary language for contemporary communication and an interest in the contemporary Eastern Church—in the context, not of Roman efforts to promote unity, but in the world of Dutch colonialism.

25. Nevertheless, it is not an original work but an expanded translation of a work of Elia bar Shinaya (Barsinaeus/Elias of Nisibis) who died in 1049. An Arabic-Syriac dictionary had apparently been drawn up by Peter Metoscita but remained in manuscript.

26. *Relatio historica ad epistolam Syriacum a Mahathome..., ad Ignatiam Patriarcham Antiochenum: Et ipsa illa Episcopi Indi epistola Syriaca...; Accessit Epistola Syriaca ad eundem Episcopum.... Acurrante Carolo Schaaf... Sumptibus editoris & Authoris* (Lugduni Batavorum, 1714).

27. "The letters of which are very different from our common script."

Comparative philology

During the sixteenth and seventeenth centuries knowledge of Semitic languages became more widespread with increasing numbers of grammar books, lexica and polyglot bibles being published. Inevitably the various languages were compared in a fashion which would eventually give rise to (what we know as) comparative Semitic philology, but such was not an obvious outcome at the time, and comparison often led to the underestimation of differences, as the following cases may illustrate.

In his *De ratione communi omnium linguarum et literarum commentarius* (Tiguri, Froben) of 1548, the Protestant Hebraist Theodor Bibliander (1504-1564), who since the 1530s had occupied Zwingli's old chair at Zurich, believed he could work out not only the family tree of all languages stemming from Hebrew and their underlying ratio, but also a method for their easy apprehension, because Hebrew was the product of no mere art or accident but of the Holy Spirit itself.[28] The languages investigated included Turkish, Persian and Hungarian. All are derived from Hebrew: "ebrea est primigenia reliquae ex ea propagatae et genitae sunt." In the process of descent, the Japhetic languages degenerated further than the Semitic ones. The resemblances and differences between the scripts in which languages are written are considered to provide evidence for affiliation. Difference arises from spread of settlements, political domination and education.[29] Words are modified by addition, subtraction, transposition—and exchange (mutation), i.e., anything else. Bibliander used the biblical narrative of the Tower of Babel to underpin his work.[30] The original language was not simply confused at the time of the Tower. More positively, the Reason inherent in the first unique language was thereby suffused into the subsequent dialects, which ultimately became all the tongues of mankind. Babel guaranteed a common reason, which is the rational structure of all language and it is that reason, common to all languages as residue of the original language, which ensures the universal reception of the Christian gospel.

A notion of a rational structure to all languages similar to that of Bibliander is found in Elias Hutter (c. 1553-1609) who studied Oriental languages in Jena and was appointed professor of Hebrew at the University

28. Newly edited and translated: Amirav & Kirn 2011. See Verburg 1998, pp. 172-174 on Bibliander.

29. Arens 1955, p. 56.

30. Oleander 1997, pp. 56-57.

of Leipzig (1577-1579). He later taught and published in Nuremberg.[31] Hutter can probably best be understood as an educational visionary and entrepreneur.[32] One should not only read the bible in different languages, he believed, but by understanding the principles of their construction one will learn quickly to do so. There will thus be demonstrated a linguistic harmony which approaches divine Wisdom (one is reminded of Bibliander's *Ratio*). In 1597, when he arrived in Nuremberg, Hutter planned to found a school for languages and sought the support of the City Council to publish multilingual books, a monumental multilingual dictionary, a New Testament edition in twelve languages, and then his enormous Hexateuch printing in Hebrew, Aramaic, Greek, Latin, German, Slavonic, French, and Italian. He borrowed excessively from the Council. The anticipated sales never materialised, however, and Hutter was forced first to turn over his remaining stock of books in 1604 and then permanently to leave town in 1605.

The *Offentlich Außschreiben an allgemeine Christliche Obrigkeit...* (Noribergæ, 1602) gives an exposition of Hutter's notions of Linguistic Harmony. This is not just, as with others, a case of deriving Greek, Latin and German (indeed all languages) from Hebrew. Hutter uses his morphological understanding of Hebrew (the isolation of the three radical letters which are the real bearers of meaning and the accidental letters which modify that meaning) to analyse the other three (as we would say) inflected languages. He demonstrates an organic similarity between the shape of their letters (they all, of course, use an alphabet). Then, by use of the versions of Isaiah 40:8, setting the four languages (Hebrew, Greek, Latin and German) in columns side by side, he uses difference in type to distinguish radical from accidental letters (initial or final syllables, particles *et al*.) in all four languages. This is not just a claim that all languages derive from Hebrew: it is rather a claim that all became structurally transparent in the light of his analysis of Hebrew into radical and accidental letters. Hans Arens writes:

> "Mit Hilfe einer Art Lullischer Kunst oder Kabbalistik—vermutlich 3 in Quadratform oder auf 3 gegeneinander bewegliche Ringe geschriebenen Alphabeten—glaubt er nämlich da ja 3 Radike in Hebräischen genügen, die urspüngliche göttliche oder adamitische Kunst der Namengebung (impositio vocum) aller Dinge wiederzuentdecken. So verbinden sich im Kopfe eines Orientalisten des 16. Jahrhunderts die grammatischen

31. Arens 1955, pp. 61-63; Arens 1974; Sporhan-Krempel & Wohnhass 1986; Reske 2007, pp. 704-706.

32. Arens 1974, p. 103 speaks of "eine Art linguistisch-pädagogisches Sendungsbewußtsein."

> Kenntnisse mit mystischen Geheimlehren und einem praktischen pädagogischen Anliegen."[33]

Syriac appears in Hutter's Polyglot New Testament (1599-1600), now a very rare book.[34] This is a handsomely printed Polyglot Bible in twelve languages. The texts are arranged in six columns across facing pages with two languages per column, including the Hebrew printed with Hutter's unique font of black and hollow letters. The Syriac is given in Hebrew characters. Hutter appears to have little specific interest in Syriac other than as an early daughter of Hebrew. He had presented Aramaic in his Polyglot of the Old Testament; Syriac was a similar asset in his New Testament—if not more so, since it gave clearer access to his method of linguistic analysis.[35] It is thus an illustration of his linguistic key—unfolding a structure in which the Holy Ghost had linked Hebrew to reality. Hutter has no apparent interest in the Eastern Church; nor any interest in the differences in text and the minutiae of different vocalizations, which would interest later Lutherans. Hutter was (alarmingly) content to add or subtract from those biblical texts he placed side-by-side in his Polyglot to make them concur and was interested only in their proper structural analysis. His Syriac text is text-critically worthless and clearly Hutter's doctrine of linguistic harmony did nothing to give Syriac an identity of its own.

A similarly synthetic approach can be found in the work of Christian Ravis (formerly Raue, 1613-1677), an itinerant German orientalist and theologian.[36] His book, *A Generall Grammer for the Ebrew, Samaritan, Calde,*

33. Arens 1955, p. 62: "With the help of a type of Lullian or kabbalistic art, presumably with alphabets written with three squared letters or three moveable rings, he believes, namely, that the three Hebrew radicals suffice for the rediscovery of the original art, of God or of Adam, of giving names *(impositio vocum)* to all things. Thus there were combined in the head of a sixteenth-century Orientalist, grammatical knowledge, secret mystical teaching, and a practical pedagogic concern."

34. *Novum Testamentum D[omi]ni N[ost]ri Jesu Christi. Syriacè, Ebraicè, Græcè, Latinè, Germanicè, Bohemicè, Italicè, Hispanicè, Gallicè, Anglicè, Danicè, Polonicè, studio & labore Eliæ Hutter.* (2 vols., Noribergæ, Philipp Alexander Dietrich, 1599-1600). This was preceded by *Sanctus Matthaeus, Syriace, Ebraice, Graece, Latine* etc. (Noribergæ, 1599) anticipating the larger work and followed by *Sanctus Marcus, Syriace* etc. (Noribergæ, 1600).

35. *Biblia Sacra Ebraice, Chaldaice, Graece, Latine, Germanice, Gallice* (*Slavonice, Italice* in variant printings with the Slovenian text of Juri Dalmatin's version of the Bible 1584, the Italian text of A. Brucioli and also the Low German version of Luther, Wittenberg, 1599). There were only eight books: Genesis to Ruth (Noribergæ, Alexander Philipp Dietrich, 1599).

36. Toomer 1996, pp. 83–84, 142–145, 151–152, 183–200; Toomer 2004.

Syriac, Arabic, and Ethiopic Tongue, was published in London in 1648, went into several editions from 1648 to 1650, and was published with his *Discourse of the Orientall Tongues*, and a collection of letters from scholars.[37] In this work, which was intended as a preface to the *Grammer*, he propounded his peculiar theory that these six languages are not merely related, but are in fact the same language (which may be called "Arabic"). According to Ravis, Hebrew was the oldest language, which had been corrupted at Babel into many different pronunciations, from which the modern Semitic languages resulted. As we have seen other scholars do, Ravis stressed the copiousness of the biblical Hebrew in which a relatively restricted number of roots could express the whole of language and (moreover) that people could easily be taught to read the Hebrew and English Scriptures side by side.

In spite of its context in this unusual comparative analysis *A discourse of the Orientall tongues* is the first scholarly introduction to Syriac and Arabic in English. Yet this rather singular comparative context for the Semitic languages (they are all essentially Arabic) excluded other possible axes of comparison.[38] It is here one finds a spark of illumination in Ravis. It is "but in vaine," Ravis claimed, "to fashion the ebrue grammar after the greeke and latine grammars."[39] It was pointless, he argued, to try to find special terms for the Hebrew subjunctive: there was only one mood in Hebrew, so there was no need to try to distinguish more than one as in Latin.[40] Ravis also pointed out that if grammarians

> "had not the anomalies and defects of the pronownes in latine and greeke (where there is more reason for them) yet in their memorie, and had never yet learned great grammars, but some little compendious ones, they would have made more plaine worke about the pronownes here. For what need is there to speake much of many amomalies [sic] and defects... learne you the pronownes, and observe, that you have but ten whole pronownes, of which cometh the contracted ones, called, affixes."[41]

37. *A Discourse of the Orientall tongues viz. Ebrew, Samaritan, Calde, Syriac, Arabic and Ethiopic: Together with a generall grammer for the said tongues: Whereunto is added the Synonimas of the Hebrew tongue* (London, W. Wilson for T. Jackson, 1649-1648 // J. Y. for G. Adderton, 1647). The fifteen letters from other scholars includes one from Sionita.

38. The point made here and the quotations are taken from Salmon 1985.

39. C. Ravis, Annotations upon the Ebrue Grammar of P. Martinius. Appendix to *The Key of the Holy Tongue*, by Petrus Martinius, translated by John Udall (Amsterdam, 2nd edition for L. Sadler & G. Bedell, 1650).

40. *A Generall Grammer.*

41. Annotations upon the *Ebrue Grammar* of P. Martinius p. 184.

Yet consideration of Ravis merely distracts from the some of the really substantial comparative work done in England in the wake of the London Polyglot project. Edmund Castell (1606-1686) was appointed Sir Thomas Adams Professor of Arabic in Cambridge in 1666. Castell moved to St. John's College in 1671, because of the library there. His great work, the *Lexicon Heptaglotton Hebraicum, Chaldaicum, Syriacum, Samaritanum, Aethiopicum, Arabicum, et Persicum* (1669), took him eighteen years to complete, working (according to his own account) from sixteen to eighteen hours a day. He employed fourteen assistants on the project, and spent £ 12,000, ruining himself in the process, as there was little demand for his finished work.[42] Before undertaking the *Lexicon Heptaglotton*, Castell had helped Walton in the preparation of his *Polyglott Bible*.

The influence of external learning

Our inventory of the causes of the failure to establish a clear linguistic identity for Syriac must not, however, lead us to overlook the examples of outstanding philology found among some early Syriac scholars. These were generally precipitated by external learning: in Tremellius' case, his native Jewish scholarship. In Masius' case the instruction of a native-speaking Syriac scholar. Immanuel Tremellius (a convert, who had incidentally not the slightest interest in Kabbalah) brought all his considerable Jewish learning to an edition of the Peshiṭta New Testament *Testamentum Novum Est enim interpretatio Syriaca Novi Testamenti... autore Immanuele Tremellio* (Genevæ, Henr. Stephanus, 1569) and produced the first historical grammar of Aramaic (including Syriac) to accompany it. Tremellius had a manuscript of the Peshiṭta he believed older than that used in the *editio princeps* and corrected the *editio princeps* towards what he believed was the older form of the language represented in his manuscript.[43] We have discussed his classicizing tendencies above.

Andreas Maes (Masius) studied Syriac with Moses of Mardin, a scribe proficient in Syriac, and collaborated on the Antwerp polyglot to which he contributed his *Syrorum Peculium* (the first small lexicon confined entirely to Syriac) and his *Grammatica linguae Syricae* (Antverpiæ, Plantin, 1573)[44]

42. Norris 1994. Jones 1994. Also, Crossley 1847, p. 243. The first Persian dictionary to be printed was compiled by Golius.

43. Wilkinson 2007c pp. 9-25.

44. Masius used the adjective *syrica* also on title page of his *De Paradiso commentarius scriptus a Mose Bar-Cepha* (Antverpiæ, Plantin, 1569).

which also for the first time concerned itself with Syriac alone.[45] Masius was aware of the novelty of his work and his title page proclaims this: "opus novum & a nostris hominibus adhuc non tractatum." He was also evidently proud of the pointing as the title page makes clear.

Masius' quite outstanding work does indeed take full advantage of the ability to deploy Syriac type and the expertise to add detailed vocalization. The use of points to indicate plurals is explained. There are full paradigms and copious commentary. The material is generally taken from the Syriac New Testament and the Psalter and is the product of prolonged collection and sorting of the material. The work is quite devoid of any mystical or kabbalistic interest. It is structured similarly to Münster's *Chaldaica grammatica* in that it follows the "sex orationis partes," common, Masius says, to all languages. It does however treat the verb before the noun.[46] It similarly makes use of Hebrew grammatical terminology *(benoni, paul, makor)* and calls the derived themes of the verb by Hebrew names.[47] The work is explicitly directed at "iis qui Hebraice erudite sunt" (like Münster's also) so this approach is intelligible: and, indeed, the approach has been long-lived.[48] Some attempt is made however to provide Syriac terms for nouns, verbs, etc. The *Dedicatory Epistle* offers an account of the origins and history of Aramaic. He considers Syriac the language of Christ and the initial propagation of the Gospel. He is conscious of the large number of Greek loan-words in Syriac, but also is aware of attention paid to sacred texts by Syriac grammarians and exegetes and suggests a growing awareness of what we might call "Classical Syriac." He appears to be the first to mention the Syriac Massorah.

Masius's work had an abiding influence as Professor Contini pointed out long ago:[49] we have already seen Casper Waser acknowledge his dependence explicitly on the title page of his *Institutio linguae Syrae*.

Parts of speech

Masius' mention of the universal *partes orationis* and his imposition of Hebrew grammatical terms upon Syriac lead us to consider the extent of the imposition by early Western scholars of rather alien grammatical

45. Wilkinson 2007a, pp. 77-94.

46. Merx 1867, p. 44 praises the work noticing Hebrew influence, but also the effect of Moses of Mardin's instruction in treating the verb first.

47. Wilkinson 2007b, pp. 78-81 for both Masius' works.

48. For example, the contemporary Muraoka 1987.

49. Contini 1988, p. 22.

categories upon Syriac.[50] Possibly the most gross example of such an imposition (but upon Hebrew) was Reuchlin's Hebrew grammar *De rudimentis Hebraicis* which is based entirely upon Latin paradigms and which simply gets lost in a muddle.[51] Other scholars applied the *partes* with more reserve and intelligence to Syriac. Masius referred to the standard analysis of the eight parts of speech, *partes orationis*, but one finds a very different analysis in Matthäus Aurogallus (Goldhahn, 1490-1543). He was professor of Hebrew at the University of Wittenberg and his *Grammatica Hebraeae Chaldaeaeque linguae a Matthaeo Aurogallo in lucem aedita, pluribusque in locis ab autore emendata et aucta* appeared from J. Klug in Wittenberg 1523 and with Münster's printer Henricus Petrus in Basel in 1539.

What is in striking contrast to Reuchlin's approach, is Aurogallus's awareness that the traditional Hebrew grammarians (themselves dependent upon Arabic grammarians) distinguished essentially three parts of speech rather than the eight of Donatus. He discusses the *partes orationis* as follows:

> "orationis numerantur tres tantum partes, nomen, verbum & consignificatio. Sub nomine pronomen, sub verbo, participium, sub consignificatione, praepositionem, coniunctionem, adverbium interiectionemque, Iudaeorum grammatici comprehendere."[52]

He speaks also "de accentibus," "de tonorum locis," "de copula de nomine" (but in the end deals with the headings of the usual eight parts!). This rather different structural analysis of the parts of speech into three categories (noun, verb and particle: *onoma, rema, sundesmos*) is however increasingly found amongst the Christian scholars. Anja-Silvia Goeing, in an essay focused on Zürich,[53] traces its appearance in Jacob Ceporinus (1499-1525), Reuchlin's pupil and the first reader of Greek and Hebrew at Zwingli's school in Zürich; Wolfgang Capito (1478-1541);[54] Münster (in

50. Soulié 1982.

51. Wilkinson 2016, pp. 177-179 on this muddle.

52. "There are considered to be only three parts of speech; the noun, the verb and the adjunct signifier. The Jewish grammarians class the pronoun as a noun, the participle as a verb and the preposition, conjunction, adverb and interjection as adjunct signifiers." P. 17 of the 1539 edition.

53. Goeing 2008.

54. *Institutionum Hebraicarum libri duo* (Basileae, Joannes Frobenius, 1518; Argentorati, V. Cephalaeus, 1525). Beginning of Book I: "Cunctas orationis partes verbo, nomine & consignificativo complectuntur. Verbo participia, Nomini appellationes, & consignificativo articulum, pronomen, reliquasque partes orationis subjiciunt." ("The verb, the noun and the adjunct signifier embrace all the parts of speech. The

1531 but not 1523); Johannes Böschenstein (1472-1540) *et al.*[55] It is most probable that this form of distinction goes back to Moses Kimhi (1127-ca. 1190), whose *Grammar* Münster, of course, has translated in 1531 under the guidance of Elias Levita. There we read: "haec enim trifaria sunt: nomen, dictio, verbum [...] Isti sunt filii linguae: nomen, verbum & dictio."[56] This distinction itself has a long history within the Eastern grammatical tradition. Saadia classifies language into three classes (nouns, verbs and particles); Dunash, Ibn Ezra and Kimhi do likewise.[57] We find the pattern in the opening chapter of Sībawayhi's *Kitab*; the Syriac scholar Barhebraeus has nouns, verbs and particles. In fact, as we shall see further below, the native Syriac tradition is divided between those who follow the Greeks with eight parts of speech (or seven, because they claim not to have exclamations!) and those who (like Barhebraeus) follow the Arabs and recognise only three parts.

The contribution of the Maronite College[58]

A most significant boost to the consolidation of the linguistic identity of Syriac was the foundation and subsequent production of the Maronite College and the significant scholars it produced. The College provided teaching, scholars, language books and manuscripts. Its more distinguished alumni brought Syriac into the Republic of Letters.[59]

We may perhaps illustrate the work of the College by considering the grammar of Giwargis ʿAmīra: *Grammatica Syriaca sive Chaldaica... in septem libros divisa* (Romae, In Typographia Linguarum Externarum, apud Jacobum Lunam, 1596).

His aim was to teach Syriac *(Lingua Chaldaica, sive Syriaca).* The language was not commonly understood, for previous grammars were in fact Hebrew grammars ("potius ad linguae Hebraicae, quam Chaldaicae, sive Syriacae normam constructas")—which cannot convey a true understanding of this language to their students and leads them into error and thus the

participle is included in the verb, names in the noun and the article, pronoun and the other parts of speech under the adjunct signifier.")

55. Böschenstein was another pupil of Reuchlin. He was professor at Wittenberg and Zwingli's Hebrew teacher in Zürich.

56. Sebastian Münster, *Grammatica Rabbi Mosche Kimhi* (Basileae, 1531), ff. 1A, 9A.

57. Zwiep 1996; Backer 1995. Also Vidro, Zweip & Olszowy-Schlanger 2014 for pre-Renaissance Hebrew grammatical studies.

58. Raphael 1950, pp. 11-69 for the early history of the College. Also, Gemayel 1984.

59. Heyberger 2010.

language in Europe has been corrupted. His work further aimed to be of use to members of the Maronite College who came to Rome to study and who were put to much trouble by the considerable difficulty of the native Syrian Grammarians and the scarcity of their books. He also wanted to use Syriac grammatical terminology alongside the Latin.[60]

In the *Praeludia* ʿAmīra explains the many names given to Syriac: "chaldaica," "babylonica," "aramaea," "syriaca," "assyriaca," "hebraica" and "christiana." The language is ancient and dignified. It is useful both for the study of Scripture and for the conversion of the heretical Eastern Churches. He mentions "S. Ephrem, Iacobus Syrus qui multa in Scripturam edidit commentaria" and "Iacobus Nisibenae civitatis episcopus"[61]—but mentions no other works of Syriac literature. He stresses the essential homogeneity of Chaldaic (by which he means Eastern Syriac) and Syriac (styled by him "Chaldaica reformata"), and their accidental differences ("nomina perfecta" ending in /a/ or /o/; consonant duplication, etc.). For the first time it was made clear in a Latin text that Syriac has two dialects, Western and Eastern, of the same one language and may be written in three alphabets, *estrangela* (the oldest), *serto* and syro-oriental or "Nestorian." He also makes a spirited case for the primogeniture of Chaldaic as the language spoken in Paradise. The glory of the language is (as we saw above) further enhanced by use by Christ and the Apostles as their "[lingua] vernacula... ac materna," as is proved by the consensus of scholars and, indeed, the New Testament itself. We thus may note that the vivifying influence of a native Syriac grammar is tempered by the conviction of its antiquity and sanctity. Thus, once more we see linguistic erudition tempered and constrained by firmly held convictions.

The grammar itself is divided into seven books: the first three on morphology take up the main part (pp. 1-430), and afterwards two books "de reliquis orationis partibus" and "de syntaxi." Two more follow "de arte metrica ac poetica" and "de interpun[gen]dae orationis ratione."

ʿAmīra felt the need to provide generous examples for a language so little known in the Latin West and with insufficient resources of dictionaries

60. Assemani 1719-1728, vol. 1, p. 552 mentions manuscript abbreviations of ʿAmīra's work by Petrus Metoscita and Gabriel Avodius Hesronita in the Library of the Maronite College and in the Collegium Urbanum of the Propaganda.

61. Saint Ephrem (306-373) distinguished poet, hymnographer, commentarist and theologian; Iacobus Syrus, Jacob of Serug (451-521), poet, theologian and author of several hundred verse homilies; Iacobus Nisibenae civitatis episcopus, Jacob of Nisibis (338-350), second bishop of Nisibis, thaumaturge and founder of the School of Nisibis.

and other necessary books, so that rules might become comprehensible and also to teach more of the language. He is eager to stress the distinction between "lingua Chaldaica" and "lingua Syriaca" but draws a distinction between a "distinctio essentialis" and "distinctio accidentalis." When it comes to these accidents: ancient Chaldaean in remote parts had its absolute singular noun end in /a/ but in Syriac it is /o/: mscihha/mscihho; Adam/Odom. Moreover, Chaldaeans in reading in some circumstances double /d/, /y/ and /l/ before /a/. Those in Eastern parts often add /a/ when Syriac uses /e/: ssala/ssela ("hinnitus"). Nevertheless, underneath they are the same essentially and this "essential" language is what was found in Paradise and through the subsequent historical manifestations of Aramaic with which we are familiar.

Syriac literature boasts its own tradition of grammatical studies, which as we have seen, played little part in the early Western discovery of the language. The language in the West, as we have seen, was identified almost from the first as that spoken by Jesus and was confused with biblical and other types of Aramaic as well as Hebrew. The confusion was not helped by the lack of appropriate type. The first reflection of the native tradition thus appears here in ʿAmīra's *Grammar*, and because it was printed in Latin, though it was modestly presented merely as a tool for students of the Maronite College, its publication facilitated a larger audience.

That native tradition was not homogeneous. It was in part characterized by the Aristotelian logic taught in the schools and was influenced by Greek grammatical thought with, notably, the translation in the sixth century of the *Techne grammatike* of Dionysius Thrax. Subsequently and in contrast however, Arabic grammatical thought influenced descriptions of phonology and morphology. Jacob of Edessa († 708) reflected the former influence; Bar Zoʿbi (12th-13th cent.) the later.[62] The *Large* and *Small Grammars* of Barhebraeus represented something of a synthesis of the two traditions and it seems certain that ʿAmīra knew the work of Barhebraeus († 1286).[63] Thus there was no one monolithic native tradition and one should not be surprised at differences between native scholars.[64]

62. Bohas 2008b; Martin 1876, pp. 455-456.

63. Edited by Moberg 1907-1913. The French version is given in Moberg 1922. Bohas 2008a; Bertheau 1843; Martin 1872. I am indebted to Margherita Farina for information on ʿAmīra's use of previous grammatical tradition, including mention of his copies of ancient Syriac grammars in the Biblioteca Medicea Laurenziana in Florence, one of which was Barhebraeus' *Metrical grammar* (see Farina *forthcoming*).

64. Thus Assemani and ʿAmīra disagree on gemination, Merx 1867, pp. 57-58.

Whilst ʿAmīra drew on the native Syriac grammatical tradition, he also digested that tradition to offer a serviceable grammar both to his fellow countrymen as well as to other scholars in Rome.[65] In this respect, it should be noticed that, because of its own variety and previous receptivity to the Greek division eight parts of speech, the native tradition was not at this point greatly imposed upon by further analysis in terms of the eight Western *orationis partes*.[66]

The lack of Syriac books other than scripture and liturgy

One of the major inhibitors in the development of a clear linguistic identity for Syriac was the initial paucity of books, and thereafter the paucity of books which were neither biblical nor liturgical. This determined the characteristic bookish and philological emphasis of most scholars. It determined the focus on comparative Aramaic material and relative lack of interest in spoken Syriac. The beginnings of a fully rounded apprehension of Syriac culture were to await the nineteenth century. We may however here consider the very early awareness of Syriac literature.

Masius published a Latin translation of Moses Bar-Kepha's *De Paradiso* written ca. 850. The choice of text was made for him in that this was a manuscript (now lost) which Moses of Mardin was able to supply.[67] (It is perhaps appropriate to notice that at this time Masius was sufficiently confident in his competence in Syriac to write letters to Moses in Syriac.[68]) The book also included some other liturgical and doctrinal documents.[69]

65. As pointed out by Margherita Farina (Introduction to this volume), ʿAmīra in the first part of his grammar discusses the eight (seven plus one) parts as befits his Roman Latin education, but in his subsequent analysis defaults to the three-part division of his model, Barhebraeus.

66. "In numero partium orationis Amira latinos sequitur grammaticos et distinguit nomen cum numeralibus, pronomen, verbum, verbum nominis seu participium, adverbium, praepositionem, interiectionem et coniunctionem." Hoffmann 1827, p. 47 ("'ʿAmīra followed the Latin Grammarians in the number of the parts of speech and distinguished the noun [singular and plural], the pronoun, the verb, the nominal form of the verb or participle, the adverb, the preposition, the interjection and the conjunction.") Merx 1867 p. 140 notes that Barhebraeus, ʿAmīra, Abraham Ecchellensis, Sciandrensis and Accuriensis show an awareness of the triple division of the *partes orationis* no doubt under Arabic influence. The antiquiores, however, John the Stylite (ca. 830) and Elias bar Shinaya (ca. 1049) distinguish seven *partes orationis* (ʿAmīra, *Grammatica Syriaca*, p. 56). Also Bar Zoʿbi. For John, Moberg 1909.

67. Wilkinson 2007a, p. 44.

68. Wilkinson 2007a, p. 84.

69. Wilkinson 2007a, p. 89; Van Roey 1988, p. 27.

In the preface Masius described the life of Bar-Kepha and enumerated the other works of Bar-Kepha mentioned in the *De Paradiso:* a hexaemeral commentary, a *De Anima*, a commentary on Matthew and a treatise on heresies. Masius also found references in the work to Ephrem, Philoxenus of Mabbug, Severus of Antioch, Jacob of Sarug, James of Edessa, Julian of Halicarnassus and John of Apamea. It would appear, however, that he knew these authors only from the work he had translated. Thus, it was not yet a history of Syriac literature, but at least a list of some famous names.

Masius also facilitated some small appreciation of the as yet unnoticed complexities of the Syriac scriptural tradition by his edition of *Joshua* for which he had access to a Syro-hexaplaric manuscript.[70]

In 1572 Guy Lefèvre de La Boderie published *De ritibus baptismi*, a text and Latin translation of the Liturgy of Baptism and of the Eucharist attributed wrongly to Severus of Antioch.[71] The *Dedicatoria epistola* to Petrus Danesius describes two purposes to the edition. Neither is the propagation of knowledge of Syriac literature. He intends firstly to score polemical points:

> "Nec enim parum valet ad confirmandos receptos in Ecclesia Romana ritus Orientalium Christianorum consensus: apud quos non dissimiles in sacramentorum administratione ceremonias invenias: quae non heri aut nudiustertius natae sunt, nec a Pontificibus Romanis adinventae [...] sed iam a multis retro seculis inter Apostolicos viros in usu fuerunt."[72]

The second goal was pedagogic:

> "ut studiosis linguarum, ac potissimum Syriacae, Iesu Christo redemptionis nostrae auctori quondam vernaculae, aliquantulum prodesse possem."[73]

70. *Josuae Imperatoris Historia, illustrata atque explicata...* (Antverpiae, Plantin, 1574); Wilkinson 2007b, pp. 44-45.

71. *D. Severi Alexandrini quondam Patriarchae De ritibus baptismi, et sacrae synaxis apud Syros Christianos receptis liber, nunc primum in lucem editus Guidone Fabricio Boderiano exscriptore et interprete* (Antverpiae, Plantin, 1572). The manuscript is in Leiden (De Goeje 1873, p. 65; Wilkinson 2007b, pp. 103-132).

72. "It is very useful in confirming the agreement of the rites received by the Roman Church and those of the Eastern Christians, which you will find are not dissimilar in the administration of the sacraments and which did not come into existence yesterday or recently, nor were they invented by the Roman Popes [...] but a very long time ago were already in use among the Apostles." *D. Severi Alexandrini quondam Patriarchae De ritibus baptismi... Dedicatoria epistola* p. 4.

73. "That I might be of some small use to students of these languages, especially those of Syriac, the vernacular once of Jesus Christ, the author of our redemption."

He had been asked by the professors of Paris and Louvain "ut aliquid Syriace seorsim a Bibliis Regis [Antwerp Polyglot] in lucem emitterem, in quo tyrones seipsos exercerent."[74] There was very little Syriac text around: Crinesius was obliged to draw on this text *faute de mieux* for his Lexicon.

In 1653 Ecchellensis published in Rome a *Catalogue of Syriac Books* by Abdisho of Nisibis († 1318, though Ecchellensis misidentified him and so in turn did Hottinger) taken from a manuscript found in Santa Croce in Gerusalemme near the Lateran where Hilarion Rancatus (Ilarone Rancati) had assembled manuscripts from all over Italy and founded the *Bibliotheca Sessoriana*[75]: *Hebediesu metropolita Sobiensis. Tractatus continens catalogum librorum Chaldaeorum tam ecclesiaticorum quam profanorum cum versione et notis* (Romae, Typis Sac. Congreg. Propag. Fide, 1653).[76] This was republished in Ecchellensis' *Concordia nationum Christianarum...*[77] It was of some significance in giving a native account of the corpus of Syriac literature and in this way contributing to a clearer idea of Syriac itself. The work remained authoritative for some time. Ecchellensis' edition was ultimately and decisively replaced by that of Assemani.

The 1658 *Promptuarium or Bibliotheca orientalis* of Johannes Henricus Hottinger (1620-1667) is a convenient point to consider the knowledge of Syriac literature available in the mid-century.[78] The third chapter deals with Syriac studies. He treats biblical works (bible editions and commentaries) and theological works (*didactica*, histories and liturgical works) and philosophical works (grammars, *systemata philosophica*, letters and lexica). Not all of these classes are well represented! Of versions of

74. "That I might bring into the light some Syriac (other than that found in the Antwerp Polyglot) so that beginners might have something to practice on."

75. "Quod ex Bibliotheca S. Crucis in Hierusalem ab Hilarione Rancato Abbate Cisterciensi acceperat": Assemani 1719-1728, vol. 3, in the separately paginated *Praefatio in Catalogum Ebedjesu Episcopi Sobensis* which precedes Assemani's translation of the catalogue. Assemani found this manuscript to have been poor and badly written. He reedited the work from a Vatican manuscript and did the Latin translation again.

76. Kaufhold 2010. See p. 120 for the history of the Bibliotheca Sessoriana.

77. A. Ecchellensis, Leone Allacci, Barthold Nihus, *Concordia nationum Christianarum per Asiam, Africam, et Europam, in fidei Catholicae dogmatibus: apud borealis Europae Protestantes deferi contra fas pronuper coeptis indicata* (Moguntiae, Typis Nicolai Heylii, 1655), p. 1-90.

78. *Promptuarium sive Bibliotheca orientalis, exhibens catalogum, sive, centurias aliquot, tam authorum, quam librorum Hebraicorum, Syriacorum, Arabicorum, Aegyptiacorum, Aethiopicorum, etc. Addita Mantissa Bibliothecarum aliquot Europaearum, tam publicarum quam privatarum; ex quibus, quid deinceps etiam praestari possit ab aliis, lucenter monstratur. Scriptum, Quod Theologorum, Iurisconsultorum, Medicorum, et philosophorum accomodatum est Studiis* (Heidelbergae, Typis et Impensis Adriani Wyngaerdeni, 1658).

the Old Testament Scriptures he knows the Peshiṭta and one translated from the LXX. He also mentions a "versio Maronita Syro-Arabica." He knows his New Testament from the predictable editions.[79] Of Bible commentaries he knows of the *Hexaemeron* of James of Edessa which he found in a manuscript in Leiden. He knows of commentaries by James the Syrian (Bar Salibi) edited by his friend Dudley Loftus; commentaries by Ephrem, James of Nisibis, a certain Denys, Severus of Antioch and Išoʿdad of Merv. Amongst *didactica* he counts theological works of Ephrem (known from the manuscripts at Leiden and those belonging to Ussher); the *De Paradiso* of Moses Bar-Kepha and the *Treatise* of Severus of Antioch against John Grammaticus and other works published with these by Masius. As history he mentions a *Chronicon Syro-Arabicum* of Barhebraeus. Describing the Syrians enthusiasm for liturgy he mentions a *Liturgical Thesaurus* made by Moses of Mardin in 1556 (and in Hottinger's day in the library at Saint-Gall); the liturgical works in Morin's *Commentarius*; the commentary on Pseudo-Dionysus by John of Dara; the baptismal and eucharistic liturgies published by Guy Lefèvre de La Boderie and another writing on baptism by James of Edessa of which a manuscript was in the library in Tübingen. Amongst the philosophical works he mentions the *Book of Splendours*, which Masius mentioned in his *Syrorum peculium*, and a grammar of Mar Gregorius (not apparently consciously linked with Barhebraeus). *Systema philosophica* has a sole mention of Mar Isaac, and letters comprise only those exchanged between Moses of Mardin and Masius. Finally, there is mention of the dictionary of Bar Bahlul seen in England in a manuscript that came from Thomas Erpenius and the *Lexicon* of Bar Ali (copied probably from a manuscript of Scaliger: he possessed the text until the letter *nun*) and an *Etymologicum Syrum*. The exposé is rounded off by some of the dedication of Bar Ali's *Lexicon* chosen to give an example of the scholarly and classical style of Syriac. This harvest Hottinger found dispiriting. The period had been good for language studies and bible editions but not so for literature. In the dedication of the *Promptuarium* to Jean Maurice de Nassau he expressed his fears that Oriental studies had fallen into decline in the middle of the seventeenth century and appears anxious for the preservation of the humanists' legacy.

79. For early modern printed editions of the Peshiṭta New Testament, see Wilkinson 2017.

Conclusion

The linguistic notions and convictions we have identified and exemplified which inhibited the early development of a distinct identity for Syriac did not preclude considerable intellectual progress, and the achievements of the best scholars remain useful today. But Syriac was also received within the context of less familiar mystical or esoteric notions where it was able to stimulate the development of less well-known syntheses of significant imaginative and cultural value. The history of Syriac studies therefore embraces not merely a whiggish account of philological progress, but also a recognition of the considerable diversity of notions mobilized in the past in giving an account of the language.

Works mentioned (before 1700) in an approximately chronological order

1506 Johannes Reuchlin, *De Rudimentis hebraicis libri III* (Phorcae; reprint Georg Olms Verlag, 1974).

1527 Sebastian Münster, [*Diqduq də Lishon ʿAramî ʿô HaCCasd'ah*] *Chaldaica grammatica* (Basileae, Froben).

1531 Matthäus Aurogallus, *Grammatica Hebraeae Chaldaeaeque linguae a Matthaeo Aurogallo in lucem edita, pluribusque in locis ab autore emendata et aucta* (Vitebergae, in aedibus Josephi Clugi; Basileae, apud Henricum Petrum, 1539).

1531 Id., *Grammatica Rabbi Mosche Kimhi* (Basileae, Froben)

1538 Guillaume Postel, *Linguarum duodecim characteribus differentium alphabetum...* (Parisiis, Apud Dionysium Lescuier exc. P. Vidovaeus).

1538 Id., *De originibus seu de hebraicae linguae et gentis antiquitate* (Parisiis, Apud Dionysium Lescuier exc. P. Vidovaeus).

1539 Teseo degli Albonesi Ambrogio, *Introductio in Chaldaicam linguam, Syriacam* etc. (Papiae, exc. Ioan Maria Simoneta).

1548 Theodor Bibliander, *De ratione communi omnium linguarum et literarum commentarius* (Tiguri, apud Christoph Frosch).

1551 Jean Mercier, *Chaldaea translatio Haggaei prophetae, recens Latinitate donata, cum scholiis haud infrugiferis per Iohannem Mercerum* (Parisiis, apud Martinum Iuvenem).

1555 Johann Albrecht Widmanstetter, *Liber sacrosancti Evangelii de Jesu Christo Domino...* (Viennae, exc. M. Cymbermann).

1556 Id., *Syriacae Linguae... Principia Elementa* (Viennae, exc. M. Cymbermann).

1559 Jean Mercier, *Chaldaea Ionathae in sex prophetas interpretatio* (Parisiis, apud Carolum Stephanum).

1560 Id., *Tabulae in grammaticen linguae Chaldaeae quae Syriaca dicitur* (Parisiis, apud Giul. Morelium).

1569 Andreas Maes, *De Paradiso commentarius scriptus a Mose Bar-Cepha* (Antverpiae, Ex officina Christophori Plantini).

1569 Immanuel Tremellius, *Testamentum Novum, est autem interpretatio Syriaca Novi Testamenti...* (Coloniae Allobrogum, excudebat Henr. Stephanus).

1572 Guy Lefèvre de La Boderie, *Dictionarium syro-chaldaicum* (Antverpiae, Ex officina Christophori Plantini).

1572 Id., *D. Severi Alexandrini quondam Patriarchae de ritibus baptismi, et sacrae synaxis apud Syros Christianos receptis liber...* (Antverpiae, Ex officina Christophori Plantini).

1573 Andreas Maes, *Syrorum peculium* (Antverpiae, Ex officina Christophori Plantini).

1573 Id., *Grammatica linguae Syricae* (Antverpiae, Ex officina Christophori Plantini).

1574 Id., *Josuae Imperatoris Historia, illustrata atque explicata...* (Antverpiae, Ex officina Christophori Plantini).

1574 Bonauentura Cornelius Bertram, *Comparatio grammaticae Hebraeae et Aramicae atque adeo dialectorum Aramicarum inter se: concinnata ex Hebraicis Antonii Cavellarij praeceptionibus: Aramicisque doctorum aliorum observationibus...* (Geneva, Apud Eustathium Vignon).

1581 Anonymous (Tremellius?), *Specularis dialogus* (Neapoli).

1594 Casper Waser, *Institutio linguae Syriae ex optimis quibusque apud Syros scriptoribus, in primis Andrea Masio collecta...* (Lugdunum Batavorum, Ex officina Plantiniana, Apud F. Raphelengium).

1596 Giwargis ʿAmīra, *Grammatica Syriaca sive Chaldaica... in septem libros divisa* (Romae, In Typographia Linguarum Externarum, apud Jacobum Lunam).

1599 Elias Hutter, *Sanctus Matthaeus, Syriace, Ebraice, Graece, Latine...* (Norimbergae, Philipp Alexander Dietrich).

1599-1600 Id., *Novum Testamentum D[omi]ni N[ost]ri Jesu Christi, Syriacè, Ebraicè, Græcè, Latinè, Germanicè, Bohemicè, Italicè, Hispanicè, Gallicè, Anglicè, Danicè, Polonicè* (2 vol., Norimbergae, Philipp Alexander Dietrich).

1600 Id., *Sanctus Marcus, Syriace...* (Norimbergae, Philipp Alexander Dietrich).

1602 Id., *Offentlich Außschreiben an allgemeine Christliche Obrigkeit...* (Norimbergae, Philipp Alexander Dietrich).

1616 John Gaspar Myricaeus, *Prima elementa linguae Syriacae Iesu-Christo Vernaculae...* (Coloniae Allobrogum, Typis Petri de la Rouiere; 1618 or 1622 for 2nd ed.).

1619 Id., *Grammaticae Syro-Chaldaeae libri duo, quorum primus voces simplice; secundus vero conjunctas considerat; interseritur sparsim Rabbinico-talmudicae dialecti variatio* (ܟܬܒ, Ex typographeia Syra Petri de la Rouiere).

1619 Caspar Waser, *Grammatica Syra duobus libris methodice explicata. Editio posterior, priori ita emendata & locupletior, ut nova videri possit* (Leidae, Typis Raphelengianis).

1628 Louis De Dieu, *Dikduk leshonot ha-kedem shel Ibrim we-Casdim wa-Aramim... id est Grammatica linguarum orientalium Hebraeorum, Chaldaeorum et Syrorum inter se collatarum...* (Lugduni Batavorum, Ex Officina Elseviriana. Also the same, ex recensione David Clodii, J. D. Zunnerus, Francofurti ad Moenum, 1683).

1636 Tommaso Obicini da Novara, *Thesaurus Arabico-Syro-Latinus R. P. F. Thomae à Nouaria Ord. Minorum, theologi, ac linguarum orientalium in Collegio S. Petri Montis Aurei, de mandato Sacrae Congregationis Fide propagandae, magistri* (Romae, Typis Sac. Congregationis de Propag. Fide).

1648 Christian Ravis, *A Generall Grammer for the Ebrew, Samaritan, Calde, Syriac, Arabic, and Ethiopic Tongue published with:*

1648 Id., *A Discourse of the Orientall tongues viz. Ebrew, Samaritan, Calde, Syriac, Arabic and Ethiopic. Together with a generall grammer for the said tongues. Whereunto is added the Synonimas of the Hebrew tongue* (London, printed by W. Wilson, for T. Jackson).

1653 Abraham Ecchellensis, *Hebediesu metropolita Sobiensis, Tractatus continens catalogum librorum Chaldaeorum tam ecclesiaticorum quam profanorum cum versione et notis* (Romae, Typis Sacrae Congregationis de Propaganda Fide).

1655 Abraham Ecchellensis, Leone Allacci, Barthold Nihus, *Concordia nationum Christianarum per Asiam, Africam, et Europam, in fidei Catholicae dogmatibus: apud borealis Europae Protestantes deferi contra fas pronuper coeptis indicata* (Moguntiæ, Typis Nicolai Heyllii).

1654-1657 Brian Walton, *Biblia sacra polyglotta...* (Londini, Imprimebat Thomas Roycroft).

1658 Johannes Henricus Hottinger, *Promptuarium sive Bibliotheca orientalis, exhibens catalogum, sive, centurias aliquot... Scriptum, Quod Theologorum, Iurisconsultorum, medicorum, et philosophorum accomodatum est studiis* (Heidelbergae, typis & impensis Adriani Wingaerden...).

1669 Edmund Castell, *Lexicon Heptaglotton Hebraicum, Chaldaicum, Syriacum, Samaritanum, Aethiopicum, Arabicum, et Persicum...* (Londini, Imprimebat Thomas Roycroft).

1677–1678, 1684 Christian Knorr von Rosenroth, *Kabbala Denudata, sive Doctrina Hebraeorum transcendentalis et metaphysica atque theologia* (First two volumes, Sulzbaci, Typis Abrahami Lichtenthaleri, 1677-1678; two further volumes, Francofurti, Zunnerus, 1684).

1684 Id., *dytyq' ḥdt' Novum Domini Nostri Iesu Christi Testamentum Syriace* (Sulzbaci, Holst).

1684 Id., *Adumbratio kabbalae christianae* (Francofurti ad Moenum, sumtu Johannis Davidis Zunneri).

1689 Id., *Historiae Evangelicae initium secundum quatuor Evangelistas* (without printer's name, np & nd).

1714 Karl Schaff, *Relatio historica ad epistolam Syriacum a Mahathome id est, Magno Thoma Indo, antiquorum Christianorum Syrorum in India Episcopo, ex Chaddenad in Malabaria scriptam, ad Ignatiam Patriarcham Antiochenum: Et ipsa illa Episcopi Indi epistola Syriaca, cum versione Latina; Accessit Epistola Syriaca ad eundem Episcopum, etiam cum Versione Latina. Acurrante Carolo Schaaf...* (Lugdunum Batavorum, Sumptibus editoris & Authoris).

Bibliography of works after 1700

Amirav & Kirn 2011 : Hagit Amirav & Hans-Martin Kirn (eds.), *Theodor Bibliander, De Ratione* etc., Genève.

Arens 1955 : Hans Arens, *Sprachwissenschaft: Der Gang ihrer Entwicklung von der Antike bis zur Gegenwart,* Freiburg – Münich.

Arens 1974 : Hans Arens, "Hutter, Elia", *Neue deutsche Biographie* 10, pp. 103-104.

Assemani 1719-1728 : Joseph Simonius Assemani, *Bibliotheca Orientalis Clementino-Vaticana*, Romae.

Backer 1995 : Wilhelm Bacher, *Die Anfänge der Hebräischen Grammatik*, Leipzig.

Bertheau 1843 : Ernst Bertheau (ed.), *Gregorii Bar Hebraei qui est Abulpharag Grammatica linguae Syriacae in metro Ephraemeo*, Gottingae.

Bohas 2008a : Georges Bohas, "Barhebraeus et la tradition grammaticale syriaque", *Parole de l'Orient* 33, pp. 145-158.

Bohas 2008b : Georges Bohas, "Les *bgdkpt* en syriaque selon Bar Zobî", *Journal of Semitic Studies* 53, 2, pp. 351-353.

Contini 1988 : Riccardo Contini, "Gli inizi della linguistica siriaca nell' Europa rinascimentale", in G. Garbini (ed.), *Giorgio Levi della Vida nel centenario della nascita 1886-1967* (Studi Semitici NS 4), Roma, pp. 25-40.

CROSSLEY 1847 : James CROSSLEY (ed.), *The Diary and Correspondence of Dr John Worthington. 1*, Manchester.

FARINA *forthcoming* : Margherita FARINA, "Amira's Grammatica Syriaca: Genesis, Structure and Perspectives", in *Acts of the Worskshop Typographia Lingarum Externarum: The Medici Press: Knowledge and Cultural Transfer around 1600, Florence 11-12 January 2018*.

DE GOEJE 1873 : Michael Jan DE GOEJE, *Catalogus codicum orientalium Bibliothecae Academiae Lugduno-Batavae. 5*, Lugduni Batavorum.

GEMAYEL 1984 : Naṣir GEMAYEL, *Les échanges culturels entre les maronites et l'Europe : du Collège maronite de Rome (1584) au Collège de ʿAya Warka (1789)*, Beyrouth.

GIRARD 2010 : Aurélien GIRARD, "Des manuels de langue entre mission et érudition au XVII^e siècle : les grammaires de l'arabe des *Caracciolini*", in I. Fosi & G. Pizzorusso (eds.), *L'Ordine Chierici Regolari Minori (Caracciolini)*, Napoli (Studi medievali e moderni 14, 1) pp. 279-295.

GIRARD 2013 : Aurélien Girard, "Entre croisade et politique culturelle au Levant : Rome et l'Union des chrétiens syriens (première moitié du XVII^e siècle)", in M. A. Visceglia (ed.), *Papato e politica internazionale nella prima età moderna*, Roma, pp. 419-437.

GOEING 2008 : Anja-Silvia GOEING, "Establishing Modes of Learning: Old and New Hebrew Grammars in the 16th century", in E. Campi (ed.), *Scholarly Knowledge: Textbooks in Early Modern Europe*, Genève, pp. 157-182.

HEYBERGER 2010 : Bernard HEYBERGER, "Abraham Ecchellensis dans la République des Lettres", in B. Heyberger (ed.), *Orientalisme, science et controverse : Abraham Ecchellensis (1605-1664)*, Turnhout, pp. 9-51.

HOFFMANN 1827 : Andeas Theophilus HOFFMANN, *Grammaticae Syriacae Libri III*, Halae.

HUSS 2006 : Boaz HUSS, "The Text and Context of the 1684 Sulzbach Edition of the *Zohar*", in C. Goodblatt, H. T. Kreisel (eds.), *Tradition, Heterodoxy, and Religious Culture: Judaism and Christianity in the Early Modern Period*, Beersheva, pp. 117-138.

JONES 1994 : Robert JONES, "The Medici Oriental Press (Rome 1584-1614) and the Impact of its Arabic Publications on Northern Europe", in G. A. Russell (ed.), *The "Arabick", interest of the Natural Philosophers in Seventeenth Century England*, Leiden, pp. 88-108.

KAUFHOLD 2010 : Hubert KAUFHOLD, "Abraham Ecchellensis et le Catalogue des Livres de ʿAbdisho' Bar Brika", in B. Heyberger (ed.), *Orientalisme, science et controverse : Abraham Ecchellensis (1605-1664)*, Turnhout, pp. 119-133.

LIEBES 2006 : Yehuda LIEBES, "Hebrew and Aramaic as Languages of the Zohar", *Aramaic Studies* 4, pp. 35-52.

MARTIN 1872 : Jean-Pierre Paulin MARTIN (ed.) *Œuvres grammaticales d'Abou'lfaradj dit Bar Hebreus*, Paris.

MARTIN 1876 : Jean-Pierre Paulin MARTIN, "Le Traité de Bar-Zuʿbi sur l'accentuation", in *Congrès international des orientalistes : compte-rendu de la première session*, Paris (published separately in 1877).

MERX 1867 : Adalbertus MERX, *Grammatica Syriaca quam post opus Hoffmanni refecit Adalbertus Merx Particula Prima*, Halis.

MOBERG 1907-1913 : Axel MOBERG, *Buch der Strahlen: Die grössere Grammatik des Barhebräus: Übersetzung nach einem kritisch berichtigten Texte, mit Textkritischem Apparat und einem Anhang, zur Terminologie*, Leipzig.

MOBERG 1909 : Axel MOBERG, "Die syrische Grammatik des Johannes Esṭōnājā", *Le Monde oriental* 3, 1, pp. 24-33.

MOBERG 1922 : Axel MOBERG, *Le Livre des Splendeurs : la grande grammaire de Grégoire Barhebraeus : texte syriaque édité d'après les manuscrits avec une introduction et des notes*, Lund (Acta Regiae Societatis Humaniorum Litterarum Lundensis 4).

MOPSIK 2006 : Charles MOPSIK, "Late Judeo-Aramaic: The Language of Theosophic Kabbalah", *Aramaic Studies* 4, pp. 21-33.

MURAOKA 1987 : Takamitsu MURAOKA, *Classical Syriac for Hebraists*, Wiesbaden.

NESTLE 1904 : Eberhard NESTLE, "Aus einem sprachwissenschaftlichen Werk von 1539", *Zeitschrift der deutschen morgenländische Gesellschaft* 58, pp. 601-616.

NORRIS 1994 : Harry NORRIS, "Edmund Castell (1606-86) and his Lexicon Heptaglotton (1669)", in G. A. Russell (ed.), *The "Arabick", interest of the Natural Philosophers in Seventeenth Century England*, Leiden, pp. 70-87.

OLEANDER 1997 : Maurice OLEANDER, "From the Language of Adam to the Pluralism of Babel", *Mediterranean Historical Review* 12, 2, pp. 51-59.

RAPHAEL 1950 : Pierre RAPHAEL, *Le rôle du Collège maronite romain dans l'orientalisme aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Beyrouth.

RAPOPORT-ALBERT & KWASMAN 2006 : Ada RAPOPORT-ALBERT & Theodore KWASMAN, "Late Aramaic: The Literary and Linguistic Context of the Zohar", *Aramaic Studies* 4, pp. 5-19.

RESKE 2007 : Christoph Reske, *Die Buchdrucker des 16. und 17. Jahrhunderts im deutschen Sprachgebiet*, Wiesbaden.

SALMON 1985 : Vivian SALMON, "The Study of Foreign Languages in Seventeenth-Century England", *Histoire, épistémologie, langage* 7, 2, pp. 45-70.

SOULIÉ 1982 : Marguerite SOULIÉ, "L'apprentissage de l'hébreu d'après les paradigmes latins", *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance* 15, pp. 109-116.

SPORHAN-KREMPEL & WOHNHASS 1986 : Lore Sporhan-KREMPEL & Theodor WOHNHASS, "Elias Hutter in Nuremburg und seine Biblia in etlichen Sprachen", *Archiv für Geschichte des Buckwesens* 27, pp. 157-162.

STROHMEYER 1999-2000 : Virgil STROHMEYER, "Ambrogio Teseo's Intentions for the Learner: The Aesthetic and Epistemology entailed in the Presentation of Multilingual Exercises", *Iran & the Caucasus* 3, 4, pp. 183-192.

TOOMER 1996 : Gerald J. TOOMER, *Eastern Wisedome and Learning: The Study of Arabic in Seventeenth-Century England*, Oxford.

TOOMER 2004 : Gerald J. TOOMER, "Ravis, Christian (1613-1677)", *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford.

VAN ROEY 1988 : Albert VAN ROEY, *Les études syriaques de 1538 à 1658*, Louvain.

VERBURG 1998 : Pieter Adrianus VERBURG, *Language and its Functions: A Historico-Critical Study of Views Concerning the Functions of Language from the Pre-Humanistic Philology of Orleans to the Rationalistic Philology of Bopp,* Amsterdam.

VIDRO, ZWEIP & OLSZOWY-SCHLANGER 2014 : Nadia I. VIDRO, Irene E. ZWEIP & Judith OLSZOWY-SCHLANGER (eds.), *A Universal Art: Hebrew Grammar across Disciplines and Faiths*, Leiden.

VILENO & WILKINSON 2018 : Anna-M. VILENO & Robert J. WILKINSON, "Die Peshitta von 1684 in Kontext des Werkes von Christian Knorr von Rosenroth als Beitrag zu einem 'kabbalistischen Christentums'", *Morgen-Glantz: Zeitschrift der Christian-Knorr-von-Rosenroth-Gesellschaft* 28, pp. 201-230.

WEISS 2013a : Judith WEISS, *Guillaume Postel's First Latin Translation and Commentary of the Zohar*, 2 vol., PhD dissertation, Ben Gurion University of the Negev, Beersheva.

WEISS 2013b : Judith WEISS, "The Quality of Guillaume Postel's Zohar Latin Translation (1547-1553)", *Accademia : revue de la Société Marsile Ficin* 15, pp. 63-82.

WILKINSON 2007a : Robert J. WILKINSON, *Orientalism, Aramaic and Kabbalah in the Catholic Reformation The First Printing of the Syriac New Testament*, Leiden.

WILKINSON 2007b : Robert J. WILKINSON, *The Kabbalistic Scholars of the Antwerp Polyglot Bible*, Leiden.

WILKINSON 2007c : Robert J. WILKINSON, "Immanuel Tremellius' 1569 Edition of the Syriac New Testament", *Journal of Ecclesiastical History* 58, 1, pp. 9-25.

WILKINSON 2012 : Robert J. WILKINSON "Syriac Studies in Rome in the Second Half of the Sixteenth Century", *Journal of Late Antique Religion and Culture* 6, pp. 55-74.

WILKINSON 2016 : Robert J. WILKINSON, "Constructing Syriac in Latin: Establishing the Identity of Syriac in the West over a Century and a Half (c. 1550-c. 1700): An Account of Grammatical and Extra-Linguistic Determinants", *BABELAO* 5, pp. 169-283.

WILKINSON 2017 : Robert J. WILKINSON "Les éditions imprimées de la Peshitta syriaque du Nouveau Testament", in J. C. Haelewyck (ed.), *Le Nouveau Testament en syriaque*, Paris (Études syriaques 14), pp. 269-289.

ZWIEP 1996 : Irene E. ZWIEP, "The Hebrew Linguistic Tradition of the Middle Ages", *Histoire, épistémologie, langage* 18, 1, pp. 41-61.

Remarques conclusives

Riccardo Contini
Université de Naples « L'Orientale »

On m'a fait l'honneur de me confier la tâche très difficile de tirer des conclusions provisoires sur les travaux de la table ronde sur « Les auteurs syriaques et leur langue » : tâche difficile surtout en raison de la grande richesse de cette journée d'études, qui a même dépassé les attentes, pourtant considérables à la lumière des résultats très solides des quatorze tables rondes précédentes organisées par la Société d'études syriaques.

On peut bien dire que les relations des Syriaques avec leur langue, et plus généralement, leurs réflexions en matière de langage, ont été envisagées ici dans la multiplicité de leurs aspects ainsi que de leurs enjeux, ce qui fait du présent volume un complément incontournable du livre classique d'Adalbert Merx *Historia artis grammaticae apud Syros* (1889). Parmi les thèmes traités ici *ex professo* on mentionnera donc le rôle identitaire de leur langue pour les communautés de tradition syriaque du début jusqu'au présent ; les sources grecques de la littérature grammaticale syriaque (à partir de l'adaptation au VI^e^ siècle de la *Techn*è *grammatik*è du Ps.-Denys le Thrace) ; l'étroite imbrication de la logique et de la grammaire dans les institutions scolaires supérieures de l'Antiquité tardive, grecques comme syriaques (illustrée par le cas emblématique de la tradition syriaque du *Peri hermeneias* d'Aristote) ; l'emploi de textes gnomologiques et éthiques dans l'enseignement de la rhétorique ainsi que de la grammaire dans la formation des intellectuels syriaques ; l'organisation des savoirs – y compris ceux qui relèvent des sciences du langage – dans les écoles syro-orientales des VII^e^-VIII^e^ siècles ; le contexte gréco-romain dans lequel s'est développée la langue syriaque ; les théories grammaticales des deux savants de la tradition syro-occidentale qui ont donné la contribution la plus importante aux études linguistiques, Jacques d'Édesse et Barhebraeus ; l'histoire de l'étude linguistique du syriaque – dont la définition s'est longtemps avérée très problématique – en Europe aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles. À ce tableau riche et articulé, abordé par les intervenants à la table ronde s'ajoute, de façon

Les auteurs syriaques et leur langue, M. Farina (éd.), Paris, 2018 (Études syriaques 15), p. 237-241.

très appropriée, une inestimable liste préliminaire des manuscrits de grammaires et lexiques syriaques procurée par Margherita Farina.

Malheureusement, un petit problème de santé m'empêche de développer complètement l'exposition des *desiderata* que je crois avoir identifiés comme pistes de recherches qui s'imposent pour l'avenir dans le domaine des rapports des Syriaques avec leur langue : je vais donc me borner dans la suite à en présenter une énumération, quasiment *per saturam*.

1. **Sources et bibliographie** : il paraît essentiel de compléter dans les années prochaines la précieuse liste des témoins manuscrits des œuvres grammaticales et lexicologiques syriaques dressée par M^me^ Farina, en y intégrant si possible d'autres œuvres en *garšūnī*, ou en tout cas en arabe chrétien, telles la *Grammaire syriaque* de Josephus Simonius Assemani, qui ouvre la liste. Il faudrait aussi y joindre une bibliographie plus complète de celles dont on dispose à présent pour la littérature secondaire sur les sciences du langage syriaques : l'auteur de ces lignes y travaille avec une application assez irrégulière depuis des années. Les bibliographies recueillies dans ce volume représentent une importante contribution dans cette direction.

2. **Édition des textes** : plusieurs écrits dans la liste précitée de Margherita Farina attendent encore leur *editio princeps* intégrale (par exemple, les deux grammaires, la majeure en prose et la mineure en vers, de Yoḥannan bar Zoʿbi) ou bien ont été publiés dans des éditions qui nécessitent désormais une réfection plus ou moins radicale (c'est le cas des œuvres de Jacques d'Édesse et de Barhebraeus commentées lors de cette table ronde) : on ne pourrait pas trouver pour cette tâche de spécialistes plus qualifiés que Georges Bohas et Margherita Farina, respectivement, qui se sont engagés depuis des années dans l'étude de ces auteurs (cf. p. ex. Bohas 2005, Farina 2017).

3. **Lexicologie et lexicographie** : si, après avoir bénéficié de tant de largesses, on poussait la désobligeance jusqu'à en vouloir encore davantage, l'on pourrait seulement regretter qu'une présentation *ex professo* n'ait pas été consacrée en cette journée d'études à la lexicographie**,** un sous-secteur crucial des sciences du langage des syriaques, dans lequel pourtant les dernières années ont marqué des progrès significatifs, en particulier grâce aux recherches de Claudio Balzaretti, d'Alison Salvesen et d'Aaron Butts. Comme les questions lexicales se trouvent évidemment en vedette quand on s'occupe du fonctionnement concret de l'activité textuelle des Syriaques et de leurs écoles (traductions, exégèse, discussions de

terminologie philosophique ou théologique), je me permets de suggérer que ce riche complexe thématique – sous le signe d'une attention, bien entendu multidisciplinaire et polyphonique, au vocabulaire – puisse faire l'objet d'une prochaine journée d'études des syriacisants parisiens. Un apport capital viendra sans doute par l'histoire de la lexicographie du syriaque annoncée par David Taylor.

4. **Terminologie technique** : toujours à propos de vocabulaire, on devrait se pencher aussi sur la terminologie linguistique syriaque *lato sensu* : comme on le sait très bien, le répertoire métalinguistique fourni en 1913 par Axel Moberg en appendice à sa traduction de la grande grammaire de Barhebraeus nécessite désormais une mise à jour, qui devrait intégrer aussi les données des précieux outils élaborés dans les dernières années par John Watt et par Daniel King pour la terminologie syriaque de la rhétorique et de la logique aristotélicienne, respectivement. On peut attendre des contributions importantes dans ce domaine des recherches couramment menées par Daniel King et par notre doctorante Mara Nicosia.

5. **Massore** : la tradition orthoépique syriaque, développée avec des différences remarquables par les écoles occidentale et orientale, vient d'être remise d'actualité tout récemment par les efforts de George Kiraz (2012 et 2015) en ce qui concerne la première, tandis que la seconde a été l'objet des savantes études de J. F. Coakley (2011 et 2012) : une nouvelle édition des traités massorétiques syriaques est aussi un *desideratum* urgent.

6. **Tradition de prononciation du syriaque** : en connexion avec la littérature orthoépique syriaque, il faudrait prendre en compte aussi les différentes traditions de prononciation de la langue cultivées par les communautés des syriaques d'aujourd'hui. Dans les dernières années on a décrit le cas des syro-orthodoxes (Forkel 1995) et des chaldéens (Hoberman 1997).

7. **Information dialectologique** : surtout dans les écrits lexicologiques (cf. Duval 1888-1991, p. xxiv-xxv), mais aussi dans la littérature exégétique, on peut glaner des renseignements sur les parlers araméens qui entretenaient un rapport de diglossie avec la langue littéraire syriaque : c'est un sujet qui mérite une enquête ponctuelle et systématique.

8. **Assertions sur la langue syriaque dans la littérature exégétique** : l'auteur de ces lignes a essayé de montrer, à propos de Išōʿdad de Merw (2015), l'intérêt qu'il y aurait à soumettre à un examen systématique

la littérature syriaque d'exégèse biblique pour en relever les propos de pertinence linguistique : cette ligne de recherche a déjà donné des résultats très significatifs pour la tradition juive.

9. **Revendication des qualités du syriaque dans la littérature apologétique** contre les prétentions en faveur de l'arabe, surtout à l'époque abbasside : la pièce la plus célèbre de cette catégorie est due à Élie de Nisibe (éd. SAMIR 1991-1992), mais il faudrait passer en revue tout ce genre qui exprime dans un style polémique cultivé l'assertion identitaire de la langue de culture des syriaques, soit en syriaque, soit en arabe chrétien.

10. **Grammaticographie des syriaques contemporains** : une dernière dimension reste encore à intégrer à cette liste, c'est-à-dire l'activité – assez vitale en divers pays européens (surtout en cette phase historique qui voit des vents de guerre agiter tout le Proche-Orient) – de description orthoépique, grammaticale et lexicographique du syriaque poursuivie par nombre de membres des différentes Églises syriaques. Il serait non seulement intéressant, mais très utile pour nous de comprendre quels secteurs, quelles pratiques d'analyse et quels auteurs de la tradition linguistique syriaque sont actuellement les plus influents pour ses héritiers, et de voir en particulier s'ils sont à présent en train d'accepter de diriger leur attention aussi sur les variétés parlées de l'araméen : après tout, Barhebraeus n'hésitait pas à y faire allusion selon les exigences de son discours grammatical.

Comme on le voit, il nous reste de nombreux sujets de recherche à engager dans les années à venir : on peut formuler le vœu que les membres de la Société d'études syriaques et les nombreux jeunes chercheurs qui ont assisté à cette table ronde veuillent y trouver l'inspiration pour contribuer à un ou plusieurs des noyaux thématiques qui ont été indiqués ici très brièvement.

Bibliographie

BALZARETTI 1997 : Claudio BALZARETTI, « Ancient Treatises on Syriac Homonyms », *Oriens Christianus* 81, p. 73-81.

BOHAS 2005 : Georges BOHAS, *Les* bgdkpt *en syriaque selon Bar Zoʿbî*, Toulouse.

BUTTS 2009 : Aaron M. BUTTS, « The Biography of the Lexicographer Ishoʿ bar ʿAli (ʿĪsā b. ʿAlī) », *Oriens Christianus* 93, p. 59-70.

COAKLEY 2011 : James F. COAKLEY, « When were the Five Greek Vowel-signs Introduced into Syriac Writing? », *Journal of Semitic Studies* 56, p. 307-325.

COAKLEY 2012 : James F. COAKLEY, « An Early Syriac Question Mark », *Aramaic Studies* 10, p. 193-213.

CONTINI 2015 : Riccardo CONTINI, « Aspects of Linguistic thought in the Syriac Exegetical Tradition », dans M. Doerfler *et al.* (éds), *Syriac Encounters: Papers from the Sixth North American Syriac Symposium, Duke University, 26-29 June 2011*, Leuven etc. (Eastern Christian Studies 20), p. 91-117.

DUVAL 1888-1901 : Rubens DUVAL (éd.), *Lexicon Syriacum auctore Hassano bar Bahlule*, Parisiis.

FARINA 2017 : Margherita FARINA, « The Syro-Arabic Glosses to Barhebraeus' *Metrical grammar* », dans P. Molinelli (éd.), *Language and Identity in Multilingual Mediterranean Settings: Challenges for Historical Sociolinguistic*, Berlin – Boston (Trends in Linguistics 310), p. 157-170.

FORKL 1995 : Fritz FORKEL, *Die heutige traditionelle Aussprache des klassischen Westsyrisch bei den syrisch-orthodoxen Christen in Turʿ Abdin und in Syria*, Bad Homberg.

HOBERMAN 1997 : Robert D. HOBERMAN, « The Modern Chaldean Pronunciation of Classical Syriac », dans A. Afsaruddin & A. H. M. Zahniser (éds), *Humanism, Culture and Language in the Near East: Studies in Honor of Georg Krotkoff*, Winona Lake, p. 253-265.

KING 2011 : Daniel KING, « The Genesis and Development of a Logical Lexicon in the Syriac Tradition », dans J. Lössl & J. W. Watt (éds), *Interpreting the Bible and Aristotle in Late Antiquity: The Alexandrian Commentary Tradition between Rome and Baghdad*, Farham – Burlington VT, p. 225-237.

KIRAZ 2012 : George KIRAZ, Tūrrāṣ mamllā*: A Grammar of the Syriac Language. 1, Orthography*, Piscataway NJ.

KIRAZ 2015 : George KIRAZ, *The Syriac Dot: A Short History*, Piscataway NJ.

MERX 1889 : Adalbert MERX, *Historia artis grammaticae apud Syros*, Leipzig (Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes 9, 2).

MOBERG 1907-1913 : Axel MOBERG (éd.), *Buch der Strahlen: Die grössere Grammatik des Barhebräus*, I-II, Leipzig.

SALVESEN 2006 : Alison SALVESEN, « Obscure Words in the Peshitta of Samuel, according to Theodore bar Koni », dans B. ter Haar Romeny (éd.), *The Peshitta: Its Use in Literature and Liturgy*, Leiden – Boston (Monographs of the Peshitta Institute 15), p. 339-349.

SAMIR 1991-1992 : Samir Khalil SAMIR, « Langue arabe, logique et théologie chez Élie de Nisibe », *Mélanges de l'Université Saint-Joseph* 52, p. 229-367.

TAYLOR 2011 : David G. K. TAYLOR, « Syriac Lexicography », dans *GEDSH*, p. 391-393.

WATT 2005 : John W. WATT (éd.), *Aristotelian Rhetoric in Syriac: Barhebraeus,* Butyrum Sapientiae*, Book of Rhetoric*, Leiden – Boston (Aristoteles Semitico-Latinus 18).

Manuscrits de grammaires et lexiques syriaques

Margherita Farina
CNRS UMR 7597

Cette liste préliminaire présente les résultats d'un recensement des manuscrits grammaticaux et lexicaux syriaques que j'ai mené dans le cadre d'une Marie Sklodovska-Curie Individual Fellowship (g.a. n° 701797) de deux ans (2016-2018) au CNRS (UMR 8167). Le but en est de fournir une base d'information pour des travaux de recherche ou d'édition des œuvres linguistiques syriaques. Une partie des données dérive de l'observation directe des manuscrits (ou de leurs reproductions numériques), tandis que d'autres sont tirés des catalogues existants. Bien évidemment, la liste est susceptible d'être enrichie par l'exploration d'autres collections de manuscrits syriaques qui n'ont pas pu être prises en compte dans l'espace des deux ans, mais qui feront l'objet de recherches à venir.

NB : DVA : *De vocibus aequivocis*, traité sur les homonymes.

Les auteurs syriaques et leur langue, M. Farina (éd.), Paris, 2018 (Études syriaques 15), p. 243-254.

Auteur	Titre	Manuscrits	Éditions
Assemani, Josephus Simonius	Grammaire syriaque en garšūnī	**BAV** Vat. sir. 389	
ʿAmīra, Ǧirgīs (XVI^e^-XVII^e^ siècle)	*Grammatica Syriaca*	**BML** Or. 458	ʿAMĪRA 1596
ʿAbdīšōʿ de Gazarta (XVI^e^ siècle)	DVA[1]	**BAV** Vat. sir. 419 ; **BL** India Office 9 ; **SzB** Sachau 5 ; **Mosul** 110	
Bar ʿAli, Išoʿ (IX^e^ siècle)	Lexique	**BAV** Barb. or. 121 ; Vat. sir. 194 ; Vat. sir. 217 ; Vat. sir. 226 ; Vat. sir. 391 ; Vat. sir. 417 (?) ; **BnF** Syr. 252 ; Syr. 253 ; Syr. 254 ; Syr. 255 ; Syr. 299 ; **SzB** Ms. orient. ff. 545, 546 ; Sachau 325 ; Sachau 324 ; **BL** Or. 2315 ; **Bod** Hunt. 25 ; Hunt. 163 ; Poc. 167 ; Marsh. 172 ; Marsh. 271 ; **MC** Ming. 474 ; **UL** Or. 213 ; Acad. 219 ; **CFMM** (HMML) 466 ; 469	GOTTHEIL 1908-1928
Bar Bahlūl, Hasan (X^e^ siècle)	Lexique	**BAV** Vat. sir. 557 ; Vat. sir. 601-602 ; **BML** Or. 2-3 ; **BnF** Syr. 318 ; **SzB** Ms. orient. ff. 542-544, 546 ; Sachau 212-213 ; **BDMG** Syr. 1 ; Syr. 2 ; **BL** Or. 4406 ; **Bod** Hunt. 157 ; Marsh. 198 ; **Cam** Mm. 4.18 ; Add. 2070 ; Or. 1311 ; **MC** Ming. 249 ; Ming. 396 ; Ming. 571 ; **MBM** (HMML) 152 ; 153 ; **SOOA** (HMML) 2L ; **DIYR** (HMML) 70 ; 176 ; **MGMT** (HMML) 177 ; **SMMJ** 228 ; 229 ; **JRL** Syr. 5 ; **HL** Syr. 54 ; **Mosul** 108	DUVAL 1901
Barhebraeus, Grigorios (XIII^e^ siècle)	*Ktābā d-Ṣemḥē*	**BAV** Vat. sir. 465 ; **BML** Or. 208 ; **BnF** Syr. 259 ; **BnF** syr. 312 ; Syr. 432 ; **SzB** Sacahu 308 ; Petermann II, Nachtrag 23 ; Sachau 307 ; Sachau 173 ; **BL** Add. 7201 Rich ; Add. 7202 Rich (fragm.) ; Or. 3335 ; **Bod** Hunt. 1 ; Poc. 298 ; **Cam** Add. 2010 ; Add. 2011 ; Add. 2076 (fragm.) ; **MC** Ming. 15 ; Ming. 115 ; Ming. 249 ; Ming. 327 ; Ming. 419 ; Ming. 501 (extraits) ; **HL** Syr. 37 ; Syr. 83 ; **TCD** MS 1503 (B. 5. 34) ; MS 1504 (B.5.6 ; H53) ; **SEERI** 18 ; 39 ; **CFMM** 495 (HMML) ; **MGMT** 177 (HMML) ; **DCA** 40 (HMML) ; 42 (HMML) ; **TEH SJ** 00001 (HMML) ; **Mosul** 104 ; 105	MOBERG 1907, 1922

Auteur	Titre	Manuscrits	Éditions
Barhebraeus, Grigorios (XIII^e siècle)	Grammaire métrique	**BAV** Vat. sir. 36 ; Vat. sir. 193 ; Vat. sir. 416 ; Vat. sir. 422 ; Vat. sir. 503 ; Vat. sir. 526 ; Borg. sir. 18 ; Borg. sir. 149 ; **BC** 1984, f. IV, 7 ; 1992, e. V, 7 ; **BML** Or. 136 ; Or. 298 ; Or. 463 (fragm.) ; **BNCF** Cl. III 51 (version garšūnī) ; Cl. III 77 (fragm.) ; **BnF** Syr. 252 ; Syr. 260 ; Syr. 261 ; Syr. 301 ; **SzB** Sachau 29 ; Sachau 183 ; Sachau 115 ; Petermann I, 11 ; Petermann I, 12 ; **Mün** Syr. 1 ; Syr. 2 ; **BL** Add. 7202 Rich ; Arundel Orient 53 ; Add. 10021 ; Add. 25877 ; Add. 21211 ; Add. 21580 ; Or. 4088 ; Or. 8104 ; **Bod** Hunt. 1 ; Poc. 298 ; **Mer** Or. 18 ; **Cam** Add. 2011 ; Add. 2077 (fragm.) ; Or. 1300 ; **MC** Ming. 33 ; Ming. 169 ; Ming. 187 ; Ming. 241 ; Ming. 307 ; Ming. 325 ; Ming. 336 ; Ming. 373 ; Ming. 424 ; Ming. 472 ; Ming. 565 ; **JRL** Syr. 16 ; Syr. 49 ; **UL** Or. 8461 ; **OI** A11999 ; **CFMM** (HMML) 487 ; 495 ; 500 ; 501 ; 503 ; 504 ; 505 ; 506 ; 509 ; 510 ; 514 ; **MBM** (HMML) 141 = Sony 149 ; 144 = Sony 152 ; (HMML) 65 ; **DIYR** (HMML) 370 ; **ASOM** (HMML) 61 ; 77 ; 99 ; **TEH SJ** (HMML) 1	BERTHEAU 1843 MARTIN 1872
	DVA	**BAV** Vat. sir. 36 ; Vat. sir. 193 ; **BML** Or. 298 ; **BNCF** Cl. III 52 (version garšūnī) ; **BNM** Or. 51 (= 194) (avec traduction interlinéaire en garšūnī) ; **BnF** Syr. 252 ; Syr. 260 ; Syr. 261 ; Syr. 301 ; **SzB** Sachau 29 ; Sachau 183 ; Sachau 115 ; Petermann I, 11 ; Petermann I, 19 ; **Mün** Syr. 1 ; Syr. 2 ; **BL** Add. 7202 Rich ; Arundel Orient 53 ; Or. 4088 ; **Cam** Add. 2011 ; **MC** Ming. 187 ; Ming. 241 ; Ming. 307 ; Ming. 325 ; Ming. 336 ; Ming. 373 ; Ming. 424 ; Ming. 472 ; Ming. 565 ; **UL** Or. 8461 ; **CFMM** (HMML) 500 ; 501 ; 503 ; 505 ; 506 ; 509 ; **MBM** (HMML) 141 = Sony 149 ; 144 = Sony 152 ; **DIYR** (HMML) 370 ; **ASOM** (HMML) 77 ; 99 ; **TEH SJ** (HMML) 1	
Dawīd bar Pawlos (VIII^e-IX^e siècle)	Poème sur l'alphabet syriaque	**BnF** Syr. 197 ; **BAV** Vat. sir. 217	GOTTHEIL 1893
	Traité grammatical	**BML** Or. 100 ; **BL** India Office 9 ; **MC** Ming. 420 ; **Mosul** 109 ; 111	GOTTHEIL 1891
	De la division des noms	**SzB** Petermann 9 ; **MC** Ming. 420 ; **BL** India Office 9 ; **Mosul** 111	GOTTHEIL 1891
	De la ponctuation	**BML** Or. 100	
	Des conjonctions	**BML** Or. 100	

Auteur	Titre	Manuscrits	Éditions
Dawīd bar Pawlos (VIII^e-IX^e siècle)	Des lettres interchangeables	**BnF** Syr. 276 ; **MC** Ming. 475 ; **HMML** ZFRN 1987 ; SMMJ 219 ; SMMJ 356	
Élie de Nisibe (XI^e siècle)	*Kitāb al-tarǧumān*	**BAV** Vat. sir. 194 ; Vat. sir. 538 ; Barb. or. 40 ; **BML** Or. 126 ; **SzB** Sachau 105 ; Sachau 122 ; **BL** India Office 9 ; Add. 23 597 ; **Bod** Laud. 25 ; Marsh. 703 ; Marsh. 92 ; Bod. Or. 37 ; Bod. Or. 669 ; Marsh. 528 (10 ff.) ; **MC** Ming. 340 ; Ming. 434 ; Ming. 469 ; **SEERI** 18 (portion) ; **SOAA** (HMML) 123 L ; **CFMM** (HMML) 489 ; 490 ; 492 ; **CCM** (HMML) 23 ; 25 ; 465 ; 466 ; **DCA** (HMML) 61	
	Turāṣ memllā	**BAV** Vat. sir. 194 ; Vat. sir. 410 ; **BML** Or. 100 ; **BnF** Syr. 426 ; **SzB** Sachau 216 ; Sachau 306 ; Ms. or. quart. 876 ; Ms. or. oct. 1313 ; **EABP** Syr. 4 ; **BL** Add. 25 876 ; **Cam** Add. 2013 ; Add. 2819 ; **MC** Ming. 94 ; Ming. 434 ; **CCM** (HMML) 20 (= Diyarbakir 106) ; 21 ; 22 (= Diyarbakir 107) ; **TEH SJ** (HMML) 1 ; **ACK** (HMML) 75 ; **SEERI** 18 ; **Mosul** 106 ; 107 ; 109	GOTTHEIL 1887
	Bref texte grammatical attribué à Élie	**BML** Or. 100	
	Traité des noms	**SEERI** 18	
	DVA	**Cam** Add. 2812 ; **MC** Ming. 434 ; **Sinai** X41N	
Élias de Rabban Hormizd (XIX^e siècle)	Grammaire métrique	**EABP** Syr. 3	
Élias de Tirḥan (XI^e siècle)	Grammaire syriaque	**SzB** Petermann 9	BÄTHGEN 1880
	Traité sur la ponctuation V1	**BL** Add. 25 876 ; Ming. 94	
	Traité sur la ponctuation V2	**SzB** Petermann 9	
Eudochos de Melitène (XII^e siècle)	DVA	**BAV** Vat. sir. 194 ? ; **BML** Or. 441 ; **BnF** Syr. 251 ; Syr. 328 ; Syr. 421 (fragm.) ; **SzB** Sachau 182 ; Sachau 348 ; **BL** Or. 1594 ; **Cam** Dd. 10.9 ; **MC** Ming. 475 ; **CFMM** (HMML) 481 ; 482 ; 510 ; **ASOM** (HMML) 29 ; **ZFRN** (HMML) 192 ; **SMMJ** (HMML) 219 ; 356	

Auteur	Titre	Manuscrits	Éditions
Ǧamīl, Samuel	*Tūraṣ memllā lešānā sūryāyā*	**SzB** Sachau 328 ; Ms. or. oct. 935	
Ḥamīs bar Qardaḥe (XIII^e siècle ?)	Poème sur les lettres de l'alphabet	**BnF** Syr. 369 ; **SzB** Sachau 306 ; Ms. or. oct. 935 ; **CCM** (HMML) 398 (= Diyarbakir 95) ;	
Hunayn ibn Isḥāq (IX^e siècle)	Collection de *scholia*	**BAV** Vat. sir. 573 ; **SzB** Sachau 130 ; **MC** Ming. 420	
	DVA	**BAV** Vat. sir. 573 ; **BL** India Office 9 ; **Cam** Add. 2015 ; **Mosul** 111	
Isaac Sciadrensis (XVII^e siècle)	Grammaire syriaque en latin	**BnF** Syr. 265 ; Syr. 266	SCIADRENSIS 1636
Išoʿ Bar Nūn (IX^e siècle)	DVA	**CCM** (HMML) 381 ; **Mosul** 109	
Ignāṭius bar Wāhib (XIII^e-XIV^e siècle)	Exposé sur l'alphabet syriaque	**ASOM** (HMML) 83 ; **SMMJ** (HMML) 137	
	Grammaire syriaque	**Cam** Add. 2812 (extr.) ; **CCM** (HMML) 381 (fragm.)	
Išoʿyahb bar Malkon : voir Yūseph / Išoʿyahb bar Malkon (XII^e-XIII^e siècle)			
Išoʿyahb bar Mqadam (XV^e siècle)	« Livre de l'introduction » ou « Trésor des questions »	**BAV** Vat. sir. 579 ; **BnF** Syr. 369 ; **MC** Ming. 509 ; **Mosul** 106 ; 107	
Mār Iwānyos (XX^e siècle)	Cours élémentaire de syriaque	**SEERI** 24	
Khader Bar Maqdīšā Hōrmīzd de Mosul (XVIII^e siècle)	Dictionnaire syriaque-arabe	**BnF** Syr. 256	
Rīsī, Sarkīs (XVI^e-XVII^e siècle)	Grammaire syriaque	**BAV** Barb. or. 55	RISI 1635
Rizqallah (?)	*Ktābā d-sūrʿāpā*	**SzB** Petermann 17 ; Sacahu 39	
Šemʿūn al-Turānī (XIX^e siècle)	Lexique syriaque-arabe tiré de Bar Bahlūl	**SzB** Sachau 137 ; **BL** Or. 4097	

Auteur	Titre	Manuscrits	Éditions
Ṭimoteos Isḥaq métropolite d'Amīd (Mapryān Ṭimoteos Isḥaq, (XVII^{e}-XVIII^{e} siècle)	*Nūhrā šarūyē*	**BnF** Syr. 300 ; **SzB** Sachau 168 ; Petermann 17 ; Sacahu 39 ; **BL** Add. 21 211 ; **Cam** Add. 2014 ; **MC** Ming.74 ; Ming. 160 ; Ming. 335 ; Ming. 479 ; Ming. 498 ; **BeinY** Syr. 12 ; **ASOM** (HMML) 82 ; 84 ; 107 ; **SMMJ** (HMML) 225	
Tūmā métropolite de Dāsān (XIX^{e} siècle)	Grammaire syriaque	**BAV** Vat. sir. 611	
Tūmā mšamšānā (VI^{e} siècle)	Traité sur la ponctuation	**BL** Add. 12 178 ; **BAV** Vat. sir. 152 ; Borg. sir. 117 ; **MC** Ming. 104 ; **Lund** Medeltidshandskrift 58	PHILLIPS 1869
Yaʿqūb (Sevère) bar Šakko (XIII^{e} siècle)	*Dialogue* sur la grammaire	**BAV** Vat. sir. 517 ; Vat. sir. 554 ; **Bod** Marsh. 528 ; **MC** Ming. 340 ; Ming. 371 ; **HL** Syr. 126 ; **CFMM** (HMML) 543 ; 544 ; 548 ; **ASOM** (HMML) 91 ; 152 ; **SMMJ** (HMML) 233	MERX 1889
Yaʿqūb de Qatarblāyā (XVIII^{e} siècle)	« La fleur des sciences »	**SzB** Sachau 93 ; Sachau 122 ; **EABP** Syr. 3 ; **BL** Or. 4089 ; Or. 4438 (autographe) ; **MC** Ming. 113 ; Ming. 117 ; Ming. 340 ; **SMMJ** (HMML) 225	
Yaʿqūb ʿŪrdnusāyā (XIX^{e} siècle)	Traité sur les lettres de l'alphabet	**BnF** Syr. 377 ; **SMMJ** (HMML) 161	
Yaʿqūb ʾŪrhāyā (Jacques d'Édesse, VII^{e}-VIII^{e} siècle)	*Tūrāṣ memllā*	**BL** Add. 17 217 ; Add. 14 665 ; **Bod** Or. 159 ; **MC** Ming. 104 ; Ming. 424	WRIGHT 1871
	Lettre sur l'orthographe à Georges de Sarūğ	**BL** Add. 12 178 ; Add. 7183 Rich ; **MC** Ming. 104 ; **BAV** Vat . sir. 152 ; Vat. sir. 141 ; Barb. or. 118 ; **BnF** Syr. 64 ; **Lund** Medeltidshandskrift 58	PHILLIPS 1869 MARTIN 1869
	« Traité sur les personnes, les genres, les temps et les accents » (= Traité sur la ponctuation)	**BL** Add. 12 178 ; Add. 7183 Rich ; **MC** Ming. 104 ; **SzB** Sachau 70 (partiel) ; **BAV** Vat . sir. 152 ; Barb. or. 118 ; **Lund** Medeltidshandskrift 58	PHILLIPS 1869

Auteur	Titre	Manuscrits	Éditions
Yoḥannān bar Zoʿbi (XII^{e}-XIII^{e} siècle)	Grammaire syriaque	**BAV** Vat. sir. 194 ; Vat. sir. 410 ; Vat. sir. 616 ; **BnF** Syr. 426 ; **SzB** Sachau 306 ; Sachau 216 ; Ms. or. quart. 876 ; Ms. or. oct. 1313 ; **EABP** Syr. 4 ; **BL** Add. 25 876 ; **Cam** Add. 2013 ; Or. 1303 ? ; **MC** Ming. 47 (fragm.) ; Ming. 94 ; Ming. 120 ; Ming. 510 ; **SEERI** 18 ; **CCM** (HMML) 20 (= Diyarbakir 106) ; 21 ; 22 (= Diyarbakir 107) ; **TEH SJ** (HMML) 1 ; **Mosul** 106 ; 107 ; **ACK** (HMML) 75	
	Grammaire métrique	**BnF** Syr. 426 ; **SzB** Petermann 9 ; Sachau 306 ; Sachau 216 ; Sachau 216 ; Ms. or. quart. 876 ; Ms. or. oct. 1313 ; Ms. or. oct. 935 ; **EABP** Syr. 4 ; **BL** Add. 25 876 ; Or. 2314 ; **Cam** Add. 2013 ; Or. 1303 ? ; **CCM** (HMML) 20 (= Diyarbakir 106) ; 21 ; 22 (= Diyarbakir 107) ; **TEH SJ** (HMML) 1 ; **Mosul** 106 ; 107 ; **ACK** (HMML) 75	
	Texte métrique sur la ponctuation	**BnF** Syr. 426 ; **SzB** Sachau 216 ; **SzB** Ms. or. quart. 876 ; **EABP** Syr. 4 ; **BL** Add. 25 876 ; **Cam** Add. 2013 ; **CCM** (HMML) 20 (= Diyarbakir 106) ; **ACK** (HMML) 75	
	Du nom et du verbe	**BL** Add. 25 876 ; **Cam** Add. 2013 ; **EABP** Syr. 4 ; **SzB** Ms. or. quart. 876 ; **CCM** (HMML) 20 (= Diyarbakir 106)	
	Texte métrique sur la conjonction	**EABP** Syr. 4 ; **BL** Add. 25 876 ; **Cam** Add. 2013 ; **SzB** Ms. or. quart. 876 ; **ACK** (HMML) 75	
Yoḥannān Esṭōnāyā (VIII^{e}-IX^{e} siècle ?)	Grammaire syriaque	Alqosh Notre-Dame-des-Semences, Scher II n. 139 (= Vosté n. 290 ?)	
Yūḥannān Epīsqōpōs (avant le XVI^{e} siècle)	Canon de la grammaire	**BML** Or. 100	
Yūseph Abū al-Karam (?)	*Mēmrūnā d-ʾal gramaṭīqī*	**BnF** Syr. 403	
Yūseph / Išoʿyahb bar Malkon (XII^{e}-XIII^{e} siècle)	Traité métrique sur la ponctuation (attribué dans certains manuscrits à Išo'yahb bar Malkon)	Yūseph : **BAV** Vat. sir. 194 ; Vat. sir. 616 ; **EABP** Syr. 4 ; **BL** Add. 25 876 ; **Cam** Add. 2013 ; **MC** Ming. 94 ; **CCM** (HMML) 20 (= Diyarbakir 106) ; 21 ; **Mosul** 106 ; 107 ; **ACK** (HMML) 75 Išoʿyahb : **CCM** (HMML) 20 (= Diyarbakir 106) ; **TEH SJ** (HMML) 1 ; **BnF** Syr. 369 ; Syr. 370 ; Syr. 426 ; **SzB** Petermann 9	

Auteur	Titre	Manuscrits	Éditions
Išoʿyahb bar Malkon	*Ktābā d-mnahrānūtā b-gramaṭiqī* (syriaque et arabe), avec un DVA à la fin	**BnF** Syr. 370 (= **Seert** 101) ; Syr. *262* ; **BML** Or. 419 ; **SzB** Ms. or. quart. 1050 ; **Seert** 99 ; 100	
Yūsep Huzāyā (vi[e] siècle)	*Têchne grammatikè* (traduction syriaque)	**BL** Add. 14 *620* ; Add. 14 658 ; **SzB** Sachau *226* ; **BAV** Vat. sir. 593	Merx 1889
Yūsif al-ʿAqūrī (xvii[e] siècle)	Grammaire syriaque-arabe	**BnF** Syr. *267*	Accurensis 1647

Liste des bibliothèques et des bases de données et références catalographiques

ACK : Archidiocèse Chaldéenne de Kirkouk (fond numérisé par HMML)

Jean-Marie Vosté, *Catalogue des manuscrits syro-chaldéens conservés dans la bibliothèque de l'archevêché chaldéen de Kerkouk (Iraq)*, Roma, Pontificio Istituto Orientale, 1939.

Butrus Haddad, *Fihris al-makhtutat al-suryaniyya fi mutraniyya al-kaldan fi-Kirkuk*, Baghdad, 2000.

Alqosh : Notre-Dame-des-Semences

Addai Scher, « Notice sur les manuscrits syriaques conservés dans la bibliothèque du couvent de Notre-Dame des Semences », *Journal asiatique* 10e série, 7, 1906, I, p. 479 512 ; II, p. 56-82.

Jean-Marie Vosté, *Catalogue de la bibliothèque syro-chaldéenne du couvent de Notre-Dame des Semences près d'Alqoš (Iraq)*, Rome – Paris, 1929.

ASOM : Archidiocèse syriaque orthodoxe de Mosul (fond numérisé par HMML).

BAV : Biblioteca Apostolica Vaticana

Stefanus Evodius Assemani et Joseph Simonius Assemani, *Bibliothecae apostolicae Vaticanae codicum manuscriptorum catalogus in tres partes distributus...* Romae, 1756.

Angelo Mai, *Scriptorum veterum nova collectio e vaticanis codicibus edita ab Angelo Maio Bibliothecae Vaticanae praefecto*, Romae, 1831, vol. V.

Arnold Van Lantschoot, *Inventaire des manuscrits syriaques des fonds Vatican (460-631). Barberini Oriental et Neofiti*, Città del Vaticano, 1965.

Jean-Marie Vosté, « Manuscrits syro-chaldéens récemment acquis par la Bibliothèque Vaticane », *Angelicum* 6, 1929.

BC : Biblioteca Casanatense (Rome)

BDMG : Bibliothek der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft in Halle (aujourd'hui partie de la Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen)

Julius Assfalg, *Verzeichniss der orientalischen Handschriften in Deutschland. 5, Syrische Handschriften*, Wiesbaden, 1963.

BeinY : Beinecke Library, Yale

Leo Depuydt, « Classical Syriac Manuscripts at Yale University: A Checklist », *Hugoye: Journal of Syriac Studies* 9, 2, 2006, p. 173-188.

BL : British Library (Londres)

William Wright, *Catalogue of Syriac manuscripts in the British Museum acquired since the year 1838*, London, 1870.

William Wright, *Catalogue of Ethiopic & Syriac M.S.S. I.O. Library*, London, 1886.

BML : Biblioteca Medicea Laurenziana (Florence)

Stefanus Evodius Assemani, *Bibliothecae Mediceae Laurentianae et Palatinae codicum mss. Orientalium catalogus, Stephanus Evodius Assemanus... recensuit, digessit, notis illustravit, Antonio Francisco Gorio curante*, Florentiae, 1742.

BNCF : Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze

BnF : Bibliothèque nationale de France

Françoise Briquel-Chatonnet, *Manuscrits syriaques de la Bibliothèque nationale de France (nos 356-435 entrés depuis 1911), de la Bibliothèque Méjanes d'Aix-en-Provence, de la*

Bibliothèque municipale de Lyon et de la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg : catalogue, Paris, 1997.

Hermann Zotenberg, *Catalogues des manuscrits syriaques et sabéens (mandaïtes) de la Bibliothèque nationale*, Paris, 1874.

BNM : Biblioteca Nazionale Marciana (Venise)

Simone Assemani, *Catalogo de' codici manoscritti della Biblioteca Naniana*, Padova, 1787.

Catalogue en ligne par Margherita Farina sur le site : http://www.nuovabibliotecamanoscritta.it

Bod : Bodleian Library (Oxford)

Robert Payne Smith, *Catalogi codicum manuscriptorum Bibliothecae Bodleianae. Pars sexta, Codices syriacos, carshunicos, mendaeos, complectens*, Oxford, 1864.

Cam : Cambridge University Library

William Wright, *A Catalogue of the Syriac Manuscripts Preserved in the Library of the University of Cambridge*, Cambridge, 1901.

Allan E. Goodman, « The Jenks Collection of Syriac Manuscripts in University Library, Cambridge », *The Journal of the Royal Asiatic Society* 4, 1939, p. 581-600.

CCM : Cathédrale chaldéenne de Mardin (fond numérisé par HMML)

Addai Scher, « Notice sur les manuscrits syriaques et arabes conservés à l'archevêché chaldéen de Diarbékir », *Journal asiatique* 10, 1907, I, p. 331-362, II, p. 385-431.

Addai Scher, « Notice sur les manuscrits syriaques et arabes conservées dans la Bibliothèque de l'évêché chaldéen de Mardin », *Revue des bibliothèques* 18, 1908, p. 64-95.

Filoksinos Yuhanna Dolabani, *Catalogue of Syriac Manuscripts in Syrian Churches and Monasteries, Edited with an Introduction by Gregorios Ibrahim*, Damascus, 1994.

CFMM : Église des quarante martyrs de Mardin (fond numérisé par HMML)

Filoksinos Yuhanna Dolabani, *Catalogue of Syriac Manuscripts in Syrian Churches and Monasteries, Edited with an Introduction by Gregorios Ibrahim*, Damascus, 1994.

DCA : Diocèse chaldéen d'Alqosh (fond numérisé par HMML).

DIYR : Diyarbakir, Église de Meryem Ana Kilisesi (fond numérisé par HMML)

EABP : Erzbischöfliche Akademische Bibliothek Paderborn

Anton Baumstark, « Syrische Handschriften der Bibliothek der Erzbischöflichen Akademie in Paderborn », *Oriens Christianus* 33, 1936, p. 97-101.

HL : Houghton Library (Harvard, MS)

Catalogue en ligne par J. F. Coakley : http://hcl.harvard.edu/libraries/houghton/collections/early_manuscripts/bibliographies/Syriac.cfm

HMML : Hill Museum and Manuscript Library (Collegeville, MN). Collection numérique de manuscrits syriaques : https://www.vhmml.org

JRL : John Rylands Library (Manchester)

James Farwell Coakley, « A Catalogue of the Syriac Manuscripts in the John Rylands Library », *Bulletin of the John Rylands University Library of Manchester* 75, 1993, p. 105-207.

Lund : Universitetsbiblioteket, Lunds universitet

MBM : Monastère de Mar Behnam (Iraq) (fond numérisé par HMML)

MC : Mingana Collection (Birmingham)
Alphonse Mingana, *Catalogue of the Mingana Collection of Manuscripts now in the Possession of the Trustees of the Woodbrooke Settlement*, Cambridge, 1933.

Mer : Merton College (Oxford)

MGMT : Monastère de Mor Gabriel (fond numérisé par HMML)

Mosul : Patriarcat chaldéen de Mosul[1]
Addai Scher, « Notice sur les manuscrits syriaques conservés dans la bibliothèque du Patriarcat chaldéen de Mossoul », *Revue des bibliothèques* 17, 1907, p. 227–260.

Mün : Bayerische Staatsbibliothek
Joseph M. Schönfelder, « Verzeichniß der orientalischen Handschriften der K. Hof- und Staatsbibliothek in München », dans J. Aumer (éd.), *Verzeichniß der orientalischen Handschriften der K. Hof- und Staatsbibliothek in München*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1875, p. 109-119.

OI : Oriental Institute of Chicago
James T. Clemons, « A Checklist of Syriac Manuscripts in the United States and Canada », *Orientalia Christiana Periodica* 32, 1966, p. 224-251, 478-522.

SEERI : Saint Ephrem Ecumenical Research Institute (Kérala, Inde)
Françoise Briquel-Chatonnet, Alain Desreumaux & Jacob Thekeparampil, « Catalogue des manuscrits syriaques de la collection du Saint Ephrem Ecumenical Research Institute (Kottayam) », *Le muséon* 110, 1997, p. 383-446.

Seert : Bibliothèque de l'évêché de Seert
Addai Scher, *Catalogue des manuscrits syriaques et arabes, conservés dans la bibliothèque épiscopale de Séert (Kurdistan) avec notes bibliographiques*, Mossoul, 1905.

Sinai : Monastère de Sainte-Catherine du Sinaï
Mère Philothée du Sinaï, *Nouveaux manuscrits syriaques du Sinaï*, Athens, Fondation du Mont Sinaï, 2008.
Pour l'identification de Sinai X41N voir aussi Adam McCollum, « Prolegomena to a New Edition of Eliya of Nisibis's *Kitāb al-turjumān fī ta'līm luġat al-suryān* », *Journal of Semitic Studies* 58, 2013, p. 297-322.

SMMJ : Monastère de Saint Marc à Jérusalem (fond numérisé par HMML)
William F. Macomber, *Final Inventory of the Microfilmed Manuscripts of St. Mark's Convent, Jerusalem*, Provo, Brigham Young University, 1990.
Filoksinos Dolabani, *Catalogue of Syriac Manuscripts in St. Mark's Monastery*, Piscataway nj, Gorgias Press, 1994.

SOOA : Syriac Orthodox Archdiocese of Aleppo (fond numérisé par HMML)

SzB : Staatsbibliothek zu Berlin
Edward Sachau, *Die Handschriftenverzeichnisse der königlichen Bibliothek zu Berlin*, Berlin, 1899.

1. Une grande partie des manuscrits de cette collection, recensée par Addai Scher, se trouvent aujourd'hui au patriarcat chaldéen de Baghdad. HMML a numérisé ce fond, qui vient d'être mis en ligne dans le site https://www.vhmml.org. Néanmoins, en l'absence de tout catalogage des manuscrits, qui pour l'instant sont identifiés uniquement par leur « HMML project number », sans aucune indication de leur contenu ou de leurs anciennes côtes, l'identification des manuscrits de Mosul reste à faire.

Julius Assfalg, *Verzeichniss der orientalischen Handschriften in Deutschland. 5, Syrische Handschriften*, Wiesbaden, 1963.

TCD : Trinity College Dublin
Iskandar Bcheiry, *Catalogue of Syriac Manuscripts in Trinity College, Dublin*, Kaslik, 2005.

TEH SJ : Église chaldéenne de Saint-Joseph à Téheran (fond numérisé par HMML).

UL : Universiteitsbibliotheek Leiden
Michael Jan de Goeje, *Catalogus codicum orientalium bibliothecae academiae Lugduno-Batavae*, Leiden, 1873.

ZFRN : Monastère de Deir Zafaran (Turquie) (fond numérisé par HMML)
Filoksinos Yuhanna Dolabani, *Catalogue of Syriac Manuscripts in Za'faran Monastery, Edited with an Introduction by Gregorios Ibrahim*, Damascus, 1994.

Éditions

Accurensis 1647 : Joseph Accurensis, *Grammatica linguae syriacae*, Romae.

ʿAmīra 1596 : Georgius Michaelis ʿAmīra, *Grammatica Syriaca sive Chaldaica*, Romae.

Bäthgen 1880 : Friedrich Bäthgen, *Syrische Grammatik des Mar Elias von Tirhan*, Leipzig.

Bertheau 1843 : Ernest Bertheau, *Gregorii Bar Hebraei qui et Abulpharag grammatica linguae syriacae in metro ephraemeo*, Gottingen.

Duval 1901 : Rubens Duval, *Lexicon Syriacum auctore Hassano Bar Bahlule*, 3 vol., Paris.

Gottheil 1887 : Richard J. H. Gottheil, *A Treatise on Syriac Grammar by Mâr(i) Eliâ of Sôbhâ*, Berlin.

Gottheil 1891 : Richard J. H. Gottheil, « Dawidh bar Paulos, a Syriac grammarian », *Proceedings of the American Oriental Society* 15, 1891, p. cxi-cxviii.

Gottheil 1893 : Richard J. H. Gottheil, « An Alphabet Midrash in Syriac », *Zeitschrift für Assyriologie und verwandte Gebiete* 8, 1893, p. 86-99.

Gottheil 1908-1928 : Richard Gottheil, *The Syriac-Arabic Glosses Of Isho' Bar Ali*, Roma.

Martin 1869 : Jean-Pierre Paulin Martin, *Jacobi Episcopi Edesseni Epistola ad Georgium Episcopum Sarugensem de orthographia syriaca*, Lipsiae – Parisiis.

Martin 1872 : Jean-Pierre-Paulin Martin, *Œuvres grammaticales d'Abou'lfaradj' dit Bar Hebreus*, Paris.

Merx 1889 : Adalbertus Merx, *Historia artis grammaticae apud Syros*, Leipzig (Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes 9, 2).

Moberg 1907 : Axel Moberg, *Buch der Strahlen : die grössere Grammatik des Barhebräus...*, Leipzig.

Moberg 1922 : Axel Moberg, *Le livre des splendeurs : la grande grammaire de Grégoire Barhebraeus : texte syriaqe édité d'après les manuscrits avec une introduction et des notes par Axel Moberg*, London, Oxford, Paris, Leipzig.

Phillips 1869 : George Phillips, *A Letter by Mar Jacob, Bishop of Edessa, on Syriac Orthography ; also a Tract by the Same Author, and a Discourse by Gregory Bar Hebræus on Syriac Accents. Now edited, in the Original Syriac, from mss. in the British Museum, with an English Translation and Notes*, London – Edinburgh.

Risi 1635 : Sergius Risi, *Grammatica Syriaca sive Chaldaica...*, Romae.

Sciadrensis 1636 : Isaac Sciadrensis, *Grammatica linguae Syriacae authore Isaac Sciadrense...*, Romae 1636.

Wright 1871 : William Wright, *Fragments of the Turras mamlla nahraya or Syriac Grammar of Jacob of Edessa*, London.

Table des matières

Introduction par Margherita Farina 1

Abréviations 8

Françoise Briquel Chatonnet – *La langue du Paradis, la langue comme patrie* 9

Sara Eco Conti – *Les sources grecques des textes grammaticaux syriaques* 27

Henri Hugonnard-Roche – *La tradition du* Peri hermeneias *d'Aristote en syriaque, entre logique et grammaire* 55

John W. Watt – *Rhetorical Education and Florilegia in Syriac* 95

Paolo Bettiolo – *Écriture et « nature » dans les écoles syro-orientales* 111

Aaron Michael Butts – *The Greco-Roman Context of the Syriac Language* 137

Margherita Farina – *La linguistique syriaque selon Jacques d'Édesse* 167

Georges Bohas – *La morphophonologie dans la* Grande grammaire *de Barhebraeus, à travers l'étude des verbes défectueux* 189

Robert J. Wilkinson – *Working towards a Definition of Syriac in the Sixteenth and Seventeenth Centuries* 207

Riccardo Contini – *Remarques conclusives* 237

Appendix – Margherita Farina, *Manuscrits de grammaires et lexiques syriaques* 243

Table des matières 255

Les auteurs syriaques et leur langue, M. Farina (éd.), Paris, 2018 (Études syriaques 15), p. 255.

La collection « Études syriaques »

La collection *Études syriaques* est publiée par la Société d'études syriaques fondée en 2003. Sa création a répondu à un constat : la culture syriaque, loin d'être une spécialité marginale, voire exotique, trop souvent considérée d'abord comme une auxiliaire des études bibliques, de la théologie et de la spiritualité, fait partie des cultures humaines. Comme telle, nous devons considérer ses documents, manuscrits, inscriptions, vestiges archéologiques, comme un patrimoine humain à recueillir, conserver, étudier et faire connaître. Nous avons aussi songé aux membres des communautés chrétiennes dont la langue liturgique est encore actuellement le syriaque et qui manifestent un intérêt renouvelé pour leur patrimoine. Or il n'existait pas en France de lieu de rencontre et d'échanges pour répondre à cette ambition.

L'objet de la Société d'études syriaques est la culture des chrétientés de langue syriaque, quelles que soient leurs confessions. Cette société, à but scientifique et académique, s'intéresse à l'histoire, à l'art, à la littérature et de manière générale à tout ce qui a fait la richesse de la culture de ces communautés : Écriture sainte, théologie, patristique, philosophie, grammaire, histoire, chronographie, droit, liturgie, astronomie, médecine, poésie… Le but de l'association est de promouvoir les études syriaques, de favoriser les échanges et la circulation de l'information entre ceux qui en sont partie prenante, d'organiser des rencontres (colloques, journées d'études…) et de susciter des publications sur ce sujet.

Son premier projet est d'organiser chaque année une journée d'études thématique et d'en publier les résultats dans l'année qui suit. Chaque volume veut offrir une vision générale sur un sujet, en regroupant des articles d'introduction et non des études ponctuelles. Il ne remplace pas les ouvrages et articles de recherche, les discussions philologiques et historiques mais s'en nourrit. Ainsi, année après année, pourra se constituer une « bibliothèque » d'introduction à la culture syriaque. Pour aboutir, ce projet a besoin du concours de tous, et notamment d'être porté par une Société d'études syriaques vivante et nombreuse.

Étudier les cultures syriaques, c'est s'occuper de régions qui s'appellent aujourd'hui la Turquie, l'Iraq, l'Iran, la Syrie, le Liban, la Palestine, Israël, la Jordanie, la Chine, l'Inde et de populations dont les descendants actuels parlent turoyo, soureth, turc, kurde, arabe, persan, chinois, malayalam, ouïghour, mongol. En promouvant les études syriaques, en essayant de mettre à disposition du public les meilleurs résultats des recherches, sans masquer leur complexité, nous voulons contribuer à ouvrir l'intelligence de notre monde. Les études syriaques, qui méritent bien de figurer dans les « Humanités », peuvent constituer un chemin vers la tolérance et la compréhension.

Collection ÉTUDES SYRIAQUES

Volumes parus

1 - *Les inscriptions syriaques*
édité par F. Briquel Chatonnet, M. Debié, A. Desreumaux, Paris, 2004.

2 - *Les apocryphes syriaques*
édité par M. Debié, A. Desreumaux, C. Jullien, F. Jullien, Paris, 2005.

3 - *Les liturgies syriaques*
édité par F. Cassingena-Trévedy et I. Jurasz, Paris, 2006.

4 - *Les Pères grecs dans la tradition syriaque*
édité par D. Gonnet et A. Schmidt, Paris, 2007.

5 - *L'Ancien Testament en syriaque*
édité par F. Briquel Chatonnet et Ph. Le Moigne, Paris, 2008.

6 - *L'historiographie syriaque*
édité par M. Debié, Paris, 2009.

7 - *Le monachisme syriaque*
édité par F. Jullien, Paris, 2010.

8 - *Les mystiques syriaques*
édité par A. Desreumaux, Paris, 2011.

9 - *L'hagiographie syriaque*
édité par A. Binggeli, Paris, 2012.

10 - *Les églises en monde syriaque*
édité par F. Briquel Chatonnet, Paris, 2013.

11 - *Les sciences en syriaque*
édité par É. Villey, Paris, 2014.

12 - *Le christianisme syriaque en Asie centrale et en Chine*
édité par P. G. Borbone et P. Marsone, Paris, 2015.

13 - *Les controverses religieuses en syriaque*
édité par F. Ruani, Paris, 2016.

14 - *Le Nouveau Testament en syriaque*
édité par J.-C. Haelewyck, Paris, 2017.

15 - *Les auteurs syriaques et leur langue*
édité par M. Farina, Paris, 2018.

en préparation

16 - *La philosophie en syriaque*
(parution prévue en 2019).